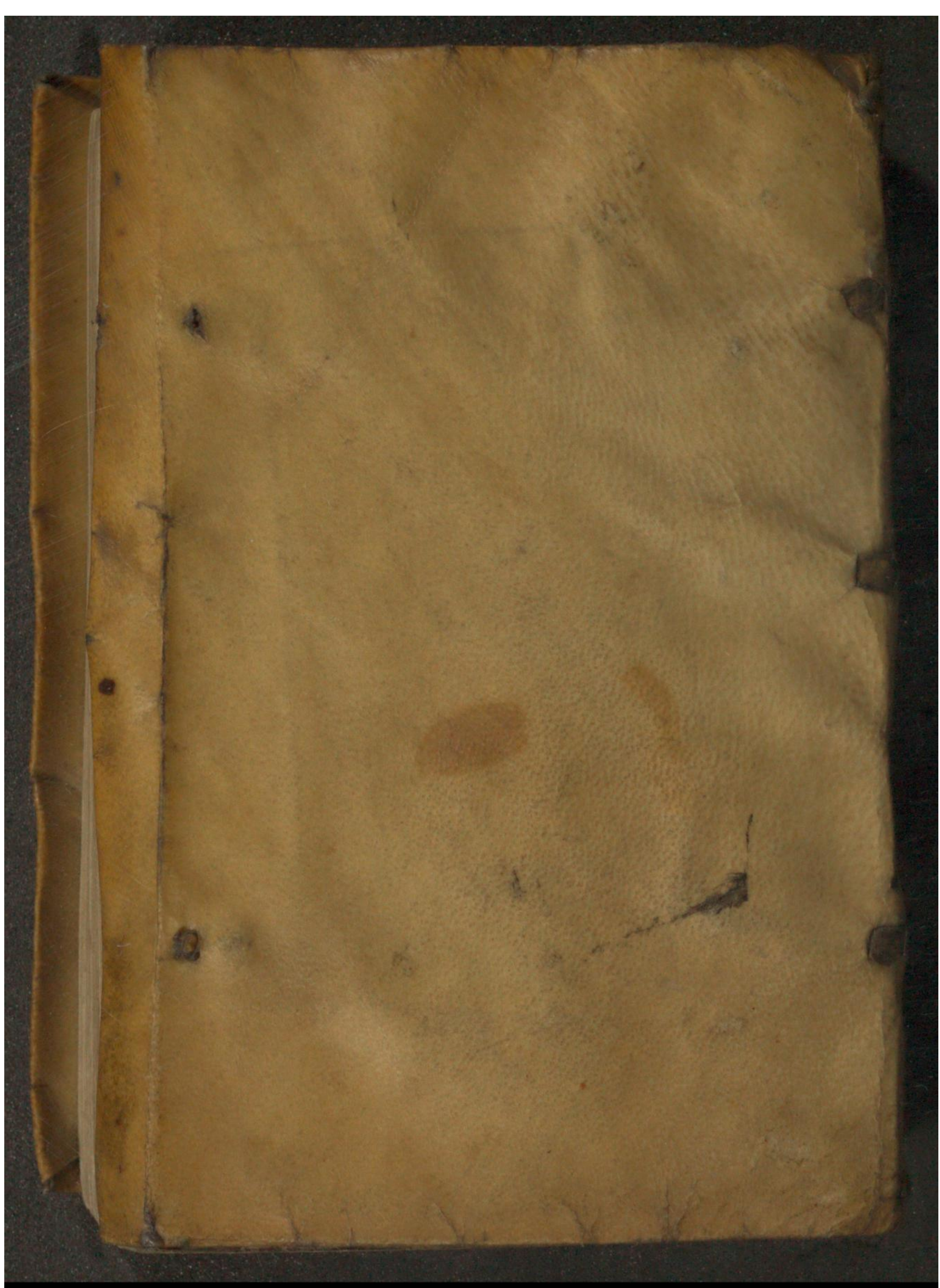


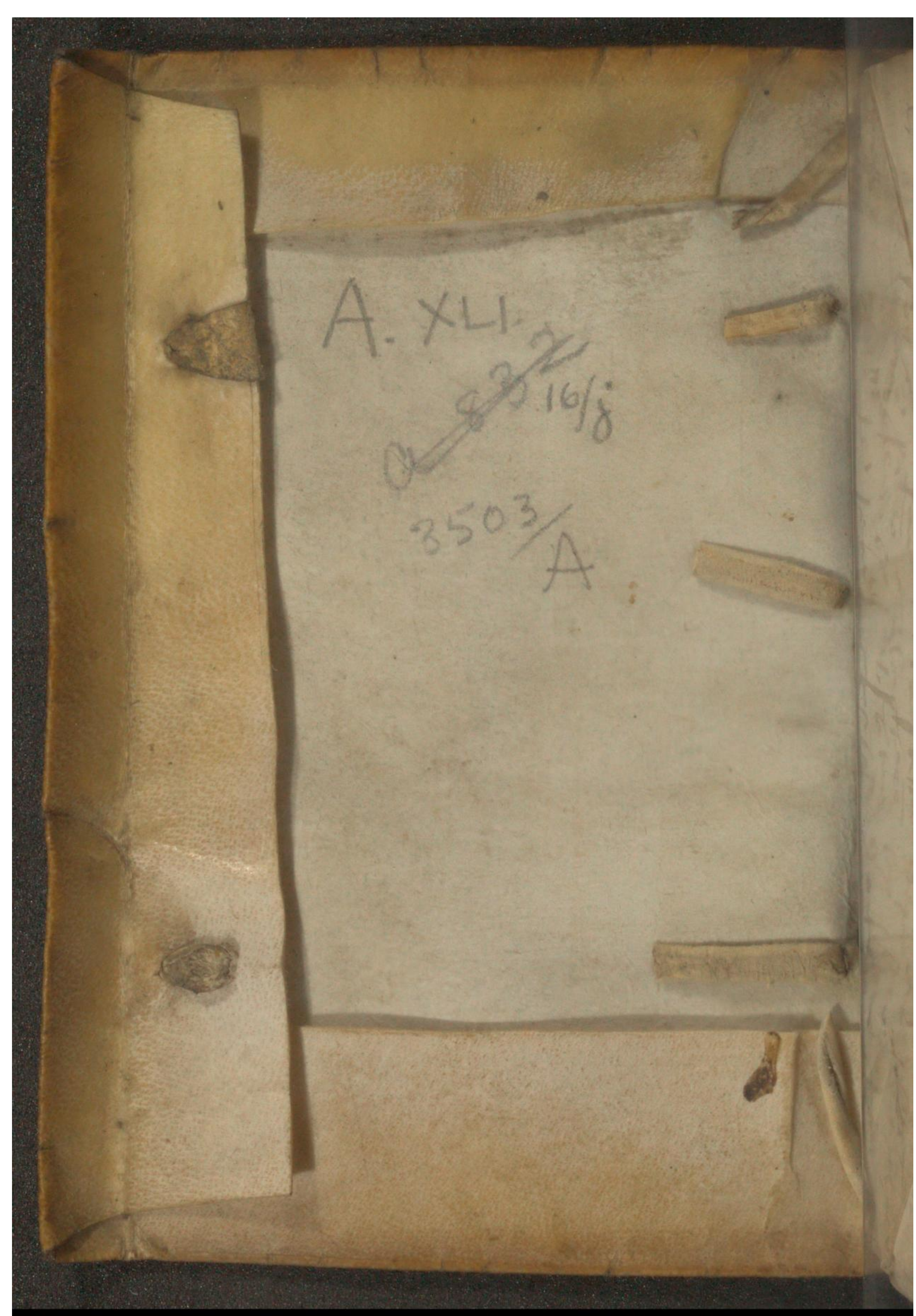

ERREV
POPVLA
IRES
1578

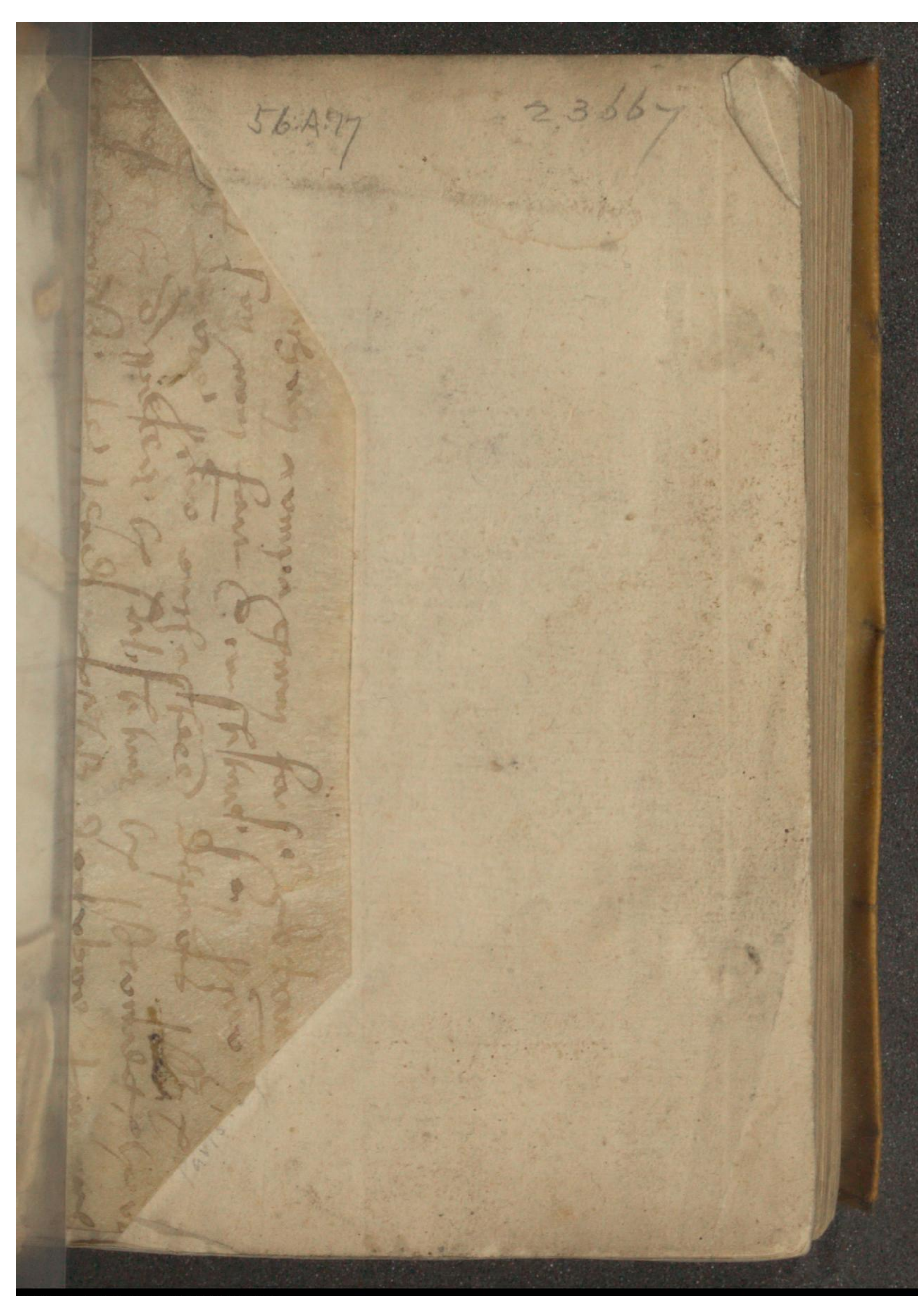


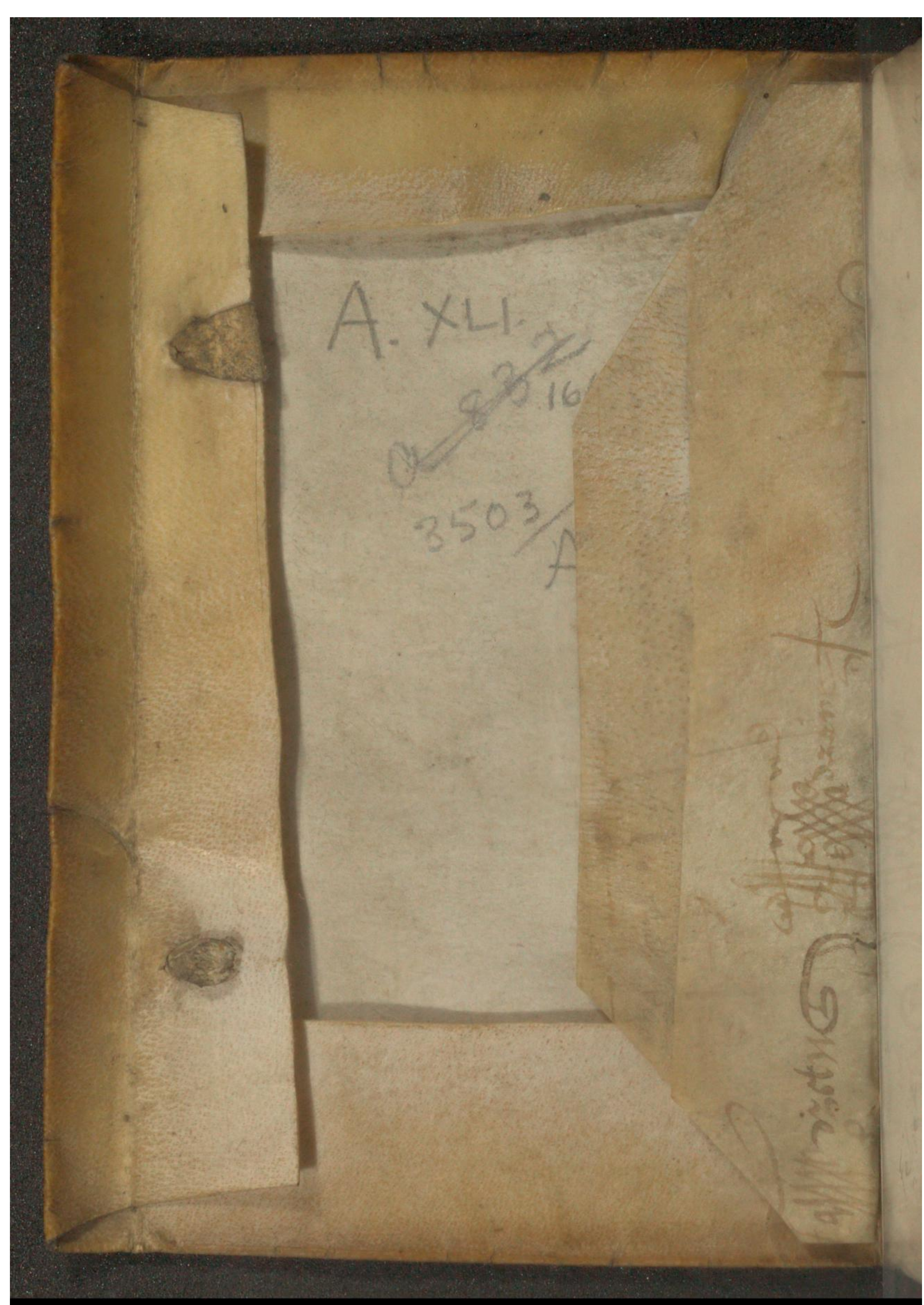


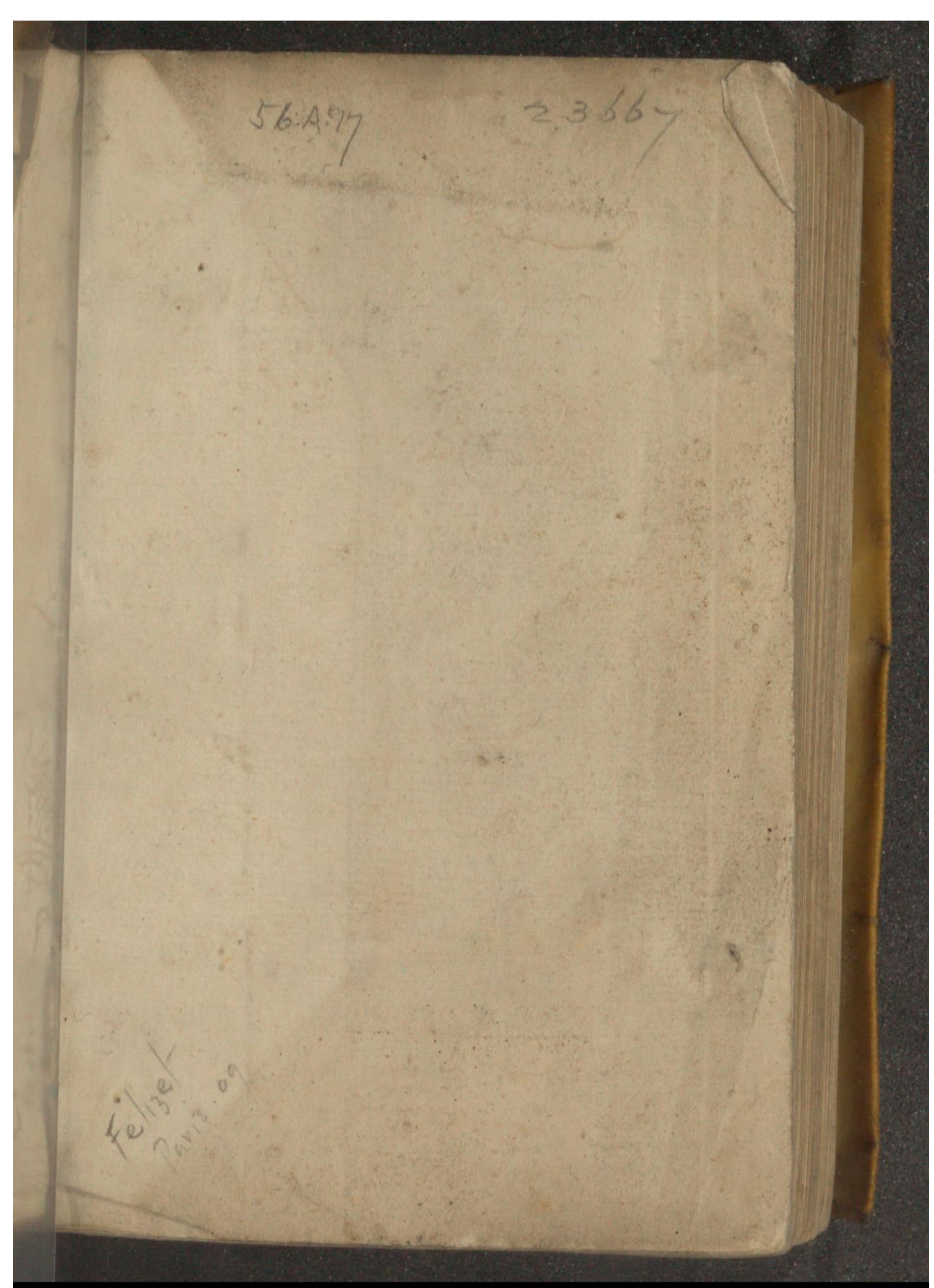


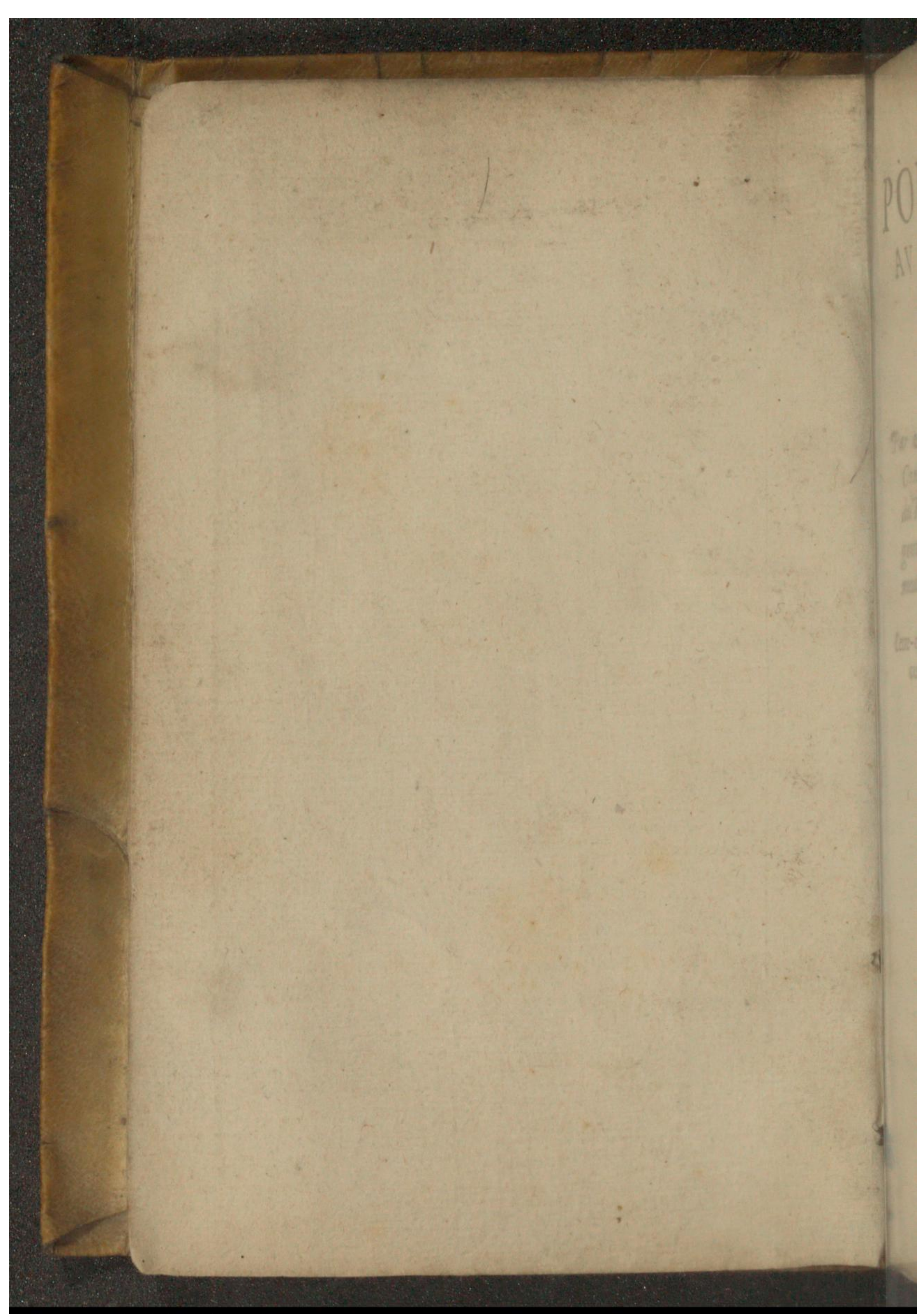



A. XLI.
16/8
3503/A




A. XLI.
3503/A


56.A.77
23667



ERREVRS POPVLAIRES AV FAIT DE LA MEDECINE ET REGIME DE SANTÉ.

CORRIGÉS

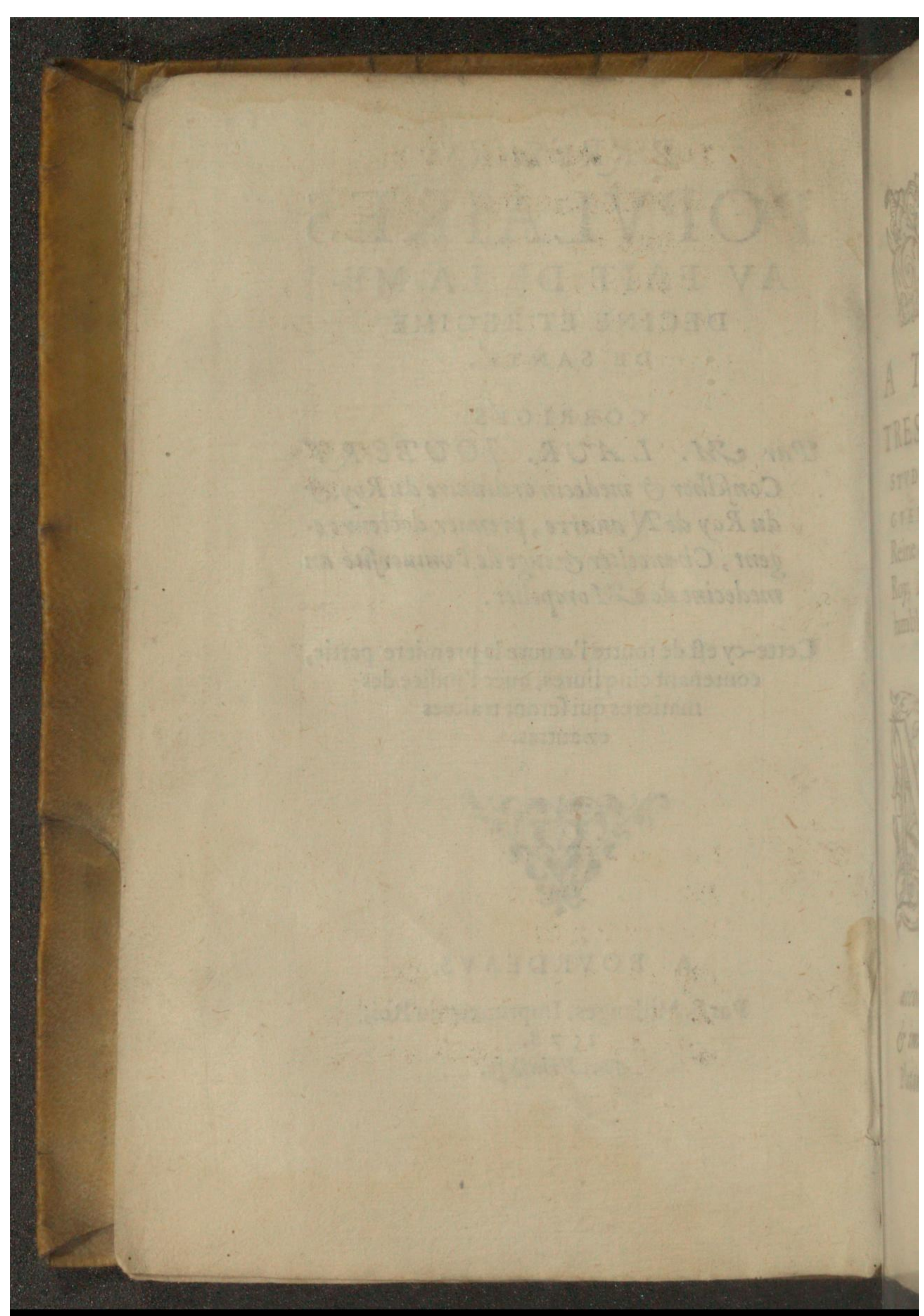
Par M. LAVR. JOVBERT Conſelher & medecin ordinaire du Roy, & du Roy de Nauarre, premier docteur regent, Chancelier & iuge de l'vniuerſité an medecine de Mompelier.

Cette-cy eſt de toutte l'œuure la premiere partie, contenant cinq liures, auec l'indice des matieres qui ſeront traitees ez autres.



A BOVRDEAVS,

Par S. Millanges, Imprimeur du Roi,
1578.
Auec Priuilege.





A TRES-HAVTE, TRES-EXCELLANTE ET STVDIEVSE PRINCESSE, MARGVERITE de FRANCE, tres-illustre Reine de Nauarre, filhe, sœur & fame de Roy, LAVR. IOVBERT son tres-humble & tres-affeccionné seruiteur S.



*M*A-DAME, *il y a vn grand differant antre les Princes de Philosophie, Platon & Aristote, sur la condicion de l'ame raisonnable : qu'ils accordet facillemant estre celeste, diuine, & immortelle, separable du cors : mais Platon veut, qu'elle soit d'elle mesme sa-*

uante de touttes choses, lesquelles s'effacet de sa memoire & s'obliet, à l'instāt qu'elle est submergee, & cōme ambourbee an nottre cors humide & mol. puis à mesure que le cors se desseiche petit à petit, l'ame redeuenant außi plus nette & reluisante, se ramantoit, & recognoit touttes choses de peu à peu, comme s'il les aprenoit de nouueau. car de la santāce de Platon, ce que nous disons Apprādre, n'est qu'vn Ressouuenir. Au contraire Aristote affirme, nottre ame venir au cors ignorāte de tout, mais capable & tres-prompte à conceuoir touttes choses : etant icelle vn esprit actuellemāt simple, & touttes choses an puissance. Il la compare a vn tableau poly, auquel n'y a rien de peint ou graué, prest a receuoir touttes couleurs & figures que l'on voudra. Cet auis ha eu plus grand suitte, que le premier : & est tenu pour veritable, de ceus qui philosophet le mieus. Car si on deuenoit sa-

uant

uant, par la ſeule exiccacion du cors, il s'anſuiuroit, qu'on n'auroit beſoin de doctrine, & que l'erreur n'auroit aucun lieu an l'ame (pourueu que les ſans exterieurs fuſſet antiers & ſains) qui ſont deus concluſions notoiremant abſurdes. Car quant à la doctrine ou anſegnemãt, quel beſoin an auroit on, ſi l'ame d'elle meſme deuiẽt, ou redeuiẽt ſauãte? Et s'il ne tiẽt q̃ à la ſuperflue humidité du cors, qu'elle ne ſache tout, quoy qu'on luy puiſſe demontrer, elle ne comprandra ou retiendra aucune choſe: & faut auoir la paciance, que an s'eſſuyant, elle ſe remantoiue les choſes obliees. tellemant que la doctrine ſeroit an vain, totallemant inutille, ſinon comme pour remettre an chemin celuy qui ſeroit egaré: quand apres l'exiccacion du cors, l'ame ſeroit neantmoins comme eperdue, an cõtinuant ſon obly. Mais ancor faudroitil, que tous ceus de meſme age & complexion, fuſſet ega-

lemãt ſauans, puis q̃ ils ſeroint egallemãt desſeichés. & leur ame demoulhee de meſme. Quant à l'erreur, quel lieu peut il auoir an l'ame, ſi elle ſait tout, pourueu que les ſans exterieurs ne l'abuſet, an lui repreſantant vne choſe pour autre? Elle pourroit bien ignorer ce, qu'elle n'auroit ancores decouuert ou recognu: mais ce n'eſt pas errer. car au-moins, ce qu'elle ſauroit, comme tout ſauoir eſt veritable, ſeroit vray. Or les erreurs & fauſſes opinions ſont ſi vulgaires & communes an l'ame, que rien plus. Il faut donc qu'elles viennet d'alheurs, & s'inſinuet de par dehors: ſauoir eſt, de mauuaiſe doctrine & fauſſe perſuaſion. Bië eſt vray, que l'ame ſe peut forger (comme elle fait an la plus part des hõmes) des erreurs & manſonges, s'abuſant elle meſme: & c'eſt par ignorance. Car voulant raiſonner ou diſcourir ſur quelque choſe, où il faut pluſieurs conſideracions, l'ame ignorant

quel

quelqu'vne d'icelles, & n'etant bien seure des autres, elle fait vn mauuais syllogisme & conclusion fausse : a laquelle neantmoins elle se plait & arreste par ignorance, ne sachant discerner le faus du vray. Ainsi s'angendre vn erreur: qui est autant ou plus tenant an l'ame du presomptueus, mere de telle opinion, que l'erreur persuadé d'vne fausse doctrine, an l'ame du facil croyant, sans discours ou difficulté.

Voyla, MA-DAME, la source des erreurs : que montre bien, l'ame estre de soy ignorante, & simplemant capable de tout ce qu'on y veut peindre & grauer, soit bien, soit mal, vray ou faus. car comme l'eau insipide, ressoit indifferammant touttes saueurs, & la laine blanche touttes couleurs, ainsi nous pouuons fassonner l'ame de touttes qualités. & bien heureuse celle, qui rancōtre de bons maistres, sur tout à sa premiere erudicion,

affin qu'elle ne ſoit grauee, teinte, abreuuee ou parfumee de mauuais trais, couleurs, humeurs, ou ſanteurs, fauſſes, corrõpues, & vicieuſes des le cõmancemant. Car il eſt trop difficile, ſinon impoßible, d'effacer, reparer, ou reformer, les mauuaiſes opinions figurees & ampraintes an vn cors mollet, qui les reſſoit fort auant: comme außi de changer le luſtre, teind, & couleur, ia imprimee aus contenãces & maintiens, corriger les humeurs angendrez de pernicieuſe nourriture, d'où procedet ſamblables meurs, & de là, ſamblables accions, qui comme mechantes odeurs, offancet le nez, & le cerueau des mieus ſanſez: odeurs inemandables, ſans refondre tout l'humeur, qui angendre la vapeur ſi odieuſe & deteſtable.

MADAME, ie laiße pour le preſant a meßieurs les Theologiens, l'inſtitucion de l'ame an la foy Chreſtiene, pour

la

la luy angrauer bien auant, la teindre de pieté, l'abreuuer de ſaine doctrine, & la parfumer des odeurs aggreables a Dieu, & profitables au prochain: qui ſont vie ſainte & exemplaire, conforme a la doctrine, & procedant de pieté, ayant ſa ſorce an la foy hautement imprimee. Ie me tiens á ce qui eſt de ma vocacion: c'eſt d'auoir ſoin du cors humain, pour le conſeruer an ſanté, & l'y remettre quand il an eſt decheu: le tout moyenant la grace du Seigneur tout puiſſant, qui ha creé de terre la medecine, & inſtitué le medecin, pour la neceßité de l'hõme. An laquelle vocacion, i'ay de long tams (au-moins depuis 25. ans an ça) traualhe a faire deus proffits: l'vn d'inſtituer la ieuneſſe an la ditte ſciance, tant par ecrit, q̃ doctrine verbale, ſinceremãt & diligemmãt, luy dõnant les premiers trais, l'abreuuant de bõs preceptes, l'eleuãt aus plus ſecrets remedes, l'exerçãt an diſpute & an pratiq̃.

L'an

L'autre, d'etaindre & aneãtir plusieurs
fausses opiniõs, & les erreurs (angeance
d'ignorance) qui ont longuemant eu va-
leur & vogue an la medecine, chirurgie,
& apoticairie: ie dis, antre les profes-
seurs de ces trois parties de nottre art.
dequoy s'ansuivet plusieurs abus & nul-
lités. Mais cela est fort peu, au pris des
erreurs populaires au fait de la medeci-
ne, & regime de santé, où elles sont tant
epaisses, grossieres & lourdes, pour la
plus-part, qu'elles meritet plus risee, que
reprehansion. Touttesfois, parce que il y
an ha de fort preiudiciables à la vie des
hommes, il me samble qu'on ne les doit
mepriser ou dissimuler: ains remontrer
au vulgaire ignorant, an quoy & cõmant
il s'abuse & foruoye, le remettant an vn
melheur chemin. Car il ne le fait mali-
cieusemant, ou an intancion de nuire,
ains pour le mieus (ce luy samble) ansuy-
uant son erreur. C'est le deuoir des mede-
cins

cins de luy dissuader ces fausses opinions & procedures. & l'instruire de faire mieus ce que luy concerne: comme de seruir & guarder les malades, leur aßistant fidellemant, sous la conduite & gouuernemant des doctes medecins. Außi faut il, que d'où est venu le mal, procede le remede. Le mal (c'est à dire, l'erreur angendré an l'ame du peuple ignorant) est venu de ce qu'il ha ouy dire, ou veu faire aus medecins: lesquels il veut contrefaire, sans aucun fondemant. Car ignorant plusieurs & diuerses consideracions requises, il fait son discours, & syllogissant mal, il se forge de fausses conclusions & erreurs, qu'il tiẽt pour choses vrayes, tirees (cõme il cuide) & confirmees de l'experiance. Voyla vn mal tres-dangereus. duquel les medecins an sont cause, pour auoir trop diuulgué & cõmuniqué leurs regles, & ordonnances, que le vulgaire prand cruëmant, & n'an sçait disposer

bien à propos. C'est donc aus medecins de remedier à ce mal: à la guerison duquel ie me suis peiné assés longuemant, le remontrant à plusieurs: mais cela n'ha guieres seruy: dautāt que la plus part, est incapable de raison & discours. Dont an fin ie me suis resolu de remontrer au peuple ainsi deuoyé, ses erreurs par ecrit: & de prandre vn iuge, qui ne luy soit aucunemant suspect, & neantmoins capable d'an iuger & condamner tels abus. Car si les medecins iuget, de ce q̄ les medecins reprouuet, ce seroit la mesme chanson. Il vaut mieus q̄ soit vne autre personne, d'vn bon sans naturel, d'vne grand' viuacité d'esprit, & sain iugemāt, qui n'ayt aucun interest au differant, & moins aucune passion qui la transporte, a iuger autremant que la raison humaine peut dicter, ayant d'antandemāt, discours & iugemāt par dessus le vulgaire, pour sonder & peser les raisons que ie deduiray amplemant.

Or apres auoir longuemant rauaßé, qui pourroit estre ce iuge, MA-DAME, i'ay pansé, qu'vne Princesse y seroit bien fort propre, tant pour son respect & autorité, que pour la grandeur de l'esprit & antãdemant, que l'on recognoit volontiers accompagner la magnanimite de l'ilustre sang Royal. dont les Princes & Princesses an leurs sur-humaines acciõs, propos, & discours, represantet plusieurs traits de diuinité, qui les rand admirables & venerables à tous inferieurs, cõme de petis dieus. Aussi le grand Dieu, immortel & inuisible, qui les fait ses lieutenans an terre, pour maintenir les peuples an leur deuoir, sous le glaiue de iustice, & le sceptre des bonnes lois, pour mieus repondre a telle charge, les fait d'vn cœur fort genereus, & d'esprit plus diuin qu'humain. Dõt a bõ droit il m'ha samblé, qu'vne personne de sang Royal iugeroit tres-bien de ces erreurs: sur tout

vne

vne Princeſſe, que s'y randroit plus facile, qu'vn Prince occupé a grans affaires. Ioint que le vulgaire, la condamnacion duquel ie pourſuis, s'y ſoumettra plus volontiers: meſmes attandu, que la proporciõ ſera mieus obſeruee, du iuge aus parties: etant vne Princeſſe, douce & humaine, de plus libre acces & communicaciõ. Et ſur touttes que i'ay peu remarquer, apres auoir bien recognu l'excellãce de vottre mageſté, MADAME, *elle m'ha ſamblé la plus propre, qui ſoit pour le iourdhuy au monde: tant pour les rares vertus que chacun y admire, l'eſprit plus que angelique, le iugemant exquis, l'honneſte curioſité, & deſir ſtudieus de ſauoir toutes choſes, que auſsi pour auoir bon loiſir de vaquer a vn tel paſſe-tams, qui luy ſeruira de grande recreacion quelques heures du iour, a antandre & examiner les raiſons, que i'y deduis contre le populaire, pour ranuerſer ſes erreurs*

reurs

reurs. An quoy vous imiterés, MADAME, *comme an tous autres actes genereus, la studieuse condicion de vottre grãd tante de samblable nom,* LA MARGVERITE DES MARGVERITES, *tres-illustre Reyne de Nauarre. laquelle vous allés deja surpasser an diuersité & profondeur de sauoir, par vottre asiduel etude, cõme lon dit publiquemant: vous imiteres aussi de plus pres vottre prochaine tãte de mesme nom,* MARGVERITE DE FRANCE, *tres-excellante Duchesse de Sauoye, prochainemant decedee, la plus studieuse & sauante Princesse de son age & tams. ayãt son Altezze laissé a vottre Magesté l'heritage des lettres, pour le posseder uniquemant, & le continuer au tres-venerable nom des* MARGVERITES *de Frãce: nacion la plus feconde an bons esprits & personnes de grand sçauoir, qui soit au monde. Mercy vottre grand pere,* MADAME, *qui fut le pere des ars & sciances,*

non

non ſeulemant an ſon Royaume, ains par tout l'vniuers.

C'eſt a l'excellance de vottre iugemant, a qui on s'an rapporte, etant plus net que perle (dont vous portés le nom) tres-admirable an capacité, viuacité, dexterité, & ſolidité, ſpeculacion, perquiſicion, & explicacion des choſes les plus ardues & difficiles par deſſus vottre age & ſexe, comme d'vne Deeſſe. C'est a vottre belle Ame, ſi bien inſtruite des ſon anfance, an toutte ſorte de vertu & ſciance, pure & nette, candide, ſyncere, ſplendide, ornee des plus belles condiciõs requiſes a ſa grandeur & hauteſſe, de iuger des erreurs, qui ne l'ont aucunemãt attainte ou antachee: ainſi qu'il appartient a l'ame qui doit iuger des erreurs. Car on n'aperçoit pas ce dequoy on tient quelque tache: & parce l'humeur cryſtallin, principalle partie de l'œil, pour iuger de touttes couleurs, n'an ha aucune

an soy. C'est vne occupacion digne de V. M. plus digne sans comparaison, que le iugemant de Paris, prince Troyen, quoy qu'il eust a iuger de trois Deesses. Car le suiet des erreurs est bien d'autre importance, que de la beauté anuieuse de Iuno, Pallas & Venus. Aussi la recompanse an sera beaucoup plus glorieuse, quand vous aurez de vostre iugemant & autorité cõdamné les Erreurs populaires, an faisant que la vie des hommes soit desormais plus assuree. bien inestimable, & d'ũ loz immortel, qui meritera que l'on consacre vn autel a vottre memoire, au tãple de Santé, où luy soient offers sacrifices de loange, tant que le monde sera.

MADAME ie remets touttes les qualitez & procedures deuant les yeus de V. M. an les intitulant Erreurs, *quoy qu'il y ayt de proposicions bonnes & veritables, tenues du populaire: mais il se faut an leur intelligence. Aussi an toutte*

l'œuure il y a plus d'erreurs corrigés, que d'autre matiere. Or c'est la fasson des ecriuains, de faire l'inscripcion de ce qui est le plus, & de plus d'importance. ainsi que vottre diuin esprit saura bien discerner, ie m'an asseure: suppliant tres-humblemant vottre magesté, de prandre an bonne part, & accepter d'vn front serain ce, que ie luy presante an grand deuocion, pour le salut public: priant Dieu que la conserue, & accomplisse an elle ses saintes benediccions. De la Cour du Roy vottre mary, & mon tres-honnoré seigneur, ce premier iour de l'an

1578.



DIVISION DE TOVTE L'OEVVRE AN SIS PARTIES, contenant, xxx. liures.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

é 2

QVATRIEME PARTIE.

CINQVIEME PARTIE.

SISIEME PARTIE.

DIVI-

DIVISION DE LA PREmiere partie an ſes liures & chapitres.

DE LA MEDECINE ET des medecins. Liure I.

DE LA CONCEPCION ET generacion. Liure II.

Contr

DE LA GROISSE.
Liure III.

DE L'ANFANTEMANT & gessine. Liure. IIII.

n ami[illegible]

question vulgaire.
quel langage parleroit un enfant qui
nauroit iamais ouy parler. page 575.
quun sourd de naissance est muet
necessairement (comme aussi celui qui est
nouri parmi des muets) et non au
contraire, quun muet de nature soit
sourd. et dou provient quun homme est
si tardif a scavoir parler. idem fol.

DIVISION DE LA SEgonde partie, an ses liures & chapitres.

Lesquels sont dans mon autre traité des erreurs populaires faicte par G. Bachot medecin bourbonnois. 1626. il n'ia que les cinq liures suiuans.

DE LA COMPLEXION ET coutume. Liure VI.

DE L'AIR ET DES VETEmans. Liure. VII.

Qu'on

DE L'APPETIT ET DE la ſoif. Liure. VIII.

DES REPAS ET DE L'AN-bon-point. Liure IX.

DE

DE LA DIGESTION Liure X.

DIVISION DE LA TROIſieme partie an ſes liures & chapitres.

DV MANGER ET DES viandes. Liure XI.

DE L'APPREST ET ORDRE AN l'vſage des viandes. Liure XII.

Quand

DES FRVIS ET SALADES PARticulieremant. Liure XIII.

DV BOIRE. Liure. XIIII.

TRAITE DV VIN.
Liure. XV.

DIVISION DE LA QVAtrieme partie, an ſes liures & chapitres.

DV COVCHER ET DORMIR. Liure XVI.

DES CAVSES DE MAladie. Liure. XVII.

DES VIVRES AN maladie. Liure. XX.

DIVISION DE LA CINquieme partie, an ses liures & chapitres.

DE LA CVRACION DES MAladies. Liure XXI.

DES ABVS EZ REMEDES. Liu. XXII.

DES MAVVAISES CVRES ET REmedes extrauagans. Liure XXIII.

DES REMEDES SVPERSTICIEVS ET vains. Liure XXIIII.

DES BONS ET VRAIS remedes. Liure XXV.

DIVISION DE LA SISieme partie, an ſes liures & chapitres.

DES EVACVACIONS COMMVnes. Liure XXVI.

DES PVRGACIONS OV MEDEcines. Liure XXVII.

REGIME DE CEVS QVE L'ON *purge. Liure XXVIII.*

DE LA SAIGNEE. Liure XXIX.

DE LA MORT. Liure XXX.

MELAN-

MELANGE D'AVTRES propos vulgaires, & erreurs populaires.

1 Pourquoy dit on, que les mariages faits au moys de May, sont mal-heureus.

2 Si c'est bien dit, q̃ filhe pále demãde le mâle.

3 S'il est vray, que l'homme deuient plus vieus pour coucher auec vne vielhe : & la vielhe reieunit, pour coucher auec vn ieune.

4 De nouër l'egulhette, qu'est ce, & commant se peut faire.

5 D'où vient que les filhes communemant parlet plus-tost que les garsons.

6 Contre ceus qui panset, que l'on puisse erater vn laquays, affin qu'il alle plus vite.

7 S'il est vray que les iarretieres gardet de croitre, & font ridder les filhes.

8 Des hermaphrodites, qu'on appelle Ians-fames, & s'il est possible qu'vne fame deuienne homme, ou au contraire.

9 Pourquoy dit on, quand quelqu'vn saigne du nez, que bien-tost il aura de bonnes nouuelles.

10 S'il est vray, que le malade trauaalhe plus an l'agonie de la mort, s'il y a dãs son cheuet ou aureiller quelque plume de perdris.

11 S'il est vray, que l'anfant ayt la moitié de la hauteur qu'il aura iamais, an l'age de trois ans.

12 S'il est vray, que le rogner des ongles accourcit la veuë, comme quelques vns diset.

13 Pourquoi dit on aus anfans qui maniet le feu, ou qui le portet par la maison, qu'ils pisseront au lit.

14 Pourquoi dit on, de celuy qui eſt bruſc & vergaland, il eſt né a-tout le poil.

15 Contre ceus qui ne veulet, que les tetins malades ſoint touchés de medicamant, ny de fer.

16 Pourquoy dit on, qu'vn bon rheume dure quarante iours.

17 Si c'eſt bien dit, la poire auec le fromage, eſt mariage.

18 S'il eſt vray, que la Turquoiſe donnee d'vn amy, ſans auoir eté demandee, preſerue de bleſſure, quand on tombe, ſi elle ſe romt.

19 Si l'Amethyſte portee, garde d'anyvrer.

20 Pourquoy dit on, le baalher ne peut mantir: on veut manger, ou dormir, ou de ſes amours departir.

21 S'il eſt vray, que l'homme tondu ait moins de force.

22 Pourquoy eſtime on ſain, de peter an piſſant.

23 S'il eſt vray que de la gale qu'on ha au pognet ou bracelet, on puiſſe iuger qu'il y an ha auſſi aus feſſes.

24 Commant eſt ce, que du front ſalé, on iuge que l'anfant ha des vers, & quels ſont les plus certains ſignes de la vermine.

25 Si c'eſt bien fait, d'ampecher que les anfans ne s'adonnet a la main gauche.

26 Pourquoy dit on, il n'y a ſauce que d'appetit: & s'il eſt bon d'vſer quelquefois des ſauces.

27 D'où procede le ronfler: & ſi la teſte baſſe, ou le coucher a l'anuers, le peut cauſer.

28 Si on peut garder quelqu'vn de ronfler, an luy mettant ſous le cheuet ſa pantoufle, ou ſon ſoulier, ſa botte ou boutine.

S'il

29 S'il eſt vray, que de dormir la teſte baſſe on raiue:& ſi le manger des chous le fait auſſi.

30 Pourquoy diſet les bonnes gens, qui non hà lou ventre dur, non pot dormir ſegur.

31 S'il eſt vray ce qu'ils diſet auſſi, ionture non vau onchure.

32 Contre ceus qui ont opinion, que les chirurgiens ne ſont propres a remettre les denouëures : & veulet des renouëurs ampiriques, comme y etans plus heureus.

33 De ceus qui hayſſet certaines viandes, le pain, le vin, le fromage, les pommes, le gibbier, &c. ſi c'eſt d'vn bon ou mauuais naturel.

34 De ceus qui peuuet ſe paſſer de boire durant deus ou trois moys, & d'auantage:& des autres qui ſont ancor plus long tams, ſans boire & ſans manger.

35 Pourquoy dit on, qu'on n'anuielhit point ne a la table, ne a la Meſſe.

36 S'il eſt vray, que l'on croit tant qu'on dort: & que le trauail du iour, diminue autant de la grandeur, qu'on acquiert an dormant.

37 Pourquoy dit on, de ieune medecin cymitiere boſſu : & que les mauuais medecins vienet a cheual, & s'an reuont a pied.

38 Si c'eſt bien dit, que les maus vienet a liures, & s'an reuont a onces : ou, qu'ils vienet an poſte, & s'an retournent bellemant.

39 Commànt le malade eſt accuſé anuers le medecin : & qu'on luy reproche tous ſes exces ou defaus particulieremant.

40 S'il eſt vray, que la fame ne conçoiue ou retiene la ſemance, ſi elle piſſe bien-toſt apres la copulacion.

41 S'il eſt vray, que les hernieus ou greués, font communemant plus d'anfans que les autres.

42 Pourquoy dit on, fame affoullee vaut angroiſſee.

43 S'il eſt vray, que les pollucions nocturnes feroint autant d'anfans.

44 Des fames anceintes, qui boiuet de l'eau ardant dez qu'elles ſont antrees au neuuieme mois, a ce que leur anfant ne ſoit taigneus.

45 De celles qui ne veulet, qu'on alhe querir du feu an la maiſon d'vne acouchee, de peur que l'anfant ſoit baueus ou chaſſieus.

46 Si cela fait a la deliurance, que la fame etant au trauail de l'anfant, diſe trois fois (an remuant fort vite le pouce) i'ay froid, i'ay chaud.

47 Si pour remettre vn anfant fort extenué, le changemant a vn lait qui ſoit plus vieus, luy eſt neceſſaire.

48 Commant ſe peut faire, que la nourrice abſante cognoiſſe a ſes tetins, q̃ ſon anfant pleure.

49 S'il eſt vray, que l'anfant vient a s'ecorcher les feſſes, ſi on iette ſur ſa fiante, de la braiſe, ou des cendres chaudes.

50 Que ſignifie le preſant qu'on fait des œufs & du ſel, a vn anfant de lait, la premiere fois qu'il vient a la maiſon de quelque ſien amy.

51 Si le bout des doits etant gros, ſignifie que la perſonne eſt, ou deuiendra graſſe : & la pointe des doits graile, eſt ſigne de maigreur.

52 Contre ceus qui diſet, nous viurons iuſques a la mort, an depit des medecins.

53 S'il eſt vray, que de baiſer ſouuant les petits anfans, on leur eboit le ſang.

54 Si c'eſt bien dit, qu'il faut boire, antre le fromage & la poire.

55 Pourquoy dit on, apres la pomme onc ne but homme, & apres la poire, preſtre ou a boire.

56 S'il eſt vray, que pommes, poires & nois, gatet la vois.

57 Si c'eſt bien dit, lait & poiſſon, eſt poiſon : & apres le poiſſon, la nois eſt contrepoiſon.

58 Pourquoi dit on, ieune chair & vieus poiſſon, item: la chair fait chair, & le poiſſon poiſon.

59 Contre ceus qui diſet, piſſe clair, & fais la figue au medecin: & les autres, qui bié dort, piſſe & crolle, n'ha beſoin de maitre Nicolle. Item: Qui ha de ſenicle & de la bugle, il fait au medecin la nique.

60 Que tel cuide eſtre bien ſain, qui porte ſa mort dans le ſein. & s'il eſt vray ce qu'on dit, loin de cité, loin de ſanté.

61 Si c'eſt folie, comme on dit vulgairemant, de faire heritier ſon medecin.

62 Si c'eſt bien dit, contre la mort la vraye targe, ce ſont le pain & le fromage. Item : Tout fromage eſt bié ſain, qui viét d'vne chichemain

63 Pourquoi dit on, ieune qui veilhe & vieus qui dort, ils s'acheminet a la mort. Item: Qui tard ſe couche, & ſe leue matin, verra bié toſt ſa fin.

64 Pourquoi dit on, que ioye de courage, fait beau viſage.

65 Si c'eſt bien dit, que qui veut eſtre tard vieus, le ſe doit faire de bonn'heure. & qui veut eſtre bien ſain, ſe laiſſer mourir de faim.

66 Pourquoi dit on, qui vin ne boit apres ſalade, eſt an danger d'eſtre malade.

67 Si c'est bien dit, que douleur de teste veut mã-
ger, & douleur de vantre veut chier.

68 Pourquoi dit on, douleur de dant, douleur de
parant: & douleur de flãcs, la pierre aus chams.

69 Pourquoi sont an pris & valeur, fames & poi-
res sans rumeur.

70 Si c'est biẽ dit, le haut, le bas & milieu chaud:
de tout le reste il ne t'an chaut.

AV LECTEVR D'ESPRIT
libre & studieus.

AMY Lecteur, i'ay eu trois principales considerations a publier & diuulguer l'indice de touttes les matieres que i'ay a discourir an mõ traité des Erreurs populaires: duquel ie ne mets an lumiere pour le presant, que les cinq premiers liures. L'vne des cõsideracions ha esté, de m'angager & obliger a poursuiure telles matieres, comme an ayant fait promesse. L'autre, a ce que si parauanture quel qu'vn, emeu de cet argumant, vouloit antreprandre samblables discours, au-moins il ne touche a la besogne, que ie me suis talhé, & ne mette (comme on dit au prouerbe) sa faucille an ma moisson. Car ie la peus iustemant dire miene, puisque i'ay semé ces propos. La troisieme est pour t'inuiter, ô Lecteur d'esprit libre & studieus, a m'an uoyer des propos samblables a ceus-cy, que i'ay recully an long tams, de plusieurs persõnes, an diuers pays. Ainsi i'espere receuoir de toutes pars, de ceus qui liront mon Indice, les propos vulgaires touchant la medecine & regime de santé (car ie n'ay que faire des autres erreurs qui concernet les meurs, l'œconomie, la police, & autres accions de la vie humaine) qu'ils verront par ce recueil n'estre venus a ma cognoissance. Leur adresse sera, s'ils n'ont autre nouuelle de moy, a Mompelier: ou i'ay cet honneur de presider an la plus fameuse vniuersité de Medecine qui soit au monde. A raison dequoi aussi i'ay eté emeu & inuité de traualher a la correccion des erreurs po-

P..laires, qui troublet souuãt les ieunes medecins, & leur donnet grand peine, d'autant qu'ils n'ont pas l'autorité de les refuter, pour le peu de respet que le peuple leur porte, ayant petite creance au bas age, quoi qu'il y puisse auoir beaucoup de suffisance. Ce pandant tels erreurs sont pour la plus-part tres-preiudiciables a la santé des hommes. & il y an ha d'autres qui rendet les medecins fort suiets a calomnie. Or ie ne dis pas, que tous les propos contenus en mon indice, soient erronees. Il y en ha plusieurs vrais & certains. mais le peuple ignorant la raison de ce qu'il dit, est comme an erreur, dequoy ie le veus examter par mes discours. Il y a donc de ces propos vulgaires, que ie recherche & recueilis, les vns totalemant faus & erronees, les autres ont leur cause incognue du peuple, dont ils sont comprins sous le nom des Erreurs. Et voila mon suiet, mon dessain, & mon intancion: a laquelle ie te prie, ô amy Lecteur (de quelque etat ou profession que tu sois, nõ opiniatre ne lourdaut ains d'esprit libre, gentil & studieus) me vouloir asister, aider & fauorir, en contribuant ce que tu peus colliger de tels propos vulgaires, Et ie les rangeray en leurs classes, pour discourir là dessus, tout ainsi que i'ay fait en cette premiere partie: & mesmemant si ie suis auerty & apersoy, que ce mien labeur t'ayt eté agreable, & que tu an desires la poursuite, iusques à l'accomplissemant de ce que i'ay promis. Auquel cas, ie lairray toutt' autre besogne, pour te donner contantemant: esperant que tu y auras ansamblemant grand plaisir & proffit. A Dieu.



In L. IOVBERTVM medicum regium celeberrimum, & in ſchola Monſpelienſi medicinæ profeſſorem, STEPHANVS MANIALDVS medicus Burdigalenſis.

Inuentum medicina Dei eſt, quæ porrigit horas
Viuendi, & vitæ noxia cuncta fugat:
Exanimi turbæ reduces quæ tradere vitas,
Quæque ſolet fatis amplificare moras.
Hanc coluit diuis propior memoranda vetuſtas,
Captaque poſteritas artis amore fuit.
Graius, Arabs, Italus, Gallus, Germanus, Iberus
Exornant, varijs irradiantque modis.
Venerat ad ſummum laudis medicina cacumen,
Ars incrementum finieratque ſuum.
Cuncta ſed inuertit ſæcli ſocordia languens,
Cuncta æui ſenium deteriora facit.
Sic veneranda ſuas patitur medicina ruinas,
Iámque ſalutiferæ deperit artis honos.
Vulgus & impoſtor purgamina noxia fundunt,
Atque ita languentes mors properata rapit.
Qui velit ac poßit tales ſarcire ruinas
Rarus adeſt, morbo huic nulla medela datur.
IOVBERTVS, iubar vt radijs inſigne coruſcis
Exoritur, tantum & ſuſcipit vnus onus.
Errorum laruas reſerans, fucóſque medentum
Amiſſum reparat reſtituítque decus.
Macte animo, IOVBERTE, tuo medicina reſurget
Marte, artem ſcriptis perge beare tuis.

Εἰς τὸν λαμπρότατον ἰατρὸν, Λ. Ἰούβερτον
Στέφανος ὁ Μανιαλδός.

Εἰσὶν ἀκεστορίης τρεῖς ἠέλιοι ἀνὰ Κελτοὺς,
Αὐτοὶ ἐν ἰητροῖς πλεῖστον ἔχουσι γέρας.
Φερνέλιος πολυΐστωρ πρῶτον φῶς περικαλλές.
Σύλβιος ἠπιόνης δεύτερόν ἐστι κλέος.
Ἔργα δ' Ἰούβερτος Πανάκης, σοφίην τε διδάσκων
Ὡς μέγας ἰητὴρ, νῦν τρίτον αἶνον ἔχει.

Idem Latinè.

Tres artis medicæ produxit Gallia soles,
Pæonij laudes & decora alta chori.
Doctus Fernelius censetur gloria prima,
Syluius Epiones fama secunda fuit.
Et qui nunc artis solerti mente recludit
Abdita, Ioubertо tertia palma datur.

Ad IOVBERTVM medicum Regium DOMINICI REVLINII Burdegal. medici epigramma.

Error sæpe decus, vitam, mentémque peremit:
Hæc seruat, qui illum detegit, atque fugat.
Ergo age, recta docens errores pellito: tutor
Nominis, ac vitæ sic eris, atque animi.
Quid posses melius populo dare? quæue referri
Digna potest tantis gratia muneribus?

In doctissimos IVBERTI libros de popularibus in re medica erroribus.

Errorum vindex, rectique assertor & auctor,
Tam procul à vulgo, cui sua sensa manent,
Iampridem magno applausu Paradoxa dedisti,
Ecce iterum profers hoc paradoxon opus.
Quod pulsis tenebris illustret commoda vitæ,
Quodque lubens magnus scripserit Hippocrates.
Crediderim fatale tibi cognominis omen,
Vox iubare ex claro ducta IVBERTE tua est.
Nam velut auratum Solis iubar obuià quæque
Nubila per tractus dißipat aërios.
Errorum sic tu nebulas per inane vagantes
Clarus Apollinea protinus arte fugas.

IO. GVIJONII.

A Monsieur IOVBERT *sur son œuvre des erreurs populaires.*

SONET.

DIVIN esprit qui aus plus serieuses
Vas mariant les choses de plaisir :
Et vas tirant ce proffit, du loisir
Des accions qu'as le moins annuyeuses:
Qui ne dira tes heures bien-heureuses,
Tes iours, tes ans? Et émeu d'vn desir
Touiours d'aprendre, accourra te choisir
Second Oedippe es choses plus noueuses?
Le ciel iré encontre nos pechez,
Tenoit, malin, ces beaux secrets cachez
Dedans l'obscur du tams qui tout consume:
Sans de IOVBERT l'esprit noble & gentil,
Qui du sçauoir de son docte fusil,
Ce feu caché a nostre siecle allume.

SAL. CERTON CHASTILLONOIS.

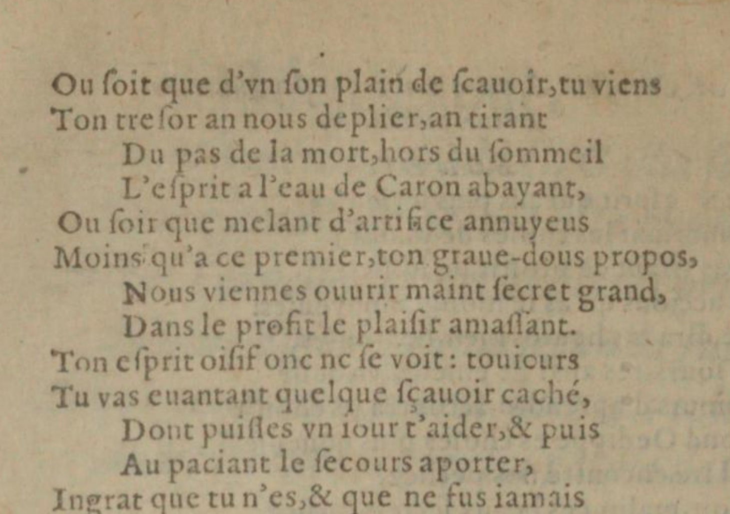
DV MESME A LVY MESME

Le profit, le plaisir, & la correction,
Qu'anseignant, recreant, & reprenant ansamble
Ton feu, ta gaillardise, & ta doctrine assamble
Dans l'esprit, dans le cœur, & dans l'Intantion
Rand animé, contant, & plein d'affeccion,
Le Ieune, le sçauant, le peuple qui en tramble,
De l'eguillon, du ris, de l'art, dont il les amble
Par ses dis, par ses ieus, & reprehansion.
Le ieune, le sauant, le peuple, icy aprenne,
Prene contantemant, & icy se reprenne,
Plains du gain, du plaisir & de l'amandemant,
Qu'a leur profit, soulas & leur grand auantage,
Leur y donne, leur cause, & preuue euidammant
Du tres-docte IOVBERT le celeste langage.

Du mesme, à luy mesme.

ODE MESVREE.

IOVBERT, qu'Apollon tient chery antre tous,
IOVBERT, que les cieus ont paré antre tous
D'vn subtil esprit, d'vn sçauoir grand,
Rampli d'honneur a iamais te randant;



Ou ſoit que d'vn ſon plain de ſcauoir, tu viens
Ton treſor an nous deplier, an tirant
    Du pas de la mort, hors du ſommeil
    L'eſprit a l'eau de Caron abayant,
Ou ſoit que melant d'artifice annuyeus
Moins qu'a ce premier, ton graue-dous propos,
    Nous viennes ouurir maint ſecret grand,
    Dans le profit le plaiſir amaſſant.
Ton eſprit oiſif onc ne ſe voit : touiours
Tu vas euantant quelque ſçauoir caché,
    Dont puiſſes vn iour t'aider, & puis
    Au paciant le ſecours aporter,
Ingrat que tu n'es, & que ne fus iamais
Du treſor, exquis dont t'a paré le ciel:
    Et auſsi ingrat l'age qui vient
    Ton bel honneur à iamais ne terá.
Il dira ton nom, ton los il hauſſera
Iuſqu'au plus haut ciel : les liures & le tans
    Ramplira du bruit grand & exquis,
    Qu'ains que mourir genereus tu t'aquis.
Et moy le ſien chantre, & ſon auan-coureur,
Iray deuant luy, & le deuanceray.
    Prechant ta ſplandeur : & le preſant
    Et l'auenir de ta gloire honorant.

LOS ME CORONANT.

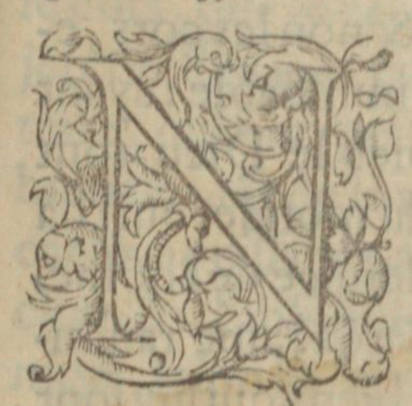
Ad L. IVBERTVM illuſtriſsimum Regis Galliarum & Poloniæ, Regiſque Nauarræ medicum. S. MILLANGIVS Typographus Regius.

Tollitur Alcides meritis ſuper æthera : mundo
    Magnanimus ſtrauit quod fera monſtra prius.
Tu cæcas tenebras errorúmque horrida monſtra
    Doctus Apollineis artibus arte fugas.
Dignus, vt ille, cani. Alcidem ſic carmine tollant
    Vates ; te vatum cantet Apollo pater.

PREMIER LIVRE DES ERREVRS POPVLAIRES TOVCHANT LA MEDECINE ET LES MEDECINS.

PREMIER CHAPITRE.

Excellance de l'art de Medecine par dessus tous les ars humains.



NOVS antãdons les ars humains, tãt liberaus que mechaniques, tous ceus que l'hõme inspiré de Dieu ha inuãté pour sa necessité, conmodité, ou recreation, entre lesquels est aussi la medecine, practique de la philosophie naturelle sur le cors humain, pour lequel tous ars mecha-

niques ſont inuantés, cõme les ars liberaus pour l'exercice de ſon eſprit. Nous exceptons ſeulement de toutes les profeſſiõs de l'hõme, la ſacrée ſçiance de Theologie: laquelle n'antandons venir an cette comparaiſon, quand nous exaltõs la medecine par deſſus tous les ars humains. car elle n'eſt art, ni ſçiance humaine, ains ſçiance puremant diuine, non inuantée des hõmes, ains infuſe de Dieu, concernant les ames, & non les cors, eternelle, infallible, immüable: ayant pour obiet ou ſubiet le Dieu tout puiſſant, createur du monde, qui l'ha fait de rien pour le ſeruice de l'hõme. Auquel nous cõſiderõs l'ame raiſonnable, le cors, & les biens, qui luy ſont donnez pour l'antretien de ſa vie. La Theologie ha le ſoin principal de l'ame: & apres elle, la philoſophie morale. La iutriſprudance, retrainte aus
loys

loys humaines, traite des biens & apartenances de l'homme, randant à chacun le ſien. Entre deus eſt la medecine, conſeruant le cors an ſanté, chaſſant les maladies, & preſeruãt de mort, antant que Dieu le permet. Donc ſi l'excellance des profeſſions eſteſtimee des ſubiets, cõme elle doit eſtre, la medecine tiendra le ſecond lieu. Car l'ame eſt plus que le cors, & le cors, que le vetemant. Ie ne veuz jci cõteſter auec meſſieurs les magiſtratz, qui ont puiſſance ſur les cors humains, tãt de la vie, que de la mort: car leur puiſſance, n'eſt que declaracion de l'abſolution ou punicion à mort, ſelon le demerite. Et quant à l'abſolucion, ſi c'eſt pour grace, cõme peut le ſeul prince & ſouuerain magiſtrat, ceſt de l'autorité que Dieu luy donne, & non de la ſçiance des loix, com'eſt l'autre qui declaire l'in-

nocence du preuenu & accusé. Ce que n'est propremant sauuer ou donner la vie, d'autant que l'accusé ne meritoit la mort. Et quant à la puissance de faire mourir, ce n'est pas loange, au-moins qu'on doiue comparer à la puissance de sauuer la vie : cõme fait le medecin (moyennant la grace de Dieu) à plusieurs qui sont attains de maladie mortelle, & qui mourroint sans doute, s'ilz n'etoint secourus. Or si cela est faisable, ou non, & que par l'art de medecine on puisse prolonger la vie, ie le deduiray amplement au chapitre suiuant. Ie veuz yci montrer, com'an passant, l'excellance de l'homme, pour confirmer l'excellence de l'art qui est dedié à sa conceruacion. La principale dignite de l'homme, est an ce que Dieu l'ha daigné de son image & samblance, luy dõnant vn'ame immortelle, capable de la di-
uinité:

uinité: puis de ce qu'il luy ha ſoumis touttes choſes pour ſa neceſſité, cõmodité, & recreacion: ayãt fait pour ſon ſeruice le ciel, la terre, & tout ce qui eſt an iceus. Car Dieu n'ha beſoin d'aucune choſe qu'il ayt faite: tout eſt pour nottre vſage. dont il eſt aiſé à comprandre, que l'homme eſt plus digne & excellant que tout le monde. Auſſi de vray le ciel & la terre, qui ont eu commancemant, finiront, anuieilliſſans comme vn abilhemant, l'homme ne finira iamais, ains changera de condition, de mortel deuenant immortel, quelque tams apres que l'ame aura fait diuorce auec ſon cors, le reprẽnant plus glorieus qu'au parauant, & d'vne trampe qui ne ſera plus ſubiette a corrupcion. Puis donc que l'homme eſt la choſe plus digne qui ſoit au monde, la ſçiance ordonnée pour ſa perſone eſt la plus excel-

lante de touttes, apres celle qui concerne propremant ſon createur. Car l'homme eſt la plus digne creature de toutes: & par conſequant, l'art ou ſçiance, qui le maintient an vie & an ſanté, eſt le plus excellant de tous les ars humains.

Voyla vn fort argumant de la preminance & dignité de la medecine, ſuiuant l'excellance du ſuiet qu'elle traitte. I'an veuz toucher quelques autres, qui font ſamblablemant a ſa recommandation, comme eſt ſon ancienneté, neceſſité, & vtilité, anſamble l'autorité de ceus, qui l'ont fort priſée & reuerée pour les meſmes raiſons. Quant à l'ancieneté, nul doute qu'elle ne ſoit des la tranſgreſſion d'Adam, auſſi toſt qu'il eut peché, & par ce deuenu ſuiet á maladie. Son medecin etoit luy meſme, à qui Dieu auoit donné cognoiſſance de la vertu de

toutes choſes, les luy faiſant nommer ſelon leur proprietes. Les hiſtoires prophanes attribuet l'inuancion de la medecine, au Dieu Apollo, qui eſt le Soleil: ſignifians, que de luy procede la vertu des plantes, & autres medicamãs que la terre produit. Dont ilz font qu'Aeſculape, le premier qui ha fait profeſſion de cet art, fut ſon filz, pere de Machaon& Podalyre, medecins vulneraires (autremant dits chirurgiens) qui furent an la guerre de Troye: de laquelle l'hiſtoire eſt des plus anciennes du monde. Or l'ancienneté eſt vne des condicions qui recommande quelque choſe, pourueu qu'elle ayt eté continuée. car ſi n'etoit vtile ou neceſſaire, elle pourroit tantoſt finir. Mais on void que iuſques à preſant on ha bien antretenu la medecine, meſmes touiours an l'augmantant, ornant, & an.

richiſſant dauantage:& ce par l'induſtrie des plus grans perſonages qui ayet eté, non ſeulemant philoſophes de profeſſion, ains auſſi roys, princes, & autres de grand valeur : ainſi que teſmoignet les hiſtoires, & ce qu'ilz nous ont laiſsé de leurs labeurs. Vray eſt que les Romains s'an ſont paſſez anuiron 600. ans, an ayans horreur, pour la cruauté de quelques chirurgiens venuz de Grece, nacion à eus fort ſuſpecte. Mais depuis an ſa, les medecins ont eté bien honnorés, reſpectés & antretenus à Rome, tenus au ranc des nobles & cheualiers. Touchant à la neceſſité, ell'eſt ſi notoire que rien plus. mais il ſamble que cela diminuë l'excellance de l'art, puiſque il n'eſt expetible ou deſirable de ſoy, ains pour le beſoin. Tout ainſi que an philoſophie morale, on eſtime plus ce qui eſt deſirable de ſoy, comme a-

Plin liu. 29. chap. 1.

uoir

uoir des anfans, que le desirable pour autre respect: comme auoir des biens pour ses anfãs. Ainsi la medecine, n'e tant desirable de soy, comme est la musique, ains pour la necessité, elle an semble moins loable: tout ainsi que les ars mechaniques, desquels on ne se peut passer. Toutesfois c'est au conrraire, que tant plus necessaire est la medecine, tant plus ell'est à desirer: & l'excellance de son effect, la rand tres excellante. Et à cecy reuient l'vtilité qui tant la recommande. car com'ainsi soyt, qu'il n'y ayt rien plus aggreable au monde que la santé, ne plus desirable que longue vie: la medecine pouruoyant a l'vn & a l'autre, est la plus vtile au contantemant des hommes, que nul'autre sçiance humaine. Car par le contraire, qui n'ha santé est inutile au monde: & celuy qui dure peu, y apporte peu de proffit.

proffit. Or comme dit le pere d'eloquance, nous ne ſommes nez pour nous tant ſeulemant, ains noz parans, alliez & amis, noſtre patrie, voire tout l'vniuers, requieret de nous quelque emolumant & commodité.

Reſte a confirmer touttes ces raiſons par l'autorité des grans, qui ont fort eſtimé & exalté la medecine, & ſes profeſſeurs, la recomandant infinimant par leurs ecris. A ce faire ie me contanteray de l'exhortacion qu'en fait l'Eccleſiaſtique, & de la remõtrance de noſtre bon pere Hippocras. lequel ne doit eſtre ſuſpect a la matiere, pour auoir eté medecin: car il ne fut onc mercenaire, ne au ſeruice de perſonne, ains libre & tres-liberal de ſa profeſſion. Et ce fut luy, qui premier ſepara la medecine de la philoſophie. car ancienemant il ny auoit point qui fuſſet medecins a-part: ains

les

les philoſophes contamploint les ma ladies & leurs remedes, parmy les choſes naturelles, pour leur vſage principallemant, comme teſmogne Celſe: an ayans beſoing ſur tous, a cauſe de la foibleſſe de leurs cors, abbatus de continuelles cogitacions & velhez. Hippocras donc fut le premier qui ſepara cet art de la philoſophie & an fit profeſſion publique, comme depuis firet Diocle, Praxagore, Chriſipe, Herophile & Eraſiſtrate ſes ſucceſſeurs: qui an fin departirent la medecine an trois, pour mieus accommoder les malades, remettãt aus mechaniques l'operacion manuëlle, ditte chirurgie, & la preparacion des medicamans, qu'on nomme pharmacie ou apothicairie, ainſi qu'on les voit exercer ancor pour le iourdhuy. Mais c'eſt par gens mercenaires pour la plus part, deſquels le temognage

An. proœmio lib. 1.

anre-

an recommandacion de lart de medecine, ne pourroit icy auoir lieu: nō-pas meſmes celuy de Galien, d'autant qu'il ha eté des premiers aſſeruis. Dont ie me contanteray de ce que le grand pere an ha ecrit: apres que i'auray recité les parolles de l'Eccleſiaſtique. C'eſt la ſapiance de Ieſus fis de Sirach qui ecrit ainſi an ſon 38.
" chapitre : Honore le medecin,
" de l'honneur qui luy appartient, pour
" le beſoin que tu an as. Car le ſeigneur
" l'ha creé. La gueriſon vient du ſouue-
" rain. & le medecin ſera honoré meſ-
" mes des roys. La ſçiance du mede-
" cin luy fait hauſſer la teſte, & le rand
" admirable antre les princes. Le ſeig-
" neur ha crée les medecines de la ter-
" re, & l'homme prudant ne les dedaig
Exo.15 " ne point. L'eau n'ha elle pas reſſu
" douceur par le boys, pour faire cog-
" noitre ſa vertu à l'hōme? Ainſi donc

il

il ha donné la sçiance aus hommes, »
pour estre glorifié an ses meruelhes. »
Par icelles il guerit l'homme, & luy »
ote son affliccion. »
L'apoticaire fait des mixtions, & tou »
tesfois ce n'est pas luy qui acheue »
l'œuure. Car c'est de Dieu, que vient »
la santé sur toutte la terre. Mon an- »
fant quand tu seras malade, ne sois »
paresseus de prier Dieu, & il te gue- »
rira. Reiette les offances, & ayes les »
mains droittes, & purge ton cœur de »
tout peché. Fais ansancemant, & le »
memorial de pure farine, auec vne o- »
blacion grasse, car tu ne le donnes pas »
le premier. Puis donne lieu au mede »
cin. car le seigneur l'ha crée. & qu'il »
ne bouge d'aupres de toy : car tu as »
affaire de luy. Telle heure auient qu'- »
il y à bonne yssuë an leurs antreprises »
car aussi eus prient le seigneur, qu'il »
fasse

« fasse prosperer le solagemant & la « guerison, pour maintenir la vie. Ces diuines parolles concluet, & suffisammant, nostre propos, de la dignité, excellance, necessité, vtilité & prerogatiue des medecins: condamnant tous ceus qui les ont à vil pris, & an eus meprisét la grād' bonté de Dieu, qui ha voulu donner aux hommes vn tel soulagemant. Oyons maintenant ce qu'an dit Hippocras.

Le bon homme au liure de la Loy, se plaint deia, que mesmes de son tās la medecine etoit moins prisee, à cau« se des abus. Voyés ie vous prie, ce que « peut estre auiourdhuy? L'art de me« decine (dit il) est des plus apparans de « tous mais par l'ignorāce de ceus, q̃ an « vset, & de ceus qui iuget de ses pro« fesseurs, il est ia beaucoup deuancé « de tous les autres ars. La faute me « samble proceder principalemant de

ce,

ce,que aus villes il n'y à aucune peine »
ordonnée a l'art de medecine, com- »
me aus autres, excepté le des-hon- »
neur. mais cela ne pique assez les de- »
falhans: lesquels sont samblables aus »
personnages d'vne tragedie, qui ont »
la fasson,le visage, & l'habit de ceus »
qu'ils represantet & contrefont. Ain- »
si il y a plusieurs medecins de nom & »
reputacion, mais peu de fait. Car il »
faut a celuy qui doit vrayemant aque »
rir la cognoissance de medecine, a- »
uoir ces six condicions: le naturel, la »
discipline,les bonnes meurs, la doc- »
trine des son anfance,aymer la peine, »
& auoir le tams requis, etc. Auec ce »
il deuiendra bon medecin, non seul »
lemãt de nom,ains aussi de fait. Mais »
l'ignorance, est un mauuais tresor, v- »
ne mauuaise bague, a ceus qui l'ont, »
& vn sõge ou reuerie,etc.Pline pour »
suit bien ce propos, taxant le vulgai- »

re

re, qui ne ſait diſtinguer antre le bon & mauuais medecin, s'attandant a ceus qui ont plus de babil, qui ſe vantet, & qui font bonne mine. Il auient

Liu. 26. chap.

« (dit il) a ce ſeul art, que l'on croit in- « continant a quicunque ſe dit mede- « cin: ia ſoit qu'il n'y ayt an aucune mã « terie plus grand danger. Touttesfois « on ne s'an auiſe pas, tant eſt plaiſante « a chacun la douceur d'experer bien « pour ſoy. Dauantage il n'y a aucune « loy qui puniſſe l'ignorance capitale, « ou important de la vie des hommes, « il n'y a aucune example de vangean- « ce: ilz aprenet a noz dangiers, & font « leur epreuues an tuãt les perſonnes: « & au ſeul medecin eſt grand' impu- « nité, d'auoir tué vn homme. Que plus « eſt, ils antret an reproche, & accuſet « l'intemperance du malade, & de gay « eté on cõdamne ceus qui ſont mors.

I'ay panſé d'alleguer ces propos,

affin

affin qu'on antande,que ce n'est d'auioudhuy, que plusieurs ayans le masque & apparance de medecin, font pour leur abuz, que la medecine est moins prisée: tout ainsi que plusieurs autres choses, de soy bonnes ou neutres,sont decriées & oyet mal, par ce que aisemant on an abuse. Et d'autant que i'ay cy dessus auancé, que par la medecine on peut allonger la vie qui est vn acte bien excellant,ie veus amplemant demontrer commant il se peut faire.

SEGOND CHAP.

S'il est possible par la Medecine allonger la vie des hommes.

Cette question ha touiours samblé fort arduë,& ha fort traualhé les plus grans esprits, comme celle qui etant cachée & couuerte aus plus profondes cachettes de Nature,don

ne tresgrand peine a quiconque s'ingere de la recherche. Les raisons de ceus qui la debatet, sont si nerueuses d'vne part & d'autre, qu'a peine se peut on resoudre de ce qu'on an doit tenir. Car il y a plusieurs argumans qui concluet, la vie de l'homme ne pouuoir estre prolongée par aucuns remedes & moyens de la medecine. Au contraire les medecins soutienet que cela est possible. Dont pour mieus expliquer le doute, ie soutiendray premieremant chacune des parties, & an fin, comme arbitre, i'an prononceray mon aduis.

Que le terme soit prefix a la vie de l'homme, & qu'il ne le puisse outrepasser par moyen que ce soit, nous auons an premier lieu ce, que an dit le
[illegible]ap.14. « tres-patiant Iob inflammé de l'esprit
« de Dieu: Les iours de l'homme sont
« cours, & le nombre des moys est rie-
re

re toy ſeigneur: qui as ordonné des li- »
mites a la vie de l'homme, qu'il ne »
pourra outrepaſſer. Cela meſme affir
me Ariſtote, au ſegond liure de la ge- » chap. 10.
neration & corrupcion, diſant: Le »
tams & la vie de chaque choſe ha ſon »
compte fini & determiné. car an tout »
te choſe y a ordre: & tout tams & vie
eſt meſuré de periode. Et au quatrie-
me de la generacion des animaux: Il » chap. 10.
eſt raiſonnable (dit il) qu'il y ait des »
periodes & ſaiſons, tant des groiſſes, »
que des generacions & vies, qui ſoint »
comtez par iours, mois, annees, ou »
autres tams, qui ſont decris par ceus »
cy. Ce que explicant Auerrhois, dit, »
tout ce qui eſt, ha neceſſairemant vie
determinee. Puis donc que touttes
les œuures de nature, conſtent neceſ-
ſairemant d'vn certain ordre, telle-
mant qu'elles ne peuuet eſtre autre-
mant, ou eſtre euitees, & que l'art eſt

de beaucoup inferieur an cela a Nature, ainſi que Galen diſpute gentilemant au liure de Maraſme, on peut aiſemant conclurre, que la vie ne peut eſtre allongie par aucun artifice. A ce la conſant Auicenne, la où il cherche par expres, les cauſes de nottre mort
Liu. 1. ten. 1. doct. 3. chap. 3.
" ineuitable: diſant: Et c'eſt la mort na-
" turelle a chaque indiuidu, differante
" aus vns & autres, ſelon leur premie-
" re complexion, iuſques au terme qu'-
" ilz ont an leur puiſſance, de conſer-
" uer leur naturelle humidité. Car tout
" ha ſon terme prefix, qui eſt diuers ez
" indiuidus, pour la diuerſité des tram-
" pes. Et ce ſont les termes naturelz. Il
" y an ha d'autres abregez, le tout ſuiuant la volonté de Dieu. &c. Si donc le terme de vie eſt prefix & aſſigné a vn chacun, par le mandemant de Dieu, & ſon ordonance (c'eſt Nature, ſeruante a Dieu: ſauoir eſt, l'ordre
etably

etably ez choſes de ce monde dez ſon commancemant) il ne peut eſtre outre-paſſé par aucun moyen d'homme, ains de la ſeulle grace & volonté de Dieu tout puiſſant. cõme au Roy Ezechias, auquel le prophete Elie auoyt ſignifié ſa mort. Car veu ſa repantance, la vie luy fut prolongee de de quinze ans, par la miſericorde de Dieu. qui auſſi promet an ſa loy, vie longue aus anfans, qui honoret leurs pere & mere, & ne leurs ſont ingras.

Liur .4. des Rois. chap.20.

Maintenant voyons, ſi contre ce qu'auons deduit, on peut etandre & prolonger les termes naturelz de la vie, par les ordonnances & remedes de nottre art. Car il y a beaucoup de raiſons qui perſuadet, que non ſeullemant l'ordre de nature, ains auſſi nottre induſtrie, promet vie longue. Premieremant les aſtrologues l'affirmet, là où ilz traitet des elections, figures

et images. Et cela eſt confirmé par l'experiance du ſoin & diligence des medecins anuers pluſieurs perſõnes, leſquelz s'aidans de leurs remedes & bon regime, ſe maintienet an ſanté, & etans fort valetudinaires, duret lõg tams, qui autremant mourroint, bien ieunes, & ne peruiendroint a vielheſſe. Platon & Ariſtote, auteurs graues & maieurs de tout' excepcion, temognet a cę propos, qu'un homme de lettres, nomme Herodique, le plus maladif qui fut de ſon tams, veſquit neantmoins cent ans, par grand artifice & exquiſe maniere de regime. Galen auſſi an quelques androis, confeſſe ſon infirmité naturelle: mais il dit l'auoir ſi bien corrigee, qu'a peine il fut iumais malade, au moins depuis qu'il s'adonna totallemant a exercer la medecine: ſinon qu'il fut attaind vne fois ou deus de fieure Epheme-

re (c'eſt a dire d'vn iour) ſeullemant pour s'eſtre traualhé peniblemant a panſer ſes amis. Et ſi nous croyons quelques vns qui l'ont ecrit, il vequit ſept vints ans. Il n'eſt ia beſoin de citer l'autorité de Plutarque, lequel remontre pluſieurs fort debiles & delicats auoir longuemant vecu par le moyen de nottre art, veu que on an void tous les iours beaucoup d'experiances. Et ne faut a ceus-cy oppoſer quelques intamperans & diſſolus, qui ont touiours mepriſé le bon regime: leſquelz touttefois ſans aucun moyen de nottre art, ſont paruenus a grād vielheſſe & age decrepit, car il eſt certain, que ſi telles perſonnes bien nées, & de bonne trampe, euſſet vecu de reigle, & ſe fuſſet aydes de noz moyens an leurs neceſſitez, ilz euſſet eté plu-tard vieus, & plus long tams an vie. Ce qui eſt aiſé a prouuer, de

ce que on void le plus ſouuant, aucuns mal ſains ou de nature, ou par accidant, qui neantmoins viuet plus longuemant que les robuſtes & gailhars: d'autant que les robuſtes ſe con fians trop an leur force, viuet des-ordonnemant ſans loy & ſans regime, les autres ſont ſobres & continans, abſtenans des choſes nuiſantes, & obſeruans certaine maniere de viure, par l'ordonnance des medecins, qui les fait viure plus longuemant. Dont eſt venu le prouerbe, qu'un pot caſſé dure plus long tams que le neuf. Sur quoy Galen dit tres-bien, qu'il eſt croyable, ceus viure moins qu'il ne leur eſt ordonné de Nature, leſquels ignoret ou mepriſet la ſaine maniere de viure. Car la ſçiance de medecine pouruoyant a la ſanté & vie des hommes, ha telle vertu, que ſi aucun mepriſe temerairemant ſes ordõnances,

il vit non ſeullemant an miſere, & toutte ſolheure de maladies,ains auſ-ſi retranche la longueur de ſa vie, & abbrege les termes que Nature luy auoit prefix, anticipant ſa mort, & (comm'on dit) ſe couppant la gorge: Sauoir eſt,quand vſant de mauuais re gime,il conſume ſon humeur radical plu-toſt que ne luy etoit ordonné,ou ſuffoque & etaind ſa chaleur naturel-le: eſquelles choſes conſiſte la dura-cion de cette vie. Or ſi c'eſt la loy & le naturel des contraires, qu'ilz ſont dits d'vn meſme ſuiet,& ſi l'vn eſt,l'au tre doit eſtre auſſi: il faut neceſſere-mant, que ſi on peut accourcir la vie, on la peut auſſi prolonger. & puis que il eſt notoire,que la vie humaine peut eſtre abregee par diuerſes fau-tes & excez, on conclud aſſez de ce-la, qu'elle peut eſtre alongie par bon regime & ſage conduite. Car ia ſoit
que

que on ne puiſſe aucunemant euiter, les incommoditez qui depandet des principes de noſtre generacion, comme l'effluxion & continuelle diſſipacion de toutte noſtre ſubſtance, qui eſt faite par la chaleur naturelle, dequoy procede la vielheſſe, a cauſe de l'exceſſiue & ineuitable exſiccacion: touttefois cela peut eſtre retardé par nottre art, & ampeché que le dernier iour ne vienne ſi toſt, ne ſi hatiuemant. Et quoy? ne void on pas quelques vns prets a trepaſſer, qui ſont retenus quelque tams an vie, an prenant vn peu de maluaiſie, d'eau de vie ou imperiale, de confeccion alkermes, ou autre choſe cordiale? Le periode & derniere ligne de vie ia prochaine, n'eſt elle differee par telz moyens a vn'autre heure? Cõme on dit auſſi du riart Democrite, qui etant prié de ſes domeſtiques a ce que ſa maiſon

maiſon ne fut an dueil, durant les feſtes Theſmophories lors prochaines, d'allonger ſa vie durant ces feſtes, il le fit, moyennant l'odeur du miel, ou (comme diſet les autres) de la vapeur du pain chaud. Voila ce que noz medecins remontret, qui ha tresgrand apparance de verité.

Nous auons debatu les deus parties, par contraires ſantances & raiſons. il faut maintenant appaiſer le debat, & reſoudre ce qu'an deuons tenir. Et affin que cela ſoit fait de plus grand artifice, il conuient ainſi diſtinguer les termes de la vie, que les vns ſont ſur-naturelz, les autres naturels, & les autres accidantaires, leſquelz on appelé acourcis ou abregés. NOUS diſons eſtre ſur-naturelz, ceus que Dieu tout puiſſant ha ordonné, & prefis a quelques vns de ſa pure volonté: tels que nous ne pouuons inſtituer

par aucun art ou conſeil. comme les termes de vie fort longs, que Dieu ordonna au premier age du monde auant le deluge, pour la multiplicacion du genre humain: & meſmes a Nohe, pour la reſtauracion d'iceluy. Les naturels ſont ceus, qui ont eté dõnez a chacun, ſelon la diuerſe trampe & batimant diuers des principes & fondemans, fors ou debiles: à raiſon deſquels les vns doiuet viure longuemant, les autres peu de tams, ſelon l'ordre de nature: & ils attaindrõt ces termes (moyenant la grace de Dieu) ſinon qu'ils faſſet deſordre, ou quelque inconueniant leur ſuruienne, ce qui eſt deia des limites ou termes de la troiſieme ſorte, leſquelz nous auons nommé Accidantaires: qui peuuet auenir a tout age, pour les cas fortuis & inopinez: comme bleſſures, poiſons, brulemans, cheutes,

ruines,

ruines, naufrages, pestes, & autres maus populaires. Tels inconuenians sont le plus souuant ineuitables, & n'est à la sciance de medecine d'y vser de precaucion, ains de guerir le mal auenu, s'il est possible. dont laissans ces termes de vie à l'arbitre de la fortune (qui n'est autre chose, à parler piemant, que la pure volonté de Dieu, sans ordre de Nature: comme nous auõs ansegné an quelque part) parlons seulemant du Terme dit naturel, & expliquons sa fasson plus amplemant.

Apres le 7. paradox. de la 1. decade.

Tous les philosophes & medecins sont d'accord, que il faut mesurer & borner la duracion de nottre vie, de ce que peuuet durer la chaleur naturelle & l'humeur radical, esquels consiste la vie. Or à ce que telles choses puisset durer plus lõguemãt an nous, nottre bonne mere Nature (comme parle

parle Galen) ha mis an nous vne puiſſance meruelheuſe, qui par continuelle applicacion de nourriture, defād l'ordinaire diſſipacion de nottre ſuſtance & humeur radical: antretenant la chaleur naturelle, tant par ce moyen, que par la reſpiracion, & le pous des arteres. Mais telle puiſſance que nous appellons Nutritiue, etant limitee & non infinie, ne peut touiours defandre & conſeruer ledit humeur an ſuggerant vn autre. Dont il aduient, que le cors peu à peu ſe deſeiche: & de là s'anſuit, que telle puiſſance deſormais n'eſt bien exercee, & laſſoiblit de iour an iour, tant que an fin le corps ceſſe de pouuoir eſtre nourry ſuffiſammant. Et ainſi deuenant les parties fort arides, le cors s'amaigrit & diminüe: puis an paſſant plus outre, il ſe ridde, & cette condicion eſt nommee vielheſſe. C'eſt la principale

pale necessité naturelle de corrupci-
on & mort a tout cors angandré. car
la mort est adonc, que l'humeur pri-
mitif, sustantifique, ou radical defaud,
& la chaleur naturelle s'etaind. &
c'est la fin de la vie, que nous disons
fin naturelle. Quant à nottre art, ce
n'est pas vn art qui exampte de mou
rir (dit Auicenne) ni mesmes, qui puis
se conduire toutte personne, iusques
au dernier terme de la vie humaine,
qui est de cent ou six vins ans: mais il
asseure & exampte de deus choses:
l'vne de pourriture, qu'elle ne saisisse
aucunemant le cors, si ce n'est d'oc-
casion exrerne, comme peste, ou poi
son: l'autre est, defandre la naturelle
humidité, à ce qu'elle dure plus lon-
guemant, & soit tard consummee.
Ces deus choses sont au pouuoir de
nottre art: dont il peu prolonger la
uie, iusques au tams qui luy est deu,
selon

ſelon la trampe d'vn chacun : & ce par trois moyens, deſquels le premier eſt, preoccuper la chaleur etrangiere, ampecher les opilacions, reietter les excremans, dequoy on preuient la generació de pourriture, ou icelle angendree an eſt eſtaincte. Le ſegond eſt, la deüe adminiſtració du boire & du manger, an ſuſtance, qualité, quantité, tams & ordre. Le troiſieme, abſtenir des choſes qui an conſumant & epuiſſant l'vmeur radical an peu de tams, reſoluet ou diſſippet anſamblemant la chaleur natturelle : comme trauail exceſſif, vſage des choſes piquantes, veilhes, ſoucis, & diuerſes paſſions de l'eſprit : mais ſur tout, la copulacion charnelle demeſuree, & a heure incommode : & autres choſes ſamblables, qu'on peut & doit euiter, ſuiuant les ordonnances & regles de medecine.

Mais (dires vous) on ne doute point de cela. car chacun accordera volontiers emeu des ſudittes raiſons, que ceus viuront plus longuemant, qui ſerons tamperans, & auront ſoin de leur ſanté. Cela n'eſt que pouuoir attaindre le bout & terme ordonné de nature, ſans l'abreger: combien que cela eſt fort rare. Mais on demande principalemant, ſi la fin & periode naturel de la vie peut eſtre auancé & prolonge par l'art de medecine. Ie repons, que la vie n'eſt pas ſeullemãt cõſeruee par nottre moyen, ains auſſi prolongee. Car il eſt raiſonnable, que ce ſoit plus affermé & auancé, de qui les fondemans, principes & cauſes produiſantes peuuet eſtre cõtinuees, etandues, & meſmes randues plus fortes. Or les principes de la vie (c'eſt la chaleur naturelle, & l'humeur primitif) ſi ne peuuet eſtre reintegrés,

au-moins ils peuuet eſtre reſtaurés, reparés, & randus plus vigoreus par nottre art: ainſi que la curacion des hectics nous le moutre, & l'amandemant de chaque complexion, par lequel la chaleur naturelle eſt atrāpee. Donques ſi par maniere de viure humectāte par les bains d'eau douce, & autres tels remedes, on peut conſeruer pluslōguemant l'humide radical, qui autremant ſeroit plus-toſt conſumé, & contāperer la chaleur naturelle, tellemant qu'elle abſume plus chichemant cette ſienne paſture, par defaut de laquelle vient la mort naturelle, qui eſt ce qui ne confeſſera, la vie eſtre prolongee par nottre art, laq̄lle deuoit eſtre plus courte ſelō nature? Ie recognoy bien & confeſſe, que les parties ſolides & ſpermatiq̄s ne peuuet eſtre humectees ſuſtanciellemāt, & an elles meſmes: toutefois on m'accordera qu'elles peuuet eſtre hume-

ctees parmy les espaces vuïdes & porres, esquels s'insinue l'humeur alimãtaire, duquel est retardé le degast de l'humeur radical. Et c'est presque de mesmes, q̃ aus lampes on met de l'eau à l'huyle, à ce que l'huyle resiste plus a la voracite de la flãme. Mais ancor, q̃ les termes de la vie puissẽt estre allongés, on le prouuera fort bien de cet argumant. Des cõplexions ou trãpes du cors, celle de plus grãd vie est l'humide, ou celle qui est ansamblémant chaude & humide, q̃ nous appellons vulgairemant sanguine. la cõtraire, qu'on nomme communemãt melancholique, est de la plus courte vie. De sorte q̃ quand biẽ toutes deus vseroint de samblable regime, & pareil antretien, neantmoins la premiere seroit de plus longue duree, d'autant qu'elle ha le terme de sa vie plus elogné des principes de sa generaciõ.

Or la vertu de noſtre art eſt ſi grande, qu'elle peut changer de peu a peu ce naturel temperamant froid & ſec, an ſon contraire. ce que Galen anſegne de faire ez deus derniers liures de la conſeruacion de ſanté. Ne ſ'anſuit il pas de cela incontinant, que auſſi le terme de la vie peut eſtre prolongé par l'art de medecine: tellemant que vn malheureuſemant né, & obligé à courte vie, ayant changé de condicion, deuienne plus viuace? De ce ſeul, que chacun (a mon auis) antand facilemãt, qu'on aprenne les autres: c'eſt. commant on peut allonger les limites de tous ages: dont ſ'anſuit, que le cours de toutte la vie ſoit allongé. Et premieremãt que la vigueur ou fleur de la ieuneſſe, puiſſe eſtre conſeruee fort longuemant par l'art de medecine, Galen le demontre ainſi. Il y a deus principaus buts an la conſerua-

cion de ſanté, qui ſont an nottre pouuoir: de reſtaurer la ſuſtance diſſipee, par breuuages & viandes conuenables, & de reietter les excremans qui an prouienet. Si on ne faut an aucun de ceus-cy, le cors ce pandant iouïra de ſanté, & ſera conſerué tres-longuemant an la force de ſa vigueur. Parelhemant & par meſme raiſon, la vielheſſe (du tout ineuitable à ceus qui doiuet mourir de mort naturelle) eſt prolongee par nottre art: de faſſon que le tranſiſſemant, & comme vn re tour an poudre par l'extreme vielheſſe auiendra fort tard. Dequoy an fin on conclud, que comme de tous ages (car on peut ſamblablemant, & meſmes plus facilemant, etandre les termes de l'anfance & adoleſcence) ainſi de toutte la vie, on peut allonger les termes par la medecine, plus auant que ne ſont ordonnés de natu-

re. Et ce ſont les limites q̃ Dieu, principal auteur de la medecine, ha voulu eſtre ſuiets à cet art: leſquels ſont an nottre puiſſance, tant que Dieu le permet, & ne retrãche le fil du cours de nottre vie, comm'il luy plait. Tout ainſi, que autres fois, par deſſus tout l'ordre de nature par luy ordonné, il ſuſtante & auance la vie miraculeuſemant, ſans aucune aide medecinale, voire ſans boire & ſans manger.

TROISIEME CHAP.

Contre ceus qui ont opinion, que les medecins prolonget les maus, & ne font qu'abuſer le monde.

IL n'y a aucun art tant ſuiet à calomnie, que l'art militaire, & la medecine: qui ſ'accordet auſſi merueilheuſemant bien an pluſieurs autres choſes, comme l'on pourra voir an pluſieurs diſ-

diſcours cy apres. Car pour expliquer familieremant le fait de la medecine, i'amprunteray ſouuant les ſimilitudes des actions belliques: & meſmes a preſant me ſamble que m'an pourray ſeruir, an ce qui eſt propoſé: C'eſt, que ſi on ha aſſiegé quelque ville, & on ne l'amporte dans le terme qu'on ha promis, ou bien auſſi toſt que ceus qui an ſont loin iuget (ſans l'auoir reconnue) qu'on la peut prandre, quoy que le capitaine y faſſe tout deuoir, on le ſoupſonnera ou accuſera de diuerſes faſſons, de negligence, lacheté, intelligence, & corrupcion, trahiſon, ignorance, precipitaciõ, ou tardité an ſes antrepriſes, mauuaiſe cõduite, puſillanimité, ou autre defaut an ſa charge, & le tout ſera faus: mais ceus qui an iuget ainſi, ignoret la reſiſtance que font les aſſiegés, les bonnes prouiſions, qu'ils ont

la force des gens, & touttes choſes requiſes à ſe defandre plus longuemãt que l'aſſiegeant meſmes n'auoit cuidé. lequel pourra auoir eté abuſé des epions, & autres qui rapportet l'etat du lieu, & des ſamblans exterieurs, deſquels on tire coniecture de ce que peut eſtre dedãs. Ainſi le medecin qui aſſiege la maladie dans le cors de l'homme, pour luy faire quitter la place, eſt ſouuant abuſé des ſignes exterieurs, & beaus ſamblans: de ſorte que cuidant eſtre a la fin de ſa cure, c'eſt à recommancer. Car il y ha plus de corrupcion & mauuais humeurs, qu'il n'auoit ſceu preuoir: le mal fait plus grand' reſiſtance, que le medecin ne cuidoit, ſe ranforceant & ramparant tous les iours de plus an plus contre les remedes, & bon ſecours. De ſorte que la maladie ſera plus longue, que l'on n'auoit predit:

& ne

& ne guerira ſi toſt que le medecin a-
uoit promis, ou que panſoint ceus
qui n'an ont intelligance. Dont c'eſt
mal fait de le ſoupſonner, ou d'igno-
rance, ou de negligance, d'auarice,
malice, ou autre vice, qui l'induiſe à
faire le mal plus long, qu'il ne doit e-
ſtre. Touchant à l'ignorance, ie ſup-
poſe qu'elle n'y ſoit pas, & que le me-
decin ſoit tenu pour ſauant, expert,
& homme de bien. S'il n'eſt tel, on
fait mal de l'y appeller, & de cōmet-
tre la vie du paciant antre ſes mains:
tellemant que le paciant pourroit di-
re comme Ieſu Chriſt a Pilate, celuy *S. Ian. c. 19*
qui m'ha deliuré à toy, ha plus fally
que toy. Quant a la negligance, i'ac-
corde qu'il y a des medecins doctes,
expers, & gens de bien, qui ſe paſſet
aſſés de legier à la viſite & panſemāt
des malades: mais ie ne croyray ia-
mais que ce ſoit à celle fin, que le mal
dure

dure plus longuemant, ains que c'eſt vne negligãce d'inaduertance, com' ils peuuet eſtre an leurs autres affaires. Et an cela y a bon remede, qui eſt de les ſolliciter de pres, & les ſtimuler a faire leur debuoir : les prier d'eſtre plus frequans, & attantifs : meſmes leur balher vn coadiuteur, qui leur ſoit cauſe de plus grand ſoin. Le plus que l'on ſe doute (a mon auis) c'eſt l'auarice, car le vulgaire panſe, que les medecins communemant prolonget les maladies, & les antretienet an longueur, pour en tirer plus de profit. Parquoy ie me veus plus lõguemant arreter, à refuter cette fauſſe opinion, la plus erronee de toutes. Car an premier, ie ſuppoſe que le medecin ſoit homme de bien : puis, qu'il ayme ſon hõneur & reputacion. Ie veus auſſi, qu'il deſire proffiter an ſa profeſſion, comme chacun veut a-

querir des biens honneſtemant an ſa vocacion. S'il eſt homme de bien, il ne voudra iamais faire languir le malade à ſon eciant. ſ'il n'eſt tel, on ne le deuroit amployer, comme deſſus eſt dit. Mais ſoit il mechant : ſi aura il ce but, d'eſtre an vogue & bõne eſtime, pour l'autre fin, qui eſt deuenir riche. Or ſ'il met an longueur les maus qu'il pourroit abreger, il n'eſt pas abille homme, & fait tout lé contraire de ſon intancion. Car ſ'il guerit an moins de tams que les autres, il ſera de plus grand requeſte : il aura telle preſſe de malades, qu'il n'y pourra auenir : & on luy donnera plus volontiers l'ecu, qu'aus autres le teſton. Car qui eſt celuy qui n'ayme mieus payer au double, voire triple ou quadruple, & eſtre bien toſt guery ? Si on donne aus autres medecins, qui paruienet

tard

tard a la guerifon, dix efcus, on ne plaindroit pas 50. efcus à celuy qui abregeroit le tams de la moitié, ou du tiers, ou du quart. Mais à la verité, ce n'eſt au pouuoir du medecin de faire a ſon plaiſir. Il voudroit bien auoir cette vertu, de guerir an touchãt ou an voyant, ou de la premiere recepte, ou ſeullemant d'vn bon regime, ou autre choſe legiere. Il auroit moins de peine, an ſeroit mieus priſé, & gagneroit infinimant dauãtage. BonDieu, que celuy ſeroit toſt riche, qui auroit cette proprieté. Donq' il ne faut panſer, que les medecins emeus d'auarice, faſſet les maladies lõgues, puiſque ils gagneroint dauantage an gré, reputacion, & recompanſe, ſ'ils pouuoint guerir plus-toſt. Et quoy? y a il medecin qui n'ayt des parans, alliés, & familiers amis, deſquels il ne prãd rien? Les guerit il an moins
de

de tams que les auttes, desquels il prand, le mal etant pareil, & le suiet samblable? Il ne gagne rien a la longueur de telles maladies: c'est assés, qu'il ne perde le gré qu'on luy doit sauoir, des bons offices qu'il y aporte. Ie diray dauantage, quand luy, sa fame, ou ses anfans sont malades, c'est tout à ses depans, & n'ont ils point de longues maladies? sont ils plus-tost gueris, si tout le reste est samblable? C'est vne grand folie, de cuider que les medecins s'oblient tant, de prolõger les maladies à leur eciant, pour peu qu'ils ayt d'affeccion a leur proffit & honneur. Mais il leur auient souuant, comme à ceus qui assieget vne place, qui cuidet l'amporter dãs trois iours, & y sont vn moys deuant, sans qu'ils s'y feignet ou epargnet aucunemant. Ils panset qu'vne muralhe n'an durera dix coups de canon, & elle resiste

ſiſtera à plus de cent. Ils ont opinion que les aſſiegés n'ont des viures, & municions que pour huit iours, & ils an auront pour deus moys. Tout ce qu'on panſe, ſont coniectures, priſes du ſamblable, examples, & obſeruacions, leſquelles falhet bien ſouuant. mais il ne faut pourtant accuſer le capitaine aſſalhant, de faire mal ſon deuoir, quand il fait tout ce que l'art demande. Ainſi eſt il du medecin an touttes ſortes, qui eſt tres-excuſable, ſur tout, quand il ſe faut à la quantité & efficace de ſes remedes. Car c'eſt ce principalemant, qui rand nottre art coniectural, comme dit Galen an pluſieurs lieus: definiſſant la coniecture eſtre de condicion moyenne, antre parfaite ſciance, & pure ignorance. Parquoy il faut interpreter a bien, & prandre an bonne part, le ſucces des remedes, que le mede-

cin docte & expert, diligent & curieus, ordonne le mieus a propos, & le plus iustemant qu'il luy est possible: remettant l'yssue & euenemant à Dieu, qui donne & ote, augmante & diminue la force aus dits remedes, comme il luy plait: dont la maladie est tost ou tard finie, ores à bien, ores à mal. Reste la malice, de laquelle pourroit estre soubsonné le medecin. mais s'il y a la moindre occasion de rancune, hayne & mal veilhance, antre le medecin & le malade, ce n'est pas bien auisé d'y appeller vn tel medecin. Car il faut au contraire, que le malade ayme le medecin, & qu'il an soit aymé: ou s'ils n'ont eu au parauant cognoissance l'vn de l'autre, soit de nom ou de fait: pour lors se doit contracter vne etroitte amittié dedans leurs cœurs: autremant le malade n'au-

n'aura à gré le ſecours du medecin, qui auſſi de ſon couté ne ſ'y affeccionnera pas. Quant à la malice deliberee de nuire ſecrettemant, ſi quelque medecin eſt antaché de ce vice, il le faut tenir au ranc des ampoiſonneurs, & ne l'amployer aucunemant. Mais i'antãs que le vulgaire prãd an autre ſans le terme de malice an ce propos : c'eſt que les medecins mettet fort bas les malades, à leur eciant, par abſtinãce & euacuacions, an danger de paſſer le pas : & ce pour oſtanter leur art, & auoir plus de reputacion, quand ils les an peuuet ſortir, ſinon, ils ſe ſauuet & targuet du prognoſtic fait des le commancemant, que le malade eſt an danger de mourir : mais ce ſont eus qui l'ont precipité à ce danger. Voyla (ſi ie l'ay bien compris) le doute que le vulgaire ha le plus ſouuant. De vray, ce ſeroit tres

malicieuſemant, traitremant & mechammant fait, ſi quelqu'vn ioüet ce tour a vn pauure malade: ne plus ne moins, que ſi quelqu'vn iettoit dans la riuiere vn qui ne ſceut nager, ſe fiant de luy ietter incontinant apres vne corde pour l'an retirer. Car peut eſtre, que le ſubmergè ne ſaura prandre la corde, ou il ne la tiendra bien ferme, ou que le ſubmergeur n'aura la force de le tirer dehors: & ainſi le pauure homme ſera du tout noyé. Mais il n'eſt pas croyable, que les medecins vſent de ces tours: & n'eſt pas vray, qu'ils mettet ainſi bas les malades par leurs remedes. leſquels ie ſuppoſe touſiours eſtre bien inſtitues ainſi qu'il appartient. Ceſt le mal meſme, qui mine continuellemant les forces de nature, & augmante les ſiences iuſques à certain point (qui eſt la vigueur & ſouuerain eſtat de la mala-

die)apres lequel,ſi le mal eſt gueriſſable,vient la declinacion ou diminucion de la maladie , & de tous ces accidans, le malade ſachemine a la conualeſcence .dequoy nous traitterons plus amplemant,ſi plait a Dieu,au. 7. chapitre de ce liure. Il y ha des gens plus modeſtes,qui ne diſent pas, que les medecins mettet ainſi bas les malades & an danger, mais qu'ils font les maladies plus longues,ou par leur indulgẽce (ceſt an complaiſant trop aus malades) ou pour les obliger dauantage à eus,an les retirant d'vne lõgue maladie. Touchant a l'indulgence, il eſt vray que pluſieurs malades aymet mieus eſtre plus tard gueris,& eſtre plus doucemant traittés. & cela excuſe aſſes le medecin, pourueu qu' il an faſſe proteſtacion,pour defance de ſon honneur. Quant a prolonger le mal,pour an tirer plus de grè, ce ſeroit

roit vne belle trahiſon,& mechanceté. Auſſi n'eſt il pas croyable,ſi le medecin antand bien ſon fait, qu'il mette iamais an longueur le mal: car il ne peut meſurer cette longueur: & an l'antretenant, le mal interieur peut ampirer, qui eſt pis que d'eſtre ſimplemant long. Autre choſe eſt des vlceres, qui ſont traites du chirurgien. car il les peut biẽ antretenir,ſans preiudice de la perſonne: voire l'interieur du cors ſ'an portera bien, ſe purgeant par les vlceres: & n'y aura autre mal,que de la partie vlceree. Qu'ainſi ſoit, nous ordonnons bien ſouuãt que les fiſtules ſoint antretenues, & faiſons des cabrols,ou fontanelles an pluſieurs androits du cors, que nous voulons eſtre maintenues ouuertes vn fort long tams. Mais les maladies internes ſont d'autre conſideracion, & ne doiuet iamais eſtre an-

tretenues, ſi on les peut guerir: ce qu'il faut faire incontinant, ou le plus toſt.

L'autre point de calomnie eſt, que les medecins abuſet le monde, que l'on gueriroit bien ſans eus, voire mieus & plus-toſt: & qu'ils ne font que broulhaſſer. Nous auons aſſes refuté cette folie au premier chapitre, par l'autorité de l'Eccleſiaſtique, neantmoins i'aiouteray cette ſimilitude puiſque i'ay commancé d'accomparer nottre art au militaire: qu'il y a des places qui ſe randet a l'aſſiegeāt, pour leur auoir ſeullemant retranché les viures: d'autres, à la ſeule veuë du canon: d'autres au premier aſſaut. & au contraire, qu'il y an ha qui reſtet imprenables. Maintenant ſi on argumantoit ainſi: nous voyons iournellemant des places, qui ſe randet ſans les forcer, qu'eſt il de beſoin aſſieger, aſſal-

aſſallir, cõbatre, ruiner ler muralhes, & faire autres actes d'hoſtilité? Qu'eſt il beſoin de faire la guerre aus villes, quand nous an voyons bien ſouuant qui ſe remettet d'elles-meſmes? Donques c'eſt vn abus, & folle depãce au pays, quelque ſedicieus qu'il ſoit, d'y auoir gendarmes, artilherie, & autre attirail de guerre. Ce n'eſt que inuancion & piperie de gens, qui viuet de ce metier là: on ſ'an paſſeroit bien. Voyre, ſi touttes places etoint foibles, & qu'il n'y eut reſiſtance de gens, munis & prouueus de courage. & autres choſes requiſes à leur defance. Tels lieus ſe randet aiſemant: com'auſſi ſont legieres maladies, qu'on ne force par notables remedes, & le plus ſouuant paſſet d'elles meſmes: & meſmes les plus fortes, comme fieures ardantes, quand il n'y a grand municion dans le cors

pour les antretenir, & les forces naturelles resistet galhardemant a l'insolance du mal. Autremant il y faut du secours, amployer la batterie, & touttes sortes de remedes : ancor le plus souuant auec tout cela, on n'auance rien, le mal demeure incurable. Pour lors il ne faut auoir aucun regret, ne dire, qu'on fut mieus guery sans cela: qu'on ha abusé le patiant. Ce seroit vrayemãt abus, si on promettoit guerison, d'vn mal qui est tenu pour incurable : d'autant qu'on ne sait aucun remede qui soit assés fort pour le vaincre. Tout ainsi, que seroit abus, d'antreprandre de forcer vne ville à coups de poins, ou abbatre les murálhes a coups d'arcbusade, là où il faut le canon, & on ne le pourroit auoir, ni instrumant qui luy responde. Voila des notables abus. & vrayes piperies, desquelles imposet au peuple ignorant

rant

rant, les Empiriques charletans, promettans guerison de tous maus, & plusieurs autres. On peut bien dire de ceus là, qu'ils abuset le monde: nompas des medecins racionels, doctes, expers, & gens de bien,

QVATRIEME CHAP.

Que ce n'est peché, ou mal fait d'appeller des medecins, & vser de leurs remedes quand on est malade.

IL y a vn' autre sorte d'erreur, fondé an folle superſticion, d'aucũs idiots qui panset offancer Dieu, s'ils appellet des medecins pour guerir de leurs maus-disans, que c'est contreuenir & s'opposer à la volõté de Dieu, qui les visite de telle affliccion: que c'est pour leur bien. car an chatiant le cors, l'ame est purgee de ses pechés,

& diſet, cõme recite maiſtre Gui de Chauliac an ſon chapitre ſingulier. Dieu me l'ha donné ainſi qu'il luy ha plu: Dieu me l'otera quãd il luy plaira: le nom de Dieu ſoit benit: Amen. & remettet leur gueriſon totallemãt à l'interceſſion des Saints & Saintes de Paradis, faiſans des veus, aumones, prieres & oraiſons. Cette opiniõ fort erronnee, eſt aiſee à refuter, par ce que nous auons allegué au 1. cha. du liure de l'Eccleſiaſtique, ou il exhorte ſaintemant & ſagemãt les malades, de ſe reconcilier premieremãt à Dieu qu'ils ont offancé, puis de dõner lieu au medecin: lequel Dieu ha creé, & luy ha donné la ſciance pour eſtre glorifié an ſes meruelhes. Il eſt vray que Dieu nous anuoye les maus pour nottre chatiemant, & nous y ha rãdu ſuiets, à ce que nous recognoiſſions notre infirmité. De luy auſſi pro

cede

cede la guerison, par les moyens qu'il ha dressé an nature, donnāt vertu aus plantes & autres creatures, de chasser & vaincre les maladies : an ordonnant la sciance de medecine, & l'art d'apoticaire, à cet effect : non moins que l'agriculture, pour la nourriture des hommes a l'antretien de cette vie caduque & mortelle. Dont ce sont moiens qu'il ne faut mepriser, & que l'homme prudant ne dedaigne point. Autremant c'est tanter Dieu, & vouloir follemant que Dieu fasse des miracles a nottre appetit. Car celuy qui dit, si Dieu veut que ie guerisse de ce mal, i'an gueriray bien sans vser de la medecine : & si i'an dois mourir, le medecin ne me sauuera pas : c'est autāt que s'il disoit, si ie dois viure ancor' vn mois, & qu'il soit ainsi ordonné de Dieu, ie viuray bien sans boire & sans māger : dont il n'est be-
soin

ſoin faire cette depãce. Car ſi ie dois viure autant, il m'eſt impoſſible de mourir, quoy que ie ne mange point. Voila vne follie, & grãd temerité, de ſe promettre que Dieu fera miracle, voyre de tanter cet eſſay, quand on ha des viures an main, ordonnés de Dieu pour la nourriture du cors. N'eſt ce pas tanter Dieu, & voir ce qu'il voudra faire contre l'ordre de nature? Il le lairra mourir de faim, auec cette ſollie: & le pauure idiot ſan tira par effet, qu'il auoit mal colligé an ſon eſprit phantaſtique & brutal, q̃ Dieu l'antretiendroit an vie ſans boire & ſans manger. Voire, ſi Dieu le vouloit ainſi, il ſe feroit: mais nous ſauons que ſa volonté ordinaire porte, qu'on vſe des alimans: & là il ſe faut tenir, & ne ſ'attandre aux moyens extraordinaires, qui nous ſont incognus & qui ne ſont amployés a nottre fol

ap-

appetit. Ainsi est il de la medecine, ordonnee de Dieu pour la guerison des malades, & cõseruacion de santé. Car quiconque veut guerir autremant, & ha cette opinion, que s'il doit guerir, il le pourra sãs medecin, quoy qu'il en ayt bon moyen, celuy tante Dieu, & attand de voir que Dieu fasse miracle, meprisant follemant le moyen naturel que Dieu ha ordonné contre les maladies. Non moins q̃ si sa maison bruloit, & il ne vouloit qu'on y ietta de l'eau, disant, si Dieu veut qu'elle se sauue, le feu s'etaindra bien autremant.

CINQVIEME CHAP.

De l'ingratitude des malades anuers les medecins.

L'Ingratitude est fort odieuse & a Dieu, & aus hõmes, voire on l'estime a bon droit vn si grand vice, q̃ qui dit

dit ingrat, dit tous les maus du monde. Or ce vice eſt ſi commun antre les hommes, a l'androit des medecins, q̃ ie m'ebaïs ſouuant, qu'il y ayt aucun de cœur genereus, qui velhe eſtre medecin, eſtant d'alheurs ſa profeſſiõ fort ſuiette à calomnie, couſine germaine d'ingratitude. Mais nous auõs des amys & gens de raiſon, honeſtes & recognoiſſans, qui couuret cette facherie, & nous retienet an volonté de faire telle profeſſion, non obſtant que pluſieurs autres nous ſoint par trop ingrats. Car on an trouue de ſi courtois, qui proteſteront publiquemant & ſouuant, qu'ils tienet la vie (apres Dieu) de tels & de tels medecins, & ayans recognu ſelon leur faculté, l'induſtrie & labeur du medecin, pour ſon antretien, neantmoins confeſſent libremant, qu'il ne le ſauroint auoir recompanſé de tout leur

bien:

bien : com'il eſt vray de fait. Car ſ'ils doiuet la vie au ſecours du medecin, & la vie eſt de plus grand valeur que tout leur bien, il n'eſt an leur puiſſance de ſ'aquiter de ce debte, quand ils donneroint tout leur bien. Mais le principal de la recompanſe eſt, le gré qu'ils an ſauet au medecin, ſe diſans obligés à luy & redeuables de leur vie. Et c'eſt tout ainſi, q̃ ſi quelqu'vn auoit oté l'eſpee des mains d'vn qui fut pres de vous tuer, ou la corde a vn qui ſ'efforſoit de vous an etrangler: ne luy ſeries vous pas tenu de la vie? tout vottre bien ſeroit il pour le recompanſer? Et puis on dit, i'ay bien payé mon medecin, voyre ſurpayé, luy ayant donné tant par iour, ie ne luy dois rien, ſ'il m'ha bien panſé & ſecouru, ie l'ay bien recompanſé. Ha pauure homme : ce qu'on donne au medecin, eſt comme vne petite re-

cognoiſſance, du bien & du ſecours que l'on an ha reſſu. car de le payer, ou companſer le fruit de ſon labeur, ſ'il t'ha preſerué de mort (ainſi qu'il peut faire, par la grace de Dieu) il n'eſt an ta puiſſance: ſinon que tu exposes ta vie pour luy, quoy qu'il n'y ayt exposé la ſienne pour te ſauuer de la mort. Ainſi tu luy demeures touiours redeuable: & faut que d'vn bon gré tu le luy recognoiſſes, confeſſant ton obligacion. Il y an ha qui trouueront ce propos dur, quand ie dis ſauuer la vie, & preſeruer de la mort: non obſtant que cela eſt trop euidãt. Car poſons, qu'vn blecé perde ſon ſang an abondance, & que ſans doute il an mourra ſi on ne l'arreſte: celuy qui tiendra ſon doit dans la playe, & retiendra le ſang, ne ſauue il la vie? Autant, & plus, celuy qui le retient auec medicamans, & an fin conſoli-

de la

de la playe, qui de ſoy ne gueriroit point. Autãt celuy qui arreſte vn flus de vantre, ou vomiſſemant, ou autre vuidãge pernicieuſe & mortelle: qui ſaigne a propos vn pleuritique, ou vn que la ſquinance etouffe & etrangle: autãt certes que qui retireroit du feu, vn anfant qui y ſeroit tombé, & ſe bruleroit tout vif, ſ'il n'etoit ſecouru. Il n'an faut moins eſtimer des medecins, qui pouruoyẽt aus maus interieurs, & ſecourẽt nature ſecretemãt par diuers moyens, deſquels l'efficace n'apparoit que par effet: & ce ſont (comme diſoit Herophile) les mains de Dieu. Car il nous releue & retire des dangiers de mort, par le moyen des remedes, que le medecin amploye au ſecours. N'eſt ce pas vn' œuure plus diuine qu'humaine, & qu'on ne peut aſſés recompanſer?

Dont

"Dont l'Ecclesiastique ha bien dit: La
"sciance du medecin luy fait hausser la
"teste, & le rand admirable antre les
"Princes: le medecin sera honnoré,
"mesme des Roys. Et voila les principales recognoissances qu'on lui doit, honneur & gré, pour vn' extreme obligacion: nompas se persuader qu'il est assés recompansé de quelque somme d'argent. Mais il y an ha qui sont pis: c'est qu'apres estre gueris, par le moyen d'vn bō & loyal secours, ils ne peuuet andurer qu'on les die bien redeuables au medecin: & peu s'an faut qu'ils ne haysset celuy, qui leur ha saué la vie. O extreme ingratitude! mais ce n'est pas d'auiourdhuy: Hippocras an son epitre à Damagete, fait
"ainsi parler Democrite. Ie panse (dit
"il) ô Hippocras, que an nottre sciance
"plusieurs choses sont suiettes a ca-
"lomnie & à ingratitude. Car les malades

lades, s'ils echappet, rapportet leur guerison aus Dieus, ou à fortune, ou à leur bonne complexion: derobbãs tout l'honneur au medecin: lequel souuant ils haïsset depuis, etans bien marris & indinés, que l'on panse qu'ils luy soint redeuables. Et outre ce, qu'ils ne veulet attester ou confesser leur obligacion, ils sont bien aises que les ignorans de l'art (qui neantmoins an font profession) soint de mesme propos, eguilhonnés d'anuie, &c. Cela conuient le mieus du monde à nottre tams. car la plus part des malades rapportet totalemant leur guerison à quelque Saint ou Sainte de Paradis, a qui ils se font voüés: & ancor bien souuant n'accõplisset leurs veus, suiuant ce que dit l'Italien, *passato lo malo, poi è gabato lo Sancto*. Tout ainsi que ils font de grans promesses au medecin, durant le grand mal, pro-

mettans mons & meruelhes. ils le doiuet faire tout d'or & pierres precieuſes : il doit auoir vne bonne panſion tous les ans. brief on pretand luy faire beaucoup de bien. Mais quand on eſt guery, on antre an opiniõ, que le medecin n'y a guieres fait, ou qu'on fut bien guery ſans luy. que c'eſt le vœu qu'on ha fait, d'où ha procedé la gueriſon : ou le bon ſeruice des gardes, les bons potages, ou l'apoticaire qui voudra ſ'attribuer tout le ſucces, ou la bonne & forte complexion du malade, ou vn cas fortuit, cõme le deſordre qu'il aura fait, auquel il rapportera follemant ſa gueriſon. brief le medecin aura la moindre partie, ou nulle, de l'honneur, gré, & recompanſe. Car quant aus promeſſes, l'homme etant guery, va panſer que la maladie luy coute tant, qu'il ha tãt depandu, que ce luy eſt de tant d'inter-

terest. Dont il oblie ſon deuoir au medecin, auquel meſme il impute vne partie de ſa depāce, l'eſtimant ſuperflue, & luy veut mal de l'auoir tant retenu au lit, faiſant ſon etat, qu'il an pouuoit plus-toſt releuer, & a moins de frais. Tellemant que à ſon comte, le medecin luy ſeroit redeuable : & ſ'il trouuoit des iuges à ſa poſte, qui euſſet autorité, il le feroit condanner aus depans. Voila bien recognu le bien reſſu. Y ha il pareille ingratitude? Non, ſinon que cette-cy: d'vn qui ſ'etrangleroit par deſeſpoir, ou autremant : & quelqu'vn venāt au ſecours luy couppa la corde, & que puis ce pandāt le fit aiourner pour luy payer ſa corde. Ou d'vn qui ſe noieroit : & celuy qui le ſauueroit, an le retirant du danger, luy dechira vn peu de ſon abilhemant: & que le noyé preſerué, an voulut la reparacion. Ainſi ceus

qui nous doiuet, nous demandet: ne nous ſauet gré ne grace de ce que les auons bien ſecourus, & aymet mieus dire, qu'vn ignorant valet ou chambriere eſt cauſe de leur gueriſon, que le bon ſoin & induſtrie du medecin. Et c'eſt pour l'vne de deus raiſons: ou qu'ils ſont tant hebetés, & n'ont la capacité de le comprandre: ou que le ſachant bien, ils ſont honteus de n'auoir la volonté de le recognoitre & & confeſſer. Cõme que ce ſoit, c'eſt vn' ingratitude for odieuſe & à Dieu & aus hommes.

SISIEME CHAP.

Que le vulgaire n'eſtime rien, ſi on ne guerit contre ſon opinion: que les derniers remedes ont tout lhonneur: & heureus le medecin, qui vient à la declinacion du mal.

Cet

CEt erreur eſt fort conioint auec le precedant, meſmes il eſt ſouuant cauſe de la ſuditte ingratitude. Car ſi on ne guerit contre l'opinion du malade, ou de ceus qui le viſitet, ce n'eſt rien fait. & pourtant on n'an ſait point de gré au medecin. Or guerir contre l'opinion, contient deus parties: l'vne eſt, de guerir an moins de tams, & quaſi inopinemant. comme, ſi le mal dure communemāt tant d'acces, ou tant de iours, de le guerir an beaucoup moins. Car autremant on dit, & bien la maladie ha fait ſon cours: le medecin n'y a de rien ſerui. auſſi bien fut il guery dans ce tams là. Pauures gens, ne voyés vous pas, que de meſme eſpece de mal, les vns ſont cours, les autres longs? Il y a des fieures tierçes, & des continues auſſi, qui dureront vn moys, ou deus. vous ſuppoſés, que la tierçe ne

I.

doit eſtre, pour le plus, que de ſept acces: qui ſont 14. iours: & la continue de 7. 11. ou 14. comme vous aués ouï dire aus medecins, que c'eſt le terme des fieures exquiſes. Mais vous ne ſaués pas, que de mille il n'y an ha pas deus telles, ains la plus part ſont confuſes & melees. dõt leur terme eſt de beaucoup plus long, comme de touttes maladies angendrees de diuers humeurs. Croyés (& il eſt vray) que ſi la tierce finit dans trois ſemaines, ou vn moys, etant combatue de nos remedes, que ſans cela ell' eut duré parauanture deus ou trois moys, ainſi qu'on an voit pluſieurs autres. N'eſt ce pas biẽ rabatu, & auancé beaucoup pour le malade? Mais on ha rien fait, à ſon dire, ſi on ne fait ancor plus qu'il n'ha pretandu. car il panſe que le medecin peut faire du mal, comme d'vnes etriuieres, qu'on

alon-

alonge &acourçit tout ainſi com'on veut. N'eſt ce pas aſſés fait, d'an rabbatre vn quart, vn tiers, ou la moitié: & ampecher, ou appaiſer les diuers accidans, qui cõmunemant ſuruienet à toutes ſortes de maladies, & faire qu'on an ayt la raiſon, le melheur cõpte qu'il eſt poſſible, & qu'on an ſorte à quel prix que ce ſoit? C'eſt pour 2.
tomber à l'autre partie de l'opinion vulgaire, qui n'eſtime rien, ſi on ne guerit ceusque l'on tient pour mors. car quoy que le mal ſoit mortel, cõme toute maladie que nous appellõs aiguë (c'eſt à dire tranchante, qui va vite, & ha de terribles accidans) ſi le malade, ou ſes reuiſiteurs, ont opinion qu'il an pourra guerir, & il an auiẽt ainſi, ce n'eſt rien fait: ains au contraire, ſi le malade an meurt, c'eſt la faute du medecin. Car les aſſiſtans ſ'etoint perſuadés (quoy que le medecin dit

le contraire an ſon prognoſtic) qu'il an pouuoit guerir. Mais ſi on panſe, qu'il an doiue mourir, ou que deia on le tienne pour mort, le medecin ha fort beau ieu. car quand il ne feroit q̃ luy ordonner ſes potages, auec quelque petite droguerie, ſur tout des reſtaurans & choſes cordiales (ancor q̃ ce ne fut a propos) il ha fait vn chef d'œuure. Voila vne belle cure. il ha guery vn tel, que chacun tenoit pour mort. il l'ha reſſuſcité. c'eſt vn grand perſonnage. Mais voicy la pitié. Ce meſme docteur aye an meſme tams vn autre malade, qu'on ne tient pour mortel: d'autant que ſon mal eſt plus caché. Il fait tres-grand deuoir à le randre ſalubre, & d'an venir a bout: il amploye toutte ſon induſtrie à ſauuer le paciant, qu'il cognoit eſtre an plus grand dangier que l'on ne cuide. An fin il meurt, contre l'opinion du

du vulgaire. voila mon medecin qui perd ſoudain ſa reputacion: & dit on, il y ha fait trop de choſes. l'autre fut mieus gouuerné. Ainſi iamais on ne fait rien que valhe, ſi on ne guerit contre l'attante & eſperance du vulgaire.

L'autre erreur propoſee an ce chapitre, eſt, d'attribuer aus derniers remedes tout le ſucces de la curacion: com'auſſi on rapporte l'occaſion du mal a la derniere choſe, qu'on ha fait. Comme, ſi on ha mangé quelque fruit, ſalade, ou autre choſe moins ordinaire, & que tantoſt apres on ſoit malade, voyre d'vn mal qui dure plus d'vn moys, cela ſeul an eſt cauſe: ſans y aiouter infinis autres precedans deſordres, qui an ont fait leur part: car les mauuais humeurs ſe congreget de peu a peu, II.

iuſques a certaine quãtité, a laquelle ne peut plus reſiſter nature. Tout ainſi qu'vn verre ſe ramplit de plusieurs gouttes d'eau, qu'il contient iuſques au bord: mais etant plein, il commance a verſer d'vne goutte ſeullemant. Ainſi la moindre addicion, à ce que nature ſupportoit ancores, la fait ſuccomber: comme vn mulet plie ſous ſa charge, pour peu qu'on aioute au fardeau ordinaire de ſa portee. Ce n'eſt dõc pas le dernier morçeau, ou deſordre qui ha tout fait: les precedãs y auoint fait leur part. non moins que a couper vn arbre, auquel on dõnera 100. coups de hache, il ſamble que c'eſt an vain, & qu'on n'auance rien: le cent & vnieme coup le fait tomber. Si on diſoit, que ce ſeul coup l'eut abbatu, ne feroit on pas tort aus autres? Auſſi quãd vne tour aura ſoutenu mille volees de canon, & au dernier

nier

nier coup elle tombe, le dernier y a il plus fait que le premier? C'eſt tout de meſme qu'on iuge des remedes, qui abbatet le mal,& chaſſet la maladie du cors: le dernier,quel qu'il ſoit, an ha l'hõneur du vulgaire mal ſanſé, qui parle ainſi: on l'auoit ſaigné, purgé,clyſteriſé,drogué de mille ſortes, par dedans & par dehors: pour cela rien. An fin on luy ha donné ou appliqué telle choſe, & il eſt guery. Paures idiots,ſi cela eut eté fait du commancemãt,il n'eut de rieu ſerui: mais apres tant d'autres remedes, qui auoint affoibli le mal,ebranlé & deraciné, la moindre choſe du mõde luy fait quitter la place. Com'aus aſſiegés, qui deia n'an peuuet plus, ſi on leur tue ancor vn homme, ils ſe rãdet incontinãt: & puis on dira,que toutte la batterie, tous les aſſaus, retranchemans de viures, & autres bons moy-

moyens de les vaincre, n'ont de rien ſeruy. celuy ſeul a tout fait, qui ha tiré la derniere arcbuſade. & toutefois il n'aura tué qu'vn des moindres ſoldats. ſ'il auoit tué le chef, ce ſeroit autre choſe. Ainſi vn breuet pandu au col, ou des drogues miſes au carpe de la main, auront l'honneur d'auoir guery des fieures vn, qui n'auoit peu guerir par tāt de regime, medecines, & autres remedes. C'eſt que le mal ne tenoitplus qu'a vn filet, qui ha peu eſtre rompu de la perſuaſion & grād' opinion, que le malade aura eu de ce moyen. mais ſi on l'eut appliqué des le commancemāt, le malade n'an fut guery, quand il eut eu cent mille fois plus de perſuaſion : & imaginacion forte. Car l'imaginacion peut quelque choſe a la gueriſon, mais nompas tout, ny ſeule. Voila commant on derobe l'honneur aus vrays & certains reme-

remedes, an iugeant mal du ſucces. parce qu'onveut eſtre guery, ſoudain qu'on ha fait quelque choſe: autremant on panſe que c'eſt an vain, & q̃ tout ne ſert de rien. celuy ſeul eſt auteur du bien, apres lequel immediatemant on ſant la gueriſon. Et pourtant on dit communemãt (qui eſt le tiers III.
point de ce chap.) bien heureus le medecin, qui vient a la declinacion du mal. Car quoy qu'il faſſe, la gueriſon etant à la porte, on luy attribue ſon introduccion. Et quand bien le medecin n'y auroit du tout rien fait, ny ordonné, ancor dira on, qu'il eſt cauſe de ce bon heur: & que ſ'il fut venu des le commancemant, le malade fut auſſi toſt guery. Mais ſi le medecin eſt prudant & modeſte, il ne ſe coiffera de cet honneur, conſantant au larrecin & detraccion, qu'on fait à ceus qui ont bien traité le malade, &

ſont les vrays auteurs de ſa gueriſon: ains remontrera aus aſſiſtans, que les accidans paſſés etoint de la nature de mal, lequel ha eu tel cours: & que par le bon ordre qu'on y a mis, tout eſt remis & paſſé, a l'auantage du paciant. S'il fait autremant, & ſe veut attribuer l'honneur, ou l'accepter du vulgaire, il ſe fait vn grand tort: & autant luy an pand a l'aureille. Car quelque ſuffiſance & reputaciõ qu'il ayt, il pourra auenir, que l'on appellera ſur la fin d'vne maladie qu'il traitera, vn autre medecin: lequel luy iouëra vn meſme tour. Ainſi dõc chacun ſoit auiſé, de ſe cõtanter honeſtemant de l'honneur qui luy eſt deu, ſans rien derober à ſon collegue ou ſymmyſte (c'eſt a dire, compagnon de metier) randãt bon & ſain teſmognage des loüables accions de chacun: ſe reputant bien heureus neantmoins de ce, qu'il eſt
arri

arriué a la declinacion du mal, pour n'auoir eu guieres de peine, & auoir bonne part au gré, qu'on doit ſauoir à tous ceus qui ſ'y ſont amployés.

SETTIEME CHAP.

Contre ceus qui iuget de la ſuffiſance des medecins, par le ſucces, qui eſt ſouuant deu a l'heur, plus qu'au ſauoir.

C'Eſt grand cas, que la ſciance de medecine eſt ſi obſcure & profonde, que rien plus: & neantmoins il n'y ha ſi idiot, qui ne iuge du ſauoir des medecins. Pour iuger ſainemant & iuſtemant de la ſuffiſance de quelqu'vn, il faut eſtre pour le moins de la profeſſion, & y ſauoir quelque choſe. Dont ceſt grande temerité, aus gens qui n'antandet rien an la medecine, d'antreprandre à iuger, qui ſont

les

les plus ſauans medecins. Ils ſ'attandet aus ſucces de leurs pratiques: & ſi quelqu'vn guerit(meſmes inopinemant,cõme deſſus ha eté dit)on iuge bien ſauant le medecin : ancor qu'il n'y ayt rien fait que valhe. Et au contraire,le medecin ne ſait guieres,ſi le malade meurt , ou ſ'il traine longuemant, du mal que le vulgaire eſtime plus legier. Les modeſtes ne diront pas,qu'il eſt plus ou moins ſauant, ſ'il eſt reputé docte antre les gens de ſauoir: mais ils dirõt,qu'il n'eſt pas heureus anuers ſes malades. & par conſequãt, il n'eſt bon medecin, iugeans touiours par le ſucces.Il eſt vray certainemant, qu'an touttes choſes y a heur & malheur. & (cõme dit l'Italien)*la buona,è la mala ſorte*.Et le bon heur au medecin eſt, de n'eſtre appellé ou amployé pour ceus qui doiuet mourir. car on n'y aquiert point
de

de reputacion, moins de gré, ne d'amitié. neanmoins il n'y a que blamer au medecin, &, pourueu qu'il ayt biẽ fait ſon deuoir, ne doit eſtre moins eſtimé, q̃ ſi le malade fut echapé. Tout ainſi qu'vn capitaine, qui aura defandu vne place iuſques au dernier effort, ayant mangé tous les cheuaus, les anes , les chiens, rats & chats du lieu aſſiegé, cuirs, parchemins, & autres mechantes viandes (com' on dit de ceus de Sanſerre, an l'an 1573. qui mangearet iuſques à l'ardoiſe, an faiſant du pain, ie ne ſçay cõmant) ayant perdu la plus part de ſes gens, la muralhe toutte briſee, & n'ayant plus dequoy ſoutenir : contraint an fin de randre la place, ne meritera moins de louange (ſinon d'auantage) qu'vn autre qui aura ſauué la ſiẽne bien pourueuë, & municionee de touttes choſes requiſes, tellemant quil l'aura pre-

ſeruee ſans grand peine, & ſans mal aiſe. Cela eſt bien facile à compran-dre, pour peu qu'on ayt de iugemant, & qu'on ne ſoit tranſporté daffecciõ: comme eſt la plus part des hommes, qui an ſont aueuglés. dõt auient que ils ne ſe peuuet perſuader, n'y auoir de la faute du medecin, quand le ma-lade, qu'ils ont fort cher, ne guerit com' ils ont deſiré & eſperé. Tout ainſi que il y a touiours quelque ran-queur & mecontantemant anuers le capitaine, ou gouuerneur du lieu qui ſ'eſt perdu: cõme de n'auoir eté aſſés prouoyant aus affaires du ſiege, & ce an pluſieurs particularités, iuſques à vn fetu. Et au contraire, celuy eſt eſti-mé valhant (quãd il ſeroit le plus pol-tron du monde) qui ha eu bon ſuc-ces an ſõ antrepriſe. C'eſt vrayemant vn grand bien, que d'eſtre heureus an ſes affaires: mais l'heur n'eſt pas
depã

depandant du ſauoir,ou de la ſuffiſance. c'eſt vn don de Dieu ſpecial, que d'eſtre appellé au ſecours de ceus qui doiuet echaper : anuers leſquels il veut continuer& effectuer la vertu donnee aus remedes : comme auſſi de n'eſtre appellé pour ceus qui doiuet mourir, auquels rien ne vaud ne profite. Dont c'eſt tres-mal iugé de la ſuffiſance des medecins,par le ſucces qui eſt plus deu a l'heur, & à la grace de Dieu, que au ſauoir de l'homme. Il ne faut pas toutefois de cela inferer & couclurre, que c'eſt tout vn, quelque medecin que l'on appelle: an diſant,que ſi Dieu veut que le malade gueriſſe, il gettera ſa benedictiō ſur les remedes du plus ignorant du monde,& le randra heureus. Cela eſt bien vray: mais c'eſt tanter Dieu,ainſi que nous auons remontré au quatrieme chapitre : c'eſt comme vou-

loir, que des pierres il fasse du pain, d'vn remede mal à propos, vn proffitable. On dit cōmunemant, ayde toy & Dieu t'aydera. Il faut chercher les melheurs moyens qu'on peut, & remettre l'yssue a Dieu, qui ha tout an sa main.

HVITIEME CHAP.

Contre ceus auquels tout est suspect: & calomniet les medecins, de la plus part des accidans, qui suruienet es maladies.

VNe des plus grans peines qu'ayt le medecin, genereus, & de bon cœur, est de supporter les reproches & fausses accusaciōs des malades, ou des assistans: qui sont si desraisonnables, que tous les accidans qui suruienet au malade, ils les attribuet aus remedes: & des bōs succes, ils doutet s'ils sont deuz au medecin. Car premieremant quand on voit le malade

lade fort debile,on accuſe l'abſtinance & la paucité des viures ordonnee par le medecin : ou ils reprochet la ſaignee,ou la purgaciō.& c'eſt le mal qui cauſe la foibleſſe, nompas les remedes, qui an diminuant le mal, ſoutienet le malade an plus grand forçe, Dont ſans l'vſage d'iceus il ſeroit ancor plus debile. Qu'ainſi ſoit,ne voit on pas ceus,qui mepriſet l'aſtinãce,la ſaignee,& la purgacion, deuenir ancor plus foibles? Si ceus qui n'vſet de tels remedes, ſe maintenoint an plus grand forçe que les autres, on pourroit mieus dire,que les remedes ſont cauſe de la foibleſſe. mais au contraire,on les voit plus affoiblir, & an fin il an meurt plus q̄ d'autres. Ainſi eſt il des autres accidans, que l'on impute iniuſtemãt aus remedes. cōme le vomiſſemãt,flux de vãtre,degoutemãt, alteracion, douleur, velhes,reueries,

& ſamblables : qui ſuruienet a cauſe du mal propremant, & de la nature d'iceluy, nompas des remedes, comme panſet les ignorans. Car ſi apres que le malade à prins quelque choſe, par l'ordonnance du medecin, ou q̃ ſeullemãt on luy ayt appliqué, & que tantoſt apres il aye vomiſſemant, ou flux de vantre, cela an eſt cauſe, d'autant qu'il ne l'auoit au parauant. Depuis cette medecine, ce ſyrop, ce reſtaurant, ce potus cordial, &c. il eſt ſi degouté que rien plus: l'alteracion le preſſe plus qu'au parauant. Il eſt vray que c'eſt depuis, mais non a cauſe de cela. & eſt auſſi mal argué, que ſi on diſoit, depuis qu'il ha neigé, ma robbe eſt plus rompue qu'elle n'etoit, donques la neige an eſt cauſe. ou depuis, que i'ay mangé de ce chappon, i'ay eu douleur de teſte, colique, ou flux de vantre : donques le chappon

pon m'ha causé tels accidãs. Pauures idiots! tout ce que vient apres, ne procede de tout ce qui ha precedé. Ce flux de vantre, ce vomissemant, degoutemant, alteracion, velhe, reuerie, & samblables ont autre causes à vous incognues, qui produiset tels effets an leur tams: & quoy que sache faire le medecin, rompãt le cours du mal, preuenant ses accidans, & les diminuant, an depit de luy le mal fait vne partie de son antreprise, & s'augmante iusques a certain point, qu'on appelle Etat de la maladie. mais cela ce fait plus douçemant beaucoup, q̃ si on le laissoit faire. Et si l'alteracion, le degoutemant, & autres accidans, augmantet apres l'vsage de quelques remedes bien ordonnés, croyès que c'est du mal qui passe outre, non obstant ces retranchemans & resistances: & que le mal seroit ancor plus

furieus,& lesdits accidans moins supportables, si on n'y eut rien fait: comme l'on voit par experiance, an ceus qui mepriset tels remedes. Car s'il est vray, que plusieurs meuret a faute de secours (qui est vne maxime, ressue de chacun) il faut biẽ qu'ils ayet plus d'accidans, & plus facheus, que ceus qui an echapet. Il ne faut donq' auoir suspects, ou calomnier les remedes, qui auront eté suiuis de quelques accidans ampirés, ou nouueaus: & dire, depuis ce frontal il ha moins dormy, ou plus reué. car le frontal n'an est pas cause, ains le mal qui n'an ha peu estre domté. Depuis le potus cordial il ha eu le houquet, ou la dyssenterie, ou le spasme. Il est bienvray: mais cette queuë, n'est pasde ceveau, comme on dit an cõmun prouerbe: cecy est d'vn autre tonneau. Ie ne dis pas, que les remedes n'an soyet

cause

cause quelque fois, da, car il y an ha de mal ordonnés, & fort mal a propos: mais ie suppose touiours que le medecin soit docte, diligent, & affeccioné, duquel il faut touiours bien santir, & puis interpreter en la melheur part ses ordonnãces: attribuant plus tost au mal, ou à l'expres vouloir de Dieu, que aus remedes, les accidãs qui suruienet de nouueau, ou qui ampiret. Car il y a des rancontres inopinés, & qu'on ne peut aucunemãt preuoir, pour s'an donner garde: cõme aucunes fois d'vne fort legiere medecine, on viẽdra iusques au sang: d'autant que l'homme etoit sur le point d'auoir vn flux de vantre. Le medecin qui ne peut deuiner, mesmes an vn cors neutre (c'est à dire, qui ne se tient au lit, pour n'estre guieres mal disposé) si nature fera quelque euacuacion d'elle mesmes, cognoi

gnoiſſant qu'il an eſt beſoin, ordonne ſa medecine aſſés legiere. Il auient là deſſus, qu'apres ſon operacion, nature paſſe outre, & fait vn flux de vãtre, qui continue deſordonnemãt & outre meſure : d'autant que la vertu expultrice, piquee des excremans acres & mordicans ne ſe peut retenir :& la matiere etant corroſiue, racle tellemant par où elle paſſe, que le ſang an ſort. Le medicamant ſera accuſé de tout cela, qui neantmoins n'ha fait q̃ deus ou trois petites ſelles. tout le reſte eſt d'vn debordemant, & comme torrant des humeurs de long tams accumulés. Ainſi quelque fois, on ne fait qu'arracher vne pierre de la muralhe, & il an tombera plus de deus toiſes, tãt ell' eſt ruineuſe. Il faut à vn fort mur le cannon, ou double cannon: à vn mur foible, la piece de campagne fera grand breche. Ainſi pour bien

bien iuger de l'effet du medicamant, il faut ſauoir ſa portee, cognue du ſeul medecin : & nompas iuger de l'effet. car ſi durant l'operacion du medicamant, ou par apres, on voit auenir ce qui n'eſt de la nature, portee ou forçe du medicamant, il ne le luy faut attribuer. Non moins que ſi vn anfant donnoit du poin a vn yurogne chancelant, & q̃ ſoudain il cheut a terre. Ce n'eſt pas le coup de poin, qui ha eu tant de forçe, mais le vin qui l'auoit elourdy: dont il alloit tombãt, leuant. Toutefois vn pourroit repliquer de la meſme comparaiſon, que ſamblablemant a vn malade fort debile, vn legier medicamant aura la forçe de le faire trebucher, & aller an terre. Parquoy il vaut mieus faire ceſt autre comparaiſon: comme ſi on donnoit vne chiquenaude au bras d'vne fame ançeinte, & q̃ toſt apres elle

elle auorta. Seroit ce pour la chiquenaude? Ce ha eté bien loin du vātre: &le coup eſt trop legier. Il faut donc que d'alheurs elle fut preſte & occaſionee d'auorter. Ainſi pluſieurs choſes ſe rancontret, qui ne ſont aucunemant depandantes l'vne de l'autre, ains cas fortuis, & qui ne ſont de cauſe pretandue communemant.

NEVVIEME CHAP.

Qu'il y a plus de medecins, que d'autre ſorte de gens.

ON dit, que le Duc de Ferrare, Alphonſo de Eſte, mit quelquefois an propos familier, de quel metier il y auoit plus de gens. L'vn diſoit, de courdouaniers, l'autre de couturiers, vn autre de charpantiers, qui de mariniers, qui de chiquaneus, qui de laboureurs. Gonelle, fameus bouffon, dit

dit qu'il y auoit plus de medecins, q̃ d'autre ſorte de gens: & gage contre le Duc ſon maitre (qui reiettoit cela bien loin) qu'il le prouueroit dedans 24. heures. Lendemain matin Gonelle ſort de ſon logis, auec vn grand bõnet de nuit, & vn couurechief, qui luy bandoit le manton: puis vn chapeau par deſſus: ſon manteau hauſſé ſur les epaules. An cet equipage, il prand la route du palais de ſon excellance, par la rue des Anges. Le premier qu'il rancontre luy demande, qu'eſt ce qu'il ha: il repond, vne douleur anragee de dants. Ha mon amy (dit l'autre) ie ſay la melheur recepte du mõde cõtre ce mal là, & la luy dit. Gonelle ecrit ſon nõ an ſes tablettes, faiſant ſamblant d'ecrire la recepte. A vn pas de là il an trouue deus ou trois anſamble, qui font ſamblable interrogaciõ, & chacun lui dõne vn remede.

Il ecrit

Il ecrit leurs noms, comme du premier. Et ainſi pourſuiuãt ſon chemin tout bellemant, du long de cette rue, il ne rancontra perſonne qui ne luy anſegna quelque recette, differante l'vne de l'autre: chacun luy diſant, que la ſienne etoit bien eprouuee, certaine, & infallible. Il ecrit le nom de tous. Paruenu qu'il fut à la baſſe tour du Palais, le voyla anuironné de gens (com' il eſtoit cognu de tous) qui apres auoir antandu ſon mal, luy donnaret à forçe receptes, que chacun diſoit eſtre les melheures du mõde. Il les remercie, & ecrit leur nom auſſi. Quand il antre an la chambre du Duc, ſon excellance luy crie de loin, Et qu'as tu Gonelle? Il repond tout piteuſemant, & an marmiteus, mal de dants, le plus cruel qui fut iamais. Adonc ſon excellance luy dit: He Gonelle, ie ſay vne choſe qui te fera paſ-

ſer incontinant la douleur, ancor que la dant fut gatee. Meſſer Antonio Muſſa Braſſauolo mon medecin, n'an pratiqua iamais vne melheure. Fais cecy, & cela: incontinãt tu ſeras guery. Soudain Gonelle iette-bas ſa coiffure, & tout ſon attirail, ſ'ecriant, Et vous auſſi, Monſeigneur, eſtes medecin. Voyes-cy mon rolle, combien d'autres i'an ay trouué depuis mon logis, iuſques au vottre. Il y an ha pres de deus cens, & ſi ie n'ay paſſé q̃ par vne rue. Ie gage d'an trouuer plus de dix mille an cette ville, ſi ie veus aller par tout. Trouués moy autant de perſonnes d'autre metier. Voilà bien rancontré, & a la verité. car chacun ſe melle de la medecine, & y a peu de gens, qui ne panſet y ſauoir beaucoup, voire plus que les medecins. Ie laiſſe a-part quelques chirurgiens, barbiers, apoticaires, gardes ou ſer-

seruantes des malades, sage-fames, charletans, & autres ampiriques, iusques aus marchans, qui pour faire quelque profession d'vne partie de la medecine, font des maitres liboron, cuydans sauoir plus que maitre mouche, faisans des suffisans, & se melans de guerir plusieurs maus, auec vn' asseurance effrontee, accompagnee de grandes promesses. Ie les laisse (di-ie) ia soit qu'ils fasset vn beau nõbre: car il y an ha tant & tant d'autres, que c'est pitié. Il n'y a presque personne, qui ne contre-rolle sur les ordonnances des medecins: qui ne veulhe toucher incontinant le poux du malade, & voir son vrine: qui n'an die son auis, & qui n'ordõne à faire quelque chose, au contraire de ce que le medecin aura dit. S'il y an ha qui soint mieus auisés an ce fait là, ie croy que le nombre est si petit, qu'on auroit fait

fait beaucoup plus toſt, d'ecrire ceus qui ne ſont ſi preſomptueus, que de faire vn rolle de tãt d'antrepreneurs, choſe preſque infinie. Et combien y an ha il de ſi temeraires,qui opinerõt deuãt le medecin (meſmes an ſa preſance)qu'il faut ſaigner le malade, ou ne le faire pas : & quand on le ſaigne, qu'il ne faut ſortir que tant de ſang: qu'il n'eſt pas bon de le purger, que la ſaiſon n'y eſt propre: qu'il le faut mieus nourrir : qu'il luy faut des reſtaurans, des tils, conſumes, preſſis, coulys,orges mondes, amãdrés, &c. qu'on permet trop ſes aiſes au malade, ou qu'on le gehenne trop. Brief le grand contrerolleur, voire le premier & principal iuge de tout, eſt le vulgaire ignorant, tres-iniuſte & inique: lequel, comme diſoit Terance, n'eſtime rien biẽ fait,que ce qu'il fait. Et ſi on ne ſuyt ſon auis, il attribue la

mort du malade, ou la longueur du mal, àce qu'on ha fait autremant. Car s'il imagine, & se persuade, qu'il faut ainsi faire, toutte autre procedure lui est erronee : & pourtant il blasme, tout ce qu'on fait d'autre sorte. Quelle pitié ! Es autres ars, qui sont moins obscurs & difficilles, où l'on voit pres que tout a l'œil, on laisse faire a l'artisan com'il antand. An la medecine, la plus occulte de tous, & où le peuple ne peut voir goutte, chacun veut gouuerner comme rats an palliere. Aussi nous ne voyons guieres bien succeder, par l'ordre de nature, la plus part des maladies, an personnes d'estat, qui ont grãd visite de gens. Ceus là guerisset mieus, desquels on fait moins de conte.

DISIEME CHAP.

Que ce n'eſt le proffit des malades, d'auoir pluſieurs medecins d'ordinaire: mais qu'vn medecin y doit eſtre fort aßidu.

CEtte propoſicion pourroit eſtre antandue, de ce qu'auons dit maintenant, touchant le vulgaire qui fait du medecin : mais ie l'antans icy propremant, de ceus qui ſont vrays medecins, & de ſauoir, & de profeſſion. Il eſt tres-raiſonnable & neceſſaire d'auoir l'auis de pluſieurs, es difficultés, & choſes douteuſes d'vne maladie. car (comme on dit communemant) quatre yeus voyet plus que deus : & c'eſt, an ſuppoſant que tous ſoint cler-voyans. Car l'vn ſ'auiſe d'vne choſe, & l'autre de l'autre, que l'on aſſamble & accorde au proffit du malade. Mais d'auoir pluſieurs medecins d'vn ordinaire, qui ayet egalle-

mant ſoin du malade, ce n'eſt pas ſon proffit. Car à tout propos ils ſe peuuet cõtredire d'vn rien, ou de choſe indifferante, l'vn a l'anuie de l'autre, plus pour oſtentacion, que de neceſſité. Pline ha tres-bien noté celà an ſon 29. liure premier chap. ou il ecrit:
« Il n'y a point de doute, que ces me-
« decins, cherchās reputaciõ par quel-
« que nouuelleté, traffiquet ſoudain
« noz ames. De là ſont ces miſerables
« cõteſtacions à l'antour des malades,
« nul etant de meſme auis, affin que ne
« ſamble redite. De là eſt la ſuſcripcion
« du malheureus ſepulchre: *Ie ſuis per-*
« *du d'auoir eu força medecins.* Il ſignifie l'ampereur Adrian, qui an mourant ſ'ecria ainſi: la multitude des medecins me fait perir. Or la raiſon de ce mechef eſt diuerſe, & premieremāt, de l'anuie ou ialouſie que l'vn porte à l'autre cõmunemant, ceus meſmemant

mant

mant, qui ſont plus mal creés, ambicieus,& auares, outre l'ordinaire des autres artiſans. Car cela eſt commun, qu'vn potier eſt anuieus de l'autre, iouxte l'ancien prouerbe. mais plus ſans comparaiſon le medecin, d'autãt qu'il voudroit, qu'on luy defera antieremãt tout lhonneur d'auoir bien predit, bien ordonné,& guery le malade. Parquoy il ne ſupporte pas volontiers, qu'on an faſſe part à autruy. Ie parle de l'auare ambicieus, qui eſt auſſi cõmunemant querelleus, detracteur, & inſuportable. Il y an ha de fort modeſtes: mais ancor ſont il ialous de l'hõneur qu'ils eſtimet leur eſtre deu:& an ce qu'ils pãſet pouuoir biẽ faire d'eus meſmes, cõme choſes legieres, cõmunes,& ordinaires. ils ſeroint biẽ cõtãs, de n'etre cõtredits: ce neãtmoins il cõſantet & ſ'accordet au deſir & plaiſir du paciant, ou des ſiẽs.

Mais ce n'eſt pas le proffit du malade, ainſi que i'ay antreprins de remontrer. car iaſoit que nous poſions les trois ou quatre medecins, que l'on veut aſſiſter anſamble a la cure d'vn hõme, eſtre tous fort modeſtes, paiſibles, & ſauans: neantmoins on ne pourra euiter, la plus part des inconuenians q̃ ie deduyray, pour les plus ordinaires. Car ie laiſſe a ceus qui an ont obſerué d'autres, à iuger, combien cette faſſon eſt nuiſante, ou incommode aus pauures patians. Pre-
1. mieremant, ſ'il n'y ha qu'vn ou deus medecins d'ordinaire, ils an ſeront plus ſogneus, plus diligẽs, plus affeccionnés, pour an ſortir a leur hõneur: & vn qui aura toute la charge ſur ſes epaules, y ſera ancor plus attantif, d'autant qu'il ne ſ'an repoſe ſur perſonne, & tout doit tomber ſur luy. Dont ſ'il ha bon cœur, & eſt homme de

de biẽ, il ſ'etudiera à mieus faire, que ſ'il etoit accompagné, ſuppoſant tou-iours, com' il faut, que an touttes dif-ficultés, il recourra au conſeil. Or l'af-feccion du medecin anuers le mala-de, n'eſt de petite importance, ains ſi grande, qu'elle merite eſtre miſe au premier lieu. L'autre incommodité 2.
eſt, que pluſieurs medecins mal-aiſe-mant ſe peuuẽt rancontrer, de viſiter le malade touiours à meſme heure. car chaqu'vn ha des malades a-part d'vn ordinaire, & d'autres ſuruenans, & autres menus affaires : dont on eſt ſouuant contraint de fallir a l'heure deſignee, que tous ſe doiuẽt trouuer cheus le malade. An ce cas, le mede-cin plus ordinaire, ou ceus qui ſ'y rã-contret, ſont bien ampechés de dire leur auis, ou d'ordonner ſur ce qui ſe-ra ſuruenu : craignant que l'abſant ne le treuue pas bon, & que ſon opinion

ſuruenãte, ne mettet an erreur le malade, ou les aſſiſtans: qui voudront ſauoir par apres ſon auis, & le luy demanderont a-part. Quelquefois ce ne ſera que d'vne ceriſe, ou autre petit differãt, qui de ſoy ne vaud le parler: mais faut que tous ſ'y accordet. Cela tient an peine les medecins, & ſouuant les malades an anduret. Cõme
3. auſſi (pour venir au troiſieſme point) ils anduret de pluſieurs petites choſes, que le medecin preſant & ordinaire feroit & ordonneroit, ſuiuãt les occaſions qui ſe preſantet à tout momant (ie dis petites d'elles meſmes. toutefois reuenantes bien ſouuant a grande cõmodité) mais il n'oſe, craignant que les autres an ſoint mal cõtans. Parquoy le malade paſſe beaucoup d'annuis, deſquels ils pourroit eſtre exampt: cõme d'andurer trop la ſoif, d'eſtre tenu trop chaudemant,

trop

trop pressé de nourriture & de medicamans, econduit de quelque plaisir & recreacion non preiudiciable a sa guerison, & samblables. Ie me cōtanteray d'auoir deduit ces trois incōuenians, qui sont ordinaires an la pluralité des medecins: pour montrer qu'il vaudroit sans comparaison mieus, de n'auoir qu'vn medecin, & quil fut assidu. C'est le plus grād heur q̄ puisse auoir le malade, d'auoir vn bon medecin, qui ne bouge d'aupres de lui. Car d'vne visite ou deus par iour, le malade n'est bien pāsé. cela se peut dire de gros an gros, & non exactemāt: veu q̄ le medecin presant obserue plusieurs particularités, qui luy font chāger d'auis d'heure a autre, tant sur la nourriture, q̄ sur autres remedes. Parquoy Celse dit tres-bien, oú il remontre de quelle diligēce doit vser le medecin, pour ordonner bien iustemāt des viures, quāt aus heures, & mesure diceus.

(qui eſt vn des plus grans points a
toute la curacion : car, com' il ecrit, l
viande bien à propos, eſt vn tres-bon
" remede & medicamant) il faut tou
" iours obſeruer, & par tout, que le me
" decin aſſiſtant ſ'auiſe continuellemã
" des forçes du malade: & tant qu'elles
" ſeront bonnes, il vſe d'abſtinance:
" quand il commance a ſe douter de la
" foibleſſe, il le ſecoure de viande. Car
" c'eſt ſon deuoir, qu'il ne ſur-charge le
" malade de matiere ſuperflue, & qu'il
" ne trahiſſe pas auſſi la foibleſſe, a la
" faim, &c. Dequoy on peut antandre,
" que pluſieurs ne peuuet eſtre panſés
" d'vn medecin: & que celuy (ſ'il antãd
" bien ſon art) eſt bien propre, qui ne
" deſampare guieres le malade. Mais
" ceus qui ſont adonnés au gain, d'au-
" tant qu'il y a plus a gagner ſur la mul-
" titude du peuple, ils ambraſſet volon
" tiers les reigles qui ne requieret grãd
curi-

curiosité : comme an cecy. Car il est »
bien aysé de compter les iours, les »
heures, & les acces, mesmes à ceus »
qui ne voyet souuāt le malade. Il faut »
celuy estre assidu, qui doit voir ce qui »
est seulemant de besoin, & quand le »
malade sera trop foible, s'il ne prand »
nourriture. Voila commant il est de »
tres-grand importance au seruice du
malade, qu'il soit touiours assisté d'vn
bon medecin, & pour son regime, &
pour l'vsage des remedes. car etant
presant, il auancera ou retardera, augmantera ou diminuera, & fera plusieurs choses d'autre fasson, que s'il ne
voit le malade sinon par longs interualles, comme on le pratique sur le
peuple. Dont il vaudroit mieus auoir
vn medecin, qui eut vn peu moins de
suffisance, ou de reputacion (& par
consequant moins de presse) qui fut
plus frequāt & assidu. Car la diligēce,

vigilance & curieuſe obſeruacion du medecin ordinaire, peut bien cõtrepeſer vn plus grand ſauoir, qui n'eſt pas ainſi amployé par le menu.

VNZIEME CHAP.

Contre ceus, qui ſe plaignet de la courte viſitacion de quelques medecins.

NOttre vie eſt pleine de cõtrarietés, ainſi que Democrite remontroit à Hippocras, au deuis qu'ils euret anſamble: cõme ledit Hippocras ecrit à Damagete, an ſes epitres. Car ce que nous plait maintenant, nous deplait dans vn' heure. Le laboureur veut eſtre ſoldat, & an peu de tams reiette ſa premiere cõdicion. Le marchant fait du gentilhomme: & bien toſt apres retourne à ſa marchandiſe. Mais la contradiccion eſt ancor plus decouuerte, quãd on veut an meſme choſe des contradictoires: cõme d'e-

ſtre gēdarme, & n'eſtre tenu à la guer re: d'eſtre grād terrien, & n'eſtre ſuiet a proces: d'auoir beaucoup de valets & chābrieres, & ne pouuoir eſtre de-robbé: viure diſſoluëmant, & ne venir point malade. Ainſi eſt il de pluſieurs qui veulēt auoir des medecins les plus ampreſſés, & qui ont plus de pratique (dequoy le vulgaire fait iugemāt, qu'-ils ſont les plus ſauans: cōme le plus ſouuāt il auient, nompas touiours) & ſoudain ils ſe plaignet de leur courte viſite, & de les auoir ſi peu aupres d'eus. C'eſt vne plainte qu'on fait cō-munemāt des medecins de Paris, les plus fameus: leſquels an ſi grād' ville, ont tant de malades ordinairemant, qu'il eſt impoſſible du tout, qu'ils puiſſet arreter longuemant aupres d'vn chacun. Car ſi vn medecin ha à voir deus fois le iour vint malades: n'eſt ce pas beaucoup, qu'il demeure

au-

aupres de chacun vn quart d'heure à chaque fois? Il ne peut faire d'auantage. Car au plus grãd iour, qui ſera de 16. heures, ie veus qu'il commance ſa viſite a cinq heures du matin, & la cõtinue iuſques a dis, puis recommance a midy, & la continue iuſques a cinq du ſoir. Voyla dis heures qu'il amploye à viſiter. il luy faut bien le reſte pour ſon repos: comme de 10. à 12. pour ſon diſner, & raffraichiſſemant de 5. à 7. de meſme au ſoir, & puis ſon dormir an repos: car ſ'il ne ceſſe iour & nuit, il eſt impoſſible de durer longuemant. Ie veus ancor donner ſis heures au matin, & ſis apres diner. car l'aller d'vne maiſon a l'autre, monter & deſçandre les degrés, importe biẽ de deus heures ſur la viſite de 20. malades: meſmes qu'on ne va pas an poſte par ville, & qu'an æté, lors des grans iours, la viteſſe du mouuemant

est dangereuse d'echauffemãt, sueur, alteracion, & autres tels accidans. Restet donc anuiron dis heures touttes nettes, que le medecin sera aupres du lit de ses malades, pour le plus qu'il y puisse amployer. Et que reuient cela a chacun de vint? Si ie say bien compter, c'est a chacun vn quart d'heure le matin, & autant l'apres-dinee. Or il est certain que les plus fameus medecins, aurõt tel iour à visiter plus de 30 malades: & outre ce à faire des consultacions, où l'on est contraint de seiourner beaucoup plus qu'a vne simple visite. Dont s'ansuit necessairemant & ineuitablemãt, que chacune des autres visitacions, ne seront d'vn demy quart d'heure. Car il faut cõtanter chacun, & de celuy qui se depart a plusieurs, chacun an ha bien peu. Ainsi le medecin ne fait qu'antrer & sortir, s'informe an

cou-

courant de l'etat du malade, touche le pous, voit l'vrine, dit vn mot de ce qu'il faut faire: & deuant, à vn autre. On ne le peut redarguër iustemãt de sa celerité, & sommaire visite, puis qu'il ne luy est possible de faire autremant,& ceus qui les appellet,an sont bien informés. Que plus est, si le medecin repond quelque fois, qu'il n'y peut vaquer,veu le grãd nombre des malades qu'il ha à secourir, on luy replique, monsieur vous n'y faires qu'antrer & sortir,le malade pãsera estre guery,seulemant de vottre veuë,qu'il vous voye vne fois le iour an passant,il est tout satisfait. Autant an dit vn autre,& le tiers, & le quart. Que feries vous là? Mais dira quelqu'vn: si faut il auoir eguard à la qualité des personnes, & s'arreter plus longuemant au pres d'vn grand seigneur, euesque,abbé,conte,baron,presidant,

conſelher, treſorier, general des finãſes, & autres gens d'honneur, qui ont dequoy le recognoitre & recõpanſer mieus que de l'ordinaire des autres. on repond a cela, qu'il faut bien faire ſon deuoir anuers tous, & ſ'aquiter fidelemant de ſa charge: & que an outre, il y an ha de plus recommandés, comme les proches parans, les alliés, amys, familiers, & ceus auſquels on ha quelque grand obligacion. Ceus là de vray, ſelon le ſans & iugemant humain, doiuet eſtre preferés aus autres, quelque grade & ranc, qu'ils tienet: & ceus deſquels on ne prand point d'argent, a raiſon de la ſuditte obligacion, requieret iuſtemant du medecin plus de ſoin & diligence, q̃ ceus deſquels on attand recompãçe. Dont ce n'eſt peu de choſe, d'auoir obligé a ſoy, & bien affeccionné, vn docte & prudant medecin, qui aura

touiours plus d'egard a l'amitié, qu'a la grandeur. Et quoy? la plus part de ces grans ne cognoiſſet le medecin que de renom, & ſont ancor moins cognus du medecin. N'etant la cognoiſſance reciproque, & n'y ayant familiarité, amitié, ou quelque obligacion mutuelle, ce medecin ne luy ſera pas plus propre qu'vn autre, lequel ayant moins de preſſe, le pourroit mieus ſecourir, & de plus pres. Mais on eſt ainſi paſſioné, qu'on veut celuy qui eſt plus an vogue: & chacun le voudroit tout auoir: qui eſt propremant vouloir l'impoſſible. Et puis on ſe plaint de la courte viſite. Si vous dittes, ie ne ſuis pas des moindres, & i'ay auſſi bien dequoy payer qu'vn autre: il y an ha cent, qui diront tout de meſme. Que pourra faire le medecin, ſinõ departir ſes viſitacions an tant de pieces, que chacun an ayt

vn peu?Mais il reſeruera touiours les plus longues,à ceus qui l'ont obligé, & auquels il eſt redeuable,comme la raiſon & l'humanité luy commãdet. Parquoy il vaudroit mieus, que chacun fut biẽ auiſé,de vouloir ce qu'on peut auoir:c'eſt,vn medecin aiſé a recouurer,d'antre ceus qu'on eſtime ſauans,& n'ont tant de beſogne, pource que leur ſaiſon n'eſt ancor venue, etans poſtpoſés aus autres, qui ſont de plus long tams. Et ſ'il y a quelque difficulté an la maladie,on peut faire conſulter là deſſus. Croyés que ſi le medecin eſt habile homme,il antandra bien toſt,& a peu de parolles, ce qu'il faut faire:p[illegible] il exequutera,ainſi qu'il appartient. Voila le melheur auis que puiſſe prandre vn malade, de quelque qualité qu'il ſoit, pour eſtre bien ſecouru. & ſ'il ha le moyen, d'antretenir pres de ſoy du tout le

medecin, & qu'il n'an bouge que biẽ peu, ce ſera ancor mieus pour luy, ſuiuant ce que i'ay diſcouru au precedant chapitre.

DOVZIEME CHAP.

De combien ſert la confiançe du malade au medecin.

QVelqu'vn pourroit auoir mal antandu, ce que i'ay deduit au prochain chapitre: comme ſi ie reprenois l'affeccion que pluſieurs ont d'eſtre viſités des medecins plus fameus, & qui pour leur grand' reputacion, ont plus de preſſe ez bonnes villes. Ia à Dieu ne plaiſe que ie le faſſe. ie ferois tort aus venerables & rares perſonnages, qui de leur merite ont acquis ce grand bruit: & ferois tort aus malades, ſi ie leur perſuadois de n'y auoir affeccion, & recours a la gue-

guerison de leurs maus. Car au cõtraire, si on an peut iouïr plainemant, & tant que besoin est, ils sont les plus propres du mõde. Ie n'ay taxé que la plainte vulgaire, de ceus qui a tort se mecõtantet d'eus, pour n'an pouuoir iouïr com' ils voudroint. Ie dis toujours qu'ils sont les plus propres du mõde, quãt à eus, & pour leur egard. C'est, q̃ voluntiers ceus qui ont telle reputacion, & sont de grãd requeste, sont aussi des plus sauans & expers, heureus an leurs pratiq̃s, & agreables aus malades. car autremãt leur vogue n'est de duree, & leur reputaciõ mal fõdee, s'an va biẽ tost an fumee. Ainsi quãt à eus, ils sont fort propres, aptes, & idoines, a panser des plus grãds maladies, & es plus dignes personnes. Ils ont aussi pour cet egard de reputacion & premier ranc antre les medecins, plus d'heur a guerir les malades.

Car l'opinion qu'on an ha conçeuë, donne certaine confiance au malade de guerir mieus, & plus ſeuremant par leur moyen,que des autres.Dont nous diſons communemant an noz ecolles. *celuy guerit plus de malades, à qui pluſieurs ſe fiet*. Et c'eſt, de la forte imaginacion, qui ha tres-grand pouuoir à faire impreſſion an nous,comme i'ay ſuffiſammant demontré a la preface du ſegond liure du Ris. C'eſt vne puiſſance de l'ame , qui emeut fort le ſang & les eſpris,de ſorte, que ſi elle marche auec vne ferme opinio͂ & confiance,les forçes de nature ſ'aſſamblet pour combatre le mal. Et pourtant on voit de grans changemans au malade,à la ſeulle arriuee du medecin deuotemant attandu. Car le deſir & l'eſpoir etans ſatisfaits, l'ame ſe releue, & ranforçe contre le mal: tellemant que bien ſouuant nature

ture fait quelque braue ſallie & effort, chaſſant la matiere du mal impetueuſemant, par vne criſe qu'on appelle. Au cõtraire, ſi le medecin n'eſt fort agreable au malade, lequel ne ſe voit ſecouru, ainſi qu'il deſireroit, tel medecin n'auancera pas guieres: & le malade ſe contriſtant & decourageant deuiendra plus debile, qu'il ne ſeroit. car les eſpris etonnés, n'ont point de vigueur, pour la crainte & defiance qui ha ſaiſi le cœur. Il y a vn autre bien qui reuiẽt au malade, d'auoir vn medecin à ſa deuocion, a ſon gré, & ſouhait, duquel il eſpere grand ſecours. c'eſt, qu'il ſ'accommode volontiers a tout ce que luy eſt ordonné, auec vne fiance que tout le doit guerir & ſolager. Comme au cõtraire, il prand d'vn autre medecin tout à dedain, & a regret: dont luy proffite peu ou rien. Car quand ce ſeroit la

melheur & plus delicate chose du monde, si on n'an ha bonne opinion, l'estomach s'an fache, & n'an fait si biẽ son proffit, que si elle etoit prise auec gayëté de cœur. Le vin, le boulhon de chappon, la chair de perdrix, sont tres-bons alimans, délicats & frians: mais si quelqu'vn an vsoit a regret, auec mauuaise opinion du sommelier, ou du cuisinier, qui ne fusset agreables, cela ne feroit point de bien an vsant contre cœur. Que sera ce des choses qui sont de soy mal plaisantes, & qu'on abhorre naturellemant, cõme les medecines, & autres drogueries? Il faut an outre, que le malade andure plusieurs facheries, esquelles il sera beaucoup plus impaciant à son preiudice, s'il n'ha grand opinion du medecin, & confiance an luy. Car il fera pour vn tel, ce qu'vn autre n'aura credit de luy persuader. Donques ce n'est

n'eſt an vain, q̃ les pauures malades re quieret ceus qui ont grãd reputaciõ, & deſquels cõmunemant on ha bon' opinion. car tels ont plus d'efficace an leurs procedures& ordonnances? Mais il ne ſe faut tant affeccionner à ceus, qu'on ne peut auoir, qu'õ n'ayt point d'affecciõ aus autres: ains il an faut choiſir pour ſegond & troiſieme lieu, auquels on ſ'addreſſe à faute des premiers. Et lors qu'on appelle quelqu'vn de ceus-ci, il faut remettre toute ſa fiance, eſperãce, & affeccion an eus, ſans plus deſirer les autres: & eſperer ſur tout an Dieu, qui dõne vertu aus remedes ſelon ſon bon plaiſir. Tout ainſi qu'an mariage, les filles ſouhaittet eſtre logees an grãs maiſons. Si elles n'y peuuet auenir, il faut que ſe cõtantet des moyẽnes: & que mettet deſormais tout leur amour&affeccion au mary qui leur echet. Et Dieu leur

leur peut donner autant ou plus de bien & contantemant, auec les petis compagnons, qu'auec les plus riches du monde. Ainsi on fait vn bon menage: autremant rien que valhe: comme le medecin a l'androit du malade, qui n'y a point d'affeccion, & an desire vn autre.

TREIZIEME CHAP.

Contre ceus qui veulet des medecins, & ne font ce qu'ils ordonnet.

J'Ay veu quelquefois à Narbonne vn gentilhomme Venicien, ambassadeur de la Seigneurie: qui disoit a propos des medecins, que quand il est malade, il les croyt bien aus negatiues, mais nompas aus affirmatiues. C'estoit vn bon velhard, galhard & ioyeus, qui reuenoit d'Espagne, ayãt accomply le terme de sa legacion au pres

pres du Roy Philippe. Il interpretoit les negatiues ce, q̄ les medecins prohibet: comme ne boire point de vin, ne manger du fruit, ne s'euanter, & samblables. Et les affirmatiues, cõme de prandre medecine, clysteres, iuleps, &autres choses qu'on ordonne. Voila vne belle proposicion, laquelle plusieurs pratiquet a leur tres-grãd dommage. Car ils veulet bien des medecins, mais cherchés qui fera ce qu'ils ordonnet. A peine se cõtienet ils dans les bornes de ce Venicien, qui au-moins veut abstenir de ce, qu'on luy defand: & la plus-part de nos malades, veulet tout le cõtraire. Que sert il d'auoir le medecin, si on n'est resolu d'accomplir & exequuter son cõseil, pour la deffance de sa vie? Aucuns repondet, que la presance du medecin les console, reiouyt, & donne plus de courage: dont ils santet le

mal

mal amoindrir, & leurs forçes augmãter. Il y an ha qui diset, ie fais quelque chose de ce que le medecin me cõseille, au moins des viures & du regime: mais des drogues, ie n'an puis ouir parler. C'est tout de mesmes, q̃ si les gens d'vne ville assiegee, appelloient quelque bon capitaine à leur secours & defance: auquel etant venu, ils ne voulusset obeir, ny accõplir ses ordonnances: disans, qu'ils se contantet de sa presance, & qu'ils an sont fortifiés: ce leur suffit, qu'il donne ordre aus viures, & a la police. car quãd a cõbatre, & tirer arcbusades, ils n'y veulet antandre. Et qu'est cela, sinon se moquer du metier (cõme l'on dit) & se perdre a credit? Ie n'oserois pas
Eccl. 38. dire que c'est vne folie, si l'Ecclesiastique ne me l'auoit ansegné, disant, q̃ l'homme sage n'aura la medecine an horreur. Mais cela est tant facheus à

prã

prandre? Il eſt vray, & Dieu l'ha ordonné ainſi pour cōbatre le mal. Car cōme la ſanté eſt agreable, on la traite de meſme, de choſes agreables: & cōme le mal eſt facheus, on le traite de choſes facheuſes. Ce n'eſt pas ſagemant fait, de ne ſ'accommoder à tout ce que le medecin ordōne, ſans mepriſer aucune choſe. Car bien ſouuāt a faute d'vne obſeruaciō, qui ſamblera petite, le mal ampire iuſques a la mort. tout ainſi qu'vne ville ſe perdra quelquefois a faute d'vne ſantinelle, ou par le moyē d'vn petit trou, qui ſambloit n'eſtre point d'importance. Faut il plus qu'vne ſçintille de feu, pour anflammer tout vn pallier, & de là toutte la maiſon, & d'vne maiſon tout le bourg? d'vne petite faute, ſoit an exces, ou an defaut, il ſ'anſuit bien ſouuant vn grand deſordre. Et que auiendra il

a ceus qui meprisẽt le conseil du medecin, quãd nous auons souuãt beaucoup a faire de sauuer ceus qui font tout ce que nous voulons? Il auient communemant a ceus qui sont tant difficiles, qu'a la fin ils veulet tout, lors que les moyens ne sont plus de saison, & ne les peuuet ampecher de mourir, comme ils eussẽt bien fait au parauant, moyenãt la grace de Dieu. Tout ainsi que les assiegés, qui ont eté frois d'ampremier à se bien defandre, & amployer tous leurs moyens, epargnãs leurs coittres, balles de laine, caisses, & autres meubles a ramparer, leurs viures & argent à bien traitter les soldats, leurs armes & personnes à combatre valhammant : an fin quand se voyẽt sorçés, ils presantẽt saques & bagues, iusques a leurs antralhes pour se sauuer : mais il n'y a plus remede qui leur serue, trop tard s'aui-

ſauiſet les Phryges, cõme dit le prouerbe. Pource donc chacun ſe propoſe des le commancemant, de faire volontiers ce que le medecin cõſeillera, & ordonnera, ſans aucune reſtriccion ou diſtinccion d'affirmatifs, & negatifs : & ancor pour Dieu ſoit, ſi on an echappe à tel maché.

QVATORZIEME CHAP.

De ceus qui an leurs maus ne veulet aucun medecin ou remede, ſinon contre les douleurs.

J'Ay retenu ce propos d'vn gentilhomme de Viuares, qui aimoit fort ſes plaiſirs. Il ne faiſoit grand comte des maus, qui etoint ſans douleur : & eſtimoit que les remedes y ſeruoint de bien peu, ou rien, comme ſ'il etoit neceſſaire, que le mal fit ſon cours : & quoy qu'on y fit, la maladie paſſeroit ſes

ſes quatre tams, ſi ell' etoit gueriſſable:& ſi ell' etoit mortelle,il n'y auoit aucun remede, qui ſont propos erronees, fondés ſur des erreurs cy deuãt refutés. An ſomme, il ne vouloit point de medecin,ny de medicamãs, que pour luy oter les douleurs. Mais ſ'il fut tombé an paralyſie,qui eſt mal ſans douleur, ie croy qu'il eut bien voulu y remedier par medecine. Et quant aus maus douloreus, il faut antandre,que la douleur n'y eſt le principal (ia ſoit q̃ de grand importance) & qu'il faut oter le mal d'où la douleur procede,ſi on veut bien faire beſognes. Car ſi on ſ'amuſe ſimplemant a la douleur, & ſa cauſe eſt mepriſee, (qui eſt le mal,ſourçe,racine,& mere de la douleur) il n'y a que deus moyens.l'vn par medicamãs anodyns,qui diminuët la douleur aucunemant, & font que la partie ſupporte le reſte plus

plus paciammant : l'autre par medicamans arcotics, c'eſt a dire ſtupefiãs, qui andormet le mambre, en etonnant la chaleur naturelle. dont il n'an faut vſer qu'a vne extreme neceſſité, & prudammãt. Mais tant les vns que les autres, ne font paſſer ou amoindrir la douleur, que pour vn tams. Il faut touiours reuenir a la curacion du principal : autremant c'eſt a recõmançer. Et que noz remedes ne ſeruet a oter le mal, qui eſt ſans douleur, ou qui cauſe douleur, c'eſt la plus grãd' fauſſeté du monde : comme i'ay ſuffiſammant remontré cy deſſus, où i'ay ranuerſé ce propos, que les medecins ſont inutiles, & ne font qu'abuſer le mõde. Si on me replique ancor, que pluſieurs gueriſſet bien ſans medecin & ſans medicamans : ie repliqueray de meſme, que auſſi pluſieurs perdet leurs douleurs ſans medecin, & ſans

aucuns remedes: tellemant que telle proposicion se cōfond d'elle mesme.

QVINZIEME CHAP.

Que les suiets à maladies, sont suiets à la medecine, les autres non.

PLusieurs redarguët ceus qui obseruet quelque regime, & s'assuietisset a certains remedes, pour se maintenir an santé, & preuenir les maus ausquels ils sont suiets. Ceus qui repreuuet tels moyens, sont volontiers bien sains, & de bonne complexion. dont pour leur regard, la proposicion est bien vraye, suiuāt ce qui est dit en l'ecriture Sainte, au iuste n'est donnee la Loy: & plus expres
Matth.9. quād il est dit, Il ne faut point de medecin, a ceus qui se portet bien. Mais ce propos aussi, confirme le cōtraire: c'est, que les personnes mal saines,

ton

ont besoin de medecin : & qui est su-
iet à quelque mal, est suiet a quelque
reigle. Tout ainsi que nous etãs suiets
a peché, sommes suiets à la Loy. I'ac-
corderay touiours, auec le tres-elo-
quant Celse, que l'homme sain, durãt Li. 1. ch. 1.
qu'il se porte bien, & est à soy, ne se „
doit obliger à aucune loy, ou regi- „
me, ny amployer le medecin. Il faut „
qu'il aye diuerse maniere de viure: „
maintenant estre aus chams, mainte- „
nant an la ville, mais plus souuant aus „
chams, nauiguer, chasser, estre an re- „
pos quelquefois, mais s'exerçer le „
plus souuãt. Car l'oisiueté & paresse „
rand le cors hebeté : le trauail l'affer- „
mit. celle là hate la vielhesse, cettuy- „
cy fait durer l'adolesçance. Il est bon „
aussi quelquefois de se baigner, quel- „
quefois vser des eaus froides : ores se „
oindre, ores le mepriser, ne craindre „
aucune sorte de viãde qui soit vsitee „

" du peuple: quelquefois estre an fe-
" stin, quelquefois s'an retirer: mainte-
" nant manger outre mesure, mainte-
" dant sobremant: faire deus tepas le
" iour, plus souuant qu'vn: & touiours
" bien manger, tant qu'on peut digerer
" &c. Quãt a la copulacion charnelle,
" il ne la faut trop desirer, ny trop crain
" dre aussi. Celle qui est rare, excite le
" cors: la frequante, le resout, &c. Cecy
" doit estre obserué, de ceus qui ont la
" santé ferme: & se garder, que les re-
" medes du mauuais port, ne soint cõ-
sumés ou amployés au bon. Ainsi
donc les personnes bien saines doi-
uet estre indifferantes à tout, & ne
s'assuiettir a rien, lors qu'elles se por-
tet bien, & leur santé est ferme, com-
me Celse limite. car on se feroit grãd
tort, de se randre delicat & tandre, a-
mollissant & eneruãt sa bonne & for-
te complexion: laquelle se ranforçe
tou-

touiours plus, an ſ'exerçant à tout. Mais les valetudinaires, mal ſains, & ſuiets a quelques maladies, comme epilepſie, (qu'on appelle mal de S. Ian) migraine, rheume, catharre, courte haleine, mal d'eſtomach, oppilacion de foye ou de rattelle, colique vãteuſe ou pierreuſe, gouttes, & ſamblables maus (deſquels la plus part eſt hereditaire, auſſi bien que la ladrerie) qui doute que tels ne doiuet viure de reigle, ſ'ils veulet eſtre à leur aiſe, & viure longuemant. Ceus auſſi qui ſ'adonnet a l'etude, ou a charges publiques, d'autant qu'ils ſont ſuiets à beaucoup de neceſſités, doiuet eſtre reiglés: autremãt ils tombet ſouuant an maladie. Car ils ſe cõtraignet à beaucoup de choſes, qui leur ſont nuiſantes. Et Celſe au propos allegué ſuppoſe, que l'homme ſain, ſoit auſſi tout à ſoy. Or an la propoſicion

que nous diſons, *ſuiets à maladie*: nous antandons vne particuliere ſubieccioͅ & aptitude. car tous les hommes du monde, ſont ſuiets a toutes ſortes de maus, comm' ils ſont tous ſuiets a la mort. mais nous diſons, aucuns y etre ſuiets particulieremant, qui ont vne inclinacion & diſpoſicion à quelque mal, duquel la ſemance ou le rudimãt eſt an eus, non qu'ils ſoint de fait malades, mais pour peu de choſes ils tõbet an maladie. & pourtant ils ſe doiuet bien contregarder: à l'example de celuy, que nous auons allegué au ſegond chapitre de ce liure, qui etant le plus maladif de ſon tams, neantmoins vequit cent ans, par grand artifice, & exquiſe maniere de viure.

SEIZIEME CHAP.

Que ceus qui ſauet quelque peu de la me decine, ſont plus mal aupres des malades, que ceus qui ne ſauet rien du tout.

CEtt' erreur deuoit eſtre deduite apres celle du neuuieme chapitre, ou i'ay remontré, qu'il y a plus de medecins, que d'autre ſorte de gens. mais craignant d'offançer les perſonnes qui ſont fort ſecourables, i'ay eté long tams an ce combat d'eſprit, ſi ie les deuois taxer & reprandre ainſi publiquemant. An fin i'ay eté perſuadé a paſſer outre, ſachant qu'il y a plus de dangier que l'on ne cuide an ceus qui ſauet quelque choſe, & panſet tout ſauoir. Car de celà, outre-cuidés, preſumet & antreprenet des plus grãds choſes: ou bien reſiſtet & ampechet, que les medecins n'amployet leurs principaus remedes, qui ſeroint ne-

cessaires a la prompte & seure gueri-
son. mais ces contrerolleurs les tienet
angagés de crainte, tellemant qu'ils
n'oset, & font alto. Il y ha de spersonnes, qui ne sauet de tout rien an medecine, quant au discours ou raison, comme font fames ignorantes, qui mesmes ne sauet lire, ne ecrire : mais ont quelques obseruaciōs & reigles, sachās bien faire vn potage, vn colis, restaurant, orge mondé, qui font biē vn lit, coiffet bien le malade, sauet quelques petis remedes contre la rogne, la bruleure, la violette abbaissee, les vers, la suffocaciō de matrice, &c. De cela ils panset tout sauoir, & font plusieurs choses de leur sicap ou phātasie, au desçeu du medecin: & s'il succede mal, ils n'ont garde de s'an vanter. la grand robbe du medecin couure tout cela. Il seroit bon & expediant, que les assistans ne sçeusset du

tout

tout rien, ſinon obeyr aus ordonnances du medecin. C'eſt vn ſauoir fort profitable au malade : car qui ne preſume rien de ſoy, n'antreprandra iamais que d'exequuter ce que luy eſt preſcrit, ordonné & commandé. Les autres qui panſet ſauoir, y aioutet, diminuet, alteret, ou n'an font du tout rien. comme les mauuais apoticaires, qui exequutet a leur plaiſir les ordon nances des medecins : panſant de ſauoir mieus la portee du malade, ou la nature du mal: anyurés de quelque opiniō d'eus, pour auoir veu pluſieurs telles maladies, hanté diuers medecins, & obſerué le ſucces de ſamblables receptes. O dangereuſe outrecuydance, voyla que ruyne la plus part des malades. Il vaudroit beaucoup mieus, de par Dieu, ne ſauoir du tout rien, que ſauoir ainſi an ampirique. O quel malheur, pour la vie du

paci-

paciant, & l'honneur du medecin, que d'auoir vn apoticaire ainſi outrecuydé, temeraire, & antreprenneur. An Italie & an Eſpagne, comme i'an tans, les malades ſont bien mieus ſeruis. car l'apoticaire ne va point voir le malade, ſi n'eſt de courtoiſie & amirié, non comme apoticaire. & les medecins n'ecriuet point au pied de leurs receptes, a quoy faire ſont les remedes. tellemant que l'apoticaire ſçait auſſi peu l'intancion du medecin, que ſ'il n'an voyoit rien. Parce moyen il ne peut abuſer des ordonnances du medecin, ou beaucoup moins que nos apoticaires, auquels tout eſt communiqué trop familieremant. Apres les apoticaires (ie parle des mauuais, & non des bons, prudans, modeſtes, & gens de bien, qui ne ſe melet que de faire leur metier) les plus dãgereuſes ſont les gar-
des

des ou ſeruãtes des malades, qui panſet plus ſauoir que le medecin (meſmes ſi elles ſont vielhes au metier) touchant la nourriture principalemant, quoy qu'elle ſoit d'ineſtimable importance, pour ſa qualité, heure & meſure. Vray eſt que de la qualité, elles an croyet aſſés le medecin: mais de l'heure & meſure, elles an font a leur plaiſir. Ie laiſſe a-part la droguerie qu'elles vſet a cachettes, & l'omiſſion qu'elles font de noz ordonnances. Brief elles diſpanſet de tout, & an vſet a leur phantaſie. Si elles rancontret le malade de meſme. Telles perſonnes ſont fort dangereuſes: & vaudroit beaucoup mieus auoir de celles, qui n'ont iamais rien veu, & ne ſauet autre leſſon que de l'obeyſſance.

FIN DV PREMIER LIVRE.

SEGOND LIVRE DES ERREVRS POPVLAIRES, TOVCHANT LA CONCEPCION ET GENERACION.

PREMIER CHAPITRE.

Si vne fame peut conçeuoir ſans auoir eu ſes fleurs.



ON dit communemãt, à propos des fames, qui n'ont leurs purgacions naturelles, & par cõſequant ne font d'anfans, *qui ne fleurit, ne graine*. ſimilitude prinſe des plantes, leſquelles ſont ſteriles, & ne portet fruit ne ſemance, ſi elles ne fleuriſſet. Car la fleur eſt l'exorde ou fon-

fondemãt,ou preparatifs à la semãce & au fruit de chaque plante. Pour cette occasiõ aussi, on appelle *fleurs*, les purgacions menstruales de la fame, d'autant qu'elles precedet communemant, & sont comme preparatif au fruit, qui est l'anfant. Dont il faut par consequant, que les fames ne puisset psoduire fruit, auant qu'elles ayt eu leurs menstrues. Et la raison est, d'autant que le sperme ressu an la matrice, & retenu, se doit incontinãt nourrir & augmanter du sang de la mere, à ce qu'il soit suffisant à former vn anfant: autremant ce n'est concepcion. Or pour antandre ce menage, & la meruelheuse prouidance de nature, il faut sauoir, que la fame est faite de telle complexion & trampe, qu'elle etant froide & humide plus que le male, angeandre plus de sang qu'elle ne peut consumer à la nourri-
ture

ture de ſon cors : meſmes depuis qu'-
12 ans elle attaind le douzieme an de ſon
age(qui eſt le terme de ſa puberté)&
qu'elle ha fait la plus part de ſon ac-
croiſſemant. Lors commance le ſang
à eſtre ſuperflu, & n'etant tout am-
ployé a la nourriture des parties, il
ſ'aſſamble de peu a peu à l'antour de
la matrice : & quand il y an ha nota-
ble quantité, il verſe an dehors, reiet-
té du cors, comme choſe inutile. Ie
dis inutile au cors de la fame ou fille,
qui an ha ſuffiſammant pour ſoy de
melheur & plus digeſt. car le ſang
qu'elle reiette ainſi tous les moys,
n'eſt que la porſion de tout le ſang la
plus cruë & indigeſte. nompas(com-
me pluſieurs ont opiné) infect de
mauuaiſe & pernicieuſe qualité. Il
n'eſt a reprouuer, que de ſa crudité, ſi
la fame eſt autremãt bien ſaine, com'
il faut touiours ſuppoſer. Et parce
quel-

qu'elle abonde an tel ſang, nature ha ordonné, que la porcion moins digeſte ſe verſeroit tous les moys. Et voila ſa grand' & meruelheuſe prouidãce, a faire les preparatiues de l'anfant. Car ell' ha tellemant ordonné toutes choſes, que la femelle, à raiſon de ſa complexion, accumule tant de ſang, que de la porcion ſuperflue, la ſemãce conçeuë an peut prandre ſa nourriture & ſon accroiſſemant. Et il n'eſt ia beſoin, que telle porcion ſoit de ſang fort elaboré & digeſt. le plus crud ſuffit à cela: d'autant que la ſemance conçeuë ha vne grand vertu digeſtiue, pour recuire telle matiere: & l'anfant etant formé, ſon foye eſt le premier qui reſſoit ladite porcion, qu'il recuit, & an fait du ſang bien elaboré, pour la nourriture de tout le cors. Voila commant il ha eté prouueu à la concepcion & generacion
de

de l'anfant, luy etant preparé d'vne necessité naturelle, son antretien dãs le cors de la mere. Dequoy il est aisé a antandre, que si vne fame est fort indigeante de sang, comme apres vne grand' maladie, elle ne pourra conçeuoir: d'autant qu'il n'y an ha prouisiõ à l'antour de la matrice. Car si tost q̃ la semance est logee dans la matrice, qui est le champ de nature, si elle ne rancontre l'humeur sanguin a son cõmandemant, pour sa pature & antretien, elle s'ecoule, ne pouuant seiourner an tel lieu, sans estre soudain mise an besogne. Dont quand bien tout le cors de la fame seroit fort plein de sang, s'il n'est pour lors copieus a l'androit de la matrice: ou q̃ les vaisseaus d'icelle soint bouchés & oppilés, de sorte que la semance n'ayt moyen d'estre incontinant prouueuë de son alimant, ce n'est rien fait. Ainsi deuãt

la pu

la puberté, vne fille communemant est inepte à cōceuoir: & depuis aussi, si elle n'est capable d'auoir ses fleurs, pour quelque ampechemant. Mais est il point possible, qu'elle conçoiue & anfante auant q̃ ce sang menstrual ayt versé dehors? C'est la question proposee an ce chapitre: à laquelle ie repons, qu'il est bien possible. car il se peut ainsi rancontrer, que sur le point que ses fleurs luy doiuet venir, & le sang est accumulé a l'antour de la matrice, pour verser delà a quelques heures, la semance etant ressue au fond de la matrice, elle s'y arretera, ayant trouué sa municion preste. Et par ce moyen le sang sera retenu, iusques a tant que l'anfant bien nourry & accreu, viene an lumiere. Lors ce qui est superflu du sang, qui n'ha eté amployé a l'antretien de l'anfant, se vuide & verse, au-moins le plus inu-

tile. car le ſurplus recourt ſoudain aus mamelles, pour eſtre cōuerty an lait, à nourrir l'anfant né. Et ſi la mere deuient nourrice, elle pourra cōçeuoir de rechief, ſans auoir eu ſes fleurs, c'eſt a dire, qu'elle ayt verſé du ſang menſtrual. car il eſt retenu pour la generacion du lait. Mais il y an peut auoir ſuffiſammant à l'antour de la matrice, pour faire bonne chere a la ſemance, qui y ſeroit portee, & ſur tout quand l'anfant, qui tette, eſt ia grandet, & que a raiſon qu'il mange, il ne tette plus tant com'il ſouloit : adonc le ſang menſtrual ne va aus mamelles an telle abondance qu'au parauant: ains ſ'accumule contre la matrice, où il ha ſon autre recours. Dont pour lors la fame eſt fort prompte à redeuenir groſſe, & faut ſevrer l'anfant. Il peut auſſi auenir, que la fame ne leuera point de geſſine, qu'elle ne ſoit

r'angroiſſee. Ainſi ell' aura conçeu deusfois, ſans auoir eu ſes fleurs, c'eſt à dire, verſé an dehors le ſuperflu de moys an moys: & pourra continuer ainſi toutte ſa vie, etant touiours ou ançeinte, ou nourrice, ou an geſſine. Ainſi i'antans qu'vne dame d'aupres de Toloſe, de complexion ioyeuſe & galharde, ha eu 18. anfans, que males que femelles, ſans auoir eu iamais autre perdemant, que celuy de l'anfantemant. Ie l'ay aprins de madame la Marechalle de Monluc, qui dit auoir vne voiſine de meſme. Et pourtant il faut vſer de cette diſtinccion, pour repondre a la queſtiō propoſee: qu'vne fame peut conçeuoir, ſans auoir eu ſes fleurs, qui verſet exterieuremant: & non ſans auoir ſes fleurs, ou du ſang menſtrual preſt a verſer, accumulé tout contre la matrice. Car il ne verſe point aus fames,

qui ſont ſaines (comme nous ſuppoſons touiours eſtre, celles de qui nous parlons abſoluëmant) ſinon a faute d'eſtre amployé ſur le point, qu'il y an ha aſſés, ou a nourrir la ſemance compriſe dans la matrice, ou a faire du lait. Vray eſt que la nourrice peut bien auoir ſes fleurs, nonobſtant qu'elle ayt força lait: d'autant qu'ell' aura du ſang a ſuperfluité, ancor plus que ne peut amployer an lait, outre ſa nourriture. Auſſi il n'eſt pas neceſſaire: que toutte fame qui ha bien ſes menſtrues, & reiglees & louables, cõçoiue: car il y ha d'autres cas requis à la cõcepcion & generacion, leſquels n'etans de ce propos, ie les paſſe ſous ſilance. I'ay aſſés fait d'anſegner commant il faut antãdre, que la fame peut auoir des anfans, ſans auoir eu ſes fleurs.

SE-

SEGOND CHAPITRE.

S'il est poßible, qu'vne filhe conçoiue à neuf ou à dis ans.

LE tres-illustre prince de Salerne Ferrand de Sanseuerin, dernier decedé, m'ha conté autresfois an la ville d'Alais, où il s'etoit marié, que pour certain, an son pays de Salerne, vne filhe auoit anfanté à neuf ans: & que l'anfant vesquit. I'ay ouï parler d'vne autre, qui à Paris anfanta a dis ans. On affirme aussi (& cecy est bien temogné) que à Lectore, ville de Gascogne, vne filhe anfanta a neuf ans. Ell' est ancor viuante, nommee Iane du Peirié, qui fut mariee a Vidau Beghé, an son viuant receueur des amandes pour le Roy de Nauarre, audit lieu. Elle auorta d'vn fils à l'age de neuf ans. puis à vnze ans anfanta vne filhe, qui vequit, & ha eu des

anfans.& à quatorze vn fils, nommé Laurans, ancor viuant. a ſeize, vn autre auſſi viuant, qui eſt Pierre. Cinq ans apres (qui fut le vint & vnieme an de ſon age) anfanta vne filhe, pour le iourdhuy veufue d'vn apoticaire. Et depuis ceſſa d'engroiſſer. ia ſoit que ſon mary vequit. Mais commãt peut eſtre cela. ſ'il eſt vray, que la fame ne peut conçeuoir plus toſt que d'auoir ſes fleurs, ou dedans ou dehors: & qu'elle n'an eſt capable auant la puberté, quand ſon cors commance auoir moins beſoin du ſang, que la fame angendre an grand quantité, ainſi que nous auons remontré au precedant chapitre? La puberté eſt definie aus femelles a douze ans, & aus males a quatorze: & pour lors commancet tant les vns que les autres, a produire du poil a l'androit de leurs parties honteuſes, au lieu nommé *Pubes*,

an Latin,& an Fráçois Penil.dequoy l'exiccacion manifeste du cors, & le notable changemant de la premiere complexion est suffisammant temogné. Or ce que nous disons auenir a douze ans aus femelles, c'est le commun & ordinaire: & n'est pas impossible qu'il s'auãce & auiene plus tost: comme il y a des choses fort rares an nature. Car il peut estre, qu'vne filhe a dis ans sera mieus auenue, plus corpulãte & nourrie,qu'vn autre a quinze ou a vint ans, & mesmes qu'elle cessera plus tost de croitre, & sera an sa puberté, ayant autant auãcé a neuf ou dis ans,que le commun des autres a quatorze ou a vint. Cela n'est pas impossible. Et si on peut auoir an si bas age, les parties qui seruet a la copulacion & concepcion assés capables(comme l'on peut,veu la corpulance du cors) & auoir du sang an a-

bondance, pour antretenir la semance ressue, quel ampechemant y peut il auoir, que la filhe ne conçoiue auãt dis ans? Le nombre des ans n'y fait rien: le nombre n'est qu'vn comte, & les ans ne sont que les termes & limitacions du changemant des complexions. Donc si la complexion est telle à dis ans, que aus autres a quinze, (comme il peut etre certainemant) auec la corpulance requise, il ne faut pas douter que le reste ne puisse auenir. Ainsi voyõs nous de l'esprit: qu'il y a des personnes autant sages, accortes, fines, rusees, menageres, de bon discours & auis, a l'age de quinze ans, que d'autres a vint cinq: & par consequant autant capables d'administracion & maniemant de leur bien, ou d'autre charge. Or nous disons an medecine & philosophie morale, que les meurs de l'esprit suiuet le tempera-

ra-

ramant du cors: dont on peut de l'vn comprandre la condicion de l'autre. Parquoy ce qu'on voit d'admirable á vn eſprit, pourra eſtre auſſi veu quelquefois meruelheus a vn cors: comme de conçeuoir & anfanter a 9. ou a 10. ans. tout ainſi qu'vn eſprit anfantera de belles œuures, oraiſons, poëſies, & autres braues compoſicions, an ſi bas age, qu'il ſera preſques incroyable. Comme de Michel Verrin Eſpagnol, qui mourut a l'age de 18. ans, ayant compoſé vne poëſie morale de grand ſauoir & ſageſſe. Donc il eſt bien faiſable, ce qu'on dit de ces filhes par les raiſons que i'ay deduit, & croyable par conſequant, meſmes quand il eſt bien temogné. Et pour paſſer plus outre, il eſt bien vray ſamblable, que pluſieurs filhes conçeuroint de meſmes, auant l'age de puberté, ſi on les eſſayoit: mais on ha o-

pinion du cõtraire, & c'est tres-honnestemant fait d'an abstenir, pour autres raisons: & est sagemant auisé de ne les marier, si tost qu'elles s'y pourroint accommoder. Car premieremant, les filhettes n'ont pas la discrecion, sans, & iugemant, de bien menager, ny d'antretenir leurs marys, qu'elles ne soint plus auãcees. Segõdemant, cela les peut ampecher de croitre autant qu'elles feroint: dont s'ansuiuroit an fin, que la race humaine seroit de fort petite talhe. car & hommes & fames resteroint plus petis, & angendreroint de samblables. An outre, les anfans qui naisset de peres & meres fort ieunes, sõt moins robustes: tout ainsi que ceus qui sont angendrés de personnes fort vielhes. Item, les meres fort ieunes sont an grand dangier de mourir an l'anfantemant. Le philosophe aioute a ces raisons,

Quand la filhe pese vn auque, on luy pot mettre la cauque, dit le vulgaire.

Au 7. des politiques 16. chap.

ſons,que les filhes ſont plus laſſiues, qui ont eté antameesfort ieunes. Parquoy il nous auertit ſagemant, de ne les marier auãt 18.ans, ny les garſons auant *36*. Ainſi on ha de plus honeſtes fames,& bonnes menageres,qui font de plus beaus anfans, plus grans &plus robuſtes:com' ils ſont de vray, quand pere & mere etans bien nourris,ont ia ceſſé de croitre. Apres auoir ecrit cecy, i'ay eté à Lectore, où i'ay veu la fame, qui auoit anfanté a neuf ans,&parlé a elle de ce fait. On la maria n'ayãt que ſet ou huit ans, a Vidau Beghé,qui an auoit plus de 25.& fut abandonnee de ſes parans, a toutes les volontés de ſon mary. dont le cas eſt moins meruelheus, attandu l'age de l'homme. C'eſt vne petite fame, de moyenne corpulance, agee pour le iourdhuy (que nous contons 5. d'Auril, 1577.) de quarante quatre

ans

ans. Elle m'ha dit, que depuis ſon premier anfant, duquel ell' auorta n'ayãt que neuf ans, ell' eut touiours ſes fleurs bien reiglees. Paſſé le vint & vnieme an de ſon age, elle n'angroiſſa plus, ayant ancor demeuré auec ſon mary, l'eſpace de dis & neuf ans.

TROISIEME CHAP.

Sauoir-mon, ſi les taches rouges que les anfans portet de leur naiſſance, ſont de la concepcion. Et ſ'il eſt poſſible, qu'vne fame conçoiue, durant qu'ell' ha ſes fleurs.

IL y a d'anfans, fils & filhes, qui naiſſet auec des taches rouges au viſage, au col, aus epaules, ou autres androits de leur perſonne. On dit, que c'eſt pour auoir eté conçeus & angẽdrés durant q̃ la mere auoit ſes fleurs: com

cõme on le dit aussi de ceus, qui ont les ongles tubereuses & a pieces. Mais ie tiens qu'il est impossible, que durant le flux menstrual vne fame cõçoiue: & ce au premier paradoxe de la segonde Decade, où ie deduis amplemant mes raisons: & antre autres, que la semance ne peut s'attacher cõtre la matrice, pour y estre retenue, tandis que le sang versé par le fons d'icelle au dehors. Car au contraire, ce sang amporteroit quant & soy la semance, comme vn torrãt qui jnonde de toutes pars. D'auantage pour la concepcion & retancion de la semance, qui requiert incontinant du sang pour son antretien, il ne faut pas que ce sang y soit poussé de la faculte expultrice, qui le reiette: ains qu'il soit attiré de la semance mesme, peu a peu comme rosee, tout ainsi q̃ font les parties de nottre cors pour leur

nour

nourriture. Car ſi le ſang y eſt anuoyé impetueuſemant & an abondance, la partie an ſera ſurchargee, & aura vne inflammacíon qu'on nomme Phlegmon: & n'an ſera pas nourrie, ains accablee. Donques il n'eſt poſſible, que la fame conçoiue durant ſes fleurs: ſi ce n'eſt à la fin, comme dit Ariſtote, lors que n'etant copieuſes, ny impetueuſes, elles peuuet eſtre arretees & ſupprimees de la ſemance, qui ſ'attache contre la matrice, cõme de colle: & adõc ledit ſang commance a filer plus prim, attiré petit a petit de la ſemance. Et ce dernier ſang eſt moins crud ou imparfait, que le premier: car touíours le plus inutile ſe verſe au cõmancemant. dont le dernier approche plus du naturel de celuy qui doit demeurer. Parquoy auſſi la groiſſe eſt plus ſalubre, ſi la fame conçoit ſur la fin de ſes moys, que ſur le point de les

auoir

auoir. Mais puisque la ſemance peut ſupprimer les menſtrues ſur la fin, ces mẽſtrues peuuet ils cauſer ces taches rouges? Non, a mon auis. car le ſang ne va pas a la ſemance, ſinon attiré, & il eſt attiré fort bellemant: ſauoir eſt, autant & a meſure q̃ la ſemãce le peut trãſmuer an ſoy, pour ſa nourriture & accroiſſemãt. L'anfant deia formé an fait de meſme. Et ne faut pas cuider, q̃ le ſang ſe ruë ſur l'vn ou ſur l'autre, ou qu'il ſe confonde & meſle auec la ſemãce, dont an quelque androit elle an ſoit tachee. Cela eſt trop erronee. Et quãd bien le ſang ſe verſeroit ainſi dãs la matrice, la ſemãce ne vaudroit rien, & ſeroit inutile a la concepcion. Dõt il ne faut rapporter aucunemãt ces taches au ſang menſtrual, qui ſoit an cours lors de la cõcepciõ. Dequoi dõc vienet elles? ce peut eſtre de quel que heurt, cõpreſſion, ou cõcuſſion, q̃

la

la mere aura eu, aucunesfois ſans y prandre garde, ne ſ'an auiſer. Touttefois les meurtriſſeures ne duret pas volontiers ainſi longuemant, ains ſe reſoluet ou ſuppuret. Ma-dame la Marechalle de Mõluc m'ha fait voir l'androit, ou ſa plus ieune filhe ha eu de ces rougeurs, & porté plus d'vn an apres qu'elle fut née. C'eſt à l'epaule gauche, de la largeur d'vn douzain. An fin la partie ſuppura : & l'vlcere fut long tams a guerir, pour raiſon de la mauuaiſe chair, qu'il fallut conſumer ou ſeparer auec des corroſifs. Eſt ce point dõc qu'an cet androit, le cors intemperé ſoit vicié d'vne morphee rouge, ainſi qu'il auient a pluſieurs long tams apres leur naiſſance? Car nottre cors eſt ſuiet à toutte ſorte de morphees & taches, an diuerſes parties : & ce à cauſe de l'alimant, ou de la complexion deprauee du lieu au-

auquel s'angendret ces taches. Pourquoy ne se fera il de mesme, a l'anfant dans le vantre de la mere, qui est plus tandre & d'aisee impression? N'est il pas suiet à morphees, & à tous autres maus, cõme celuy qui est né? Il pourra donc pour samblables causes, vènir à telle maladie & defedacion de sa peau.

QVATRIEME CHAP.

Pourquoy est-ce, que la fame conçeuant a la fin de ses fleurs, ou tost apres, volontiers deuient grosse d'un fils: & celle que sur le retour, d'une filhe.

LA proposicion n'est pas vniuerselle, ny de ce qu'auient touiours, mais le plus souuant, comme l'experiance de plusieurs le temogne. C'est a nous de randre la raison, qui an est

cauſe: & ſ'il y a lieu de ſ'arreter a ce propos: d'autant que cela peut ſeruir aus hômes, qui deſiret auoir des males, & pour leur ſeruice, & pour la ſucceſſion des biens, honneurs, & dignités, ou a cauſe des ſubſtitucions affectees aus lignes maſculines. & quand ce ne ſeroit que pour l'excellance du ſexe, il y a bien dequoy le deſirer. Car on eſt touiours plus affecciôné à ce qui eſt plus parfait, ou de ſoy, ou a nottre iugemant, auis, & appetit. Or ſans doute le male eſt plus digne, excellant, & parfait, que la femelle: temoin l'autorité & preeminance que Dieu luy ha donné, le conſtituant ſus la fame, côme chef & ſeigneur. Auſſi la femelle eſt comme vn defaut, quãd ne ſe peut mieus faire. Car nature pretand faire touiours ſon ouurage parfait & accomply: mais ſi la matiere n'y eſt propre, elle fait le plus ap-

pro-

prochãt du parfait qu'elle peut. Dõt si la matiere n'est assés propre & conuenable a former vn fils, ell' an fait vne femelle, qui est (comme parle Aristote) vn male mutilé & imparfait. Ainsi donc on desire par cet instinct naturel, plus des fils que des filhes, iasoit que tout est bon. Parquoy il seruira au public, de sauoir cette petite obseruacion, & la raison d'icelle. Il faut premieremant supposer, que la femelle etant plus froide & humide naturellemant que le male, se plait a samblable nourriture. car chacun est antretenu de ce qui repond à sa complexion. Donques la semance etant retenue dans la matrice, de soy indifferante à tout sexe (car la semance n'est masculine, ou feminine, ains apte à l'vn ou l'autre sexe) elle sera conuertie an cors male ou feminin, selon la disposiciõ de la matrice, & du sang

Liu. 2. de la gen. des animaus ch. 3. & liur. 4. chap. 6.

Voyés ce qu'an dit Galien au dernier ch. du premier liu. de la faculté des alimans.

menſtrual. Comme nous voyons le grain de blé & d'orge etre conuerty an yuroye, d'autres an auoine ſterile, & ainſi pluſieurs grains degenerer, a cauſe du tams pluuieus, & de la ſuperflue humidité de la terre : ainſi pour certain la ſemãce de l'homme, quoy que fut apte de ſoy à faire vn male, degenere ſouuant an femelle, par la froideur & humidité de la matrice (laquelle eſt appellee *champ de nature*) & par la trop grand' abondãce du ſang mẽſtrual, crud & indigeſt. Cela eſt volontiers ſur le point que la fame doit auoir ſes fleurs. car adõc la matrice eſt fort moite, de l'humeur qui croupit à l'antour d'elle, comme vn etang. Et au contraire, apres que cela eſt ecoulé, elle deuient ſeiche & plus chaude, ayant le ſang de meſme celuy qui eſt de reſte au cors. Dont à ce point, la fame eſt plus apte a con-

çe-

çeuoir vn fils, comme au retour de ses fleurs d'vne filhe. Il ne faut ia douter, que ne soit bien vray ce que i'ay dit, la semance estre indifferante aus deus sexes, mais que nature pretand touiours d'an faire vn male: comme celuy des conioins & accouplés, qui fournit plus de sperme, & du melheur, a la vertu formatrice. car la semance de la fame est an doute, si elle ha quelque part an cecy. Dont il s'ansuiuroit touiours generaciõ d'vn male, comme le bon fromant fait bon fromant, si le champ y etoit bien disposé. Car c'est le terroir, & la saison trop humide, qui fait degenerer le bõ grain an mauuais, ou moins bon. Les laboureurs sauet bien, que la semãce de peu a peu diminue sa forçe, & an fin s'abatardit, si on la continue à vn mesme terroir. Dont ils conseilhet de changer par fois la semance, & an

prandre d'vn autre lieu. Ainsi voyons nous qu'vne fame, qui ne faisoit que des filhes auec son premier mary, fait forçe fils auec le segond. & au contraire, l'homme qui n'auoit de sa premiere fame que des filhes, d'autant qu'elle alteroit la complexion de sa semance, la randãt plus froide & plus humide, ha de la segonde a-forçe fils. car le terroir y est propre, & s'accorde formellemant auec les qualités de la semance du mary. Mais il faut aussi antandre, que bien souuant la disposicion de la matrice, & du sang de la mere, est cause que la semance du pere phlegmatic, plus apte a produire filhes, que fils, conuertie an complexion plus tamperee, deuiendra matiere d'vn fils: car comme la terre peut ampirer & corrompre le grain: ainsi peut elle corriger son imperfeccion. Dont on voit souuant les fruits des ar-

arbres, plus beaus au terroir ou ils ont eté transplätés ou semés, que au lieu d'où ils ont eté prins. car ce nouueau terroir leur fait part de sa bõté. Ainsi est il de la matrice pure & nette, dessechee de son humeur superflu, & rechauffee (comme apres le flux menstrual) qu'ell' est plus apte a produire vn fils, si la semance y conuient bien de sa complexion.

CINQVIEME CHAP.

Contre ceus qui conselhet de cognoitre la fame durant ses fleurs, pour ne fallir de l'angroisser.

CE conseil n'est pas seullemãt deshonneste, & contre les bonnes meurs, ains aussi contraire à l'ordonnance de Dieu, qui le defand tres-expressemant, au Leuitique, chapit. 15. Et mesmes les fames n'osoint aller

au tample durãt leurs moys, etant tenues pour ſoulhees:& ceus qui ſ'obli oint de les cognoitre,polus& immõdes. Cela etoit defandu pour vne bõne conſideracion : non de peur que l'anfant conçeu durãt les menſtrues, fut lepreus ou ſuiet à ladrerie, comme pluſieurs cuidet: mais au contraire, par ce que la fame pour lors eſt inepte à concepcion, qui eſt la principale fin de la copulacion : & que c'eſt choſe ſale,indeſſante,& brutale, d'auoir a faire à vne fame durant qu'elle ſe purge. Que ce ne ſoit de peur que l'anfant ne ſoit ladre, nous l'auõs aſſés prouué, quand nous auons remontré aus deus precedans chapitres, que la fame ne peut conçeuoir durant ſes fleurs. Et voyla par conſequant refutee cette opinion & conſeil,qui n'eſt ſeullemant contre la loy de Dieu, & l'honneſteté, ains auſſi

con-

contre la loy de nature, & le deſſein qu'on ha. car on panſe d'angroiſſer mieus, & il eſt impoſſible: ſi ce n'eſt ſur la fin, comme nous auons dit au troiſieme chapitre. car adonc il eſt faiſable: mais plus honneſtemant & ſeuremant, quand la fame eſt bien eſſuyte. Car, comme nous auons remontré au prochain chapitre, la fame etant purgee & nette, ell' eſt plus habile à conçeuoir. Ainſi an voyons nous pluſieurs deuenir groſſes, bientoſt apres eſtre purgees medicinalemant pour quelque occaſion de maladie preſante, ou imminante, ſans que l'intancion du medecin, ou la leur fut, affin d'angroiſſer.

SISIEME CHAPITRE.

Contre ceus qui ne cesset d'ambrasser pour auoir des anfans : & les autres qui le font peu souuant, affin d'an auoir moins.

LE vulgaire ignorãt s'abuse an deus fassons contraires, contreuenant totalemant a son intancion: quãd les vns fort desireus d'auoir d'anfans, ne cesset d'ambrasser leurs fames le plus qu'ils peuuet. Les autres les epargnet, craignans d'auoir trop de menage. Les premiers se panset, que s'ils falhet à vn coup, les autrefois le reparet: & il auient tout autremant. car ce q̃ pourroit estre fait an vn bon coup, peut estre defait au retour. Et que plus est, quãd on y retourne ainsi souuant, mesmes sans y estre inuité de nature, la semance n'ha loisir d'etre bien elaboree & parfaite. dont elle n'est feconde & prolifique, ains inutile com

com' d'eau. Toute ſemance n'eſt pas conuenable a faire desanfans:il y faut deus condicions tres-neceſſaires.l'vne, qu'il y an ayt aſſez bõne quantité: l'autre,qu'elle ſoit bien cuite & digeſte, epaiſſe,gluãte,plaine d'eſpris fretilhans. Toutes deus manquet à ceus qui y retournet ſi ſouuant. car quand ils feroint les mieus nourris du monde (comme c'eſt vn metier qui veut bien viure : car Venus eſt froide ſans pain & vin,ainſi que le prouerbe dit) & les plus ſeiournés : il eſt impoſſible qu'il y ayt touiours prouiſion de ſemance,& que elle ſoit bien digeſte. Dont au cõtraire,les autres y auienet mieus,qui couchet moins ſouuant auec leurs fames.car ilsſont ce pandãt (ſ'ils ſont continans, & ne font l'amour autre part, cela ſ'antand) amas de ſemance, qui tout à loiſir ſe rand parfaite an bonté:de ſorte que au pre

mier

mier coup, ſi la fame y eſt diſpoſee, ils l'angroiſſet, au plus loin de leur intanciõ. Ainſi voit on pluſieurs fames ne releuer de geſſine, qu'elles ne ſoint r'angroiſſees: d'autant que le mary ha fait prouiſion de matiere, durãt trois ſemaines ou vn moys: & la fame ha la matrice bien repurgee: auſſi qu'elle, ayant eté mieus nourrie que de ſon ordinaire (ſur tout ſ'elle ha fait vn fils, qui cauſe volõtiers plus de ioye, que vne filhe) ell' ha de ſon couté accumulé beaucoup de ſa ſemance, qui la chatoulhe, & fait eſtre plus friãde du male, que n'auoit eté de long tams. Car durant la groiſſe, que ſa matrice eſt pleine, ell' ha moins de plaiſir à la copulaciõ. mais a la fin de la geſſine, la matrice tourne crier à la faim, & ha l'appetit plus grand, que au parauant. Voyla pourquoy la fame oblie facillemãt, emeuë de cette friandiſe,

les

les veus & proteſtacions, qu'elle ha fait lors de l'anfantemant, preſſee des douleurs : quand il faut randre gorge du plaiſir reſſu au parauant. Adonc elle voudroit ne faire plus d'anfans, deſire eſtre deſormais ſterile : & (ſi ſe pouuoit faire ſans autre mal) n'auoir plus les parties de copulacion. Mais quand delà a quelques iours, & ces douleurs, & les tranchees de vantre, & le mal des tetins eſt bien paſſé, le tout ſ'oblie, & la matrice cõmance a fretilher, antalantee du ieu d'amours: voire an eſt plus affamee que iamais, pour la friãdiſe goutee au parauãt. Et plus ancor, ſi l'accouchee ha eté bien accõmodee & ſeruie d'etuue, de bain, & autres gẽtilheſſes pour r'affermir le vantre, reſſerrer les cõduis, & reparer tout, de ſorte qu'il ſamble qu'on n'y ayt pas touché. Adonc vrayemant la fame eſt bien diſpoſte à conçeuoir.

On

On voit le ſamblable au retour du mary apres quelque voyage, que la fame deuiendra ſoudain groſſe: pour ce que l'hõme apporte bien dequoy, (ſ'il ha eté bon mary, & n'ha fait breche a ſon mariage) & que la fame ayant attandu longuemant, an eſt affamee. auſſi qu'au reuoir apres vn long tams, il ſamble, qu'ils ſe font l'amour, cõme le iour des noces. Par ces obſeruacions, & les raiſons deduittes, il eſt aiſé à comprandre, que qui le fait moins ſouuant, eſt plus aſſuré d'angroiſſer ſa fame: pourueu (cõme i'ay proteſté) qu'il n'alhe au change, & qu'il n'epargne ſa fame pour les com meres. Car ce ſeroit bien vn moyen, pour n'auoir guieres de menage, quand on ne ſemeroit an ſon champ, que de ſemance agannie & euanide, la melheur' etant amployee à l'exequucion de l'amour folle: où de fait

les

les mauuais marys apportet la creme de leur en-bon-point, & toutte leur galhardise, ne reseruant a leurs fames que le pain bis, & les fondrilhes du vaisseau. Ce sont de mechantes gẽs, adulteres, infames & vilains, auquels Dieu ne fait la grace de multiplier an belle lignee & anfans legitimes, vrais successeurs de leurs biens & honneurs: ains ramplisset leur maison de batardalhe, qui leur represante deuãt les yeus leur peché: duquel (s'ils ont quelque crainte de Dieu) ils doiuet auoir grand deplaisir & cõpunccion, auec repantance cõtinuelle, & an gemir du profond de leur cœur, cõme le bon Dauid. Mais au contraire, des anfãs legitimes, on an glorifie Dieu, & on s'y reiouyt ouuertemant, leur departant & biens & honneurs an grand contantemant.

SETTIEME CHAP.

Qu'il ne faut connoitre la fame auant dormir : & que pource les traualheurs ſont moins goutteus, & ont plus d'anfans

J'Ay deus choſes a remõtrer : pourquoy les traualheurs, cõme laboureurs & artiſans, ont communemant plus d'anfans, que les perſonnes d'etat, ou ſedantaires : & pourquoy ils ſont moins goutteus. Ie tayſe les autres cauſes de la goutte pour le preſant. icy, où ie traite de la generaciõ, il me ſuffit de faire antandre, que la goutte procede bien ſouuant de l'acte venerien, importun & intempeſtif. C'eſt quand on ſ'y adonne, auant que l'eſtomach ayt fait ſa digeſtion, apres auoir crapulé: comme font volontiers ceus, qui ſont par trop ſuiets &adonnés à volupté charnelle, luxurieus,

rieus, & palhars. A ceus là touttes heures ſont bonnes.c'eſt a dire, qu'ils n'obſeruet aucunes heures, qui etans pleins d'oiſiueté (qu'on appelle, *bon tams*) bien nourris du cors, maigres d'eſprit, vont cherchant telle occupacion, & ſe prouoquet, voire preſſēt & forçēt nature à cette folie, qui an fin coute bon. Car ils abreget leur vie de beaucoup, ainſi que les paſſereaus ſalaces & lubriques, qui viuēt peu:& ſe rādēt fort diſpoſés, anclins, & ſuiets à goutte, cholique, nephritique, apoplexie, paralyſie, trāblemant, & autres maladies de crudité: laquelle angēdre le phlegme, pere de tous ces maus. Et c'eſt d'autant que le palhard fait grand' perte d'eſpris, & de chaleur naturelle, an depandāt beaucoup de ſang, prochaine matiere de la ſemance. dont il ſanſuit, que les parties ſeruantes a la nourriture du

cors, ſont refroidies & affoiblies: & par conſequant ne peuuet faire bõne digeſtion. Et voyla quant a la frequã-ce, ou continuacion demeſuree de l'acte venerien: auquel ſont plus ad-donnés les gens qui ont autremant dequoy viure, & qui prenet le tams a leur plaiſir, q̃ les pauures traualheurs: qui ont plus a panſer dequoy ils vi-uront la iournee, que a faire l'amour. & le trauail d'alheurs les andurçit & rand plus fors: dõt ils ſont moins de-licats, & moins ſuiets a maladie. L'au-tre cõſideracion eſt, de l'heure: a rai-ſon de laquelle nous diſons, l'acte ve-nerien importun & intẽpeſtif eſtre cauſe de crudité, & foibleſſe d'eſto-mach: comme quãd on ſ'y abandon-ne bien toſt apres le repas, & a l'an-tree du lit: ainſi que font volontiers les oiſifs & ſedantaires. Au contraire, les pauures traualheurs, qui ſont bien
las

las de la iournee, ſoudain qu'ils ſont au lit, ſ'andormet: & ſ'ils ont a demander quelque choſe a leur fame, c'eſt apres le repos, ayans dormy, & fait digeſtiõ du ſoupper. An quoy ils ont plus de plaiſir, le font mieus à leur ayſe galhardemant: & anrapportet le proffit, qu'on doit pretandre de cett' acciõ naturelle: ſauoir eſt, qu'ils ſe leuet plus diſpos & allegres, la chaleur naturelle an etant excitee, non diſſipee ou affoiblie: & ſont plus aſſeurés d'angroiſſer leurs fames, ſ'il y a lieu. C'eſt pour venir a l'autre point, 2. Point.
de la pluralité des anfans, que l'on voit aus pauures traualheurs, plus q̃ aus riches & bien aiſes. La raiſon de cecy peut etre tiree, des propos que nous auons demontrés aus precedãs chapitres, cinquieme & ſiſieme: que la ſemance eſt plus feconde & prolifique. tant plus ſeiourne an ſes vaiſ-

ſeaus,& qu'elle n'eſt repãdue ou verſee prodigallemant. Ce qui eſt plus obſerué aus pauures traualheurs, chaſtes & continans pour la plus-part, tant du trauail, qui les amuſe alheurs, que de la pauureté, qui les fait contãter de leur ordinaire. Ainſi faiſans melheure prouiſion de ſemance, & l'amployãs mieus à propos, ils ne falhet guieres leur coup, ſi la fame en eſt capable. Voila commant ils ramplifſet la maiſon d'anfans : dont touiours ſont plus pauures, ſinon de cette grace & benediccion, que le Pſal-
Pſal. 127. miſte royal Dauid promet à ceus, qui craignet Dieu : lequel pouruoit a tout, de ſa largeſſe & prouidance. Voila auſſi commant, ils ſont moins goutteus, quant à la cauſe veneriene: & par meſme moyẽ, ſont des anfans robuſtes & plus ſains que les autres. Or qu'il ne falhe connoitre la fame auant

uant dormir, à l'example de ces bonnes gens, outre l'experiance du bon ſucces que i'ay deduit, & les raiſons alleguees, ie le veus preuuer & anſegner de plus pres.

Velher eſt vn' accion des vertus ou facultés animales, qui cauſe grãd' diſſipacion d'eſprits au plus oiſif du mõde: comme a l'excercice des ſans exterieurs (& ſur tout de la veuë) an quoy ſ'amployet beaucoup d'eſprits, comme auſſi au parler, & a tous mouuemans, negociacion, diſcours, panſemant, & paſſions d'eſprit, ſoit ioye ou riſee, ſoit triſteſſe, eſpoir ou crainte, & ſamblables accions ou paſſions, qui touttes font notable diſſipacion d'eſpris & du ſang ſutil, tandis qu'on velhe. Dont naturellemant on eſt an fin contraint de dormir: qui eſt ceſſacion & repos des funccions animales: affinque par ces treuues, on puiſſe

accumuler des eſpris,&an faire amas, pour fournir a vn' autre velhe. autremant le cors ſe fond & conſume,trãſit & extenue, d'autant que tout l'alimant, ou la plus part, ſ'amploye a la forniture des eſpris, pour exerçer la velhe. Si donc tout le velher eſt an diſſipacion d'eſpris,laquelle requiert & appelle la neceſſité de dormir, (qui eſt epargner, & ſe retirer de cette grand depance) & que d'alheurs l'acte venerien fait auſſi notable cõſumpciõ ou amploy d'eſpris:il eſt certain q̃ tel acte eſt fort mal a propos, ou(comme dit Celſe)pire de iour,& plus ſeur la nuit : mais c'eſt an condicion, comme le meſme auteur limite, que incontinant apres on ne ſ'adonne a velher,& a traualher tout anſamble. Car apres cet acte il ſe faut repoſer,&meſmes dormir ſi on peut, affin de n'antaſſer perte ſur perte d'eſpris

ſpris. Dont l'heure la plus conuenable eſt, apres le premier ſommeil, qu'on ha contanté nature, & ſatisfait d'vne bonne partie des eſpris diſſipés & depandus an la precedante velhe : & que le cors ha ſanty le proffit des alimans prins tout le iour. Ceſt alors qu'il faut ſe tourner deuers ſa fame, ſi on eſt inuité des egulhons de la chair : & bien-toſt apres ſe remettre a dormir, ſi on peut : ſinon, aumoins ſe repoſer au lit, & ſe recreer an deuiſant anſamble ioyeuſemant.

HVITIEME CHAP.

Commant ſe doit antandre, qu'vne heure plus-toſt, ou plus-tard, fait qu'on angendre fils ou filhe.

CE propos depand ancores des precedans, & meſmemãt de celuy, que nous auons diſcouru au qua-

trieme chapitre, où nous auons dit, q̃ la ſemance eſt indifferante aus deus ſexes. Ce que doit etre antandu, quãt à elle : car ſa differante complexion. la rãd plus apte a l'vn ou l'autre ſexe. cõme celle qui eſt chaude & ſeiche, volontiers ſe conuertit au cors maſculin, ſi elle rancontre le champ diſpoſé à cela meſme : & au contraire : ou pour l'alteracion que laditte ſemãce receura de la matrice, elle deuiendra (comme en degenerant du plus parfait) cors feminin. Si donques le cors du male requiert vne ſemance plus cuite, chaude & ſeiche, que celuy de la femelle : & que telle perfeccion & complexion eſt acquiſe par long ſeiour, & continuelle elaboracion (car tant plus que la ſemance ſeiourne an ſes vaiſſeaus, tant plus elle eſt digeſte, epaiſſe, gluante, & pleine d'eſpris) il ſ'anſuit bien, que ceus ſont plus

plus de males, qui y retournet moins ſouuant. & quant aus heures, que de cognoitre ſa fame des l'antree du lit, c'eſt plus pour faire des filhes, q̃ des fils. Car telle ſemance n'eſt pour lors ſi bien prouueuë de tout ce qui eſt requis a ſa perfeccion, com' elle ſera le matin, apres auoir bien repoſé. Dõt c'eſt l'heure plus propre a faire des fils, qui ſeront an outre plus galhars & robuſtes, comme nous auons dit de ceus des pauures gens. Mais (dirés vous) il y peut auoir de la ſemãce aus parties ſpermatiques, aſſamblee de plus long tams, que du iour meſme. Que plus eſt, de ce qu'on ha ſouppé, il ne ſ'an pourra faire ſemãce de tout vn iour. car il faut du tams aſſés aus conuerſions de la viande an chyle, puis an ſang, puis an ſperme. Donc qu'eſt il beſoin d'attandre ſimplemãt, que l'eſtomach ayt digeré? C'eſt d'au

tant

tant que la viande etant ancores dãs l'estomach, toutes les parties du cors s'an ressantet quelque peu, & sont cõme refocillees de sa vapeur. Dont elles se santet r'anforçees, mesmes auãt qu'il an soit fait du sang pour leur nourriture. Or cette vapeur recrudit aucunemant le sperme bien elaboré, de son premier rancontre. Parquoy il vaut mieus differer long tams apres le past, a cognoitre la fame, pour faire quelque bon ouurage, & angeandrer des fils, qui soint robustes : cõme i'ay dit des pauures gens. Il ne faut pourtant obijcer, que ceus-cy ont des filles aussi bien que les riches. car ils n'obseruet pas touiours la suditte reigle, de dormir & decliner auant que coniuguer. ains font an cela de grans desordres, mesmemant es iours de festes, que la plus part vont aus tauernes, depãdre a vn coup plus d'argent,

qu'ils

qu'ils n'ont gagné de trois iours : & bien ſouuãt ſ'an retournet fort yures. Dequoy ſi la fame ſ'auiſe, ou que luy reproche ſa bonne chere, ell'eſt batue : & puis a l'antree du lit, le bon homme veut faire l'apointemant. ou bien ſi la fame n'ha ſonné mot, le mary pour luy faire part de ſa bonne chere, l'ambraſſe plus amoureuſemãt que de coutume. Et voila où ſe forget le plus ſouuãt leurs filhes, de part Dieu. Et quand ils attandroint bien iuſques au lendemain de matin, parce qu'ils ont crapulé le iour au parauant, ils ne feroint guieres melheure beſogne, ſinon parauanture vne filhe plus robuſte : comme on an voit qui ſont hommaſſes, & ne leur manque que la barbe, ancor an ont elles quelque peu. De ce diſcours on peut ſuffiſammant antandre, pourquoy nous diſons volontiers, qu'vn'heure pluſtoſt

tost ou plus-tard, fait qu'on angendre male ou femelle. Nous antandons par *heure*, quelque porcion du tams, nompas precisemant la vint & quatrieme partie du iour naturel. cõbien que an cette signification etroite, le propos puisse estre vray. Car quelquefois il tient a fort peu de tams, q̃ la semance n'ayt son extreme cuitte & perfeccion : comme nous voyons des fruits cullis vn peu plus-tost, ou plus-tard : & des viandes q̃ nous cuisons au feu, & sur tout ez alambicacions & quintes-essances, qui an peu d'heure chãget de plusieurs formes, cors, & couleurs. Ainsi est il an nous du sang, pour la nourriture du cors, & de la semance, qui est le dernier ourage de l'ame ou faculté vegetatiue. Car c'est comme vn chief d'œuure an nature, d'auoir dequoy procreer son samblable, & par ce moyen perpe-

petuer ſon eſpece,la randant immortelle. Donques on peut bien dire, quand on voit quelque galharde filhe, de meurs & forçe plus virile que ſes conſortes ou compagnes,qu'vne heure plus-tard angẽdree,ell'eut eté vn garſon. com'au cõtraire,d'vn garſon mol & effeminé, que vn' heure plus-toſt, ce n'euſt eté qu'vne filhe.

NEVVIEME CHAP.

S'il eſt vray qu'vn homme vieus ne puiſſe angendrer des fils.

CEtte propoſicion ſeroit indigne de refutaciõ, veu qu'on voit pluſieurs fames anfanter males, ia ſoit que leurs marys ſoint vieus : n'etoit le ſoubſon qu'on peut auoir, & le doute, ſ'ils ſont bien legitimes, & non ampruntés d'vn ieune amy. Dont pour ſauuer & deffandre

lhonneur des honneſtes fames, qui ſont bien ſouuãt à tort ſoubſonnees, d'auoir quelque galhard hõme à leur commandemãt, qui ſuplee au defaut du mary vieus: d'autant que l'ignorãt vulgaire ſ'eſt perſuadé, vn velhard etre totalemant inepte a angẽdrer des fils, dont ſi on voit autremant auenir, il y a doute ſi c'eſt point de l'amprũt: ie ſuis contant de rabbatre & ranuerſer cette fauſſe opinion. Rien ne me proffiteroit de poſer vn fondemant, ſur l'obſeruacion & preuue de pluſieurs, qui ont eu des fils à l'endernier: & que leurs fames ont touiours vecu an tres-bonne reputacion. nompas meſmes quand on an mettroit le doit au feu, ſi on etoit auſſi aſſuré qu'il ne bruleroit pas, comme l'on croit aſſuremant qu'elles ont touiours eté biẽ chaſtes & loyales a leurs marys. Car ceus contre qui ie diſpute, an douteront,

ront, ſi bon leur ſamble: & diront, qu'elles peuuet auoir eté ſi diſcrettes, ſecrettes, accortes, & ruſees, qu'ō ne ſ'eſt onques apperçeu, qu'elles rompiſſet leur mariage. Dont elles ſont tenues an reputacion des plus chaſtes qui ayt iamais eté. & q̄ quant a eus, ils le veulet bien ainſi croyre: mais qu'ils deſiret ſauoir par viue raiſon, commant il eſt faiſable, qu'vn hōme vieus (qui eſt communemant froid, phlegmatic, & catharreus) puiſſe angendrer vn fils. car des filhes on l'accorde, tant qu'il peut angendrer. Ie ſay bien qu'il y a aſſés de mechantes & vilaines fames, qui prophanantes le ſacré mariage, n'ont pas honte d'aller au chāge, & dire, qu'vne fame de bon eſprit, n'eut iamais faute d'heritier. car ſi ſon mary eſt impuiſſant, elle ſe prouuoit d'vn gentil compagnō, qui l'accommodera d'vn fils: lequel

quel heritera aus biens du pere, ſous ſa conduite & nourriture: & ſ'il vient puis a mourir, tout ſera de la mere. Or ie ne parle point pour ces bagaſſes: ie veus ſoutenir ſeullemãt le party des fames de bien, & oter ce blame, ou la ſuſpicion qu'on peut auoir d'elles a tort & ſans cauſe. Ie repons, que le velhard peut naturellemant angendrer vn fils, pour deus cauſes aſſés frequantes. L'vne eſt, que la ieuneſſe de ſa fame peut corriger & contamperer la ſemance du velhard: de ſorte qu'elle deuiendra apte a former vn cors male: comme nous auõs anſegné au quatrieme chapitre. Poſons que la fame ſoit de complexion chaude & ſeiche, ayãt la matrice bien nette, le ſang ſutil & bilieus. De ces condicions & qualités, la ſemance de l'homme receura telle alteracion & trampe, qu'il an ſera angendré vn bõ

male

male. Et qui an peut douter? Ie veus ancor, que la fame tire ſur l'age: elle peut neantmoins etre de telle complexion, que ſa matrice corrigera la froide ſemance de ſon mary. Ie laiſſe a par, ce que les bonnes fames, deſireuſes d'auoir anfans, quand elles an ſont fruſtrees par quelque ampechemãt naturel, amployet toutes les herbes de la S. Ian, pour echauffer leur matrice. Ie viens a l'autre cauſe non moins frequante: c'eſt, la diſpoſicion du velhard, qui peut eſtre ſaine & galharde: comme on voit des Septuagenaires, & ancor de plus vieus, qui font des effors corporels, & des bras & des iambes, qu'vn autre de quarãte ans n'y pourroit auenir. Pourquoy ne peut il eſtre auſſi vigoreus des parties genitales, comme des autres mãbres? Il y an ha qui ont plus de forçe an quelques parties, que aus autres.

Qui eſt fort de bras,& foible de iambes: qui au contraire, qui eſt fort de teſte comme vn bœuf (ancor qu'il n'ayt des cornes) qui des epaules ſur tout: pourquoy ne ſera auſſi quelqu'vn plus fort de la brayete, que de ſes autres mambres, de ſorte que ſa plus grand vigueur ſera reduitte là? Mais quoy? ne voit on pas des velhars fort choleres & roides, peu ou point catharreus & phlegmatics, bien coulorés & an bon point? A quoy tient il qu'ils n'ayet quelque coup de la ſemance chaude& ſeiche, pour angendrer vn fils? Aioutés y, ſi vous voulés, cõme i'ay dit des fames, qu'il vſe des choſes echauffantes, communes aus velhars: epicerie, vin peu trampé, & ſamblables. Ie panſe qu'il pourra rancontrer quelquefois, auec ſa bonne fame, qui y ſera bien diſpoſee, d'auoir ſemance propre a vn male.

Aiou-

Aioutés moy ancores a ces raisons, que le velhard plus sage & prudant qu'il n'ha eté an sa ieunesse, fait moins souuant ce metier là: depuis que la fureur iuuenile ha fait son cours, & les eguilhōs de la chair sont rebouchés. Il se cōtante le plus souuant de beser, manier les tetins, chatoulher le vantre de sa fame, & faire autres caresses, mignardises, & antretien amoureus. Au reste, le Calandrier est obserué de point an point: c'est, de non coniuguer es iours caniculiers, aus mois qui n'ont point de R. an tams sec, & quand il gele: aus quatre quatiers de la Lune, tout le Caresme, & autres iours de ieusne: les festes de grand' deuocion, comme des festes naus, & celles de nottre Dame, & des autres vierges, des Apostres, des Saints martirs: item les vandredis & samedis, qu'on ne mange pas de la chair. Tel-

lemãt qu'il n'y a guieres de iours bõs pour luy (ou pour sa fame, à mieus dire) que la veilhe des Roys, le ieudi & mardi gras, trois ou quatre iours apres Paques, & la S. Martin. Dont il auient, que la semance seiournãt plus de tams an ses vaisseaus, est souuant plus elaborée & digesté à vn vieus homme, qu'à vn ieune. Et de fait, on an voit assés, qui an ieunesse & es premiers ans de leur mariage, ne faisoint que des filhes, & à l'andernier font des fils. Pource que quand les fers etoint plus chaus, ils ne cessoint de battre sur l'anclume, & ne faisoint riẽ de parfait. Depuis battans au froid, il font besogne plus serree, & de plus forte trampe. Ainsi ne faut calomnier les bonnes fames, qui font des anfans males a leurs marys veilhars. Mais il faut qu'elles soint sogneuses de leur honneur : autremant, pour peu d'occasi-

casion que elles donnet aus gens, de panser qu'elles sont amoureuses, cela est tout persuadé.

DISIEME CHAP.

Pourquoy dit on, que lhomme peut angẽdrer, tãt qu'il peut leuer vn quarton de son: & s'il est vray, que ceus qui ont les yeus anfonçés, ont eté angendrés d'vn vielhard.

CE propos vulgaire nous sert de cõfirmacion au precedant, quãd le peuple reſſoit & admet, qu'vn hõme peut angendrer, pour vieus qu'il soit, tãt qu'il peut leuer de terre, sans ayde d'autruy, le quart d'vn setier de son: qui est matiere fort legiere, tellemant qu'il ne faut beaucoup de forçe à le pouuoir leuer. Parquoy on signifie de cette comparaison, que l'homme fort vieus peut angendrer: & par consequant, sa fame sera tenue pour chaste, qui luy fera des anfans.

Liu.7. cha. 16. Ariſtote an ſes politiques, eſtime que l'homme continue de pouuoir angẽdrer, iuſques à ſoixante dix ans : & la fame de conçeuoir, iuſques à cinquãte. Ceſt pour le plus commun & ordinaire. car on voit quelquefois la fame paſſer ledit terme. lequel ne peut eſtre limité que de ſes fleurs. Toutefois Elizabeth, mere de S. Ian Baptiſte, conçeut n'ayant plus ſes fleurs. mais ce fut miraculeuſemant, cõme nous dirons au 3. liure. Naturellemãt la fame ne peut conçeuoir, ſinon tãt qu'elle ha ſa purgacion naturelle, qui continue a quelques vnes outre cinquante cinq ans. Samblablemant on ha veu des hommes, qui a ſeptante cinq, & plus tard, ont eu d'anfans, ſans aucune ſuſpicion qu'ils leur fuſſet attribués. Et de fait, il y a des hommes plus verds & vigoreus à ſeptãte cinq ans, que pluſieurs autres à ſoixante.

An S. Luc 1. chap.

Trem. cha.

On

On an voit ez montagnes de Viuares, du Dauphiné, & autres lieus penibles, où les gens viuet fort ſobremant & laborieuſemant, partie de leur coutume, partie contrains de la neceſſité, viuans an bon air, de bonne eau, pain de mil, chatagnes, legumes, lard & fromage pour la plus part, exceder les cent ans. I'an ay veu de ſix vints & dauantage, comme ils prouuoint par les contrats de leurs mariages. Et bien? celuy qui doit viure cẽt ans, auec força de traualher touiours quelque peu, & aller ſans baton, n'eſt il pas ancores galhard à quatre vints ans? Et ſ'il rancontre vne goujatte qui ſoit diſpoſte & amoureuſe, ne pourra il l'angroiſſer, puis qu'il peut ancor labourer? Il n'y a aucun terme prefix, qu'on ne puiſſe outre-paſſer. car les ans ne ſont certaine limitaciõ: c'eſt la diſpoſicion du cors, & ſon vſa-

ge, comme d'vn habilhemant, lequel on tient pour vieus, quand il est fort vsé, ancor qu'il n'y eut trois ans qu'il est fait: mais on l'ha tant porté & vsé qu'il montre les dans, n'ha plus que la corde, & se dechire aisemãt. Au cõtraire, il y aura vn abilhemant fait deuant 25. ans, cõme pour les nopces, qu'on iugera tout neuf, parce qu'il ha eté bien conserué, est bien antier, & non vsé. De mesme on peut dire veritablemãt, vn homme estre vieus, qui est fort vsé, cassé, & rompu, quand il n'auroit pas quarante ans: & vn autre de soissante ans sera dit ieune, & fort neuf, quãd on le verra bien antier, ou peu vsé. Les annees qui ont couru, n'y font pas tant que l'vsage. D'où ie panse qu'est venu le commun dire, quãd on s'anquiert de l'age d'vne persone, que les annees sont pour le loage des maisons, & des chambrieres. Car il

sert

ſert bien a tenir conte des annees pour le payemant du loage: mais à l'age des hõmes, les ans ne ſont rien, au pris de l'etat & diſpoſicion preſante, qui fait plus ou moins durer la perſonne. La vielheſſe propremant, eſt l'vſage du cors: qui auient principalemant du trauail de l'eſprit, facheries, & grans maniemans, auec vn oiſiueté du cors, ou labeur exceſſif. Car l'vn romt & caſſe, l'autre moiſit le cors. Ainſi voit on les courtiſans bien toſt vſés & anuielhis, pour le courir des poſtes, eſtre le plus ſouuant de bout (qui laſſe fort les iambes) ſans bouger d'une place, velher longuemant, manger an courant, n'auoir point d'heure a leurs repas, cheuaucher ſans ſelle a tout propos, & autres tels trauails intampeſtifs, importuns, & ſans raiſon.

Puis

Puis les martels an teste, les ialousies & defaueurs de Cour, qui leur rompet la ceruelle d'ambicion, & l'auarice qui leur ronge le cœur : l'anuie & la dissimulee inimitié, calomnie, detraccion, supplantacion, & autres vices de Cour, qui consumet leur antralhes. Qui pourroit viure longuemant, & etre tard vieus, an telle captiuité & vie si miserable? Ceus aussi qui viuet sedantairemant, cõme gens de lettres & de finances, sont tantot vieus, c'est a dire vsés, à faute d'exercice, & pour le trauail de l'esprit. Car d'oisiueté le cors se chansit, comme vn abilhemant qui n'est euanté par fois: & l'esprit traualhãt mine le cors. Au contraire, le paysant viuant touiours an air libre, & traualhant de certaine mesure, sans exceder, ny se contraindre, prenant ses repas & repos touiours a mesme point, son esprit asseu-

ſeuré & quiet, ſans paſſion qui le traualhe, ſe conſerue fort longuemant an integrité & de cors & de ſans : tellemãt que a ſoiſſante ans, voire a ſoiſſante dis, il eſt plus robuſte, plus adroit & diſpoſt, qu'vn citadin a quarante ans. C'eſt, qu'il portera plus de peine, courira mieus, verra ſans lunettes, aura touttes ſes dans, mangera de bon appetit, & digerera les viandes plus groſſieres : ne ſera catharreus, goutteus, ny autremant ſuiet a maladies. Et qui pourra doutter, que tel ne faſſe ancores longuemãt des anfans? Pour fin de ce propos ie concluray, q̃ la force de l'homme, touchant la generacion & autres accions, ne peut etre iuſtemant limitee à l'age, lequel n'eſt que certain nombre d'ans : ains a la complexion & bonne habitude, qui a quelques vns dure fort longuemant. Quant a l'autre propos qu'on
dit

dit, ceus qui ont les yeus anfoncés, auoir eté angendrés d'vn velhard, il n'est pas asseuré. car on voit an plusieurs du contraire. Bien est vray, que si le pere etoit vieus, non seulemant d'age, ains aussi de complexion & indisposicion, sa semance ha eté moins succulante. Dont aussi le cors de l'anfant an doit estre plus menu & valetudinaire. Or vne des plus grandes cognoissances que l'on ait de l'ambompoint, & ferme santé, est cõmunemant aus yeus: lesquels changet facilemant pour diuerses disposicions, tant ils sont mols & tandres. Et pourtant ez maladies on y ha grãd egard, pour iuger de la vie, ou de la mort. Car ceus qui sont fort consumés & apauuris de lhumeur radical, comme les hectics, ils ont les yeus anfoncés, a cause de leur grand siccité. An plusieurs bestes qu'on mange, nommemant

mãt au cheureau, on iuge de leur ambompoint ſeulemãt a leurs yeus. Ainſi il eſt bien vray-ſamblable, que l'anfant pour eſtre né d'vn vielhard, aura les yeus plus anfoncés, comme auſſi tout le cors plus greile & moins ſucculant, ſi tel ha eté ſon pere. Mais cõme i'ay dit, il y a aſſés de vielhars qui ſont galhars & robuſtes, ſucculans & abondans an humeur radical. Et il y a pluſieurs hommes ayans les yeus anfoncés, qui neantmoins ſont bien ſains, pleins de bon ſuc, gros & gras, que l'on ſait biẽ d'alheurs n'auoir eté angendrés de parans vieus. Dont il faut rapporter la cauſe de telle anfonçeure a vn' autre raiſon, que ie reſerue a noz ecolles, ſur ce que Galen an ha dit an ſon liure intitulé Art petit, ou Art medicinal.

VNZIEME CHAP.

Abus des fames qui ſe bagnet touttes pour angroiſſer : & de celles qui auec cinq cens diuers remedes n'y peuuet auenir.

LE vulgaire ignorant ha opinion, q̃ les fames ne ſont ſteriles, ſinon pour vne occaſiō : qui eſt, la froideur de leur matrice. Dont pour deuenir groſſes, elles ſe bagnet & rebagnet ſouuant, de certaine decoccion de touttes herbes chaudes qu'elles peuuet recouurer : & ſont pour la plus part, celles de la S. Ian, dont les bonnes fames ſe çeignet auſſi les reins à ce iour lá, deſdittes herbes, comme ayans proprieté de les randre ou antretenir fecondes, meſme etant miſes par deſſus la robbe. Or l'abus de ſe bagner ainſi touttes, eſt fort groſſier, d'autant que touttes n'e ſont pas ſteriles a raiſon de la froideur, ou ſuperflue

flue humidité de leur matrice, laquelle soit cause, que la semance n'y peut arrerer, ains bien souuant c'est tout le contraire, que leur matrice est trop chaude, & qu'elle brule ou rotit la semance : ou bien dissipe, consume & resout sa plus sutile & vaporeuse sustance, principale porcion d'icelle: dont elle demeure euanide & agannie, inepte a la cōformacion du cors, & comme telle est tantost reiettee. Cette disposicion est fort commune a celles, qui sont d'inclinacion palhardes & lasciues, insaciables, gouffres de sperme, qu'on dit chaudes cōme des chienes, & que si n'etoit quelque peu de respect, courroint & prandroint les hommes à forçe, tant sont echauffees an leur harnois, qui leur prurit continuellemant, & est souuāt tandu comme le mambre viril. Telles bagasses escauffadasses (comme on

on dit an Languedoc) n'ont garde d'angroiſſer. Il leur faudroit vne pinte de ſemance a chaque fois, pour etaindre ou moderer ce feu, & deſalterer leur matrice. car les petis coups que peut faire vn homme, n'eſt qu'allumer d'auantage, cõme vn peu d'eau an la fournaiſe de charbon: & les altere touiours plus, comme le febricitant qui ne boit qu'vne gorgee, dont il eſt touiours a recommancer. Et ſi a tels abiſmes de ſemance, qui l'anglou tiſſet & abſorbet goluëmant (à raiſon de cette grand ardeur vorace & inſaciable) on ordonne des bains chaus, n'eſt ce pas mettre d'huille au feu, les faire courir les rues, & anrager de telle ſoif, an dangier de ſe ietter dans vn puis? Il faut donc ſauoir diſcerner & diſtinguer les cauſes de la ſterilité aus fames, pour n'ampirer leur indiſpoſicion: qui requiert remedes contrai-
res,

res, affin de attamperer leur matrice. Ell' est le plus souuant trop froide,& etaind la semance: autrefois trop humide, qui l'amortit aussi, la noyë, & reiette bien tost. autrefois seiche & aride, comme terre sablonneuse, defalhant an humeur, & partant sterile. autrefois chaude & brulante, qui rotit & grilhe la semance, de sorte que elle ne se peut etandre, ny appliquer & attacher cõtre telle matrice. Celle qui est froide & humide, requiert tels bains qu'vset volontiers les fames. La seiche an est offancee, & ancor plus celle, qui est trop chaude, où il conuient raffraichir & humecter, nõpas echauffer d'auantage, cõme fait indifferammant le vulgaire à touttes complexions. Il faut aussi bien obser-ver, s'il tiẽt point au mary: car an vain on traualheroit apres la fame, & tous les bains du monde soint naturels,

ſoint artificiels, n'y feroint rien. Et voila an quoy ſ'abuſet fort ſouuãt les fames, qui reiettet ſur elles tout le defaut: comme ſi tout homme etoit capable d'angẽdrer, & qu'il ne tint qu'à la fame. C'eſt autant que d'accuſer la terre a tout propos, qu'elle ne frutifie de la ſemance, qu'on y aura ietté. Ne peut il etre, que ce n'eſt la faute de la terre, qui ſera bonne de ſoy, & bien cultiuee, femee, arrouſee: ains de la ſemance, graine ou fruit, qui eſt euanide, aganny, euanté, corrompu, ou trop vieus? Ainſi la matrice peut eſtre bien diſpoſte, & la fame capable de conçeuoir, mais on n'y met rien que valhe: ou ſ'il eſt bon, ne cõuient a la complexion de cette-cy. a vn autre reuiendroit mieus. Comme auſſi pluſieurs graines & fruis ne vienet ou frutifiet an tout terroir, quoy que la graine ſoit an ſa perfeccion, & la ter-

re fort bõne : mais ne ſ'accordet pas ou le Soleil n'eſt aſſés puiſſant an ce lieu : l'air y eſt trop froid. De meſme il y a diuers ampechemans, ores du couté du mary, ores du couté de la fame : & pluſieurs fames conçeuroint d'vn autre mary, & pluſieurs marys angendreroint auec vne autre fame. & toutefois on veut touiours qu'il tienne a la fame, qu'elle n'ayt des anfans, ſinon que le mary fut vieus. Et pour cette opinion, il y a de bonnes fames, infinimant deſireuſes de conçeuoir, qu'y font toutes les receptes du monde, racionelles & ampiriques, ſans iamais ceſſer. an quoy elles ſ'abuſet grandemant, & bien ſouuant corrompet leur complexion, qui n'eſt autremant vicieuſe, ains tardiue a porter anfans. Mais elles n'ont pas la paciance d'attandre leur terme naturel, & veulet dans vn

an ou deus, qu'elles ſont mariees, auoir des anfans, com' elles voyet à plu ſieurs autres. Et ne ſait on pas, qu'il y a autant de complexions differantes, que de viſages? Les beſtes & les arbres an general, portet plus-toſt fruit que les hommes: touttefois il y a de beſtes, qui ne portet auãt quatre ans, d'autres auant ſis, dis, douze, &c. Des arbres auſſi, les vns portet du premier an, les autres beaucoup plus tard: & dit on, que la palme ne porte fruit qu'elle n'ayt cent ans. Qui voudroit contraindre les plantes & les beſtes d'auancer leur terme ordonné de nature, il ne feroit ſinon les corrompre, & n'auanceroit rien. De meſme eſt il des hommes, qui ont autant de diuerſité antre eus, qu'il y a antre tous les autres animaus, comme ie remontreray amplemant au troiſieme liure. Dont bien ſouuant les fames an vain

Voyés le ſegond chap. du tiers liu.

ſe

ſe traualhet de tãt droguer leur cors: & que pis eſt, il leur auient quelque fois de tant broulher les cartes, que meſmes au tams qui leur etoit prefix de nature, elles ne peuuet conçeuoir: d'autant que an cet age là, elles ne ſe treuuet de la cõplexion qu'elles deuoint etre, pour conçeuoir adonc. Il y a auſſi vn autre erreur: qu'elles y font tant de receptes, que l'vne gate l'autre: & que, ſ'il y an ha quelque vne de bonne par rancontre, elles ne peuuet attandre ſon effet: ains paſſet à vn autre, ſi ne vienet groſſes incontinant. Leur pauure cors eſt tant altéré & broulhaſſé d'vn chaos de medecines, & l'eſprit ſi agité d'eſpoir & deſeſpoir, deſir & defiance, que la ſemãce n'y trouue port aſſeuré, ni a ſon gré,

DOVZIEME CHAP.

Sauoir-mon, ſi vn ladre confirmé, ou vn veroulé, peut angendrer des anfans ſains.

IL y a pluſieurs qui doutet là deſſus: les autres croyet totalemant, que les anfans des ladres & des veroulés, ſont ineuitablemant tels. La verité du fait importe grandemant, & a la politique, & a l'œconomie. car l'alliance de ceus qui ſont ainſi tachés de leurs parans, doit eſtre fort ſuſpecté: & leur educacion ou nourriture doit eſtre plus exquiſe & exacte, que de ceus qui naiſſet de parans ſains. Comme an touttes maladies hereditaires, epilepſie, phtiſie, ou vlceraciō de poumon, nephritique, gouttes & ſamblables, il faut auoir ſoin des anfans, & les faire viure de certain regime ordonné par le medecin, aus fins que telle inclinacion & diſpoſicion natu-

naturelle ne ſorte à effet: ou ſoit pour
le moins plus legiere: & etant ainſi
rompue, ſ'etaigne an ſes premiers an-
fans, ſans paſſer iuſques aus neueus &
riere-neueus: comme elle fait, ſi des
premiers & ſegons on n'ha prouueu
a leur etat. Or quant aus deus parties
de la queſtion propoſee, i'ay ſatisfait 1.
a la premiere (qui eſt du ladre confir-
mé) au dernier probleme de la troi-
ſieme partie, de mon traité des arc-
buſades: ou i'ay conclud, apres auoir
agité le propos affirmatiuemant &
negatiuemant, que touiours le mor-
tier ſant ou peu, ou prou, aus aulx:
parquoy leur alliance eſt dãgereuſe.
Quant a la ſegõde, qui eſt du verou- 2.
lé, ce n'eſt pas ſi grand cas, il ſ'an faut
beaucoup, de tant que la verolle eſt
mal plus legier, que n'eſt la ladrerie:
& meſme que c'eſt vn mal etrangier,
qui ſ'an va diminuant de peu a peu:

tellemant qu'a la longue il ſe perdra du tout (ainſi q̃ ie prouueray alheurs) ou il ne ſera plus qu'vne ſimple rogne, laquelle eſt auſſi mal cõtagieus. Pour maintenant, la verolle eſt auſſi gueriſſable, que pluſieurs autres maladies : ce qu'on ne peut dire de la ladrerie, de tout an tout incurable, ſi ell' eſt confirmee. Si donc la verolle eſt gueriſſable, & pluſieurs an gueriſſet parfaittemant, il eſt certain que les anfans conçeus quelque tams apres la gueriſon du pere & de la mere, ne s'an reſſantiront aucunemant. Mais il faut que les parans ſoint bien guerys : com'ils peuuent eſtre facillemãt, ſ'ils ſont de bonne complexion, qu'ils n'ayent guieres porté le mal, & ſoint panſés doctemant, prudammant, & diligẽmant, ainſi que nous remontrerons au 6. chap. du 21. liure. Tels etãs vne fois guerys, auront deſormais

leur

leur ſemãce autãt pure & nette qu'au parauant. Cela eſt trop certain : mais il me ſamble qu'on demande, ſi les hommes qui angendret, ou les fames qui conçoiuent, durant qu'ils ont la verolle, & n'an ſont bien guerys, peuuet angandrer des anfans qui ſoint ſains. Ie vous dirai : il y a de verollés qui n'ont pas grand mal : & d'autres qui l'ont tout au dehors, à cauſe de leur complexion robuſte, qui chaſſe loin des parties principales toute la malice du mal : dont les bras & les iambes an andurent quelques gouttes, ou vlteres. Si le mal eſt plus exterieur, il peut eſtre que la ſemnnce n'ã ſera pas infecte, comme quand le mal eſt plus caché & profond, qu'on dit auoir penetré iuſques aus mouëlles. Dauantage, ſi l'impreſſion de la mauuaiſe qualité verolique, eſt legiere an la ſemance du pere, elle peut etre

tre etainte an la matrice, pour la bonne trampe que luy donne la mere, l'adoucissant de sa semance, & du sang copieus, qui peuuent dominer sur laditte qualité, & l'aneantir totallemãt. Dont aussi la fame est souuãt exampte de la verolle, que son mary lui communique: mais ell' n'y est apte, & resiste au mal, que sa bonne complexion dompte. Ainsi il est possible que l'homme verollé, nompas à vint & quatre quarats, & qui tombe an pieces, mais qui ne l'est qu'hõnestemãt, angẽdre des anfans sains, au-moins non verolleus. Car ils peuuet estre autremant valetudinaires & debiles, qu'on dit an commun langage, estre mal sains.

FIN DV SEGOND LIVRE.

TROISIEME LIVRE DES ERREVRS POPVLAIRES, TOVCHANT LA GROISSE.

PREMIER CHAPITRE.

Commant ſe peut faire, que d'vne vantree la fame porte neuf anfans.



V païs d'Agenois y a vn' illuſtre maiſon de Beauuille, iadis fort opulante, & de grand etandue an biens & honneurs : de laquelle eſt ſortie la tres-vertueuſe Dame, auiourdhuy fame du tres-heroïque, tres-valhant & hardy Capitaine, renommé par tout le monde, meſſire Blaiſe de Monluc, tres-

tres-digne & meritant Marechal de France. On tient pour vraye hiſtoire, que l'ayeule de laditte Dame, fit d'vne vantree neuf filhes, qui touttes furet mariees, & euret des anfans. La mere, & leſdites filhes ſucceſſiuemãt, furet anterrees a S. Crepaſi, egliſe collegiale d'Agen, batie & fondee de laditte maiſon de Beauuille: la mere ayant fait dreſſer ſa ſepulture au cymitiere ſur vn portail, antre les neuf, qu'elle fit auſſi pour ſes filhes, an memoire de cela. I'an ay veu ancor quelques vnes, etant à Agen l'an mil cinq cens ſeptante ſept, an la ſuditte Egliſe: les autres ont eté ruinees par les guerres ciuiles. L'hiſtoire eſt telle: madamoyſelle de Beauuille auoit vne garſe belle & galharde, de laquel le ſon mary ſambloit eſtre amoureus. Elle pour ſ'an defaire plus honneſtemant, la marie. Cette garſe de la pre-

miere

miere groiſſe fait trois anſans : dequoy la Damoyſelle print phantaſie, que ſon mary y auoit participé : ne ſe pouuant perſuader, qu'vne fame d'vn ſeul homme peut cōçeuoir tel nombre d'anfans. Dont elle redouble ſa ialouſie, & quoy qu'on luy ſçeut remontrer au contraire, ſe print a diffamer & haïr d'auantage la pauure garſe. Auint que la Damoyſelle fut groſſe delà a quelque tams, & tant groſſe qu'elle enfanta neuf filhes. Ce qu'on interpreta, eſtre d'vne punicion de Dieu, affinque elle eut honte de ſa calomnie, puis qu'on luy pouuoit obiecter vne plus grande faute, comme d'auoir palhardé auec pluſieurs. car elle ſoutenoit touiours opiniatremant, que d'vn homme on ne pouuoit conçeuoir, au plus haut que deus anfans, comme l'homme n'ha que deus genitoires.

Ainſi

Ainſi fort honteuſe, craignant la diffa
macion, & condamnaciõ par ſa pro-
pre ſantance, fut tellemant tantee du
mauuais eſprit, qu'il la conduit à ce
deſeſpoir, de faire noyer les huit de
ces filhes, & n'an retenir qu'vne : ayãt
la choſe ſecrette, antre la ſage fame &
vne chambriere : a laquelle fut don-
nee cette mauditte commiſſiõ. Mais
Dieu qui preſerua le petit Moïſe de
ſamblable mechief, voulut que le ma-
ry reuenant de la chaſſe, rancontra la
chambriere : & decouurant le fait,
preſerua ſes filhes innocentes de
mort: les fit nourir au deſceu de la me
re, & au bapteſme, les nomma toutes
d'vn nom, a ſauoir Bourgue : comme
auſſi la neufieme, que la mere ſ'etoit
reſeruee. Puis quand elles furet gran-
dettes, les fit venir an ſa maiſon, tout-
tes abilhees d'vne etoffe & ſambla-
ble faſſon : ayant auſſi fait abilher de
meſme

mesme celle de la maison. Etans mises ansamble dans vne chambre, il y fait venir sa fame, accompagnee des parans communs & familiers amis: & luy dit, qu'elle appella Bourgue. A cette appellacion, chacune des neuf respōdit. Dequoy la mere bien etonnee, & plus ancor de les voir autant samblables de talhe, de face, contenance & vois, que d'abit, fut confuse an elle mesme: & soudain le cœur luy dit, que s'etoint ses neuf filhes: & que Dieu auoit preserué les huit, qu'elle auoit exposees, & cuidoit estre mortes. Dequoy le mary l'eclarcit mieus, luy reprochant deuant toutte la compagnie, son inhumanité: & remontrant, que se pouuoit estre auenu, pour la confondre de la mauuaise opinion qu'elle auoit touiours eu de luy, a l'androit de sa garse. Voila a peu pres commant on le recite. Presque sam-

ſamblable eſt le fait des Porcelets de la ville d'Arles an Prouance, d'où eſt ſortie la noble maiſon de Conuertis: leſquels furet ainſi nommés, parce q̃ la chambriere qui portoit noyer les huit, etant rancontree du mary, diſoit que c'etoint porcelets, qu'elle alloit noyer : d'autant que la truye n'an pouuoit tant nourrir. Et an memoire de celà, ils furet nommés Porcelets. & ont vne truye pour armoiries. On dit que ce fut, par l'imprecacion d'vne pauure fame, qui demandoit l'aumoſne a la dame de la maiſon, laditte fame etant anuironnee de pluſieurs ſiens petis anfans. Ce que la dame luy reprocha. comme procedant de laſciuité, & d'eſtre trop adonnee aus hõmes. Lors la pauure fame, qui etoit fame de bien, fit cette imprecacion (com' lon dit) que icelle dame peut angroiſſer d'autant d'anfans, qu'vne

truye fait de petis. Et qu'il auint ainsi par le vouloir de Dieu pour montrer à la noble Dame, qu'il ne faut imputer à vice, ce qui est d'vne grand' benediccion. On an dit autant de la magnifique casade della Scroua a Padouë : qui porte an armoiries vne truye, an Italien ditte Scroffa, & an langage corrompu Scroua, sournom de laditte familhe. On lit aussi ez annales de Lombardie, que du tams d'Algemont premier Roy des Lombars, vne putain anfanta sept fils, & q̃ l'vn d'iceus succeda audit Algemont. Et Pic Mirandole ecrit an ses commantaires, sur l'hymne segonde, que an Italie vne Allemande acoucha an deus fois de 20. anfans : la premiere vantree etant de 11. & que son vantre etoit si importun, qu'elle le soutenoit auec vne seruiette. Albucasis, grand medecin & chirurgien Arabe,

temogne d'vne fame qui fit sept anfans : & d'vn'autre qui auorta de 15. bien formés. Pline fait mãcion d'vne qui auorta de douze. Martin Cromer an son histoire de Pologne ecrit, que la fame du conte Virboslaë an Cracouie fit d'vne vantree trante sis anfans vifs, l'an 1269. Ainsi plusieurs histoires temognet, que la fame irregulieremant porte grand nombre d'anfans. Voyons commant cela peut auenir. I'excepte touiours le pur miracle : car si on veut que cela soit du tout miraculeus, ie n'accorderay pas seulemant d'vn tel nombre, mais ancor de 363. comme l'on ecrit de Dame Marguerite contesse de Hollande, l'an de grace 1313. regnant an France Philippe le Bel. ainsi qu'il est recité an la mer des histoires, au segõd volume, an la chronique de l'ampereur Hanry. Et dit on que ce fut, dau-

1313

Chap.16.

d'autant que laditte Dame ſe iaſoit, de celles qui font plus d'vn anfant: & affirmoit opiniatremant eſtre impoſſible, qu'vne fame eut deus anfans à vn coup, angẽdrés d'vn meſme pere. Dont an punicion de telles parolles, comme calomnieuſe accuſatrice de nature, elle conçeut anſamble & anfanta vifs 363. anfans, comme petis poulets, qui euret tous bapteſme. Si cela eſt vray, c'eſt vn pur miracle, excedant les limites de nature: ſinon q̃ laditte Dame fut geante. & an ce qui eſt miraculeus, il ne faut autre raiſon, que la pure volonté de Dieu. Car il eſt tout puiſſant: & faiſant tout de rien, faira bien ſ'il veut, que chaque poil de nottre teſte deuiendra vn anfant: ou que de chaque pore & trou de nottre cuir ſortira vn homme tout formé, comme en ſortet des pous gros & nourris, à ceus qui ont le mal

nommé Phthiriaſe an Grec, Pediculaire an Latin. An fait de miracles, il ne faut point ſ'arreter a la capacité du lieu, ny ſ'amuſer a la ſemance, ou a quelque autre matiere. Rien n'eſt impoſſible à Dieu, ſeul auteur des vrays miracles. Mais comme il ne les fait, que pour vn grand myſtere : & à ce qu'ils ſoint plus reuerés, il veut qu'ils ſoint fort rares : auſſi toſt qu'on voit quelque choſe etrange & prodigieuſe, il ne la faut prandre pour vn miracle. Comme l'abſtinance de pluſieurs, qui ont paſſé deus ou trois ans & dauantage, ſans boire & ſans manger, pour vne raiſon naturelle, que i'ay ſuffiſammant expliquee an mes
Liu.1.pa.2 paradoxes : ou i'ay excepté les ieunes de Moïſe, d'Elie, & de Ieſus Chriſt, vrayemant miraculeus. Ainſi ſont les groiſſes miraculeuſes de la vierge Marie, & des ſaintes fames,
qui

qui auoint passé l'age de pouuoir faire d'anfans, selon le cours de nature, & etoint steriles : comme de Sara fame d'Abraham, laquelle auoit deia nonante ans (dont Isaac son fils, est appellé anfant de promission & d'esprit) & d'Elizabeth mere de S. Ian Baptiste, de laquelle l'ange print argumant, pour persuader a la vierge Marie, le mystere de l'incarnacion de nottre Seigneur Iesus Christ : disant, & voila ta cousine Elizabeth, qui ha conçeu vn fils an sa vielhesse. Signifiant par expres vne conçepcion miraculeuse, & que rien est impossible a Dieu, qui change & altere comme il luy plait, l'ordre qu'il ha estably ez choses naturelles. Dont si on veut q̃ ces portees de neuf anfans, soit pur miracle, il n'an faut plus parler, ains le croire simplemant. Mais parce que on n'an est pas tenu, d'autant que ce

Gen. 17. & 21.

Luc 1.

n'eſt texte d'Euangile, ny choſe autoriſee de quelques ſains perſonnages, il nous ſera permis d'anquerir par raiſon, ſi cela ſe peut faire naturellemant, & par quel moyen. Nous receuons touiours, qu'il y a des choſes fort etranges & rares, qui auienet par moyens naturels, leſquels auſſi ſont rares. Et appellons cela, miracles naturels, ou miracles an nature: a la differance des miracles ſupernaturels & diuins, eſquels nature n'eſt amploiee, & n'y a aucun fondemant an nature. Miracles naturels ſont, ſi vous voulés, comme des femelles, qui anfantet a neuf ans, de ceus & celles qui ont vecu deus ou trois ans ſans boire & ſans manger. Qu'vne mule ayt fait vn poulain, comme nous auons veu a Mompelier l'annee paſſee, que l'on comtoit 1576. C'eſtoit vne grand mule de laborage, qu'on auoit amei-
né

né d'Agel pres de Besiers, laquelle nourrissoit ancor de son lait son poulain beau & grand. Qu'vne fame ayt porté mort an son vantre vn anfant plus de quatre ans, au-moins ses os, les parties molles etant fondues & versees an forme de pus : & neantmoins la fame conçeut là dessus, & apres ce dernier anfant, elle reietta les os du premier. comme nous sauons estre auenu de vray a vne vertueuse fame de Frontignan, à 4. lieuës de Mompelier, mariee a Iacques Galhard, riche Bourgeois. Mathias Cornax, medecin de Vienne an Austruche, racõte d'vne fame, qui porta son anfant mort dans la matrice plus de 4. ans : qu'on sortit an fin par vne incision faite au vantre. & que de là a vn an elle redeuint grosse d'vn autre fils. Item d'vne fame qui porta 13. ans tous les os d'vn anfant dans son vãtre,

& d'vne troisieme, qui sortit les os de l'anfant mort auant vn an, par vn aposteme qui fut ouuert au vãtre. Ie laisse a part tant de choses naturelles, que i'ay an mes cabinets, auenues contre l'ordte de nature, prodigieuses & mõstreuses, lesquelles ie montre fort volontiers. Dequoy on peut estre persuadé, que autres cas autant ou plus etrãges peuuet bien auenir. Voyons donc ie vous prie, commãt cela peut estre fait.

Les bestes ont cõmunemant leur matrice partie an deus, comme deus cornes: & chaque corne ha plusieurs diuisions, comme sieges ou sellules, dans lesquelles sont les petits separemant logés. & il y a volontiers autant de logettes, que la femelle ha de tetins: dont aussi an peut autant nourrir que conçeuoir, par la prouidance de nature. La fame n'ha que deus mã-

melles, aussi ne peut elle porter que deus anfãs d'vn ordinaire,& an nourrir autant. Car si ell' an fait trois ou quatre à la fois (comme nous auons veu d'vne à Aubenas an Viuarez, qui de la premiere vantree fit deus anfans de la segonde trois,& de la troisieme quatre) l'vn faisant tort ou ampechemant à l'autre, ils ne viuent pas communemant, ayans eté mal nourris au vantre de de la mere, dõt mesmes ne peuuet andurer l'effort de se mettre dehors,& meuret au passage, ou bien tost apres. Touttefois a Orlhac an Auuergne, la fame d'vn nommé Sabatier, anfanta trois fils d'vne vantree, le premier &le dernier vequirent. 24. heures: celuy du milieu (qui parce ha retenu le nõ de Ian de Trois) deuint homme parfaict, & fut marié à Paris. il n'y a pas long tams qu'il est mort. Samblablemant maitre Ambroise Paré

Elle estoit mariee a Tuech an segondes noces: & du pmier mary n'auoit eu point d'anfans.

Paré, premier chirurgien du Roi, tres-docte, curieus, diligēt & liberal à publier les talans de grand ſauoir & experiance que Dieu lui ha commis, annote an ſon liure des monſtres, que a Seaus (antre Chartres & Maine) la damoiſelle de Maldemere, eut la premiere annee de ſon mariage deus anfans, la ſegōde trois, la troiſieme quatre, la quatrieme cinq, & la cinquieme ſix: de laquelle derniere vantree eſt le ſieur de Maldemere, auiourdhuy viuant. Ariſtote affirme, que an Ægypte il n'eſt pas rare, qu'vne fame an faſſe cinq: & qu'on y a veu fame, qui an quatre groiſſes fit vint anfans, cinq a chacune: & que la plus part d'iceus deuindrent grans. Aule Gelle temogne auſſi, que du tams d'Auguſte Cæſar, vne ſiene chambriere des champs fit cinq anfans: qui ne vequiret guieres, ne la mere apres eus. C'eſt le plus grand

Liu. 7. de l'hiſt. des anim. ch. 4.

Liu. 10. chap. 2.

grand nombre que les anciens rapor-
tet: qui eſt beaucoup moindre que
celui que nous auons an main, exce-
dant de beaucoup le nombre des
mammelles d'vne fame, qui repon-
det volontiers au nombre de la por-
tee. Touchant a la matrice, elle n'eſt
pas ainſi my-partie, comme celle des
beſtes, & n'ha des logettes ſeparees
l'vne de l'autre, comme quelques vns
ignorans de l'anatomie ont imaginé,
& puis ecrit leur ſonge diſans, qu'il y
a trois ſellules a la corne droicte, où
ſe forment les males: autant a la ſene-
ſtre, pour les femelles: & vne au mi-
lieu, ou ſangandrent quelquefois les
Hermaphrodites, autremãt dits Au-
drogines, vulgairemant ians-fames,
qui ont tous les deus ſexes. Ce ſont
des reueries, tout ce qu'on dit de tel-
les diuiſions & cabinets. car a la veri-
té, la matrice n'ha qu'vne cauité, tout
ainſi

ainſi que l'eſtomach & la veſſie: & vn anfant la rampliſt toute. S'il y a deus anfans, le chacun peut auoir ſon lit, ou arrierefaix, qui fait leur ſeparaciõ, & adonc la fame eſt fort groſſe, quãd ce vient au derniers mois. Quelquefois tous deus ſont dans vn lit conioins, ſauf de la tunique Agnelete, qui eſt leur chemiſe, deliee comme vne petite peau, qui les ſepare. Loys Bouaciole Ferrarois recite au 3. chap. du 1. liur. des maladies des fames, qu'vne fit 150. anfans, le chacun auec ſon arrierefaix, long & gros d'vn doit: mais cela n'eſt pour viure, comme nous demandõs. Et tels furẽt les gemeaux, dont ma fame auorta ſans aucun effort l'an. 1575. (a mon tteſgrand regret & deſplaiſir) anuiron le quatrieme mois. Ils etoint tous deus an vn lit, & chacun auoit ſa chemiſe. Autremant ils ſeroint conioins, comme

nota

con-

conçeus anſamble : ainſi qu'on void des anfans doubles, que l'on dit monſtrueus. Mais la ſeulle peau ou tunique Agnelette, les ſepare aiſemant. S'il y an ha plus de deus, ils peuuent auſſi bien eſtre contans d'vn lit : & la matrice les contiendra plus a ſon aiſe, & les nourrira mieus. Car c'eſt arriere faix eſt bien ſouuant d'auſſi grand volume, tient autant de place, & conſume autant d'alimant, que fait l'anfant : quelquefois dauantage. Dont on void des fames ſi etrangemant groſſes, qu'on iuge qu'lles feront des gemeaus. & puis ne font qu'vn bien petit anfant : mais le lit fort importun, & qui coute plus a auoir que l'anfant. Ainſi ie voudrois dire, que les fames qui ont fait plus de deus anfans, n'ōt eu autant d'arrierefaix. qui eſt beaucoup rabbatu de l'occupaciō du lieu, & de la nourriture. Puis i'oſerois biē

croy-

croyre, qu'elles n'ont porté ces anfans que l'eſpace de ſept mois, qui eſt terme vital, non moins que le neuuieme. Dont la matrice s'eſt bien peu elargir autant, que requeroit pluſieurs petits anfans, & neantmoins vitals. Car il n'y a point d'inconueniãt qu'ils naiſſent affamés, trãſis & riddés, pour auoir eté mal nourris : baſte qu'ils ſoint bien formés, & ayet touttes les parties requiſes a la faculté nutritiue. Ils ſe recompanſet bien de leur ieuſne & abſtinance, s'ils trouuent a propos des nourrices qui les alaitet bien. Ils auancet plus an. 8. iours, que les autres qui naiſſet bien nourris, n'auãcet en trois ſemaines. Nous an voyons tous les iours naitre, de fort petits, & tous fletris, ridés comme vne vielhe pomme : qui an peu de tams deuienet grans & gros a merueilhes. Quand les quatre ou cinq d'vne vantree

tree ſeroint comme petits cadels, pourueu qu'ils ſoint bien ſains, & ayt la force de tetter, ie ne doute pas qu'ils ne ſe ſauuet bien: pourueu auſſi qu'ils ſoint biẽ gouuernés. Et ne peut il auenir ainſi, que toutes ces circonſtances ſe rancontret an vne vantree, d'antre cinq cens mille milliaces, qui ſe font an moins de cent ans? Mais c'eſt beaucoup de. 9. anfans, dira quel cun: & que tous puiſſet viure. Ancor de cinq, comme on ecrit d'vne Bernoiſe, fame du docteur Gelinger. qui fit d'vne vantree cinq anfans: & l'eſclaue d'vn Siennoys qui an fit ſept, comme temogne M. Dalechamps, tres-docte medecin, paſſé par non-ſauance. Il nous faut donc, pour faire paſſer outre cette creance, donner autre auantage a noz raiſons. Et quel auantage faut il plus, que de ſuppoſer (ce qu'eſt fort vrayſamblable) que telles

telles fames etoint de la plus belle talhe qu'on peut voir : grãdes, grosses, fort larges de flancs & hanches, bien ecartelees, bien fessues & a grosses colomnes de cuisses, bas aniointees: ayans vne belle & ample matrice, nõ pressee de graisse des parties circumuoisines, dilatable a souhait. Aussi que le reste du cors, repondant aus parties basses, fut bien fourny, succulant & nourry: non affamé, ny transy: dõt il y eut forçe bon sang an tout le cors de la mere, pour nourrir plusieurs anfans à vne fois. Ne voit on pas des fames de telle corpulãce, qu'an vn seul cors il y a bien deus ou trois famelettes? vn bras plus gros, que trois ou quatre autres ansamble : la cuisse de mesme, & tout le reste an proporciõ: tellemant qu'on peut dire, d'vne grãde & belle fame, que ce sont deus ou trois famelettes ansamble? Et si cha-

cune

cune de ces famelettes peut faire deus ou trois enfans d'vne vantree, comme l'on voit assés souuant, voire iusques a cinq males(comme i'ay ouï dire d'vne petite bossue, pauure fame d'vn bonetier, an la ville de Rouan, l'an 1550.) pourquoy ne pourra cette grand fame an faire autant seulle, que les trois qu'elle represante? Ie ne veus pas que ce soit d'vn ordinaire, nomplus qu'aus famelettes d'an faire trois ou quatre : mais ie dis qu'il peut auenir, & l'vn ne sera plus meruelheus que l'autre, si vne peut auoir la matrice autant capable, & du sang menstrual, autant que trois. Or voila nottre fame preste a conçeuoir tant qu'on voudra. il ne faut qu'auoir le male pour fournir a l'apointemant, lequel anfourne autant de matiere, qu'il faut a former neuf anfans, auec ce q̄ la fame cõtribuera de son couté.

Car ell'ha auſſi de la ſemance, qui ſe ioint, allie, & vnit pour la plus part a celle de l'homme: & ne ſ'an va toutte an la croutte qui tient la ſemance ancloſe, comme la coquille d'vn œuf: ainſi que pluſieurs l'antandet des propos d'Ariſtore: leſquels veulet, que la ditte croute ſoit le cõmancemant, exorde ou fondemãt de l'arrierefaix. Car ſi cela eſtoit, il n'y auroit telle ſamblance des anfans a la mere, plus ſouuant qu'au pere. Mais de vray la fame contribue a la matiere principale, de laquelle eſt formé le cors de l'anfant. Sus donc, faiſons que la fame ſoit ſeiournee, bien preſte a faire ſon deuoir, preſte a conçeuoir, & fournir bonne quantité de ſon ſperme: comme l'ayant accumulé & reſerué de long tams, que ſon mary ne l'ha connue. Le voicy arriuer de loin, a petites iournees: affin de n'eſtre las ou

nota

recreu

recreu, comme ceus qui viennet an poste, pour se mõtrer plus affeccionnés a leur moitié: & quant ils sont au lit, n'est question que de se reposer. Ie veus qu'il viene tout a son aise, & qu'il arriue an fort bon point, frais, refait, & ioyeus, fort amoureus de sa fame, com' ell' est bien friãde de son mary. Ie suppose que ce demy de l'Androgine Platonique, soit repondant a la corpulance de sa moitié, grand & biẽ fourny de touttes pieces, & mesmes de la principalle. Qu'il ne soit gras & replet. car où il y a força graise, n'y a guieres de semance. point cholere & chagrin: car tels aussi n'ont guieres de semance. Ie le souppose Iouial, & de complexion amoureuse, de talhe aleigre & non importune. Il ha ses vaisseaus spermatiques, & les boursettes qui sont au bout, sur le col de la vessie, pleines a creuer, pour auoir

notée

long tams abstenu de l'amour. Etans ainsi tous deus bien armés de touttes pieces, & municiones a l'auantage, venans aus bras pour luitter & combattre d'extreme affeccion, qui doutera qu'au premier coup il n'y ayt grand effusion de sang blanchi, tant d'vne part que d'autre? Il y an aura bien assés pour trois ou quatre anfans: puisque sans tel appareil, d'autres an font bien autant. Ie veus que ce soit le matin, que le gentilhomme est arriué, & qu'il ha trouué sa fame au lit. S'il recharge de là a quelque heure, apres s'estre vn peu reposé, ils y anfonceront peu moins qu'au premier coup de lance. & an voila pour autres deus ou trois: qui peuuet estre sept anfans, ou la matiere pour les faire. Il faut puis apres deieuner, ou diner tout d'vn train. Quelque tams auant souper, la cõpagnie qui l'estoit venu

venu voir ſ'etant retiree, ils antret au cabinet, & recommancet a ſe baiſer: & ſi rien bouge d'ambas, on acheue le pris-fait, ſinon, on faira le ſurplus de la contante au lit. car de differer iuſques au matin auſuiuāt, ce ſeroit trop ſagemant fait a perſonnes ſi fort piquees. Là il ſe peut aiouter aus precedantes pertes, dequoy faire vn anfant ou deus, ſauf le plus. Dont il y pourra bien auoir de l'amas, ſi la matrice retient bien & conçoit (comme ie ſuppoſe touiours) aſſés pour mouler & former dis anfans. mais ie me cōtāte de neuf. Il n'y a plus qu'vn doute, ſauoir-mon ſi la ſemance qui eſt iettee an trois diuerſes fois, ſe peut aſſambler & vnir a faire vne groiſſe. car on tient, que tout ſe fait a vn coup, & non an pluſieurs fois. Voïla ce que nous reſte a expliquer & reſoudre.

Car quant a la quantité de la ſemāce,

que puiſſe ſuffire aus cors de neuf anfans, ie n'y trouue aucune difficulté: puiſque l'homme peut eſtre tel (comme auſſi i'ay ſuppoſé de la fame) qu'il an valhe trois autres, an corpulance, & prouiſion de ce qu'il appartient. Quant aus diuerſes fois, le cas n'eſt pas etrange, pour ſi petit interualle q̃ i'y mets du matin au ſoir, ou de 24. heures: puiſque Ariſtote reſſoit bien la ſuperfœtacion de deus & de trois moys. Vray eſt qu'il ne tient pour vitals, ceus qui ſont ſur-angendrés de ſi long tams apres. mais ſi le ſegond, dit il, eſt conçeu incõtinant apres, il peut « eſtre parfait & naitre auec le pre-« mier, comme ſ'il etoint gemeaus: ain-« ſi que diſet les fables eſtre auenu d'-« Hercule & d'Iphicle. Ce qu'on ha « auſſi eprouué an vne adultere, qui fit « vn anfant ſamblable a ſon mary, & « l'autre a ſon palhard. Que plus eſt,

Liure 7. de l'hiſt. des anim. cha. 4.

vne

vne ayant conçeu des gemeaus fut »
ſur-angroiſſee. elle anfanta les deus »
gemeaus au tams requis : anſamble »
le ſuruenu, qui n'auoitque cinq mois: »
cetuy-cy mourut incontinant, les au- »
tres deus vequiret. Vn'autre fame ſ'a- »
coucha le ſeptieme moys, d'vn qui »
mourut : & au bout de deus mois, ell' »
an fit deus qui euret vie, &c. Puis qu'- »
ainſi eſt, ſi on ne veut accorder, que les ſemances iettees an trois coups, ſi peu diſtans l'vn de l'autre, ſe puiſſet venir & allier anſamble, il n'y a point d'inconueniant, de recognoitre ces trois çoups diuers, pour autant de cõçepcions, qui ne feront qu'vne vantree : & les anfans qui an prouiendront, pourront ſortir auſſi an pareils interualles: com'on voit ſouuant des gemeaus naitre l'vn apres l'autre 4. ou 5. iours: tellemant qu'on pourroit dire, qu'ilsont eté ſamblablemant cõ-

çeus an diuers iours, & non tout a vn coup : mais d'autant que c'eſt de fort pres, on les tient pour gemeaus. Que plus eſt, il n'y a pas long tams, qu'au païs d'Agenois on ha veu vne portee de trois gemeaus, qui ſont nez huit iours l'vn apres l'autre. On ecrit d'vne fame d'Alexãdrie, qui fut veuë a Rome du tams d'Adrian, auec cinq fils, deſquels le cinquieme etoit né 40. iours apres les quatre, nés an meſme tams. Et quoy? noz praticiens tienet, qu'vne fame galharde & robuſte, peut continuer d'auoir ſes fleurs bien reiglees, durant qu'elle eſt ançeinte: & que pour cette occaſion elle peut eſtre ſour angroiſſee, long tams apres la premiere conçepcion : & que l'anfant ſortira parfait au tams de ſa maturité. Voila tout accordé, ce me ſamble : dont ne faut plus douter, que ſ'il eſt faiſable an quelque ſorte que ce

Gain. cha. 31. de ægr. matr.

ſoit

ſoit, que nous puiſſions comprandre par raiſons naturelles, que les hiſtoires propoſees, etant bien temognees ne ſoyet veritables. Et ſi on m'obijce, que pour le faire ainſi auenir, ie requiers tant de choſes, qu'a peine ſe rancontreront elles iamais: ie repons auſſi, que des rares effets les cauſes ſont fort rares. C'eſt aſſés qu'on ne ſuppoſe rien d'impoſſible: & que l'on ne requiere, ſinon vn rancontre de cauſes, telles que puiſſet eſtre an nature, & ſeparemant ordinaires. Le ſeul rancontre eſt an cecy choſe extraordinaire, & qui fait le cas meruelheus.

SEGOND CHAP.

Si vne fame peut porter plus de neuf moys : & commant il faut antandre le terme de la groiſſe.

ON ſe peut iuſtemant ebaïr, de ce que l'homme, etant le plus parfait animal, qui ſoit au mõde, veu que l'excellance des choſes naturelles cõſiſte au certain nombre & ordre, cõmant il n'y a point de tams prefix à ſa generacion, ny à ſa natiuité : combiẽ que la plus excellante des œuures de nature, ſoit de pouuoir angẽdrer ſon ſamblable. Il n'y a beſte qui n'ayt certaine ſaiſon d'amour & copulacion, hors de laquelle n'exerce volontiers l'acte venerien. com' auſſi il n'y a beſte aucune, qui etãt groſſe veulhe admettre le male, ſauf la iumant, ainſi q̃ temogne Ariſtote. Il n'y a beſte qu'on ſache, qui n'ayt vn certain tams a por

Voyés Ariſtote au 6. li. de l'hiſt. des anim.

porter ſa vantree, & ſans falhir d'vn iour ou anuiron, n'anfante ſes petits. La ſeulle fame eſt touiours de bon apointemant. & comme dit le vulgaire de Languedoc, *donne & capones touiours de ſaiſon.* Tous les quatre tams de l'annee, tous les moys, tous les iours, touttes les heures luy ſont bõnes: touttes les Lunes, touttes les feſtes&vigilles.ſi on allegue les iours caniculiers, dangereus pour les hommes, elles repondet que les nuits caniculieres ne ſont pas deffandues. Puis etant groſſe, pour cela ne recule point, & ne fuit pas le male. ell' eſt pleine iuſques a la gorge, & bien ſouuant an ſera plus friande, voire affamee, que ſi n'y auoit rien au vantre. Mais ce qui eſt plus etrange, elle n'ha aucun certain terme du port de ſes anfans, com' ont les autres animaus. Car ell' anfante quelque fois a ſept moys,

moys,communemãt a neuf,quelque fois a dis & a vnze,tous ces termes etans bons & vitals.car il ne faut ia parler des auortissemans, qui peuuet echoir a tout mois & a toutte heure. Quelques vns voulans randre raison de cette incertitude,quant au diuers terme de porter les anfãs, on dit,que c'est d'autant que la fame n'ha aucun terme prefix ou saison propre & certaine à conçeuoir. Et pourquoy n'ha elle saison propre, & l'homme aussi, de s'accointer? pource qu'ils ne le sõt pas seulemant stimulés de nature a la generacion, ains le plus souuant pour volupté & plaisir charnel. An quoy on rand l'homme plus brutal,& moins raisonnable, que la beste. Ils aioutet, que l'homme est souuãt cause de l'acceleracion & incertain terme d'anfanter, quand il retourne a la fame grosse, où il ne fait que gater la be-

besogne. cõme qui remuëroit la terre, apres qu'elle est semee, & le grain commãce a germer. Mais cela seroit plus-tost cause des auortissemãs, que des diuers termes vitals, ez moys 7. 9. 10. 11. Car l'agitacion importune peut precipiter l'anfant: au-moins ne le retarde pas. Dont il faudroit, que les fames grosses, qui ne sont depuis la conçepcion ambrassees du male, portasset ordinairemãt iusques a 11. moys: celles qui le sont quelque peu a dis: qui d'auantage a neuf: & les mieus recõnues, fusset a terme au septieme. Ou bien au contraire: d'autãt que le fruit ou le grain qui ha deia fru tifié, s'il est agité & ebranlé, perd du tams: parce que il luy faut reprandre racine, & se rattacher de nouueau, s'il doit proffiter: dont il sera plus tardif a sa maturité, que s'il n'eut eté remué, ainsi l'anfant qui sera mieus secous,

naitra plus-tard,&celuy plus-toſt,duquel la mere ſera laiſſee an repos. Ils veulet dauantage, que le mauuais regime de la fame ançeinte, ſoit cauſe, qu'elle anfante ores plus-toſt, ores plus-tard : les viandes acres,piquãtes & aperitiues, les choleres & autres paſſions d'eſprit, les violãs exercices & mouuemans aus dances,& ſamblables agitaciõs du cors, ou de l'eſprit. Ce que doit eſtre plus-toſt rapporté au nombre des cauſes de l'auortiſſemãt, & præcipitacion des termes naturels,que d'eſtre tenu pour cauſe de la diuerſité deſdits termes. ou il faudroit,qu'il n'y eut qu'vn terme prefix de nature, ſauoir eſt le moys vnzieme : & que tous les autres fuſſet par acceleracion & deuancemant, pour les cauſes ſudittes. Et touiours la queſtion demeureroit indiſſoluë, cõmant peuuet eſtre ces autres termes

vitals, s'ils ne sont de l'ordre de nature. Car aussi bien peut auenir à vne beste, que par quelque effort ell'anfantera quelques iours ou semaines auant son terme: mais les petis ne viurōt pas. & ils viuet a la fame de quatre diuers termes. 7. 9. 10. 11. moys. Or ie ne veus plus poursuiure ce propos, d'autāt que n'ay antreprins cette besogne contre les philosophes & medecins, gēs de ma profession: desquels ie refute alheurs les opinions & raisons, qui me samblet fausses & absurdes. icy ie n'an veus qu'au populaire, luy refuter ses erreurs, & l'instruire de ce qu'il desire sauoir an toutte modestie. Dōques s'il veut antandre, ce que ie panse estre la cause de cette diuersité, ie la luy expliqueray familieremant, an laissant touttefois le iugemant aus plus sauans que moy.

An l'vnique eſpece des hommes, il y a auſſi grand diuerſité, qu'an touttes les autres eſpeces de ce genre Animal : qui eſt preſque infiny an diuerſité de quadrupes, reptiles, aquatiques & oyſeaus, deſquels les indiuidus ſont fort ſamblables an touttes qualités, ne differans guieres l'vn de l'autre, que an grandeur, a raiſon de l'age principalemant. Trouués moy autre differance d'vne carpe à l'autre: d'vn corbeau a l'autre : d'vne grenoulhe à l'autre, d'vn ſcorpion a l'autre, d'vn mouton a l'autre. ſi ce n'eſt quelquefois de la couleur, ou autre petite marque : ancores ce leur eſt de race, qui y prādra bien guarde. & tels ſont leur eſpece a part, d'vne differance non propremant ſpecifique, ains accidantale, comme parlet nos Logiciens. Mais l'homme an ces indiuidus, eſt ſi plein de cette differance, qu'on

qu'on n'an trouue deus ſamblables an tout le monde : ou ſi ſe treuuet, on tient cela pour grand ſpectacle. Ainſi i'affirme qu'an la ſeule eſpece de l'hõme, il y a plus de differances, qu'il n'y a d'autres eſpeces d'animaus. Ie n'ay icy affaire des autres diuerſités, qui ſont infinies : ie ne veus que la differance des complexions, deſquelles procedet touttes accions naturelles. Nous diſons qu'il n'y a que neuf cõplexiõs, l'vne tamperee & ſans aucun exces: les autres qui excedet de quelque qualité ſimple, comme chaleur, froideur, humidité, ſeichereſſe: ou double, cõme chaleur & ſeichereſſe: chaleur & humidité, froideur & ſeichereſſe, froideur & humidité. Cela eſt dit an general, car toutte complexiõ ſe rapporte a l'vne d'icelles : mais la chacune a de grans differances du plus & du moins. C'eſt que toute cõ-

plexion chaude n'eſt pas telle an pareil degré: ains cet homme eſt chaud a vn degré, l'autre a deus, l'autre a trois. Et ces degrés ancor ſont diuiſibles: que l'vn n'eſt chaud qu'a demy degré, l'autre a vn tiers, l'autre a vn quart: vn autre a la huitieme, l'autre a la diſieme, &c. Et ainſi des autres cõplexions, qui ſont neanmoins du gẽre de froideur, humeur, ou ſiccité, pour peu que ces qualités y excedet. Et de telles infinies differances, procedet tant & tant de diuerſes accions, non ſeulemánt naturelles & vitales, ains auſſi animales, qui ſont infinies an l'eſpece des hommes. on ne voit cela an aucune eſpece de beſtes. Toutes les gruës ſont de meſme complexion, de meſme meurs & accions, vſet & aymet ſamblable viande, font leurs nids de meſme faſſon, &c. Tous les bœufs domeſtiques ſont d'vne

cõdicion : tous les ſauuages d'vn autre. Tous les dauphins an mer ſont de ſamblable tamperature, ſamblables meurs, accions & pature. Les formies ſous terre ſont de meſme toutes, & toutes les mouches a miel: chaque eſpece retenãt ſon induſtrie, ſa diſcipline, & ſes artifices, ſans que vne formie ou vne abeille faſſe autre choſe que ſes conſortes : parce qu'elles ſont touttes d'vne complexiõ, cõdicion, & nature indiuiduelle. Les cigales touttes ont meſme chant, les cocus diſet tous coucu : & tous oiſeaus ont an leur eſpece, meſme iargon & ramage. Tous chiens abboyet de meſme ſorte, ou peu ſ'an faut : & la principale differance peut eſtre an la groſſeur de la vois : comme auſſi au mugir des bœufs, au beeler des brebis, au miauler des chas, au brayre des anes, a l'hinner des cheuaus, au

crouäs des corbeaus, au cabab des perdix, au corcalhat des calhes, au piou-piou des poulets, au grunir des porçeaus, au rugir des lyons, à l'hurlemãt des loups, au coäc des grenoulhes, au barrit des elephans. Mais an l'vnique eſpece de l'homme, cõbien y a des vois differantes, de langages diuers, faſſon diuerſe de chãter, diuerſes meurs, diuerſe maniere de boire, mãger, coucher, danſer, marcher, courir, cõbattre, ſ'armer, cheuaucher, ou ſe charrier? combiẽ de ſortes de metiers & negociacions, occupacions, maniemans, comportemans, & antrepriſes? quelle diuerſité de cõdicions, paſſions, & phantaſies? Cela eſt infiny, a qui y veut prandre garde: & pour le compran dre facilemant, il ne faut ſinon auiſer ceus, qui ſont an meme Prouince, quelle differance il y a des vns aus autres, ſelon les villes ou ils

ils habitet. mais ancor dans vne ſeulle ville, voire dans vne maiſon. Qui veut du rouſty, qui du bouly, qui du froid, qui du chaud. l'vn eſt cholere, l'autre plaiſant: l'vn auare, l'autre prodigue, l'vn palhard, l'autre continant. l'vn veut eſtre moyne, l'autre ſoldat: cetuy-cy ayme eſtre braue, l'autre ne tient conte de ſoy: cetuy là ayme la muſique, & l'autre la cuyſine: l'vn hayt le vin de nature, l'autre eſt touiours yure: que plus eſt, quelques vns hayſſet le pain contre tout humain naturel, les autres le frommage, les autres l'huyle. Il y an ha qui euanouïſſet de la ſeulle ſanteur des pommes. D'où vient celà? qu'ils ſont tous de diuerſe complexion. dont auſſi les vns ſont hatifs, & les autres tardifs: les vns ſont boulhans & vifs, les autres mornes & froids:

les vns ecoutet volontiers, les autres veulet touiours parler. les vns ſont de grand amitié, & de grand panſemant, les autres n'aymet rien, ſe ſouciet de rien, tout leur eſt vn. il y an ha de fort adonnés au ieu, les autres ne ſont que menage. les vns ſ'adonnet aus lettres & deuienet ſauans, les autres ne veulet ſauoir ne lire ne ecrire. Il y an ha qui ſont dous & benins comme des Anges: les autres ſont pires que Diables. Tout cela peut eſtre ez anfans d'vne famille, tous d'vn pere & d'vne mere, nourris an meſme lieu. Voyés, ie vous prie, quelle diuerſité an vne ſeulle maiſon, a cauſe des complexions diuerſes: & iugés par la, combien il y an peut auoir an toutte vne ville, puis an vn royaume, & puis an tout le monde,

Ie veus maintenant accommoder le fruit de ce diſcours, à ſoudre la que-

queſtion propoſee. Puiſque la diuerſité des complexions eſt ſi grande an l'homme, & non ez autres animaus, il ne ſe faut ebaïr, que l'homme n'ayt aucune ſaiſon limitee a faire l'amour, ny aucnn terme a porter les anfans, cõme les autres animaus ont le tout limité. Et quant au port de la groiſſe, le diuers terme eſt de la diuerſité des complexions, tant de l'anfant cõçeu, que de la mere. Car il y a des anfans de grand eclappe & corpulance, qui requieret plus de ſeiour pour leur maturité: cõme dit Ariſtote des elephans, qui ont beſoin de ſeiourner deus ans, dans la matrice, pour leur grand' corpulance. Les jumans pour meſme raiſon portet douze mois, & les aneſſes auſſi. Il me ſouuient de la matrone, qui perſuada a vn Florantin (ainſi qu'il eſt ecrit au liure des ioyeuſes auantures) duquel la fame etoit a-

Nota.

Li. 4. de la gene. des anim. ch. 10.

couchee douze moys apres qu'il ne l'auoit cognue, que ſi vne fame voit vn ane le iour qu'ell'ha conçeu, elle portera autant de tams que fait l'aneſſe. A vn gros ſot (comme celuy là contre le naturel de ſa nacion) il falhoit bien vn anfant putatif, du terme de ceus d'vne groſſe beſte. Ainſi (pour reuenir a mon propos) vn gros fruit n'eſt ſi toſt meur qu'vn petit. Dont ſi vn autre anfant menu & grele dez ſa conçepcion ou premiere conformacion, chaud & ſec de complexion, remuant & trepineus, ha aſſés de neuf moys, & quelque fois de ſept pour ſa maturité, a l'autre an faudra dis ou vnze. Ainſi voit on communemant les filhes venir iuſques au bout du moys neufieme, & les fils naitre au commancemant & antree du mois. Car la complexion chaude ſert a la prompte maturité:

la froide & humide eſt plus-tard meure. Ainſi voit on des fruis. Voila quant à l'anfant, qui ſelon ſa complexion, & la corpulance qui an procede, ſeiourne plus ou moins an la matrice, attandant ſa maturité. Ciceron vſe de ce terme, quand il dit au liure de la nature des Dieus: On amploye Diane aus couches: » d'autant que l'anfant meurit an 7. » ou an *9.* cours de Lune. Et il faut » ainſi parler: veu que l'anfant eſt propremant vn fruit, qui eſt fait de ſemance: & meurit dans la matrice, comme dans vne goſſe, ou autre ecorçe, qui vient à ſe ouurir quand le fruit eſt meur, preſt à tomber. Ainſi faict la matrice, qui tout durant la groiſſe eſt ſi ſerree contre l'anfant, meſmes deuers l'antree, que rien n'y peut eſtre admis.

Et

Et lors que l'anfant eſt biẽ meur, elle ſ'ouure par là ſi amplemant, que l'anfant le requiert. Or la celerité & tardité de cette maturacion, n'eſt pas toutte de la complexion de l'anfant. la matrice y a ſa bonne part : meſmes ell' eſt principalle an cecy, a dire la verité. Car ſelon ſa diſpoſicion, le fruit eſt meur plus-toſt, ou plus-tard. vray eſt que la facilité ou reſiſtãce du fruit y fait beaucoup. Tout ainſi qu'an vn four, qui cuit le pain, celuy des pains qui ſera plus petit & plus minçe, ſera plus-toſt cuit : & d'vn meſme feu, vne perdix ſera plus-toſt roſtie, qu'vne piece de bœuf, c'eſt le feu qui ſeul agit : la diuerſité de l'effet, eſt la diſpoſicion de diuerſes matieres. Ainſi la chaleur de la matrice fait beaucoup a la maturacion prompte ou tardiue de l'anfant: qui d'alheurs ha an ſoy dequoy ſe meurir. & voila anquoy il diffère

fere

fere du pain, & de la chair, a qui nous l'auons comparé. On an peut dire autant du Soleil, & des fruits qu'il meurit. Les fruits ont bien an eus vne chaleur naturelle, qui les achemine à maturaciõ: mais le Soleil, qui les touche, auance beaucoup plus. Dont nous voyons les ftuits d'vn arbre meurs an notable diuersité de tams: l'vn auiourdhuy, l'autre demain, & ainsi consequãmant durant vn moys, ores l'vn, ores l'autre, & non tous a vn coup, ains auoir diuers degrés de maturacion. Dont ils ne tombet tous a vn coup, si on les y delaisse: parce qu'ils n'ont acheué de meurir. C'est du couté que le Soleil les touche, qu'ils meurisset plus-tost. & comme le Soleil de son cours naturel, tournoye l'arbre auiourdhuy plus haut, demain plus bas d'vn degré, ainsi les fruits meurisset. La matrice, & tout le cors

de

de la mere, an fait autāt a l'androit de l'anfant. Dont ne faut trouuer etrange, si de deus gemeaus ansamblemāt conçeus, l'vn nait auant l'autre de plus de quatre iours. Car la femelle, ou celuy des males qui est plus feminin, ha besoin de couuer plus long tams, pour auoir sa parfaite maturité. Com' on voit des œufs qu'vne geline couue, tous les poussins n'eclorre a vn coup, ains par quelques interualles: selon leur sexe ou complexion, & que la mere touche l'œuf, de plus pres, ou de l'androit qu'ell' est plus chaude. Qu'on cesse donc de s'ebaïr cōmant vne mesme fame portera vn anfant 10. moys, & an faira vn autre an moins de neuf, sauoir est à 7. moys.

Il ne reste plus que a voir, cōmant il faut comter les moys de la groisse, & sur quoy est fondé le comte. Hippocras nous anseigne a comter par semai-

ſemaines, quand il dit, que l'anfant eſt parfait, meur, & preſt a ſortir, an trois dizaines de ſemaines: qui ſont deus cens & dis iours: reuenant a 7. moys, a raiſon de 30. iours pour moys. Les Iuriſconſultes reſſoiuet l'anfant pour legitime, qui eſt né an tant de iours, d'vn legitime mariage: & ce pour l'autorité du tres-docte Hippocras, comme dit Paul aus Digeſtes. Le meſme auteur donne quatre dizaines de ſemaines, à ceus du ſegond ranc: que ſont 280. iours, qui reuiennet a neuf moys, le chacun auſſi de 30. iours. C'eſt tout de meſme, quand il leur attribue ſept quadragenaires. car ſept fois quarante iours reuienet a deus cens octãte, qui ſont 9. moys. Ie ne vois pas que ces nombres de 7. ou ſimples, ou multipliés, ayt la forçe que pluſieurs cuidet: & qu'ils randet le fruit vital à ſept moys.

L. Septimo menſe. ff. de ſtatu hom.

Ne

Ne auſſi la raiſon qu'on allegue, pour quoy du 8. l'anfant ne vit point: d'autant qu'il ha fait ſes efforts de ſortir & naitre le ſettieme: & n'ayant peu, il eſt las & debile. parquoy ſ'il retourne a tel effort le mois anſuyuāt, il meurt. Car on an pourroit autant dire, des mois diſieme & vnzieme, qui neantmoins ſont tenus pour vitals. N'eſt il pas vray-ſamblable, que l'anfant aura fait ſes effors de ſortir le neufieme, (qui eſt vn terme de maturité) & puis naitra le diſieme: & que celuy qui nait le vnzieme, ayt fait ſes effors le moys precedant? Car on obſerue, q̃ a chaque retour de moys l'anfant ha quelque remouëmant extraordinaire, depuis qu'il ha paſſé les ſis. Quant au diſieme & vnzieme, ſuffit qu'il les ayt attains, & non accomplis, pour dire que les anfans ſoint decimeſtres & vndecimeſtres. Ainſi le veut Hippo-

cras

cras au liure de l'octimestre. Et Pline l'ansuiuãt dit, que la fame porte quelquefois iusques au commancemant du disieme & de l'vnzieme. Li.7. ch.5. aurtorito

Pour fin de ce discours, i'oserois bien dire, quoy qu'il samble estre cõtre la supputacion d'Hippocras, que les moys doiuet estre antãdus Lunaires, & nõ Solaires : c'est a dire de 27. ou de 29. iours, plus tost que de 30. car il souffit que la fame soit antree au septieme, au neufieme, disieme, ou vnzieme moys, pour randre l'anfant vital. ce que ne seroit, s'il falhoit que les moys Solaires fusset complets de 30. iours chacun. Dauantage il y a plus de raison, que la Lune conduise ce comte, puis que elle conduit les menstrues des fames : qui sont la reigle de la concepcion, de la nourriture de l'anfant dedans & dehors la matrice, & de tout son auancemãt. Dont aussi

aussi les anciens ont touiours eu recours a la Lune, qu'ils appelloint diuersemant Diane, & Lucine, quand ce venoit a l'anfantemant. Car sous vn certain point de son aspect on est conçeu, & sous vn samblable vn nait par l'ordre de nature, si l'anfantemant n'est auancé ou retardé par vn mauuais gouuert. Et là se peuuet fonder les genethliaques, faiseurs de natiuités, quand ils obseruet le planete qui montoit au point de la naissance. Car l'influance n'est d'efficace sur l'anfant qui nait, pour sa naissance: ains celuy qui luy repond, & montoit lors de la conçepcion, d'autant que c'est adonc propremant que l'impression peut etre faite a telle ou telle inclinacion, nompas depuis que l'anfant est formé & animé: & moins ancore lors qu'il nait. Autremant, les fautes qui auancēt ou retardēt (comme dit est) l'an-

Ptolm. au centiloq. propos. 51.

l'anfantemant, feroint cauſe d'autre couſtellacion, laquelle doit eſtre ferme & fixe, ou il n'y a point d'efficace.

TROISIEME CHAP.

Qu'il n'eſt poſsible de connoiſtre par les vrines, ſi vne fame eſt groſſe: & quels ſont les vrays ſignes de la groiſſe.

IL eſt certain, qu'on ne peut aſſuremãt connoitre par les vrines, ſi vne fame eſt ançeinte, ou non. car meſmes an autres diſpoſicions, tant de l'homme que de la fame, ſoit ſanté, ſoit maladie, ou etat neutre, ce ſigne eſt autant fallace que rien plus. Or l'vrine d'vne fame qu'on doute ſi elle eſt groſſe, ne peut propremãt indiquer, ſinon la cõmune retancion des menſtrues, de la quelle on preſume la cõçepcion. Mais que ſert il au medecin,

de comprandre & connoitre qu'elle n'ha pas ſes fleurs, veu que la fame le ſait ancores mieus, & plus ſeuremãt? De cet argumant on ne peut inferer ou conclure, qu'elle ſoit ançeinte: car a pluſieurs pucelles cette purgacion eſt ſouuant ſupprimee: & pluſieurs fames groſſes ne ceſſet de l'auoir, aumoins les premiers moys: quelques vnes tout le long de la groiſſe. D'alheurs, la fame ançeinte peut auoir pluſieurs indiſpoſicions, qui an l'vrine obſcurciroint le ſigne principal de la groiſſe, ſi aucun y an auoit: comme la douleur de teſte, le reume, la toux, l'indigeſtion d'eſtomac, mal de reins, &c. Que plus eſt, il ne faut ſinon auoir mangé du fruit, de la ſalade, du lait, du lard, des pois, eſparges, chous, artichaus, truffes, ou autre choſe outre ſon ordinaire, pour faire changer la couleur, la conſiſtance, & les cho-
ſes

ſes contenues an l'vrine. Ie laiſſe a-part l'infinie diuerſité de cet excremant: obſeruee des plus diligés medecins, non ſeullemant ſelon la particuliere complexion de chaque fame, & de ſon age, ains auſſi de la ſaiſon, region, coutume, maniere de viure, negociacion, des paſſions d'eſprit, & autres choſes infinies, deſquelles la valeur d'vn poil (par maniere de dire) peut alterer & chãger les vrines d'vne meſme perſonne, non ſeullemant de iour a autre, ains à toutte heure & tout momant. Donc quelle aſſeurance pourroit on auoir de la concepciõ par les vrines? Il faut antandre, que l'vrine rapporte aſſés fidelemãt, l'etat des veines & arteres de tout le cors: pourueu qu'elle ne ſoit detrampee du reume qui deſtille de la teſte an l'eſtomach, ou d'auoir fort beu: & qu'il n'y ait rien d'etrangier melé, qui

change la couleur,ſon odeur, ſa conſiſtance, & autres condicions naturelles : comme i'ay amplemant demontré an mon traité des vrines, cōposé an Latin. Où i'ay auſſi remōtré, commant l'vrine eſt peu feale a ſignifier la diſpoſiciō des parties qui ſont par deſſus le foye : d'autāt que le plus ſouuant,diuerſes parties ſont diuerſemāt diſpoſees : & quelquefois n'y an ha qu'vne malade,toutes les autres ſe portans bien. Car l'vrine eſt retiree de touttes les parties de nottre cors, par la vertu ſinguliere des rognōs, & la porcion qui vient de la chacune,an fin ſe rand par les moindres tuyaus, dedans la veine caue,qui eſt le grand canal : auquel toutes les porciōs de la ſeroſite(qui ſera ditte vrine)ſe meſlet & cōfondet:& plus encor,paſſant outre des vaiſſeaus emulgeans a l'etreiteſſe des rognons, où ell' eſt trāſcoulee.

lee. De ſorte, q̃ la ſignificacion & note que rapportoit la porcion venant de quelque mãbre, eſt obſcurcie des autres: cõme auſſi la note de la partie malade, ſera effacee de ce q̃ rapportet les porcions de tout le reſte du cors bien ſain. Parquoy il n'y a grand fiat (com' on dit) aus vrines. Et le plus certain iugemãt qu'on an puiſſe faire, eſt de la diſpoſicion des parties propremant dittes vrinales, qui ſont du foye ambas, ou pluſtoſt deſſa les vaiſſeaus emulgeans: ſauoir eſt, des rognons, des vreteres, de la veſſie, & du canal cõmun au ſperme & à l'vrine, qui touche les paraſtates ou bourſettes de la ſemãce; deſquelles auſſi l'vrine repreſante fort bien l'etat, meſmemant an la gonorrhee veneriene, qu'on dit cõmunemant Piſſe chaude. Et l'vrine montre ancor plus ſeuremãt la diſpoſicion des dittes parties, quãd il

y a quelque choſe contre nature, qu'-
elle rauit & amporte quant & ſoy.
dont elle deuient quelquefois trou-
ble & epaiſſe, morueuſe, ou blanche
comme lait : autrefois purulante, ſai-
gneuſe, ſablõneuſe, ou pleine de poils
& filandres, de petites caruncules,
d'etalhes comme du ſon, de briſettes
comme groſſe farine, de pierretes &
gros grauier. Leſquelles choſes con-
tenues an l'vrine, donnet certaine ſi-
gnificacion des parties depuis les ro-
gnons ambas, par où ell' ha paſſé. Ie
me doute que quelqu'vn panſera ce
propos faire pour ceus, qui attandet
le iugemant de la conçepcion par les
Obieccion. vrines. Car il ſamble que l'vrine vient
de la matrice, non moins que de la
veſſie: veu que la fame piſſe de la par-
tie honteuſe, par laquelle ſe fait la co-
pulacion & la conçepcion. L'vrine
ne vient elle pas (dira il) du lieu ou eſt
l'an-

l'anfant? Pourquoy n'an balhera elle certain ſigne,comme desautres lieus par où ell' ha paſſé? Nous voyons auſſi, que quãd la fame eſt preſte d'acoucher, elle fait des eaus: qui eſt propremant vrine, venant de la matrice. Ie repons premieremant, que telles eaus vienet bien de la matrice, & ſont vrine pour la plus part: mais c'eſt de l'anfant, & nompas de la mere. Ces eaus etoint retenues & reſeruees dans les peaus de l'arrierefaix: lequel venant à ſe rompre, quand le petit ſ'an depoulhe,ces eaus vienet a verſer: & ſeruet de randre le paſſage plus gliſſant. Mais l'vrine de la fame, & durant ſa groiſſe,& quant elle n'eſt groſſe, ne paſſe point par la matrice, ny la touche aucunemãt. Ell'eſt portee dans la veſſie par ſes vreteres, cõme aus hommes: & de là ſe verſe par ſon col, au grand paſſage de la partie

Reponce.

honteuſe(qui eſt comme la gaine du mambre viril)fort loin de la matrice, laquelle eſt beaucoup plus an arriere, & profonde. Ainſi ſ'abuſet les bõnes gens,qui cuidet l'vrine venir de là où eſt l'anfant, & quell'an peut rapporter certaines nouuelles.& c'eſt, com' ils diſet, quand il y a vn floc de couton ou de bourre ſuſpandu au milieu de l'vrine. Balhe luy belle. Il y auroit prou d'hommes gros& anceins,ſi cela etoit vray. Mais il y an ha qui le deuinet pourtant, comme que ce ſoit, dira quelqu'vn. & de ce y a prou temoins. Ie dis que c'eſt par vn rancontre (tout ainſi qu'à la blanque, & autres ieus de ſort) ſ'ils diſet vray, par la ſeulle inſpeccion de l'vrine. & ſ'ils ſont heureus de rancontrer bien ſouuant, c'eſt comme d'eſtre heureus au ieu des dets. Ils an diroint bien autant ſans voir l'vrine: laquelle ne leur ſert

Obieccion. (margin, beside "la etoit vray")

Reponce. (margin, beside "moins.Ie dis"; handwritten annotation beside it)

ſert que d'amuſemant, pour mieus piper le monde. Qu'ainſi ſoit, bien ſouuant on trompe ces deuineurs, an leur preſantant l'vrine d'vn homme, qu'ils diſet eſtre gros d'anſant : dequoy à bonne raiſon & iuſtemant, on an fait apres mille riſees. An quoy donc ſe faut il fonder, pour connoiſtre ſi vne fame eſt groſſe, puiſque à l'vrine n'y a point d'aſſurance ? Ie m'arreſte plus volontiers aus fames qui ſont du metier, & qui ont ſouuant conçeu, meres de pluſieurs anſans : auſquelles il faut croire, ce qu'elles ont ſouuant eprouué, du changemant que la fame ançeinte ſant an ſa perſonne, à raiſon de la groiſſe, tant au vantre, que aus tetins. Il y a bien d'autres ſignes : mais ils ne ſont pas ordinaires, ou neceſſairemant conſequutifs & demonſtratifs, que nous appellõs an Grec Pathognomiques: ains

ains procedet d'vn' indiſpoſiciō particuliere de la fame, & ſont equiuoques : c'eſt a dire, ils conuienet a autres diſpoſicions, que de la groiſſe : & n'auienet a toutte groiſſe. Tels ſont le degoutemāt, & la faute d'appetit, ou l'appetit de choſes etrāges & abſurdes, vomiſſemant, foibleſſes, & mal de cœur, douleur d'eſtomach, & dedain, grand crachemant, mal de teſte, douleur de reins, anflure de iambes, laſſitude, & grand peſanteur de tout le cors. Il n'y a rien de tout cela qu'vne pucelle ne puiſſe auoir, non ſeulemāt a-part, mais auſſi tout anſamble, par la ſuppreſſion de ſes fleurs : & ancor aura elle du lait aus tetins, qui eſt bien dauantage, comme nous prouerōs au troiſieme chap. du cinquieme liure. Et n'y a il aucun ſigne de groiſſe, auquel on ſe puiſſe arreter, à ce que la fame ſe contregarde, meſmes

mes quand ell' eſt dangereuſe de ſe bleſſer & affouler? voicy les ſignes principaus, & auquels la fame doit prandre garde. La ſemance de l'homme eſt retenue, laquelle autremant ſ'ecoule & verſe vn peu apres la copulacion: & a l'inſtant la fame ſant quelque reſſerremant & contraccion auec petite rigueur, comme friſſon au profond, à l'androit de ſa matrice: tout ainſi que par fois nous ſantons a la fin du piſſer quelque petite horripilacion, par la contraccion de la veſſie. Et meſme du long de l'echine la fame ſant plus de froid que alheurs. Bien toſt apres le vantre deuient plus greile a l'androit du nombril, comme anfondré. Quand ell' eſt reuenue au terme de ſes fleurs, au lieu de les auoir, ſes tetins ſ'andurçiſſet, & luy cuiſet vn peu, a raiſon du ſang qui les dilate & amplifie. Adonc elle peut di-

re,

re, que ſes paniers ſont pleins. Pour ſ'an aſſurer mieus, on met diuerſes preuues: auſquelles ie ne m'arreſte pas beaucoup, tant pour n'eſtre aſſurees, que pour le dangier auquel on peut mettre l'anfant. dont elles ne valet guieres, que pour les maſtines & vilaines, qui ne craignet d'offançer Dieu, & faire mourir leurs anfans, pour ſatisfaire à leur laſciuité. Ie me tęrois deſdittes preuues, ſi n'etoint par trop diuulguees: dont an les recitant, ie ne leur anſegneray à mal faire. Elles an ſauet bien de plus terribles, les mechantes. Et ie ſuis contraint de le dire, pour auertir les ſages, de ne ſe mettre an cet hazard, de perdre leur fruit, pour ſe vouloir aſſurer de leur grouſſeſſe par tels moyēs.
Aph. 41. liu. 5. Les communes preuues ſont an Hippocr. donner boyre à la fame quand elle ſe va coucher, de l'hydromel fait

auec

auec eau de pluye. Si ell' eſt groſſe, ſantira des tranchees, dit Hippocras: pourueu que ne ſoit accoutumee a tel breuuage, dit Auicene: Item, qu'elle reſſoiue par le bas vn parfun d'odeur forte & penetrante, la fame etãt bien anuelouppee tout a l'antour: ſi l'odeur ne luy paruient au nez, ell' ha conçeu. Samblablemant, ſi ayant mis vne teſte d'ail an ſa partie honteuſe quand elle ſe couche, l'andemain n'an ha la ſaueur à la bouche.

QVATRIEME CHAP.

S'il y a certaine connoiſſance, que le fruit ſoit male ou femelle, & qu'il n'y an ait qu'vn ou deus.

Quant

QVant à diſcerner, ſi l'anfant eſt male ou femelle, Hippocras nous auertit an vn aphoriſme, que du male la fame eſt mieus coloree: & an vn'autre, que l'anfant eſt plus ſur le flanc droit. Cela faut il antandre, auenir le plus ſouuant. car volontiers la fame eſt plus galharde & diſpoſte d'vn fils, q̃ d'vne filhe: ſ'il n'y a autre diſpoſicion que de la groiſſe, com' il faut touiours ſuppoſer. car a raiſon de quelque mal ioint a la groiſſe, la mere pourroit eſtre etonnee, peſante & abbatue. Autremant, ell'ha le teint plus net, la couleur plus vermelhe, l'œil gay & vif. parce que le fils etant plus chaud de nature, redouble la chaleur de la mere. Mais quant au lieu droit ou gauche, ie n'y vois pas grand raiſon, d'autant que la matrice eſt au milieu du cors, aſſiſe ſur l'os ſacré: & n'ayant aucun mipartimant an deſ-

Aph. 42. liu. 5.

Aph. 48. liu. 5.

deſtre & ſeneſtre, vn anfant la ramplit toute. Dont auſſi il eſt porté cõmunemãt au beau milieu du vantre: ou ſ'il panche d'vn couté plus que d'autre, ce n'eſt que pour l'inclinaciõ que la fame ha, de coucher plus ſouuant, ou ordinairemant de ce quartier là. Ancor moins certains ſont les ſignes qu'on balhe vulgairemãt: que ſi ceſt vn fils, la fame ha melheur appetit, ſant mouuoir l'anfant dans trois mois, ſon vantre eſt pointu, toutes ſes parties droites ſont plus habilles à tous mouuemãs: que le premier pas qu'elle fait etant droite, eſt du pied droit: que ſi etant aſſiſe, elle ſe veut leuer, met plus-toſt la main droite ſur le genoul droit pour ſ'y appuyer: l'œil deſtre eſt plus mobile, le tetin droit angroiſſit plus-toſt, & le mouueuant de l'anfant eſt au couté droit: au contraire, d'vne filhe. On dit auſſi,

que

que ſi on met ſur la teſte de la fame ançeinte, ſans qu'elle ſ'an auiſe, vne plante de hache auec ſa racine, ſi le premier nom qu'elle prononcera eſt maſculin, ell' eſt groſſe d'vn fils: autremant, d'vne filhe. Que ſi la fame ançeinte iette dans l'eau vne goutte de ſon lait, & il va au fond, c'eſt vne filhe: ſinon, vn fils. On an dit autant d'vne goutte de ſon ſang. duquel auſſi on prand cet argumant, que ſi la fame ſaigne du nez, ell' eſt groſſe d'vne filhe. d'autant (parauanture) que ſon ſang eſt plus aigueus & ſereus., ou q̃ la filhe n'an conſume tant que le fils. Mais ie m'arreſte plus a la couleur & conſiſtãce du lait, qui eſt communemant plus aigueus & plus roux d'vne filhe: plus eſpais & plus blanc d'vn fils. Dont il auient auſſi, que ſi on iette de ce lait contre vn miroir, ou autre choſe liſe, il ſ'y tient ferme an pe-

tis

tis grains rons, cōme perles: ou comme grains d'argent vif: & mesmes si c'est au Soleil. Item si on an iette dās l'eau, il va à fons perpendiculairemāt, a cause de sa crassitude & pesanteur. Ce que ne fera celuy d'vne filhe, d'autant qu'il est plus clair & sutil: comme aussi il est plus chaud & cholere, ainsi que nous demontrerons amplemāt au cinquieme cha. du cinquieme liure, contre la vulgaire opiniō. Pourtant aussi ce lait est plus roussatre & sereus, comme la virulance (qui est acre & mordicante) au prix du pus loüable. Mais, comme i'ay cy dessus remontré, il ne faut grād chose pour alterer ces signes: la moindre du mōde peut confondre tout, & randre fallaces les plus certains indices.

Reste, si on peut connoitre certainemant, que la fame an porte deus a la fois. Ce n'est pas que la matrice

ſoit departie cõme an cabinets, dextre & ſeneſtre : ains an meſme eſpaçe y ſeront deus, trois, ou quatre, & iuſques a neuf, ainſi q̃ nous auons prouué eſtre faiſable au premier chap. de ce liure. De deus anfans, la mere peut ſantir mouuemans diuers an vn meſme tams: & les deus flancs ſerõt plus anflés& releués que le milieu du vantre : où le plus ſouuant on voit comme vn petit canal d'anfonſure. Touttesfois on y eſt ſouuãt abuſé. car nous voyons auenir, que la matrice apeſantie de l'anfant gros & importun, gliſſe a l'vn des coutés, &preſſant de peu a peu les boyaus, les repouſſe au couté oppoſite. Là il ſamble y auoir vn autre anfant, qui n'ha point de mouuemãt : & on dit, que c'eſt vne filhe, & l'autre vn fils : mais bien ſouuant il n'y a qu'vne groſſe filhaſſe pour tout, qui ſ'eſt ainſi fait place a vn couté. On peut

peut aussi estre abusé d'vn amas charnu, que nous appellons Mole, & les Lombars Harpie: de laquelle nous traitterons au prochain liure particulieremant. Elle fait montre d'vn anfant quelquefois a l'vn des coutés. Ainsi il n'y a guieres de certitude au nombre des anfans, & moins a la distinccion des sexes. Ie croyray toujours an cela plus volontiers les anfans qui vienet de naitre, que les plus grans philosophes & medecins du monde.

Chap. 7.

CINQVIEME CHAP.

Que c'est vn grand abus, de mepriser les maus qui vienet à raison de la groisse.

IL y a des fames qui ont fort bonne groisse: c'est à dire, qui ne se treuuet point autremãt que de leur ordinaire

& an pleine ſanté : de ſorte que ſi n'e-ſtoit le vantre qui angroſſit, elles ca-cheroint aiſemant leur portee. Il n'y à que cela qui les decouure : & d'a-lheurs elles ſauet, que leur purgacion eſt arreſtee. Puis le mouuemant de l'anfant ſur les trois ou quatre mois au plus tard, les an rand aſſuree. Tel-les fames ſont bien ſaines, & leur fruit eſt galhard : qui conſume autant de ſang, qu'il y an peut auoir de ſuperflu au cors de la mere : & ledit ſang eſt bien qualifié. Dont s'anſuit, qu'il n'y a pas humeurs deprauės & inutiles, tant a l'anfant que a la mere, qui re-gorget a l'eſtomach, & aus autres par-ties du cors : dequoy ſuruienet pluſi-eurs maus & facheries, ſur tout es pre-miers mois, a celles qui ſont autre-mant pleines de mauuais humeurs. Car telle cacochymie etant deplai-ſante, & au cors de la mere, & de l'an-fant,

fant, lors que la purgacion naturelle eſt ſupprimee, croupit, & reſtagne au vantre inferieur: dont il s'an anſuit vomiſſemant, dedain, faute d'appetit, ou appetit de choſes etranges ſelon l'humeur qui domine, horreur & abominacion de ce qu'on aimoit le plus, foibleſſe de cœur, courte haleine, & ſuffocacion, deſtillacion, force eau a la bouche, laſſitude, peſanteur & anfleure molle de iambes. Tous les quels maus & accidãs, traualhent auſſi bien les pucelles qui n'ont leurs fleurs au tams qu'elles deuroint, que les fames anceintes: & antre autres maus, leur cauſet vn appetit de choſes etrãges, abſurdes, ineptes & bizarres, lequel on nomme Pie & Molleſſe. Comme de manger volontiers du papier, du plaſtre, des çandres, des charbons, du blé, de la farine, du vinaigre pur, du poiure, & autres epiceries,

le fruit tout verd & âpre, &c. ayant an haine toutes les bonnes viandes. cela prouient (comme dit eſt) tant aus vierges, que aus ançeintes, des humeurs vicieus retenus par la ſuppreſſion de leurs menſtrues, qui font deſirer leur ſamblable, ſauoir eſt, des choſes vicieuſes. Dont il ne faut conclurre de cela, qu'vne filhe ſoit groſſe: on peut bien dire, qu'ell'ha des appetis cōme vne fame groſſe. Or es filhes, & vefues, & autres fames que lō ſait n'eſtre pas ançeintes, nous traualhons & tachons a guerir tous ces maus: parce que ils ſont fort deplaiſans, & ruinet le cors. Aus fames groſſes on laiſſe andurer tout cela, & faut que les pauurettes ayet paciance iuſques a l'anfantemant, que l'eau chaude guerira tout, comme diſet les bonnes fames: (c'eſt à dire, le bagner qu'on fait par la geſſine) ſi pluſtoſt ne ceſſe de ſoymeſme.

mesme.ainsi que le plus souuant il cesse, lors que l'anfant est plus grand, & cõsume tout le superflu bon & mauuais. Cette opinion samble auoir quelque raison: d'autant que nous remedions aus filhes, vefues, & autres qui ne sont grosses, par la solicitacion & promocion de leurs mẽstrues: car cessant' la cause, cesset les effets. oté que soit le mal, qui est l'opilacion des veines vterines, tous les accidans cesset: lesquels an vain on combat & tache a guerir, tandis que leur cause est antretenue. Mais aus fames grosses nous ne pouuons (au moins nous ne deuons) vser de tel remede: veu que la prouocacion de leurs menstrues, est promocion de l'auortissemãt, acte scandaleus, inhumain & damnable. Car c'est vn vray homicide, tres-cruelle occision d'vn petit innocent. Dont il samble, que les pauures, fa-

mes doiuent de toute necessité, andurer tous ces maus: & qu'il n'est loisible au medecin d'y ordonner aucune chose. Toutesfois nous voyons que tous les plus sauans & renõmez an notre art, Aëce, Paul æginete, Rasis, Auicenne, & leurs sectateurs, n'õt meprisé tels maus, ains nous ont ansegné de les guerir ez fames grosses. Ont ils mal fait, ou si nous faisons mal de ne les imiter ? Le peuple ignorant nous tient les mains liees, & nous ampeche de les pouuoir secourir. Ce seroit fort mal fait de vray (& voici où le peuple se fonde) que de prouoquer les menstrues, a vne fame anceinte: veu que leur retancion est necessaire, pour la concepcion & groisse. Il ne faut aussi les saigner, s'il n'y a autre necessité que desdicts maus: comme ce seroit vne grand fieure continuë, pleuresie, squinance & samblables maladies

maladies aiguës, mortelles pour la plus-part ez fames grosses. La purgacion samblablemant y est suspecte, mesme des fors medicamans, tels que Galen & Hippocras vsoint, ignorans les benins & faciles, qu'on ha depuis connu. Or les petits maus de la groussesse n'ont besoin de ces grans apparats, & des remedes qu'on vse contre les grandes maladies qui font tenir le lict. Mais les petits & legiers medicamans, tant purgatif, que autres, ne sont icy aucunemant defandus, ains tres-requis & necessaires a mon iugemant, suiuant l'auis des plus doctes & expers qui ayt ecrit an medecine. Et que sert il de faire andurer a vne fame anceinte le vomissemant, qui luy romp le vantre & les coutés, & met l'anfant an dangier euidant de præcipitacion?

Vn legier medicamant, comme de rhabarbe, qui eſt fort cordial, l'examptera de ces effors, ſans rien emouuoir ny ebranler, an vuïdant la cholere & autres humeurs corrompus, qui prouoquet l'eſtomach, & l'ampechet de retenir la viande. dont il ſanſuit que la mere & l'anfant an ſont plus mal nourris. Que ſert il a la mere d'andurer vn dedain, faſtid, & degouttemant de toutte bonne viande, a cauſe des humeurs vicieus, qui occupet & annuyet ſon eſtomach, quand on les peut mettre dehors tout bellemant? N'eſt ce pas grand cruauté de luy faire andurer ſi longuemant tels & ſamblables accidans, quand on la peut ſoulager facilemant, ſans nuire à ſon anfant? Que dis-ie, nuire: cela luy apporteroit vn proffit ineſtimable, non moins que à la mere. Car voyés ce qui an reuiēt, de laiſſer crou-

pir & ſeiourner ces excremans, cauſe de tous les maus que ſouffre vne fame ançeinte. Premieremant la mere ieuſne par forçe: car elle ne peut rien manger que valhe: ou ſi elle mange, le reuomit incontinant. L'anfant fait la melheur' chere qu'il luy eſt poſſible, tant qu'il trouue a choiſir & trier de bon ſang parmy le mauuais & excremanteus. Quand il n'y an ha plus, ou fort peu, il eſt cõtraint de ſe repaitre de ce qu'il peut auoir. car la neceſſité le contraint de ſe ramplir, ou de foin ou de palhe (com' on dit an prouerbe) tout ainſi que le cors de ſa mere: dont l'vn & l'autre an andure. Seroit il pas mieus fait de vuïder ces ordures, affin que la fame recouurant l'appetit, & ne vomiſſant plus, fournit ſuffiſammant de bonne nourriture, & à ſon cors, & à celuy de ſon anfant? Il ne faut craindre (cõme i'ay dit) qu'vn

legier

legier medicamant fasse aucun tort á l'anfant, nommemant le rhabarbe, lequel an laissant astriccion apres soy, le fortifie plustost qu'il ne l'affoiblit. Et que peut on tant craindre les medecines, quand il y ha des fames grosses, qui des plus grands effors, comme cheutes, coups, choleres, & samblables, n'auortissent iamais? Il y an ha assez, qui ne craignent pas d'aller sur vn cheual trottier, danser la volte, & des galhardes, etant grosses iusque a la gorge: & craindront elles vne medecine, qui n'agite aucunemant, ou fort legieremant? laquelle apporte cette commodité, que le vomissemant & le dedain se passet par son moyen, auec la foiblesse de cœur, la pesanteur & l'assitude, la courte haleine, & autres facheus accidans de la groisse, an vn cors plein de me--chantes humeurs. Si quelque fame

eſt ſuiette à ſ'affoller de peu d'occaſion, elle doit ancor moins refuſer ou tenir pour ſuſpects ces remedes. car i'affirmeray bien touiours, q̃ l'effort de vomir, & la faute de ſe nourrir, luy feront pluſtoſt perdre l'anfant, que les legieres purgacions. Dequoy les raiſons ſont fort euidantes, cõme i'ay remontré. Car nous ne craignons le purger, auec Hippocras & Galen, que pour lagitation & grand ebranlemãt que fait l'ellebore, & tels medicamãs fors : com' on diroit auiourdhuy de l'antimoine. Or le vomiſſemant de la groiſſe, ſecout bien plus le cors ſans comparaiſon, que nos legieres medecines. Et quant a la ſaignee, nous ne la craignõs pas, auec leſdits auteurs, que pour la faute que peut faire le ſang a l'ãfant: auquel on ſoubtrait par ce moyen ſa nourriture. dont il eſt contraint à faute de municion quitter la place.

Et ne

Et ne lui ſoutrait-on ſes viures, quand la mere ne mange rien, ou beaucoup moins que l'anfant requiert? Il me ſamble certainemant, qu'on fait grãd tort aus fames groſſes, de les laiſſer ainſi languir, & andurer de ce que on ſe peut bien paſſer. Il an reuient ancor cette infelicité, que l'anfant ne ſera iamais ſi ſain qu'il eut eté, pour auoir eté longuemant abreuué & repeu de telles immondices. Car ſon cors eſt plus anclin & ſuiet d'an accumuler des ſamblables: & luy faut prandre cent medecines an ſa vie, pour vne qu'on luy a epargné, quand il eſtoit au vantre de ſa mere.

SISIEME CHAP.

Pourquoy dit on, que qui refuſe quelque choſe a vne fame groſſe, vn orgeol luy nait an l'œil.

ORgeol, eſt vne petite tumeur ou anfl ure, longuette an forme de grain d'orge (d'où ell' ha prins le nõ) qui nait au bout & bord de la paupiere. C'eſt vn mal legier, & plus ampechant que douloureus. Il ſe reſout, & s'an va an fumee le plus ſouuant: quelque fois ſuppure, & iette vn peu de fange. Quand on l'aperſoit à quelqu'vn, on luy dit volontiers, vous aués refuſé quelque choſe à vne fame ançeinte: ou ſi on luy refuſe, on dit, vous aurez vn orgeol an l'œil. Ce ſont petits quolibets, ſobriquets, & comminacions vulgaires, pour inuiter les gens de bonne foy à complaire de ce qu'ils peuuet & doiuet, aus fames groſſes, leſquelles ſont dangereuſes d'auorter, pour vn grãd deſir de quelque choſe, qu'elles ne peuuet auoir. Ainſi on menace les anfans qui maniet le feu, pour les an diuertir (à cauſe du

ſe du dangier qu'ils ne ſe brulet quelquefois, ou qu'ils mettet le feu an quelque androit de la maiſon) que cela fait piſſer au lit. ce qu'ils craignet infinimãt, ſachans qu'ils ſeroint fouëtés, ſ'ils y auoint piſſé. Samblablemãt on leur dit, que la fleur du pauot rouge, qu'on nomme *Lagagne* an Languedoc (de ce qu'elle fait venir les yeus rouges & chaſſieus, à qui la regarde fort attantiuemant, ſ'il ha les yeus tandres & delicats, comme ha vn anfant) que le manier de laditte fleur les fait piſſer au lit. A ceus qui ſont plus innocens, on leur dit, que ſ'il boiuet an mangeant leur ſouppe, quand ſeront morts ils ne verront goutte: pour les detourner & diſſuader, de rompre la chaleur du potage, qui leur fait bien à l'eſtomach. auſſi d'autãt que le froid ſoudain apres ou parmy le chaud, gate les dans, & les

gen

genciues, qui ſont fort molles & tandres aus anfans. Ainſi eſt il de l'orgeol an l'œil, ou an l'vne des paupieres, q̃ les credules craignet d'auoir, ſ'ils refuſet à vne fame groſſe ce dont ell' ha grand appetit : cõme ſi l'orgeol etoit vne punicion du dangier auquel ils mettet la fame d'auorter. Car de vray l'auortiſſemant peut auenir (à celle qui y eſt aiſee) pour vn grãd deſir, ou par depit & facherie qu'elle aura, de ne pouuoir obtenir ce qu'elle deſire extrememant : non moins que d'vne grand' cholere, ioye, ou triſteſſe, & autre paſſion d'eſprit. Car telles perturbaciõs cauſet quelquefois la mort ſubite aus famelettes, & aus vielhars, qui ont le lien & attache de l'ame auec le cors fort fragile & aiſé a rompre : comme nous auons remontré au premier liure du Ris. Combien plus facilemant ſeront les paſſions

cause de la mort de l'anfant, & de l'auortissemant? Les passions ou perturbacions de l'esprit, sont comme les vans & orages, qui agitet l'eau de la mer, & la font verser çà & là, de grãd' impetuosité. Ainsi nous passiõs peuuet tellemant emouuoir & troubler noz humeurs, qu'ils verserõt de touttes pars. Dont par vne cholere, ou vn depit, le sang menstrual qui etoit retenu a cause de l'anfant, maintenant agité & poussé an dehors, rauit & amporte l'anfant, comme vn torrant qui roule vn gros rocher. Parquoy il est fort dãgereus de refuser quelque chose à vne fame grosse, mesmemant quand ell' est des plus phantastiques, & de celles qui ont vne mauuaise cholere, & leurs groisses difficiles: ou mesmes au cõtraire, qui sont trop paciantes, & se contraignet an dissimulant leurs appetis: dequoy l'affeccion
& ex-

& extreme desir croit d'auantage, pour estre ainsi caché. Marc Aurelle recite, que Macrine, tres-honneste fame de Torquate consul Romain, etant anceinte mourut soudain, d'vn extreme desir qu'elle eut, de voir vn Ægipcien monocule (c'est à dire, n'-ayant qu'vn œil, & iceluy au milieu du front) qui passoit par la rue, au deuant de sa maison : qu'elle n'osa voir: pour ne rompre sa coutume, de n'estre veuë a la fenestre (& moins sortir de la maison) durant l'absance de son mary, qui etoit à la guerre contre les Volsques. Le Senat eut grand regret de la mort d'vne si vertueuse Dame. dont quelque tams apres, se souuenant de ce malheur, antre les priuileges qui furet donnés aus Dames Romaines, qui s'etoint montrees fort liberales an la grād necessité de la Republique, leur donna cetuy-cy, qu'on

ne peut, ny osa refuser a vne fame anceinte, aucune chose qu'elle demandat honnestemant & licitemant. La liberalité des Dames, qui occasionna le Senat a les priuilegier de la sorte, fut telle: Camille, tres-renommé Capitaine, partãt de Romme pour aller an guerre, fit veu solemnel à la mere Berecinthe, qu'il luy offriroit vne statue d'argent, s'il reuenoit auec la victoire. Ayant obtenu l'accomplissemant de son veu, il n'y auoit à Romme dequoy le payer. An telle necessité, touttes les dames de leur propre mouuemant, monteret au Capitole: offriret & donneret liberalemant, mettãt au piés du Senat, toutes leurs bagues & ioyaus, chaines, carcans, bracelets, ceintures, anneaus, boutõs, & affiquets, auec toute leur pierrerie. Et vne d'elles, nommee Lucine, au nom de toutes, pria le Senat, de n'esti
mer

mer point tant le tresort qu'elles donnoint si liberalemãt, pour faire l'image de la mere Berecinthe, qu'ils n'estimasset ancor plus, q̃ c'estoint leurs marys & anfans, qui auoint exposé leurs vies, an hazar de les perdre, pour obtenir cette victoire. Le Senat emeu de cette grand courtoisie & munifissance, les recompansa de cinq beaus priuileges: desquel fut le sudit,
qu'on n'oseroit refuser aus fames 1.
grosses, ce qu'elles demãderoint hon
nestemant. Le segond, que desormais 2.
on feroit honneur à l'anterremãt des fames, an accompagnant leurs cors, & leur faisant oraisons funebres, &
epitaphes. Le tiers, que elles se pour- 3.
roint assoir aus tamples. Le quatrie 4.
me, que chacune pourroit auoir & tenir deus riches robbes, sans demã-der au Senat congé de les porter. Le
cinquieme, qu'elles pourroint boire 5.

du vin,an cas de neceſſité & grande maladie. Voila commant touiours depuis on ha bien obſerué, de complaire aus fames groſſes : & on ha inuanté ce petit ſobriquet,de dire, que qui refuſe a vne fame anceinte,vn orgeol luy viēt à l'œil : c'eſt a dire,quelque punicion manifeſte (comme ce qui auient au viſage) pour petite qu'elle ſoit.

SETTIEME CHAP.

Pourquoy conſeilhe on à la fame groſſe, de mettre la main à ſon derriere,ſi elle ne peut ſoudain eſtre ſatisfaite de ſon appetit.

ON fait mille comtes des marques apparantes aus cors des anfans, touttes rapportees au grand deſir & appetit non aſſouuy & ſatisfait, de la mere quād les portoit au vantre. Les vns

vns ont comme vne cerise, les autres comme vne freize ou meure an l'vne des leures, au nez, ou autre androit de leur personne. Il y an ha qui representet vne figue, vn melon, vn coucombre ou autre fruit, à la cuisse, à la iambe, au pié, ou autre partie du cors: d'autant que la mere eut grand desir de tels fruits hors de leur saison: dont ell' n'an peut iouïr. vn' autre ha comme vn bec ou museau de lieure, vne teste d'alouse, ou de lamproye: parce que la fame an eut appetit, & n'an fut satisfaite. On comte d'vne fame d'Auuergne, qui eut grand' phantasie de manger de la chair d'vn bouchier, qui montroit ses bras decouuers fort blancs & charnus. elle contrainte de ce fol appetit, le dit au bouchier: qui fut biẽ si pitoyable, que sur le champ il talha vn loupin de chair de sa cuisse, & le luy dõna. La fame bien ioyeuse,

Peut estre qu'il ne coupa riẽ: mais luy fit plai-

ſir de la chair, qui pand antre les cuiſſes.

la mangea tout à l'inſtāt ainſi cruë : & la voila fort contante. Elle fit deus anfans males : deſquels l'vn auoit cō-me vne piece de chair au bout des leures : & l'autre auoit touiours la bouche ouuerte & beante. Cetuy-cy (comme on l'interprete) n'eut ſa part du morceau, laquelle pand à la bouche de l'autre. dont il tient ainſi la ſiene ouuerte, de l'impreſſion du deſir qui luy an eſt demeuré : & dit on, qu'il eſt tout niays. On m'ha comté d'vn autre, qui ha vne tache rouge incarnate à vn androit de la main : laquelle tache deuient plus vermelhe, & ſe hauſſe an couleur manifeſtemāt, durant les vandanges. on dit que ſa mere etant groſſe, eut tres-grand affeccion & extreme appetit de boyre du vin noūueau à la S. Ian, lors qu'il etoit impoſſible d'an auoir. Or ie ne veus pas icy diſputer à plein fons, de

la verité de ceschoſes,qui ſont le plus ſouuant des comtes mal reſonnés, & auſſi mal fondés,que celuy de la bonne fame, qui diſoit à ſon mary auoir angroiſſé d'vn fils an ſon abſance,ſeulemant pour auoir mãgé de la neige, ſur vne grand anuie de mãger de l'ozeilhe. Car,comme à vn anfant deia grand,& à vn homme parfait, naiſſet diuerſes tumeurs & loupes de faſſon diuerſe,ainſi(& ancor plusfacilemãt) peuuet etre faites ces marques des la premiere conformacion : ne plus ne moins que ſis doits, ou ſis orteils, ou vn orteil party an deus, cõme à tous les anfans de monſieur de Ioyeuſe, lieutenant general du Roy au païs de Languedoc.Et les marques ou taches qui ſont ſans tumeur, ſont de meſme celles dont nous auons traité au 3.chap.du 2. liure. I'accorde bien touttefois,que la grand imaginacion
&

&apprehenſiõ de la mere, peut beaucoup ſur le cors de l'anfant, à luy imprimer quelque marque: mais c'eſt principalemant à l'heure de la concepcion, ou tout le long du tams qui eſt amployé a la conformacion de l'anfant: que peut etre d'vn mois: ſuiuant ce que dit Hippocras, trante ſoleils (c'eſt à dire iours naturels) le formet: ſoixante le remuët, deus cens & disle parfont. Et c'eſt auſſi adonc, que la fame groſſe ha ſes plus grandes anuies, comme ayant plus grand amas d'excremans retenus. An ce premier mois, dedié a la conformaciõ de l'anfant, la vertu imaginatiue ha bien aſſés de force: dequoy i'ay donné pluſieurs examples & raiſons an ma preface du ſegond liure du Ris. Mais quand l'anfant eſt ia du tout formé, & qu'il ſe remuë, etant fortet, il n'eſt plus ſuiet à ces impreſſions, s'il n'y a

que la ſimple imaginacion de la mere, pour grande & forte qu'elle ſoit, à mon auis. Ie dis, ſimple imaginacion. car ſ'il y a quelque mal au cors de la mere, il pourra bien paroitre au cors de l'anfant, an meſme androit. Comme on ha veu quelque fois an la ville de Niſmes, vne fame auoir vn carboncle ſur l'epaule droite: qui la fit auorter le 8. mois d'vne filhe, qui auoit auſſi le carboncle an ſamblable androit.

Venons maintenant au propos, que la fame groſſe eſt conſelhee, de mettre la main a ſon cul, ſi elle ne peut eſtre ſoudain contantee de ce qu'elle deſire. Le vulgaire ha opinion, que ſi durant cette affeccion & phanthaſie, elle ſe touche le viſage, le nez, l'œil, la bouche, le col, la gorge, ou quelque autre partie de ſon cors, an ſamble androit il paroiſtra à l'anfant, vne mar-

que de

que de ce que la mere ha eu appetit. Et pource, affin que cette note ſoit cachee, il vaut mieus que elle ſoit imprimee aus feſſes, ou autre lieu que le vetemant couure. Or ſi le precedant que l'on craint eſt vray, c'eſt tres-bien auiſé: mais ce ſont reueries, de panſer que ſi il y doit auoir impreſſiõ au cors de l'anfant, ce ſoit an ſamblable lieu que la main de la mere touche premieremant. Car an cela il n'y a raiſon aucune, ny apparance: ou il faudroit pour le moins, que premieremant il apparut au cors de la mere, an l'androit de ſa perſonne qu'elle auroit touché: & de là ſe pourroit communiquer à l'anfant, comme nous auons dit cy deſſus d'vn carboncle. Et ie pãſe qu'il n'y a nomplus d'obſeruacion, ou d'experiance, que de raiſon: ainsce n'eſt qu'vn dire commun, ſans aucun fondemant, ſinon (comme on dit) par auis du pays.

HVITIEME CHAP.

Des fames qui manget a-force codignac durãt leur groiſſe, pour faire que l'anfant ayt bon eſprit : & des raiſins de panſe, à ce qu'il ayt melheur veuë.

ON ſait vulgairemant, que le codignac retraint & reſſerre le flux de vantre, confortant la vertu retentrice de l'eſtomach & des boyaus, de ſa qualité aſtringente, qui eſt bien maniſeſte. Les bõnes fames ont de là prins auis (cõme ie panſe) que le codignac peut ſeruir auſſi à la retentiue du cerueau, que nous appellons memoire. Et pour-tant elles diſet, que le codignac fait auoir bon eſprit à l'anfant meſmemant qui eſt dans la matrice. car etant mol, il reſſoit facilemãt toutes impreſſiõs. On appelle *Bon eſprit*, bien comprandre, & retenir promptemant ce qu'on ha aperceu. Pour le com

comprandre, il faut de la mollesse, plus-tost que de l'astriccion, laquelle est rude & seiche. Mais on n'estime rien le comprandre, si on ne le retient assés de tams. Or l'anfant est si mol, que ses impressions sont presque tout ainsi, que l'ecriture an l'air & an l'eau: ou (pour mieus les comparer) à ce qu'on imprime dans la paste, ou la cire fort molle. Ce n'est que tams perdu. il faut quelque fermeté a ce qui doit retenir. Ainsi l'anfant n'ha comme point de retantiue, iusques à tant que son cors soit vn peu deseiché. Voila pourquoy on dit, que le codignac (qui est astringeant & dessicatif) luy fait auoir melheur esprit. Mais cela est il bon? Nany, pour beaucoup de raisons. premieremant la mere, qui est communemãt plus constipee an cet etat, se constipe dauantage mal à propos. Segondemant, le codignac à l'ã-

droit

droit de l'anfant, ne fait rienqu'ō puisſe eſtimer: ou que vn'autre viande exſiccatiue n'an faſſe bien autant. Mais il n'eſt pas bon que l'anfant deuienne ſec. la molleſſe naturelle ſert a l'augmãtacion de ſon cors, lequel demeure court, quãd la paſte eſt fort ſeiche. D'alheurs, celuy qui nait plus ſec, eſt plus-toſt vieus, & a bout de chemin: ce que chaqu'vn veut euiter & fuir tant qu'il peut. Auſsi voit on, que les anfans qui ont tant d'eſprit, ne ſont de longue vie. Dont les bonnes gens diſet bien: il n'etoit pas pour viure, car il auoit trop d'eſprit. La raiſon eſt, que les accions principales de l'eſprit remuant & fort vif, deſeichet le cors, qui an eſt preſque inceſſammant traualhé: & le cors deſeiché, aguiſe l'eſprit: mais ce n'eſt pour durer longuemant. Pourquoy il ne faut rien forcer nature: & puis que

c'eſt

c'eſt le naturel d'vn anfãt d'eſtre mol & humide, q̃ cela le fait mieus croi-tre, & viure plus longuemant, il ne ſe faut ſoucier du bon eſprit : lequel ne-antmoins ſera aſſés bon, ſi le cors eſt bien tamperé. car la principale acciõ de l'homme tamperé, eſt la prudãce, comme dit Galen au premier liu. des complexions ou temperamans. Et il eſt bien tamperé, ſ'il eſt bien né & bien nourry : ayant eté angendré & conceu de parans bien ſains. Les ex-cellãtes memoires, & tres-promptes concepcions, ne ſont pas tant loüa-bles, que cuide le vulgaire. ce ſont des intemperatures du cerueau, l'vne trop ſeiche, l'autre trop molle. Auſſi tels cerueaus ne ſont pas des plus ſa-ges : comme nous auons obſerué an pluſieurs d'vne memoire mõſtrueuſe (ſi i'oſe ainſi parler) touttefois impru-dans, egarés, euantés, & etourdis cõ-
me

me le premier ſon de matines. De tels on peut bien dire, qu'ils ont tres-grand eſprit, ſauoir eſt à comprandre & retenir tout ce qu'ils veulet : rien ne leur echape. Mais an diſcours, raiſon & iugemant, ils ſont plus cours q̃ pluſieurs autres de memoire gliſſante, ou moins ſolide. L'homme bien tamperé (qui eſt auſſi prudant par cõſequant) ha touttes les facultés moderees, & nulle exceſſiue : comprenant aſſés toſt, retenant aſſés bien, & ſage an perfeccion. Il ne faut donc pas etre ſi ſogneus du bon eſprit, ou de la grand memoire, q̃ le iugemant (principale accion de touttes) an reſſoiue aucun preiudice.

Touchant a l'autre point, des raiſins de panſe, ou paſſerilhes que nous appellons an Languedoc (c'eſt *vue paſſe* an Latin : & la plus renommee, eſt celle de Damas an Syrie) il y a

aſſés de vray-ſamblance, que ſi la fame anceinte an vſe volõtiers, ſon anfant an aura melheur veuë. Ce n'eſt pas d'aucune proprieté oxydercique (c'eſt à dire aguiſant la veuë) qui ſoit an ces raiſins deſſeichés: ains de ce qu'ils ſont fort nourriſſans, & qu'il ſ'an angendre vn ſang loüable, pur & net. duquel l'anfant etãt nourry, ſans doute il aura les ſantimans deliés & a cõmandemant, pour les eſprits clairs & vifs, qui leur ſeront fournis, plus que ſ'il auoit eté nourry d'vn ſang gros & borbeus. Or que la paſſerilhe ſoit de grand' & bõne nourriture, ie l'ay amplemant remontré aus Matinees de l'Iladam: & l'experiance de ceus qui an vſet familieremant, le temognet aſſés. Certainemãt i'ay veu pluſieurs perſonnes maigres, tranſies, & debiſſees, qui par l'vſage de cette viande, an peu de tams ont aquis vn ambonpoint

point

point meruelheus. Dont c'eſt tres q̃ bië fait, d'exhorter les fames groſſes d'an vſer pleinemant: & meſmes celles qui ſont autremãt degoutees. car on mange aſſés de cela, plus volontiers que de la chair & du potage. Preſque ſamblable à cetuy-cy, eſt le propos qu'on dit, q̃ le premier morceau va à l'anfant: dequoy nous traiterons au chap. ſuiuant.

NEVVIEME CHAP.

S'il eſt vray, que le premier morceau que mange la fame anceinte, va à ſon anfant.

L'Ignorãce de l'anatomie, fait dire au populaire beaucoup de propos abſurdes & ridicules, de choſes impoſſibles. Comme i'ay ouï dire à vne Nonnain, ſe vantant de la beauté de ſon teint, quand elle etoit ſaine &

plus ieune : que ſi elle beuuoit du vin rouge, on le voyoit deſſandre par les veines du col, tant ell' auoit la peau blanche & ſutile, & le teint delicat. Elle ne ſauoit pas, que le vin ne paſſe par les veines, allãt à l'eſtomach : ains par vn tuyau, nommé œſophague, qui eſt au derriere de la gargamelle. & qu'il eſt impoſſible, qu'on aperceut la couleur du vin, quand il paſſeroit bien par les veines : puis que on ne voit pas la couleur rouge du ſang, qu'elles contienet. I'ay ouï dire a des ſoldats, auoir veu vn œil ſortir hors de la teſte d'vn homme, que le bleſſé auoit dedans ſa main : & qu'il luy fut ſoudain remis an ſa place, & ſi bien accommodé, qu'il an vit comme au parauant. D'autres comtet le ſamblable d'vn nez couppé antieremant, & cheu a terre. Il y an ha qui font des autres comtes ou diſcours, impoſſibles

bles an nature de toutte impoſſibilité, leſquels ſont pour rire. Tel peut eſtre dit, celuy qui nous eſt propoſé: que le premier morceau de la mere anceinte, va à ſon anfant. Car le vulgaire ignorant l'anatomie, cuide que l'anfant qui eſt au vantre, mange & boit comme la mere : & ne ſait pas, qu'il ſoit nourry du ſang ſeullemant, lequel il tire à ſoy par ſon nombril. Car il vit dans le vantre, comme vn fruit pandãt a l'arbre, qui attire le ſuc alimantaire de la plante ſa mere, par le pecoul ou queuë. L'anfant ne prãd rien par la bouche, iuſques a tãt qu'il ſoit hors du vantre : & le premier alimant qu'il prãd adonc, c'eſt l'air, qu'il n'auoit ancor inſpiré. Et quand l'anfant qui eſt au vãtre, vſeroit de la meſme viande que fait la mere, ainſi que cuide le vulgaire, il ne ſ'anſuiuroit pourtãt, que le premier morceau fut

+ obſeruation

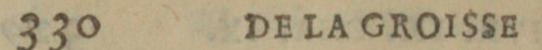
ſien, plus toſt que le dernier, ou que autre porcion de la viande. Car tout ce que mãge & boit la mere, ſe meſle anſamble dans ſon eſtomach, ſe cuit & digere anſamble, & y arreſte (ſi l'eſtomach eſt bon) tant que tout ſoit reduit an vne ſuſtance, du tout ſamblable an couleur & conſiſtance, qu'on nomme Chyle: & eſt cõme orge mondé bien delié, ſans aucune inegalité. Puis quand l'eſtomach ſ'an eſt raſſaſié & nourry, il reiette le ſurplus aus boyaus: d'où le foye attire ce qui eſt le plus propre a cõuertir an ſang, par le moyẽ des veines meſaraïques. & de tel ſang eſt anfin nourry l'anfãt. Il eſt vray, que le foye, & les autres parties du vãtre, peuuet bien a la neceſſité, ſuccer & rauir de l'eſtomach quelque porcion de ce qu'il ha n'aguieres prins, auant que tout ſoit digeſt & cuit: & ce, par les veines commu-

munes des dittes parties auec l'estomach : par lesquelles aussi l'estomach famelique, attire de touttes pars à soy les humeurs qu'il an peut obtenir. Mais que le premier morceau s'an alhe a l'anfant, il n'y a aucune vraysamblãce, ne probabilité. Car il est nourri de sang tant seulemant, comme dit est, & dans le cors de la mere, il y ha touiours du sang pour luy fournir, & mesmes à l'antour de la matrice, où il se rand pour lors plus copieus. Il est vray aussi, que l'anfant affame la mere quãd il est deia grand, & consume beaucoup de sang : dont la mere est contrainte, de manger plus que de son ordinaire : autremant elle sant des foiblesses, & euanouyt facilemant. Mais ce n'est pas à dire pourtant, que l'anfant attire la viande : & qu'a faute de viande, il amploye le sang, lequel fait depuis faute á la me-

re. & que pource il falhe que la mere ſoit mieus nourrie, ains il faut qu'elle ſoit mieus nourrie, à ce quelle ait plus de ſang, qui ſuffiſe & à elle & a l'anſant, lequel eſt nourri de ſang, tout ainſi qu'vn des mambres de ſa mere. Pourquoy donc dit on ſi cruëmant, que le premier morceau va a l'anfant? N'y a il aucun fondemant de raiſon an ce propos? Nous tenons que la plus part des phraſes & locucions populaires, ſont de main an main venuës des philoſophes, & autres diuins perſonnages, qui ont anſeigné le vulgaire a bien viure. Ce propos an eſt il point venu: ou ſ'il eſt d'vne pure ignorance de l'anatomie du cors, comme nous auons propoſé au commancemant? Le peuple temoigne bien telle ignorance par ce propos: mais il peut etre auſſi, qu'on le luy ha balhé ainſi groſſieremant, eu egard a ſa capacité:

pour

pour exorter les fames anceintes a ſe bien nourrir: comme il eſt tres-neceſſaire, a ce que l'anfant n'ayt faute de bon ſang: dont il ſoit robuſte & ſain, ſans preiudice de la mere. Et pourquoy dit on cela plus-toſt du premier q̄ des autres morceaus? Il eſt aiſé a antandre, qu'on ne veut pas dire ſimplemant & etroitemant d'vn morceau, ou bouchee de quelque choſe que ce ſoit: ains de la premiere viande, cōme ſ'il y a du moutō & du beuf, il faut que la fame anceinte commance au mouton: & ſ'il y a ancor vn chappon, ou vne perdrix, quelle mãge plu-toſt de cecy, que du mouton: & ainſi des autres viandes qui ſont de melheur digeſtion. Quelle commance par vn bon potage, & laiſſe le fruit, la ſalade, & autres viandes Eſpagnolles an arriere. Car ſi elle ſuit ſes appetits phantaſtics, & ſe prand du commancemãt



a vn'andoulhe, ſouciſſe, boudin, anchoye, ou ſardine ſalees, il eſt a craindre, qu'elle ſe rampliſſe trop de ces coquineries, & ne puiſſe apres manger du melheur. Pourquoy on luy cõſelhe fort biẽ de cõmancer au moins par quelque bonne viande: & pour le luy perſuader on dit, que le premier morceau va a l'anfant. Car on ſait, que les meres ſont naturellemãt plus ſogneuſes & curieuſes de leur portee, que d'elles-meſmes. dont on ne les peut mieus inuiter a ſe bien nourrir, que an diſant, que cela eſt bon & neceſſaire a l'anfant.

* * *

FIN DV TROISIEME LIVRE.

QVATRIEME LIVRE DES ERREVRS POPVLAIRES, TOVCHANT L'ANFANTEMANT ET LA GESSINE.

PREMIER CHAPITRE.

Que l'os Bertrand ne ſouure point, pour donner paſſage à l'anfant.



OMME i'ay dit au dernier chap. du prochain liure, l'ignorãce de l'anatomie, eſt cauſe de pluſieurs propos abſurdes & ridicules. comme de dire que l'os Bertrand (c'eſt du penil, an Latin *os pubis*) ſe ouure & elargit pour le paſſage de l'anfant.

fant. Car le vulgaire ne peut comprandre, qu'vn ſi grãd cors puiſſe ſortir par le conduit ordinaire : qui eſt communemant a la meſure du mambre viril (touttefois dilatable) ſans grande violance. & que c'eſt la cauſe des fortes douleurs que ſant la fame qui accouche , ſur tout de ſes premiers anfans. Car depuis que cela ha eté ſouuant ouuert , il ne fait tant de mal. Pour cette raiſon on dit auſſi, celles qui ſont mariees plus tard , ou qui autremant ſont agees auant que d'anfanter, y andurer le plus : d'autant que leur cors , etant plus dur & ſec, tels os ne ſ'elargiſſet q̃ difficillemant, dont les anfans meuret bien ſouuant au paſſage. Aucuns diſet an outre, q̃ les matrones & ſages-fames de Genes, pour euiter ces difficultés, quand les filhes naiſſet , leur anfondret ces os , à ce qu'ils demeuret touiours ſeparés

parés & elargis: tellemant que les fames n'ayet aucune peine, quãd viendront a anfanter. Voila beaucoup de ſotteries & manſonges, procedantes d'vne ignorance la plus groſſiere qui fut iamais. Car il faut antandre, que l'os Bertrand eſt la conionccion de deus grans os, qui ſont les flancs aus deus coutés, auſquels os s'attachet les cuiſſes. Ladite cõionccion eſt faite moyenãt vn tandron ou cartilage, qui les tient liés ſi ferme, qu'il eſt impoſſible de les ſeparer, ſans talher ledit cartilage. Ce qu'on peut ayſemãt comprandre, ſi on les voit au decouuert, comme quand nous faiſons l'anatomie. Et de l'anfondrer (comme à vn chappon, ou a vn' autre volalhe, pour la faire paroitre plus ample, & de plus beau rancontre) cela ne ſe peut faire, ſans notable nuiſance des parties qui ſont au deſſous: ſauoir eſt,
la

la vessie, la matrice, & le gros boyau. Ioint q̃ de l'anfondrer, il s'ansuiuroit plus grand difficulté a la groisse & a l'anfantemant, que de commodité, a raison de la cõpression faite interieuremant: sinon que lesdits os se releuasset par apres, & restasset desioins. Mais ie ne vois pas que cela se puisse faire: outre ce qu'il n'est aucun besoin qu'ils s'ouuret, ainsi que nous dirons tantost. Mais d'où est venu ce propos des Geneuoyses? Il n'y a faussete vulgaire & commune, laquelle n'ayt quelque fondemãt, qui est cause de son erreur. C'est (a mon auis) que ces fames là ont communemãt plus aysee deliurance que les autres, ainsi qu'on dit. parquoy on ha pansé, qu'elles auoint le passage plus ouuert: & de là on ha forgé le sudit moyen. Ie dirois plus volontiers (sauuãt l'honneur de celles, qui sont chastes & fa-

& fames de bien, car par tout il y an ha d'vnes & d'autres) que les Geneuoyses, *donne senza vergogna*, comme dit le prouerbe, pour la plus-part lasciues & prodigues de leur hõneur, se randet par la frequance du ieu d'amours, plus habiles & promptes a l'anfantemant. Car les putains sont comme paitries de plusieurs palhars insaciables: dont leurs parties honteuses sont si vsees, que le passage biẽ frayé, est aisé a l'anfant. Aussi qu'elles iouët tãt du cropion, partie an ce fait principale (ie dis quant a l'anfantemant, comme on antandra cy apres) que venant a faire vn anfant, le cropion est fort soupple a preter & a cõsantir. Les autres fames qui l'agitet moins souuant: l'ont plus roide, & sur tout les vielhes, qu'on epargne plus que les ieunes, mesmes an mariage: dont elles duret plus long tams. & si elles

elles ont plus de mal des derniers anfans, q̃ des premiers, cela an est cause. De mesmes les filhes qu'on marie vn peu agees, ont grand peine a l'anfantemant : parce qu'elles n'ont acoutumé de ieunesse a remuer le cropion, tandis qu'il etoit tandre & cartilagineus. Dequoy on peut antandre, que ce n'est an vain qu'on marie les filhes plus ieunes que les garsons : combiẽ qu'il y a plusieurs autres raisons, plus politiques que naturelles. Les villageoises, & autres fames de labeur, qui fond ordinairemant grand' exercice, & sont plus debout qu'assises, ont beaucoup plus aysee deliurance, que les marchandes & bourgeoises, qui sont le plus souuant an repos & assises, ne traualhant a autre chose plus que an ouurages & couture. Parquoy Lycurge ordonna tres-sagemant aus filhes & fames Lacedemoniẽnes, ou

Spar-

Spartanes, l'exercice de la luitte antre elles, pour les rãdre plus fortes à soutenir toutte sorte de peine, & mesme au trauail de l'anfant, à ce qu'elles an eussét melheur deliurance. Or que le cropiõ soyt icy le principal, les fames qui ont anfanté, le peuuet temogner. car leur principale douleur (outre celles des reins) est au-dit lieu, & non à l'os Bertrãd, lequel deuroit au moins douloir par ces ligamans sansibles, s'il etoit ouuert de violance, comme pãse le vulgaire. Mais c'est le seul cropion qui andure d'estre violãmant pressé & reculé, pour donner passage a l'anfant, antre luy & l'os Bertrand, lequel ne bouge aucunemant. Le cropion est vne petite queuë, composee de quatre osselets, laquelle est plus longue à certains Anglois, que aus autres. Les Grecs l'ont nommé Coccyx, a la samblance d'vn bec de Coc-

cu.Ie ne ſay ſi pour cela, les François apellet Coccu, celuy qui permet à ſa fame de remuer ceſte partie là à l'appetit d'autruy.Car de l'appeler Coucu, pour ſamblable faſſon de faire, q̃ l'oyſeau nommé Coucu, ce ſeroit trop grand faute: d'autant q̃ le Coucu ne permet pas à autre oyſeau de nicher ou pondre an ſon nid, ains au cõtraire il va pondre au nid d'autruy. C'eſt de la Verdalle propremãt(quel ques vns l'appelet an Latin *Cutruca*) qui eſt vn petit oyſeau: lequel ayant fait cinq ou ſis œufs, le Coucu les vient manger: & puis au meſme nid il põd vn œuf, qui eſt beaucoup plus grand que ceus qu'il ha mangé. dont la Verdalle ſe pourroit biẽ auiſer, veu la notable differãce, pour peu qu'elle fut auiſee. Mais ell' eſt ainſi abuſee, qu'elle tient pour ſien ce qu'elle troue dans ſon nid.dont elle le couue,& puis nourrit le petit qui n'eſt pas ſien.

On dit qu'il an auient ainſi le plus ſou uant, nompas touiours : car autremãt la race des Verdalles finiroit biẽ toſt. De ce propos on peut antandre, que le mary eſt impropremãt dit Coccu, an cette ſignificacion. car c'eſt au palhard adultere d'eſtre ainſi nommé. Mais du Coucu, c'eſt à dire Cropion, il eſt bien diffamé, ſur tout quand il y a de ſa faute. Les Italiens l'appellet *Becco*, pour la meſme raiſon, a cauſe de ce bec : qui eſt plus propremant dit, que d'vn Bouc. car le mot de *Becco*, ſignifie l'vn & l'autre. C'eſt donc le cropion, qui ſ'etant fort remué au plaiſir de la concepcion, ha depuis a ſouffrir extanſion douleureuſe, quãd l'anfant doit ſortir. L'os Bertrand, qui au ieu d'amours n'ha bougé, ains cõme vn anclume ha ſoutenu les coups & le fardeau, ne bouge an l'anfantemant, & n'andure aucun mal.

SEGOND CHAP.

S'il est bon de faire assoir la fame sur le cul d'vn chauderon chaud : ou de luy mettre sur le vantre le bonnet de son mary, pour auoir melheur deliurãce. & quels sont les melheurs moyens de accoucher.

CE propos seruira de confirmaciõ au discours precedant. C'est, que les bõnes fames de village a l'antour de Mompelier ont eprouué, que si celle qu'est traualhee d'anfant, s'assied sur le cul d'vn chauderon, qu'on ha leué presantemant du feu, ell' anfante plus aysemant. Nous sauons que tel chauderon, auquel n'aguere l'eau boulhoit, ha le cul tiede, qu'on dit froid an comparaison du reste, qui est chaud-brulant. Or cette tiedeur remollit le cropion, & le rand plus facile a ceder : comme font les fomanta-

cions

cions remollissantes, que nous vsons à cet effet. Mais on les applique communemant mal a propos sur l'os Bertrand, & an la regiō de la matrice sur le deuant. Il faut qu'elles soint sur le cropion: autremāt ne seruet de rien, & nuiset, que pis est. Ie dis qu'elles ne seruet de rien sur l'*os pubis:* car il n'ha à se remollir pour ceder aucunemāt. Et elles nuiset a la matrice, an tant q̃ la remollicion rompt la force de sa vertu expultrice, laquelle ne requiert sinon astriccion. Dont tant plus on rand laxe la matrice, tāt plus on enerue sa vigueur a pousser l'anfant dehors. Parquoy les bonnes fames de village le prenet mieus, de faire assoir sur le cul du chauderon chaud, celle qui traualhe d'anfant. Il y a moins de raison à ce que les mesmes villageoises font, de mettre sur le vantre de la fame, le bonnet ou chapeau de son

mary. ſinon parauanture que y etant mis, on ſerre le vantre par deſſus le bõnet: qui an ce cas ſert de cõpreſſe, pour ayder à l'expulſion, Mais ie panſe qu'on le fait an ieu, au moins qu'il a eté ainſi introduit: & que depuis on le prand a bon eciant. Et le ieu peut etre prins de cette ſorte: Que les marys volontiers ſ'excuſet & defandet de n'aſſiſter a tels affaires. Quelquefois on les y veut contraindre, pour ſ'y aider. & ſi on n'an peut auoir autre choſe, on leur retient le bõnet, qu'on met ſur le vantre de ſa fame: comme an diſant, de l'homme eſt prouenu' cette anfleure de vantre, comme ſ'il auoit la pointe venimeuſe: luy, ou ſon bonnet, appliqué là deſſus, ſert de contre venin, & fait paſſer l'anfleure. Mais ie trouue bien plus raiſonnable, que ce ſoit luy meſme, qui de ſon vãtre couure le vantre de ſa fame. nom-
pas

pas q̃ sa tiede chaleur vigorant celle de la fame, y fit tant, que la copulaciõ accoutumee. Car la fame an se remuant tant soit peu, ebranle doucemant & plaisammant le cropion : & la semance du marry rand le passage glissant, beaucoup mieus que ne font les eaus. C'est l'vrine de l'anfant, laquelle à ces fins doit sortir la premiere. Ie say personnes qui an vset ainsi, dont leurs fames se trouuet fort bien, & ont aysee deliurãce. Aristote mesme nous auertit de ce point. Il faut maintenant auiser, de la situacion an l'acte de l'anfantemant. Aucunes veulet etre debout, soutenues de quelques vns. les autres assises an vne chaire percee, ouuerte par deuant: & les autres couchees. Ie laisse choisir à celles qui ont tout eprouué, la maniere qu'elles trouuet la plus aysee. I'auertis seulemant, qu'on auise que le cro-

Liure 7. de l'hist. des anim. cha. 4.

pion ſoit libre,& nõ preſſé, affin qu'il ſe puiſſe libremant reculer. A quoy ſeruiroit infinimant l'etre debout, ſi on le prenoit a propos,& ſur le point que l'anfant ſe preſante, ſans laſſer ou traualher an vain la pauure fame. Car outre ce que (comme dit eſt) le cropion, par telle ſituacion eſt an grand liberté. l'anfãt de ſa peſanteur deſſandant mieus,aide à ſa deliurance. Il y a des dames & damoiſelles qui vſet des lits,qu'on nomme de trauail,parce qu'on les amploye ſeulemãt quãd elles ſont au trauail de l'anfant. Ce ne ſont propremãt des lits à ſe coucher, ains chaires ouuertes pardeuant : qui ont des bras & piés faits a propos, pour y attacher les bras, cuiſſes & iãbes de la fame,auec des liens mols& larges. mais tant fermes & aſſurés (ſans les bleſſer aucunemant)qu'elles ne ſe peuuet bouger an faſſon que ce

ce ſoit, hors-mis le cropion. Cela eſt bon & bien ayſé, pouruеu qu'on l'am ployе bien ſagemant.

C'eſt choſe de grand importance, de faire que la fame ſe deliure heureuſemant : veu le dangier qu'elle & ſon anfant paſſet, quãd il y a quelque difficulté. Dont a bon droit on nomme *Sages-fames* les matrones ou leuandieres: car il faut qu'elles ſoint biẽ prudantes & auiſees: ſur tout quand il y a deus ou trois anfans a ſortir. car elles ſont bien ampechees quelquefois d'vn. Que ſera ce quand il ſ'an rãcontret neuf, cõme i'ay ecrit au premier chap. du troiſieme liure, qu'il auint à madamoiſelle de Beauuille, à celle d'Arles, & a Padouë? I'antans que an la maiſon de Stourneau an Perigort, arriua vn fait ſamblable, y a plus de trois cens ans. La dame fit neuf anfans males d'une vantree: & an

an voulut exposer les huit. qui furet heureusemant preserués(par la grace de Dieu) du bon rancontre de leur pere. Tous les neuf vequiret, & furet prouueus de grans etas, quatre an l'eglise,& cinq au monde. Des ecclesiastiques, l'vn fut euesque de Perigueus,& abbé de Brantaume: l'autre euesque de Pamies: le tiers, abbé de Grand-selue, & le quart de la Case-Dieu. De ceus du mõde, l'vn fut lieutenant de Roy a la Reole contre les Anglois: l'autre eut vn gouuernemãt an Bourgogne: les autres trois furet an grand credit aupres du Roy. On voit ancor auiourdhuy tout ce mystere, peint an vne sale du chateau de Stourneau: ainsi que m'ha dit le sieur de Stourneau (yssu de cette tres-illustre & ancienne maison) l'vn des maitres de l'hotel du Roy de Nauarre, Hanry troisieme de ce nom: auquel Dieu doint tres-bonne vie& longue.

TROISIEME CHAP.

Que les matrones falhet grandemant, de n'appeller des medecins a l'anfantemant, & autres maus peculiers des fames : & que mesmes les sages-fames doiuet estre ansegnees des medecins.

L'Outrecuidance & presompcion d'aucunes fames est telle, quelles panset s'antandre mieus a touttes maladies peculieres des fames (comme à la suffocacion de matrice, l'auortissemant & anfantemant) que les plus suffisans medecins du mõde. Parquoy ne les y daignet appeler, si ce n'est au mal de la matrice, apres y auoir amployé toutte leur sciance: & l'auortissemant ou anfantemãt, quand il y suruient quelque accidant de fieure, ou autre difficulté. Ie trouue bien bon & raisonnable, qu'elles fasset antr'elles leurs

leurs petits remedes accoutumés, & que les leuãdieres pratiquet leurs experiances, & la dexterité qu'elles peuuet auoir acquiſe de leur pratique. Mais ſi elles cuidet que les medecins ne ſachent tout cela ancor mieus qu'elles, il y a grãd erreur an leur comte. Touttefois nous leur quittons cette partie de la chirurgie, quant à l'anfantemant: parce qu'il eſt plus honeſte que ce metier là ſe faſſe de fame a fame ez parties honteuſes: cõme nous auons quitté tout le reſte aus profeſſeurs de chirurgie. pour noſtre ſolagemant, & à ce que les malades fuſſet mieus ſecourus, ayans deus miniſtres pour vn. Mais le medecin n'eſt point diſpancé d'ignorer aucune choſe de ce que traitet les leuandieres, nomplus que des autres operacions chirurgicales: & eſt bien ſeant qu'il aſſiſte par tout, ſ'il eſt poſſible, aumoins pour

peu

peu qu'il y ayt de difficulté. Car touttes maladies ſont de ſa connoiſſance & haute iuriſdiccion. Tous ceus qui ſe meſlet de traitter aucun mal ils ſont ſubalternes au medecin : comme les chirurgiens, leſquels ont iuriſdiccion moyenne, & les leuandieres qui ont la baſſe. Or l'anfantemant eſt vn mal, duquel pluſieurs & fames & anfans an meurent. & l'auortiſſemant encor plus : d'autant qu'il eſt contre nature. Ne faut il pas donc que le medecin y ſoit ſurintandant? Mais pour n'auoir la peine de ſe trouuer partout (veu meſmes que le plus ſouuant il n'y a pas beaucoup a faire pour la leuandiere) il ſuffit que les fames qui an font profeſſion, ſoyet inſtruites des medecins, & ſachet la raiſon de ce qu'elles pratiquet. Et pour certain an vne Republique bien policiee, il faut que les medecins montret aus ſages fames l'ana-

tomie des parties qui contienent l'anfant, celle qui luy donnet passage, & qui aidet a le pousser dehors: affin que elles puisset artificiellemant comprãdre la vraye methode de proceder a leur operacion. Autremant elles y võt comme aueugles & ampiriques sans sauoir ce qu'elles font. Et de cette ignorance, la plus part de ces fames deuienet outrecuidees, & presomptueuses. mais sur tout, si elles ont quelquefois eté amployees pour quelque grand dame, ou anuoyees querir de loin. De cela deuenues arrogantes, si vn medecin leur dit ou remõtre quelque chose, elles s'an moqueront, ou le ranuoyeront loin. Ainsi dit bien Terance, qu'il n'y a rien plus inique & iniuste que l'ignorãt. car il ne troue rien de bon, que ce qu'il fait. Ie me suis trouué quelquefois visiter vne fame malade, auec feu mõsieur Ron-

delet

delet, laquelle ſe plaignoit grandemãt de ſuffocacion de matrice. Nous y rancontrames vne fois antre autres, vne vielhe matrone, qui nous rebrouã & donna cõgé des l'antree de la chambre, an diſant que la malade n'etoit de nottre cognoiſſance, que cette fame etoit anceinte, & que cela n'etoit de nottre metier. Comme ſi nous n'etions pour diſcerner la groſſeſſe, d'vne diſpoſicion contre nature: ou ſi la fame anceinte, d'alheurs etant malade, etoit examte de nos remedes. Ce pandant laditte fame ne ſe trouua pas groſſe: apres que la vielhe matrone eut demeuré aupres d'elle, à faire bõne chere deus ou trois mois durant, aus depans de la pauure fame. O quelle folie! quelle temerité! voila dequoy il me ſait mal: nompas que les fames pratiquet antre elles quelques petis remedes: leſquels touttefois

fois ne ſont de leur inuancion, ains les ont aprins quelquefois des medecins, & puis elles ſe les communiquet de main an main. Car les fames n'inuantaret iamais aucun remede. tout ſort de nottre boutique, ou eſt ſorty de celle de noz predeceſſeurs. Parquoy elles ſont fort ignorantes de panſer, que nous les ignorons, & qu'elles y ſauet plus que nous. Mais les bonnes Dames ſe demantet euidammant, quand elles nous appellet au ſecours, ne pouuant venir a bout de leur antrepriſe. Car ſi nous pouuons le plus difficil, ne ſauons nous le plus aiſé & vulgaire, qui eſt comme nottre alphabet? Il feroit bon dire à vn qui ſait biẽ lire & ecrire, qu'il ne cognoit pas les lettres.

QVATRIEME CHAP.

De faire bonne mesure aus garsons, & non aus filhes: & cõmant il faut gouuerner la vedilhe. & si celle des filhes sert, a leur faire des amoureus.

L'Homme n'est pas plus-tost né, qu'il andure la chirurgie: c'est an l'incision de la vedilhe, faite par les sages-fames, apres l'auoir bien liee contre le vantre, ou sera desormais le nombril. Or les bõnes fames, sogneuses de la conseruacion du genre humain, remontret volõtiers & requieret charitablemant aus sages fames, quand c'est vn fils, que luy fasset bõne mesure. Car elles pãset, que le mambre viril prandra là son patron, & qu'il deuiendra plus grand, si ce qui pãd ancores du nombril, est demeuré bië long. Quant aus filhes, il ne s'an parle point. car si la vedilhe gouuerne ou transmuë le cõduit, qui va a la matrice

(lequel repond a la verge de l'homme, comme la gaine au couteau) les fames voudroint bien, qu'il demeura court & etroit. car il ne ſ'agrandit q̃ trop. Mais elles ſ'abuſet, & ont mal retenu ce que peuuet auoir quelque fois remontré les anciens medecins aus leuandieres : c'eſt, que quād elles vienet à lier la vedilhe d'vn garſon, la laiſſet bien lache, ſans tirer an dehors. Car ſi elles la liet fort raſibus du vantre, la veſſie qui an depand par vn liē, an eſt plus retiree an dedans : & le mambre viril par conſequant an eſt racourcy : car le tuyau commun a l'vrine & a la ſemance, depand du col de la veſſie. Ainſi importe aſſés à la longueur du mambre, qu'on ne lie tant pres du vantre la vedilhe : nompas qu'on an laiſſe pandre beaucoup. car cela ne ſert de rien. Au contraire, il ſert aus filhes, qu'il ſoit tiré & lié
fort

fort rez.affin que la matrice,qui tient à la veſſie, an etant retiree, aye le col d'autant plus etroit, qu'il eſt plus alõgi. Et voila le ſecret. Il faut auſſi bien auiſer, que la vedilhe ſoit liee ainſi qu'il appartient. Car à faute d'eſtre bien liee,quelques anfans meuret,an perdant tout leur ſang par là. Auquel dangier fut ma fame Loyſe de Guichard,ainſi que raconte ſa mere. Dõt fut iugee des fames qui y aſſiſtoint, qu'elle n'auroit iamais grand couleur au viſage,pour la grand perte de ſang qu'elle auoit fait. Mais cela ne vaut rien. I'ay vn autre auertiſſemant con- 2.
cernãt la ſanté, qu'il ne faut mepriſer, comme l'on fait communemant.c'eſt de la porcion pandante, qui ſe meurt de peu a peu, & an fin tombe de Gãgræne,ou plus-toſt de Sphacele. Les ſages fames communemant la couchet contre la chair nuë du vantre de

l'anfant : dont il auient que le pauure petit ſant de grands douleurs, & tranchees de vantre. Il crie nuit & iour, ſans qu'on ſ'auiſe de ce qui l'offãce. & on accuſe mille choſes qui ne ſont pas. Comme au pays d'Agenois, on accuſe les ſeides (c'eſt à dire, des poils comme ceus des porceaus ou cheuaus) qui ſont dans le vantre de l'anfant (diſet ils) & luy font des tranchees. Dont les bonnes fames, trampet & fomantet l'anfant, & ſur tout ſon vantre, d'vn leſſif doux, fait de ſermãt, auquel elles iettet vne pognee de palhe brulee. An frottant le cors de l'ãfant, les porcions de cette palhe ſe trouuet parmy les doits : & adonc elles montret cela aus aſſiſtãs, an diſant, que ce ſont les ſeides qui ſortet du cors de l'anfant. Et ainſi le mal ſe paſſe : mais ceſt propremant la vertu de la ditte fomantacion, qui efface le froid

froid imprimé au vantre de l'anfant, d'où procedoint les tranchees, comme de la cholique : & nompas qu'il y eut des ſeides : ainſi que de vray il an ſort quelquefois de l'echine des anfans. duquel mal incognu aus anciens nous traitterons (Dieu aydant) au 5. chap. du 18. liure. Or dõc c'eſt ce qui pand du nombril, qui leur fait mal au vantre de ſa froideur, laquelle prouient de la mortificacion. Car comme on ha fort lié au deſſus les veines & arteres, la chaleur naturelle ſ'y etaind de peu a peu : iuſques à ce que telle partie ſoit du tout morte & noire. Lors elle eſt froide extrememant: & eſt ſur le vantre de l'anfant com' vn glaſſon. Il ne faut pas donc ſ'ebaïr ſ'il crie & ſe plaint. Pour euiter & preuenir ce mal (ayant compaſſion des pauures petis anfans, qui ne le ſauet expliquer) i'ordonne & conſelhe, que cet-

te pandilhe ſoit des le cõmancemant, & iuſques a la fin, bien & ſogneuſemant anuelopee de couton, ou d'vn drappeau mollet: tellemant qu'elle ne puiſſe toucher le vantre nud. Et ie trouue, que par ce moyen les anfans demeuret plus paiſibles. Qui eſt vn certain ſigne (outre la ſuditte raiſon tres-aparante) que c'eſt la froideur glacee de ce pãdant, qui leur fait des tranchees.

An quelques païs les bõnes fames gardet ſogneuſemant celle de leurs filhes, pour leur faire des amoureus quãd il les faudra marier. C'eſt qu'elles ont opinion, q̃ ſi on donne a manger ou a boire de cette vedilhe miſe an poudre, a l'homme qui leur eſt aggreable, il deuient extrememant amoureus de la filhe: & ne faut plus, ſinon faire les pactes de mariage. Ie tiẽs cela pour vn' erreur & abus trop

eui-

euidant : comme la plus part de ce qu'on dit des autres breuuages amoureus, an Grec dits *philtres* : que l'on attribue aus ſorcieres & vielhes putains, pour coiffer les hõmes de leur amour. Mais ie panſe qu'il y a quelque ſecrette allegorie an telle opinion. & c'eſt (parauanture) que ſi les hommes vienet a ſi grand' familiarité des filhes trop faciles & ployables, qu'ils puiſſet faire toucher & ioindre leurs nombrils, qu'elles les attiret par là, & font la conionccion de l'Androgyne Platonique par telle reünion. An quoy pluſieurs ſont attrapés, quelquefois a leur dam. Et voila commãt le nombril des filhes, nõpas le mort, ains le viuant, duquel on donne gout aus hõmes, an les affriandant les rand echauffés & abetis, ſi la raiſon ne les domine & regit. Dont ſouuant ils antandet & cõdeſſandet a des partis indignes de leur condicion.

CINQVIEME CHAP.

S'il est vray qu'on puisse cognoitre aus nœuds des chordes de l'arrierefais, combien d'anfans aura la fame qui accouche.

ON peut attribuer ce propos à Auicenne, ou à Rasis, qui ont ecrit le moyen de cognoitre, combien d'ãfans fera desormais la fame qui accouche, seulemant à voir & obseruer la veine vmbilicale, qui est comme vne chorde, attachant l'anfant à son arrierefaix. C'est, que autant qu'il y a de nœuds ou riddes, & replis an laditte chorde, autant fera elle d'anfans : & si n'y a aucun nœud, elle n'an fera plus. Et si antre lesdits nœuds il y a grand distance, la fame aussi mettra grand interualle d'vne groisse á l'autre : & si la distance est petite, elle n'y mettra guieres. Dauantage si les nœuds sont

noirs

noirs, ou rouges, elle fera autãt de males: & s'ils sont blancs, de filhes. Maitre Antoine Gainier ose bien dire an sa pratique, au chap. trante & vnieme, des maladies de la matrice, que an son tams il ha trouué par experiance, que tout cela etoit vray. Parquoy il ne se faut ebaïr, que le peuple retienne cette opinion, qui ha de si graues auteurs philosophes & medecins. Dont il samble que nous ayons tort, si c'est vn erreur, de le colloquer antre les erreurs populaires. Ie repõs a cecy, que ie veus oter d'erreur le peuple, an ce qu'il peut fallir au fait de la medecine & connoissance des choses naturelles, d'où que ayt procedé la faute. Aussi ie say bien & confesse, que la plus part des erreurs populaires, au fait de la medecine & regime de santé, ont eu leur force des medecĩs, & de leurs propos, ou mal antandus, ou mal couchés

chés. Il y peut aussi auoir eu fausse doctrine & eronnee: comme nous an sauons prou, & la refusons iournellemant an noz autres œuures, & an noz lessons. Yci ie traite seulemant des plus vulgaires, & qui sont de la capacité ou cognoissance du peuple: cõme le propos mis an auant, duquel les vielhes matrones & leuandieres veulet etre tenues pour deuineresses, & font des suffisantes a meruelhes. Parce qu'elles n'ont point de discours, ne de raisonnemant, ce qu'elles ont vne fois comprins & ressu pour veritable & certain, iamais ne leur echappe. c'est cõme vne tache d'huille. Et pour s'y confirmer dauantage, il ne faut sinon que l'ayet ouy dire a personnes anciennes, & du tams passé. Voyla incontinant la proposicion bien homologuee, verifiee, & autorisee. Si on leur dit quelque melheur chose, ou an

les

les reprenant, ou an les anſeignant, elles n'an font pascompte, ſ'il n'eſt conforme à quelque autre reigle de leur ſauoir. Dequoy il ne ſe faut guieres ebayr, veu que il y a bien d'hommes qui font profeſſion des lettres, autant ſtupides que cela, meſmes an ce qui eſt de leur etat. Or pour venir à mon propos: qu'elle raiſon y peut il auoir, que les nœuds de cet arrierefaix nous prediſet combien d'anfans aura la fame? Ie ne veus pas obijcer, qu'elle peut mourir par quelque inconuenient de là à quelque moys: ou eſtre ſi mal gouuernee à cette geſſine, qu'elle ſera deſormais ſterile: & par conſequant n'aura tant d'anfans que ces nœuds ont promis. Telles obieccions ſeroint friuoles, d'autant qu'il faut touiours faire ſuppoſicion, qu'il n'y ayt aucun ampechemant. comme ſi ſon mary venoit cepandant à mourir,

& quelle ne se voulut remarier, viuãt chastemant an vefuage, la prediccion ne sera fausse pour cela. Car on antãd, qu'elle continuë le metier, & fasse les actes requis. Il suffit qu'elle soit apte & idoine à faire ce que les nœuds promettet. Mais il n'y a aucune apparance de verité an cette obseruacion: d'autant que la situacion, nombre, & couleur de ces nœuds, est du rancontre de la matiere, autremant & autremant disposee à cetuy-cy, que n'est à cetuy-là. Toute la significacion qu'ils peuuet auoir, est de ceste coniecture, a mon auis: q̃ la multitude des nœuds ou tortilhemans qui sont pres l'vn de l'autre, & de couleur rouge ou noiratre, peuuet temogner la matrice de la fame estre robuste, & bien complexionee de bonne chaleur, & nõ baueuse. Car ce qui est ainsi noüé, est aussi plus fort: comme nous disons des incisi-

cisions du muscle long & droit de l'epigastre. & la couleur rouge, est signe de viuacité. Dont on pourroit dire, à voyr plusieurs nœuds an la veine vmbilicale, que la matrice qui les ha formés est galharde, & an pourra faire beaucoup d'autres : nompas qu'on puisse deuiner le nombre. car elle an pourra faire plus ou moins qu'il n'y a de nœuds. Et par mesme raison, elle les hatera de pres, & ne sera guieres an seiour, veu sa fecōdité : & fera plus de males que de femelles. Car telle est la condicion d'vne matrice bien tamperee. Et c'est tout ce que peuuet demontrer l'es nœuds an grād nombre, pres l'vn de lautre, & de couleur ou rouge ou noiratre.

SISIEME CHAP.

Des

Des anfans qui naiſſet vetus, ſ'ils ſont plus heureus que les autres: & ſi leur chemiſe preſerue de dangier ceus qui an portet.

CE propos eſt ancor plus inepte que le precedant, ſi on ne le prād an ſans miſtique & ſecret, pour ſinifier autre choſe qu'on ne dit, ainſi que ie l'interpreteray. L'anfant de naiſſance ha vne tunique ou membrane fort ſutile, qui le couure & anueloupe tout immediatemant, comme fait le ſuaire vn cors mort. On l'appelle an Grec Amnie, qui ſinifie Agnelette: ainſi nōmee, pour ſa mincete & delicateſſe. Par deſſus eſt vn autre peau charnuë, ditte Chorion & ſegondine: qui eſt le lit ou arrierefaix, auquel communemant, ſe tient attachee laditte peau Amnie, l'anfant ſ'etant depoulhé totalemant, & venant tout nud au monde:

de:c'eſt à dire, hors la matrice, qui eſt immunde, orde & ſale, ſituee antre le boyau cullier, & la veſſie. dont l'ãfant eſt logé antre l'vrine & la merde. Tellemant que le propos des bonnes fames du Languedoc eſt biẽ veritable, que *Entre la merde, & lou pis, ſe nourris lou bel fis*. Quelque fois il ſort reuetu de ſa tunique, comme d'vne chemiſe: laquelle raremant luy couure tout le cors, le plus ſouuant ne paſſe les epaules: & quelque fois couure ſeulemãt le viſage. On prand cela à bon augure, & dit on qu'il ſera heureus: parce que il eſt né vetu. Eſt ce point vn'allegorie, ſur ceus qui naiſſet de parans riches & opulans: de ſorte qu'ils n'õt rien à faire que pour leur plaiſir, ou honneur, ſans etre contrains d'aucune neceſſité? On dit communemant de ceus là, qu'ils ſont heureus, & nez tous vetus: c'eſt à dire, auec force biẽs

aquis

aquis de leurs parans. les autres qui ſont pauures des leur natiuité, naiſſet vrayemãt tous nus. Ainſi le voudrois-ie interpreter. car il n'y a point de raiſon, que la chemiſe Agnelette apporte vn heur à ceus qui la retienet. C'eſt d'vn rancontre que cela auient, quãd l'anfant ne ſ'eſt guieres tourmanté a ſortir. car du grand remuëmant que font quelques vns, ils ſ'an depoulhet antieremant. Nous pourrions dire auſſi, que tels anfans ſont plus mols, mornes & paiſibles de nature. dont auſſi procede quelque plus grand' modeſtie, qui les fait cherir & aimer: & que de là ils paruienet à grandes faueurs, biens & honneurs. Mais au contraire on diroit, *Fortune aide aus audacieus:* & tels ſõt remuans, qui peuuet biẽ auoir laiſſé an arriere leur chemiſette. De ſorte que an c'eſt augure n'y a point de fondemãt ſolide. Moins an ce qu'on dit, telle chemiſe, ou por-

cion d'icelle, ampecher celuy qui la porte sur soy, de peril & dangier. Il est vray que s'il tombe de cheual, & se rompt les iambes, les pieces se trouueront dãs ses bottes, s'il an ha. Quelle fadeize! C'est comme des breuets que font quelques vns, pour ne se noyer, bruler, rompre le col, quand on seroit dãs vne bien profonde riuiere, dans vn grand feu, ou que l'on tomberoit de bien haut. Il y an ha qui disent, sauoir cõiurer les arcbusades, qu'elles ne vous toucheront pas, ou ne vous blesseront: de sauoir charmer vn homme, qui ne sera blessé an vne batalhe, quand il seroit bien anuironné de cent annemys. Alles vous an à vn assaut de ville, armé de ces breuets, ou des-dittes chemises tãt seulemãt, & vous verrez, si cette camisade & breuetade ou brauade vous seruira. Ie crois que vous y seriez troussé an

innoſſant. I'aymerois mieus pour vn iour de batalhe, la medecine de Grimache:

Guardés vous bien que par expres,
Vous n'approchiez de la batalhe,
Qu'a trante lieuës au plus pres:
Ou que vous n'y alhez, qu'apres
Que tous les cous ſeront ruës.

Il y ha là plus de raiſon, que de rythme: an l'autre il n'y a ne rythme ne raiſon. I'accorde bien qu'il y a des breuets, qui gueriſſet des fieures, arreſtet le ſang, & font autres grans effets, pour l'opinion qu'on an ha, iointe a la forte imaginacion. mais d'ampecher les accidans externes, & reſiſter aus maus qui vienet par dehors, c'eſt vn'autre beſogne.

SETTIEME CHAP.

Des harpies qu'on dit voler, & s'attacher aus cortines du lit.

Pour

POur ſignifier quelque beſte fort e-trange & monſtrueuſe, qui ayt des griffes, on dit Harpie. Et c'eſt faiſant alluſiõ à ces harpyes feintes des poëtes, deſquelles Virgile fait mancion au troiſieme des Æneides : où il an met trois, & les decrit ayant viſage de fame, les mains crochuës, le vantre plein de villainie : dont elles infe-ctoint touttes les viãdes qu'elles touchoint, & ne pouuoint amporter & rauir. C'etoint oyſeaux monſtrueus & rapaces (cõme porte ce nõ d'Harpie) auuoyes des Dieus pour punicion à Phinee, roy d'Arcadie, à luy rauir ſes viandes, & polluër ſa table de grand' & puante ordure, apres l'auoir randu aueugle. Et ce d'autant qu'il auoit mechammant creué les yeus aus anfans de ſa premiere fame, & auoit depuis epouſé ſa maratre. Quelque tams apres, elles furet chaſſees d'au-

pres de ce Roy miſerable, par Calaïs & Zethes freres, qui voloint auſſi comme oyſeaus. M. Lud. Arioſto an ſon Roland furieus, imite fort gentillemant cette fable, & l'accommode ainſi. Senabo empereur ou Preteian, (com' on l'appelle particulieremant) d'Æthiopie, fut ſi outrecuidé & temeraire, qu'il voulut combatre Dieu, au lieu qu'on luy diſoit auoir eté Paradis terreſtre. Il an fut puni de la mort de ſes gens, iuſques à cent mille, & d'eſtre fait aueugle, outre ce luy furent enuoyees d'anfer ſept Harpies, qui auoint le viſage de fame, pàle & mort, tranſies & ſeiches de longue fain, horribles a voir plus que la mort. Elles auoint de grandes aillaſſes difformes & laides, les mains rapaces, les ongles crochuës & tortes, le vantre grand & puant, la queuë longue comme d'vn ſerpant qui ſe coutour-

noit

noit & nouet. Des aussi tost qu'elles santoint la viande qu'on seruoit à ce triste ampereur, roy de Nubie (ou il faisoit son seiour) ces bestes etoint là, qui ranuersoint tous les plats, rauissoint les viandes, & ce que ne pouuoint aualer, le conchioint d'vne si puante ordure, que nul an pouuoit aprocher. Ainsi ce pauure hõme mouroit de faim: iusques à tãt que Astolphe monté sur son Hippogryphe, par la vertu de son cornet, l'an deliura. Or tout cela sont fables, & inuancions poetiques: esquelles toutefois y a de belles instruccions sutilemant cachees. Mais reuenõs á nos moutõs. Il est certain que les fames cõçoiuet & anfantet des Moles, qu'on dit an frãçois Amas. C'est cõme vn loupin de chair qui n'ha aucune figure ou fassõ distincte. & est angẽdree an la matrice, aucunesfois des semãces corrõpuës, tãt

de l'homme que de la fame, ineptes à la forme d'vn anfant. Dont par le moyẽ du ſang mẽſtrual, qui y accourt, ou y eſt attiré, il ſe fait tel amas & carnoſité garnie de filamãs nerneus. Autreſ fois c'eſt de l'ouurage de la ſeule fame, qui ſe corromt an elle meſme. car ell' ha & ſemãce & ſang pour la procreer. Cette mole eſt quelquefois ſeu le, & la fame pãſe etre anceinte: quelquefois eſt auec vn anfant, auquel la mole fait ſouuant tort, an luy ſoutrayant ſa nourriture. Tellemãt qu'elle eſt par fois cauſe d'auortiſſemãt. car l'anfant n'ha aſſés de place, ny aſſés d'alimãt pour aller iuſques au terme de ſa maturité. Voila que n'eſt pas rare, cõme ce qu'on ecrit de diuers animaus, qui ſ'angendret aucunefois dãs la matrice, des matieres corrõpues & retenues : tout ainſi q̃ à l'eſtomach & aus boyäus ſ'angendret des vers gros & grans a meruelhes. Il y an ha qui ecri-

uet,d'vn ſcorpiõ qui fut trouué auoir eté engẽdré dans le cerueau d'vn hõme. Ainſi dit on d'auoir veu d'etrãges cors animés & viuans,ſortir de la matrice reſſamblãs à crapaus,&autres vilaines beſtes. Nicole Florantin les cõpare à chahuãs,ou hibous & harpies: & dit,q̃ an certain païs on les appelle beſte ſauuage,ou la male beſte. & que q̃lquefois cela mord l'anfãt & le tue. que à Piſe,&ancor plus an la Poulhe, (au Royaume de Naples)les fames y ſont fort ſuiettes,a cauſe des mauuaiſes nourritures. An outre il nõme vn, duq̃l la fame fit par vn iour 9. pieces de chair ſeparees & difformes,q̃ nulle reſſambloit a l'autre: & la chacune peſoit de quatre a huit onces. Ce ſont vraiemãt des moles ou amas,q̃ les praticiens appellet auſſi Harpyes. Ils les nõmet auſſi freres des Lõbars,d'autãt q̃ les fames de Lõbardie y ſont fort ſuiettes(cõme Gordon ecrit)a cauſe de

leur mauuaiſe nourriture, des fruis & herbes, aimãt plus d'eſtre biẽ vetuës, que biẽ nourries. Auſſi dit on an Frãce, que la femelle doit eſtre bien vetuë, mal nourrie, on y aioute, & bien battue: ce que conuient auſſi bien aus garſons, qui au contraire, doiuet eſtre mieus nourris q̃ vetus. Le ſieur d'Aubigné, ecuyer du Roy de Nauarre, m'ha conté, que luy etant a Geneue l'ã 1565. demeurant ecolier panſiõnaire cheus M. Philibert Sarazin tresdocte medecin, deus Italienes, l'vne fame d'vn frippier, & l'autre damoiſelle, dans vn meſme mois accoucheret chacune d'vn part mõſtrueus. Celuy de la frippiere etoit petit, reſamblamt á vn rat ſans queue: Celuy de la damoiſelle fut de la groſſeur d'ũ chat. La matiere de tous deus, noyre & viſqueuſe. Au ſortir de la matrice tels monſtres ſe ietteret an haut, contre la

paroi

paroy de la ruelle du lit, & là se colaret attachés ferme, plus haut que le ciel du lit. Voyla ce qu'on an rapporte. voyons maintenāt ce qu'ō an doit croire. Il est bien vray q̄ les fames angendret souuant, & mettet hors leur matrice (apres quelque tams q̄ leurs fleurs ont seiourné, pansant bien etre anceintes) des loupins difformes de chair nerueuse, q̄ lon peut cōparer à cecy & a celá, pour quelque samblance qu'ils an ont. cōme on dit aussi des nueës, q̄ l'vne ressamble á vn cheual, l'autre à vn ecritoire, l'autre a vn bœuf, l'autre a vn oiseau: qui a vn chādelier, qui a vn tripier, l'autre a vn bassin, l'autre a vn œuf, l'autre a vn panier: & riē de tout cela. Ainsi peut on bien dire de ces amas, que l'vn retire a vn crapaut, l'autre a vn escargot, l'autre àvn lieure, l'autre àvn oiseau. Mais ce n'est rien de tout cela, & ce cors n'a eu que vie vegetatiue, cōme vne

Plante ſimplemãt,ſans aucun mouuemãt de ſoi,ni aucun ſãntimãt. Dont ce n'ha iamais eté vn animal, nõpas meſme reptile,ou autre plus imparfait. Par quoi c'eſt vn grãd abus de croire, qu'il y an ayet qui volet propremant cõme harpyes,& ſe võt ſoudain attacher aus cortines du lit preparé pour l'acouchee. Ie n'ay pas biẽ retenu ce q̃ m'an ont cõté quelques Neapolitains, que deuient cela an fin,& qu'il ſinifie. Mais il n'eſt pas dãné qui ne le croid. On dit cõmunemant, quand on racõte quelq̃ choſe fort rare & etrãge (qu'on dit autremãt incroiable) Si ie ne l'auois veu, ie ne le croirois iamais. Par cette phraſe & maniere de parler, on diſpãce & excuſe ceux qui ne l'ont veu, de n'an croire riẽ: voire meſmes on les an perſuade. Car an diſant, ſi ie ne l'auois veu, ie ne le croirois pas, c'eſt autãt que qui diroit, ie cõſelhe ceus qui ne l'ont veu, de ne le croire pas. Ainſi pouuõs nous

bien dire de ces moles monſtrueuſes, qu'on nõme harpyes, q̃ l'on dit voler cõme vn oiſeau. Et n'eſt pas vray ſamblable, que nos praticiens qui les ont nõmé harpies, ayet panſé que ce ſoint vrais animaus, & moins qu'ils ayet d'ailes pour voler: mais ſeulemãt par maniere de cõparaiſon à vne choſe bien difforme. Car auſſi les harpies q̃ nous auons decrites ſelõ les poëtes, ne ſont rien de vray, ains choſes controuuees. Quant au mot de, frere des Lombars, ceſt d'autant que les fames des Lombars (nacion iadis for odieuſe) y etoint fort ſuiettes. Et parce que cet amas eſt prins pour vn anfant monſtrueus, on l'appelle frere des autres qui ſont parfaits & accomplis. car ils ſont cõçeus d'vn meſme vantre, & nourris d'vn meſme ſang. Parquoy on les peut dire, freres vterins, par vne mediſance à perſonnes qu'on hayt.

HVITIEME CHAP.

S'il est vray que la fame acouchant, a pleine Lune fera depuis vn fis, & si an nouuelle, vne filhe.

AVcuns tienet cette opiniõ, & af-firmet, que si vne fame anfãte a pleine Lune, à l'autre fois elle fera v fils, venant a s'acoucher: & si an nou uelle Lune, ce sera vne filhe. Ils dise l'auoir obserué, & qu'il n'y a point d faute. A quoy ie ne cõtredis pas, ain accorde volõtiers qu'ils n'ont iamai veu autremant auenir, y ayant prin garde an plusieurs fames, iusques à mille, si vous voulés. Mais ie dis que cela ne rancontre pas à touttes, nom- pas mesmes à vne de celles q̃ i'ay peu obseruer, ayans fait plusieurs anfans. car ie ne m'arrete pas á deus, ou à trois anfans. Et pour n'estre prolixe à proposer diuers examples que i'ay an main

main, ie feray contant de citer les an-
fans que Dieu ha donné a feu mon
pere, le cheualier Ioubert, & a ma
mere Catherine de Genas, ancor vi-
uãte, iufques au nombre de vint, tout
d'vn mariage. Iane fut la premiere,
qui naquit l'an 1519. le 6. de Iulhet, à 1.
7. heur. du matin, an nouuelle Lune.
Apres vint Margarite, l'an 1520. le 2.
20. de Iulhet, à 6. heures du matin, an
nouuelle Lune. Sufanne luy fucceda, 3.
naiffãt l'an 1521. le 9. de Iulhet, a vne
heu. apres midy, an vielhe Lune. Fleu 4.
rie fuiuit, l'an 1522. le 20. de Iulhet, à
7. heu. du mat. an vielhe Lune. Vn'au- 5.
tre Iane naquit l'an 1523. le 24. d'A-
out, a 9. heu. du mat. an pleine Lune.
Apres toutes ces filhes, vindret deus
fils. l'vn François, lequel naquit l'an 6.
1524. le 15. de Nouãbre, a la minuit
an vielhe Lune. L'autre nõmé Gui- 7.
lhaume, naquit l'an 1526. le 16. de Iã
uier a 2. heu. du mat. an nouuelle Lu-

8. ne. Vindret apres deus filhes: Magda
leine, l'an 1527. le 26. Iãuier au matin
9. an vielhe Lune. Catherine, l'an 1528
le 7. de May, à 3. heu. du matin, an vie
10. lhe Lune. Ie viẽs de suite, né l'an 1529
le 16. Decembre, à 9. heu. du matin, an
11. vielhe Lune. Puis vint Anthoine, l'an
1531. le 11. Ianuier, à 6. heu. du matin
12. an vielhe Lune. Succeda Ysabeau l'an
1532. le 14. Decẽbre, à 7. heur. apres
13. midi, an vielhe Lune. Vint apres Anne
l'an 1534. le 17. Iun, à 6. heu. apres mi-
14. dy, an nouuelle Lun. De suitte vindret
15. deus gemelles, Loïse & Iustine, lesq̃l-
les naquiret l'an 1535. le 17. Iulhet, à
8. heu. du mat. an pleine Lune. Apres
16. se rancontra vn fis, nõmé Antoine se-
gond, l'an 1536. le 20. Octobre, à 7. h.
du matin, an nouuelle Lune. Rancõtra
17. aussi qu'vne filhe suiuit, nõmee Dau-
phine, l'an 1537. le 8. Nouãbre à 5. h.
du matin, an nouuelle Lune. Puis na-
18. quit vne filhe, appellee Françoise, l'an
1538. le 15. Decẽbre, a vne heu. apres

minuit, an pleine Lune. Suiuit vn fils, 19.
Claude, l'an 1540. le 9. Iun, à 6. h. du
mat. an nouuelle Lune. Vint apres vn
autre fis, nõmé Felix, dernier anfãt, le- 20.
quel naquit l'an 1541. le 4, Octobre, à
11. du mat. an pleine Lune. De cette genealogie, transcrite au vray du memorial de feu mõ pere (sauf les Lunes q̃ i'ay cottees sur les Ephemerides des sudites annees) on peut aisemãt cõprãdre, qu'il n'y a aucune assurãce an telle proposiciõ. Ie l'ay ancor mieus obserué aus anfans q̃ Dieu m'a dõné, iusques au iour presant, de Loïse Guichard, ma fame: Isaac naquit le 3. Mars, 1565. an vielhe Lune. Susane le 13. dudit mois l'an 1567. an vielhe Lune. Anne le sãblable iour l'an d'apres, an nouuelle Lune. Marie le 29. Iulhet 1571. an vielhe Lune. Cypriã le 4. Aout 1574. an nouuelle Lune. On voit par là, que ce dire ha rancõtré an Marie & Cypriã: & ha falhi an Susane & Anne.

NEVVIEME CHAP.

De l'huille d'amandres douces, auec du ſucre candi, qu'aucunes fames boiuet des auſsi toſt qu'elles ont anfanté : & de la nourriture qu'on leur donne mal à propos.

AN Languedoc, & quelques autres pays, cela eſt fort vſité que des la deliurance, on donne a l'acouchee trois culherees d'huille damandres douces, auec vn peu de ſuccre candi. Les autres prenet vn boulhon de chapon, ou de poulle, conſumeé: les autres vn ou deus iaunes d'oeufs, auec vn peu de ſuccre, & nompas du ſel, à cauſe de l'alteracion prochaine que l'on craind: les autres prenet autre nourriture, ſelon leurs facultés & moyens. Aquoy il faut bien auiſer, comme nous dirons tãtoſt, apres que nous aurons diſcouru ſur l'huille d'amandres

mandres douces. Ie panse qu'elles ont prins cette coutume, pour deus raisons principalemant: c'est an premier lieu, que plusieurs fames trauailhet assez long tams à la deliurance: & ayans de cruelles douleurs, elles criet longuemant à gorge deploye: ce qui n'est à reprandre. car le crier ayde aucunemant à la deliurance, de tant qu'on presse & tand fort les muscles du bas vantre, ansamble ceus de la poitrine, & le diaphragme. Dequoy la matrice est poussee, pressee, & contrainte: de sorte que par ce moyen elle se vuide & decharge plus aisemant. On an fait bien autant sans crier, an retenant fort son haleine, & an se epraignant, comme quand on veut vuider le vãtre fort constipé. Mais il faut que la fame qui est au trauail de l'anfant, amploye ces remedes bien à propos, les reseruant aus effors de

l'anfant,& de la matrice : ſans ſ'ecrier, ou epraindre a touttes les tranchees qu'elle ſant. Car il pourroit auenir, qu'au beſoin elle n'auroit la force d'ãployer tels moyens (qui aidet beaucoup à l'anfant & à la matrice) etant fort laſſe & rompuë de ſ'epraindre & de crier. Or de cecy il auient ſouuant, que l'accouchee ha grand altetracion au goſier & vne apreté, qui la rand anroëe. a quoy eſt fort bon ledit huille, & le ſuccre candi an adouciſſant, humectant, & deſalterant le goſier, reſtituant la voix à ſon antier. Les fames peuuet auſſi auoir vn'autre opinion : que cet huille preſerue des tranchees, ou fait qu'on an ayt moins. Car pour ceſte occaſion il y an ha qui boiuet vn'ecullee d'huille d'oliue, ou de nois. Il eſt vray que ces huilles adouciſſet le vantre, & font paſſer les douleurs des parties qu'ils toucher,

L'huile d'amande
à la voix [illegible]

comme

comme ſont les boyaus : car ils ſont lenitifs & anodins, ſur tout l'huyle d'oliues bien dous, & celuy d'amandres douces. Mais ils ne vont pas a la matrice, ny aus vaiſſeaus ſanguinaires, leſquels pour lors verſēt & ſe degorgēt du ſang ſuperflu, qui etoit retenu a cauſe de l'anfant. Et c'eſt là que ſe font les tranchees, quād ce ſang groſſier & bourbeus, comme lie & boudre de vin, ſ'amaſſe de tous coſtés, & accourt par les veines & arteres a la matrice : laquelle il penetre difficilemant & par grand violance, reiette comme inutile. Voila les principales cauſes de ces tranchees. Il ſ'y peut rancontrer auſſi quelque vantoſité, de l'air froid, qui ſera antré dās la matrice, ſuccedant à l'anfant : & plus ancor, ſi la fame n'eſt bien gouuernee, & qu'elle ſe ſoit euantee, ou qu'on ayt failli de mettre ſur ſon vantre tout

auſſi toſt l'arrierefaix bien chaud : & que ſon vantre ne ſoit vn peu preſſé, les cuiſſes etant croiſees, pour ampecher le refroidiſſemant, & morfondemãt de la matrice, qui eſt bien fort a craindre. A ces cauſes de douleur & trancheеs, cõmant peut ſeruir l'huille, qui n'antre pas dans la matrice, ny dãs les vaiſſeaus ſanguinaires, & meſmes ſans les toucher? car il ſ'an va droit par dedans les boyaus, iuſques à l'iſſue du fondemant. Ie repons que etant paruenu aus gros boyaus, nommés Colon & Cullier, il leur ſert côme de fomantacion appliquee de biẽ pres, & interieuremãt : de ſorte q̃ cet huille mitigue & adoucit les douleurs euidammant, & fait q̃ les ſuperfluités ſe vuïdet plus facilemant. Car l'huille eſt dãs les boyaus, qui touchet la matrice & les ſudits vaiſſeaus : tellemant q̃ ces parties an ſont bien fomantees.

Voyons maintenant, ſi c'eſt auſſi

bien fait de donner incontinant que la fame eſt deliuree de l'anfantemãt, aucune nourriture. Il me ſamble qu'-on ſe faud grãdemant, quãd on le fait a toutes indifferammãt, & ſans aucune limitacion. Car peut eſtre, que la fame ha bien diné, ou bien ſouppé, vn peu au parauant qu'elle faſſe l'anfant. Quel beſoin ha elle d'vn bon potage, conſumé, ou des œufs frais, ou autre nourriture, puis qu'ell' ha aſſés de viãde an l'eſtomach, ancores crüe & indigeſte? Ce n'eſt pas bien fait de mettre cru ſur cru, & de ſurcharger ainſi l'eſtomach, lequel ſ'an affoiblira plu-toſt, que d'an etre fortifié : & par conſequant, tout le cors. De luy donner vn peu a boire, & a collacionner (comme l'on fait bien autremãt ſans auoir anfanté, deus ou trois heures apres le paſt) il n'y a point de mal: veu meſmes que pour les effors & cris

ell' ha bien gagné a boire. Mais de la nourrir ainsi mal à propos, & sans aucun besoin, ie n'y peus consantir. Car tout au contraire, pour euiter la fieure, & autres facheus accidans, il faut comancer des lors a la nourrir plus echarcemant, comme vne personne qui seroit blessé. Aussi ne sauroit on mieus comparer la fame accouchee, qu'a vn qui ha ressu vne grand playe. ancor y aura il cette differance, que au blecé on arrete soudain le sang, parce qu'il est bon : & a la fame n'est permis de ce faire, d'autant q̃ ce sang ne vaut rien, au-moins pour la plus part. Dõc il la faut nourrir petitemãt iusques a tant que les accidãs de douleur, fieure, & autres ordinaires soint passés, & q̃ la fame soit bien epurgee. ce que peut etre acheué dãs 8. iours, si ell' est biẽ gouuernee. Puis on doit commancer a la mieus nourrir, comme

me

me vne perſonne qui releue de maladie. & dans autres 8. iours elle peut eſtre refaite, & aſſés forte (ſi ell' eſt de bonne complexion & ſaine) pour ſe baigner. & etuuer la ſemaine d'apres: & pouuoir ſortir de la maiſon (ſi c'eſt la coutume du lieu: car autremant elle ſeroit batuë des autres fames) au 21. iour. Car le vintieme eſt le terme des maladies aigües, ſans recheute ou decidance, ſuiuant l'arreſt des medecins. Mais d'où eſt venu la coutume, d'apreter & preſanter ces nourritures, dez auſſi toſt que la fame ha anfanté? Cela eſt fort ancien, comme ie pance, & ha eſté obſerué depuis que les hommes etoient plus continans: de ſorte qu'ils n'ambraſſoint leurs fames que au matin, apres auoir bien dormy & repoſé. dont auſſi les anfans etoint plus robuſtes, ſuiuant ce que i'ay remontré au 2. liure, chap. 7. Ain-

ſi il auenoit le plus ſouuant, que les fames acouchoint a heure ſãblable, ayant fait la reuolucion requiſe a la maturité de leur fruit. Et lors etoit bien a propos le boulhon, ou autre nourriture. car la fame ayant commã-cé de traualher a l'anfantemant dés le grand matin, ell' ha bien gagné le de-ieuner, quand ell' ha acheué cette be-ſogne. Maintenant qu'on eſt plus a-donné a ſes plaiſirs & voluptés char-nelles, on fait ce metier là à toutes heures du iour & de la nuit : le plus ſouuant bien-toſt apres le repas, & fort mal a propos, comme i'ay auſſi remontré audit chap. Et de la vient, que pour le iourdhuy les fames acou-chẽt a touttes heures du iour & de la nuit. Mais ce n'eſt pas a dire pourtant, qu'il leur falhe ainſi donner a toute heure des boulhons, ou autre viande, ſans aucun beſoin & neceſſité.

DISIEME CHAP.

Qu'on nourrit trop les accouchees, diſant que la matrice eſt vuide, & qu'il la faut ramplir.

SI on ha mal commancé, on fait pis an cõtinuãnt, ie ne dis pas de nourrir, mais de ſaouler & farcir a creuer les acouchees: comme ſi on vouloit faire vn boudin de leur vantre. Les bõnes fãmes alleguẽt pour leurs raiſõs, que la matrice eſt vuide, & qu'il la faut ramplir. C'eſt vne propoſiciõ de Phyſique & bien naturelle, que la nature ha an horreur le vuide, & ne le peut ſouffrir. Mais la matrice qui ſe vuide par pluſieurs iours apres l'anfãtemant, lors qu'il n'y a plus rien de ſuperflu, elle ſe reſerre & etroiſſit: tellemãt qu'elle n'ha iamais capacité vuide, & indigeante de repleciõ. Et quãd ell' an auroit beſoin, ce n'eſt pas la viande qu'elle requiert, ni du ſang fait

fait de la viande, ains du ſperme tant ſeulemant, qui eſt ſa friandiſe, & la choſe plus deſiree. Mais ie m'aſſure que les honneſtes fames ne la luy accorderont pas, auant que leur geſſine ſoit bien celebree. Donques il n'y a pas lieu, de nourrir tāt les accouchees, & ſur tout ez premiers iours. Ce n'eſt qu'aiouter mal ſur mal, antretenir ou augmanter la fieure, & leur cauſer plus de mal aus tetins. Il y faut aller bellemāt, tout ainſi que aus bleces, comme nous auons dit au chap. 9. Toutefois ayāt egard a l'euacuaciō (quoy qu'elle fut neceſſaire) il les faut mieus nourrir apres les 7. ou 8. premiers iours: & ancor mieus, ſi elles veulet nourrir leur anfant, comme le deuoir porte. ce que ie prouueray ſuffiſammant au commancemant du prochain liure.

VNZIEME CHAP.

S'il est vray, qu'vne accouchee puiſſe piſſer le lait.

PLuſieurs trouuet etrange, ce que nos fames diſet communemant, *elle piſſe le lait:* comme ſi c'etoit choſe impoſſible & abſurde. Touttefois ie l'ay ſouuant veu auenir, nompas tant de ſoy-meſmes, que par l'applicacion des remedes a tarir les mammelles. Car il y an ha de ſi fors, qu'ils repouſſet & repercutet le lait ia formé, au dedans, & le contraignet antrer dans la veine caue. Si ce n'eſt du lait, au moins, c'eſt vn ſang pituiteus (propre a la faſſon du lait) vn peu blanchi, qui retourne aus grans vaiſſeaus : & de là il eſt retiré par les veines & arteres emulgeantes: & puis vuidé par les vrines, qui an deuienet blanches. Quelque fois c'eſt du retour ſpontanee de cette

cette matiere, ſans aucun repouſſemant, com'il auient, quãd l'acouchee n'eſt tettee. Car la matiere du lait, qui ſe preſante aus mammelles, y eſt antretenuë par la frequante ſuccion: autremant elle ne continuë pas long tams. *Obieccion.* Mais commant ſe peut il faire, que le lait paſſant parmy le ſang des grans vaiſſeaus, puiſſe retenir ſa couleur? *Solucion.* Il eſt bien aiſé a antandre que cela eſt faiſable, puis que la bouë d'vn aposteme au foye, a la rattelle, au poumõ, & autres parties internes, ſe peut voir dans les vrines blanc ou rous, ſelon qu'il eſt digeſt. Si cette cy ne change ſa couleur, pour etre melee au ſang, auſſi ne fera pas le lait. Voila ce qu'on obſerue: & la raiſon an eſt aſſés euidante à celuy, qui ſait, que nous auons ez parties de nottre cors, vne faculté ſecretrice, ou ſeparante, laquelle peut trier & choiſir des matieres an-

res antieremant confuses & melees, le bon & le mauuais. Cõme la vessiette du fiel attire a soy la porcion cholerique du sang, laquelle n'apparoit au sans de la veuë dedans le sang. Et les rognons triet la serosité ou l'eau du sang, & la mettet a part. Aussi biẽ peuuet ils retirer de tout l'amas du sang, ou de de la masse sanguinaire, cette porcion pituiteuse, qui est reiettee des mammelles deia blanchie & demy-lait. Dont n'est pas absurde ce que dit le vulgaire, que la fame pisse le lait.

DOVZIEME CHAP.

Pourquoy est ce, q̃ du premier anfant cõmunemant on a moins de tranchees.

AV neuuieme chapit. de ce liure, nous auons traitté asses amplemãt, des causes des trãchees, que ont les acouchees. Y ci nous faut receuoir pour certaines conclusions, ce que là

là ha eté demontré : ſauoir eſt, que le ſang feculant & bourbeus, comme lie de vin, penetre difficilemant dans la matrice, qui la refroidit & anfle. Or de la premiere vantree, la matrice eſt moins lache, qu'elle ne ſera deſormais, an continuant de ſ'amplifier. Dont ell' eſt plus ſubiette a receuoir de l'air, & an etre offancee. Quant au ſang, il va touiours an angroſſiſſant & epaiſſiſſant : dont auſſi il eſt plus difficile a verſer & a ſe vuïder. Meſmes il y a des fames non anceintes, qui ſur le point de leurs menſtrues, ont de tres-grandes tranchees de vantre, & des douleurs de reins : a cauſe q̃ leur ſang eſt fort groſſier, & penetre difficilemant. On peut aiouter à ces raiſons, que la douleur redouble par ſon retour. c'eſt que ſi vne partie eſt premieremãt offancee, & qu'elle an ſante douleur, ſi autrefois la douleur re-
uient,

uient, elle ſera biẽ plus facheuſe. Car la partie eſt plus debile, qu'elle n'etoit, & par conſequant plus paſſible. Voila pourquoy (a mon auis) du premier anfant on ha moins de tranchees. Les bõnes gens diſet vn'autre raiſon : que Dieu le veut ainſi, a celle fin que la fame ne ſoit degoutee dez le commancemant, a rechercher de faire des anfans. Mais on voit bien, que apres les plus facheuſes geſſines, elles an ſont autant ou plus friandes. Quand elles auroint bien eté pres de mourir, tous les maus ſ'obliet : & les bõnes dames ſont de tres-bon apointemant. La Lune n'ha pas acheué ſon cours, qu'elles ſont preſtes au retour. Vous diriés qu'elles n'ont iamais eté offancees, tant ſont ployables & charitables, faciles à tout bon accord. Quoy que de ce combat an fin leur auiene grand effuſion de ſang, elles

ſont

ſont ſi traittables, qu'auſſi toſt que la playe ne ſaigne plus, il n'eſt plus ſouuenance que des premieres amours. O grand bonté du ſexe feminin! Il ayme touiours plus ceus qui luy cauſet tant de maus, & deſquels pluſieurs d'elles an meuret quelque fois.

FIN DV QVATRIEME LIVRE.

CINQVIEME LIVRE DES ERREVRS POPVLAIRES, TOVCHANT LE LAIT ET LA NOVRRITVRE DES ANFANS.

PREMIER CHAPITRE.

Exhortacion a touttes meres, de nourrir leurs anfans.



HAVORIN Philosophe Atheniẽ, fait vne ſi belle remontrance aus fames de nourrir leurs anfans, recitee par Aule Gelle, que i'ay pãſé de la repreſanter icy, pour vn preambule à mon diſcours. *Li.12.ch.1.*

On auertit quelquefois le philoſo-

phe Phauorin(dit Aule Gelle)que la fame d'vn ſien auditeur etoit accouchee d'vn fis. Allons (dit il) voir l'accouchee,& gratuler au pere. car il etoit du ranc des Senateurs, des plus nobles maiſons. Nous le ſuiuons & antrons auec luy. Or ayant ambraſſé & feſtoyé le pere des l'antree de ſa maiſon, il ſ'aſſit: & là ſe print a informer, combien ſa fame auoit traualhé a l'anfantemant, & quels effors ell' y auoit eu. Puis ayant antandu, que la ieune fame etoit laſſe du trauail,& du velher,prenoit le ſommeil, il delibera de plus longuemant deuiſer. Et ie ne doute pas (dit il) qu'elle nourrira ce fils de ſon lait. A quoy la mere de l'accouchee repōdit,qu'il la falhoit epargner, & balher des nourrices à l'anfant,pour n'aiouter aus douleurs qu'elle auoit ſouffert an anfantãt, la charge de nourrir, grieue & difficile: veu meſ-

mesme la ieunesse tandre, & la delica tesse de la filhe. Adonc Phauorin luy dit : ie vous prie , Dame, permettés qu'elle soit toutte & antiere mere de son fis. Et quelle sorte de meres contre nature, imparfait & a demy, est cette-cy, d'auoir fait vn anfant, & soudain le reietter ou elogner de soy? D'auoir nourry dans son vantre de son sang , ie ne say quoy, qu'elle ne voyoit pas : & maintenant ne nourrir de son lait ce qu'elle voit, ia viuant, ia vn homme, ia requerant le deuoir de sa mere? Et pansés vous que nature ayt dóné aus fames les poupeaus des mammelles, cóme quelques poreaus de bonne grace, pour ornemant de leur poitrine, & nó pour nourrir leurs anfans? Ne sont ce pas fames prodigieuses, celles qui se traualhēt à tarir & etaindre cette tres-sacree fontaine du cors, nourrice du genre humain

(& mesmemant auec dangier de leur personne, à cause du retour & de la corrupcion du lait) comme s'il anlaidissoit les marques de leur beauté? Quelle differãce y a il de cette folie, a la forcenerie de celles qui s'eforcet par certaines mechantes inuancions, de se faire auorter: a ce que la lizeur & polie planure de leur vantre, ne vienne a se corrompre, qu'il ne se fandilhe, s'erande, & amplifie de la pesan teur du fardeau, & du trauail de l'anfantemant? Ce que doit etre decrié & detesté publiquemant, haï de tous mortellemant: d'aller tuer l'homme dez son commancemant, quand il se forme. quand il ressoit la vie, le faire mourir antre les mains de nature, qui le fassonne? Et cõbien peu s'elognet de cette mechanceté, les meres qui priuet leur anfant deia parfait & né, de la nourriture de son propre sang, qu'il

qu'il cognoit, & ha acoutumé? Mais il n'y a point d'interest (c'est ce qu'on dit)pourueu qu'il viue, & soit nourry, de quel lait que ce soit. Pourquoy est ce donc, que celuy qui repond cela (s'il est tant hebeté à comprandre les santimans de nature) ne panse aussi, qu'il n'y a aucun interest, an quelque cors que soit conceu l'anfant, & de quelque sang qu'il soit angendré? Et touttefois on regarde fort aus condicions de l'hõme & de la fame, a leur race, au sang, aus meurs, pour auoir lignee de la melheur qu'on peut. Et n'est ce pas le mesme sang, qui ha eté an la matrice, celuy qui est maintenãt aus mammelles, blãchi de beaucoup d'esprit, par le moyen de la chaleur naturelle? Quoy? ne voit on pas an ce fait, l'euidante industrie & prouidance de nature, quand apres que ce sang, ouurier du cors, l'ha acheué de

former an ſes antralhes, des lors que le terme vient d'anfanter, il ſe iette aus parties ſuperieures (ſauoir eſt, aus mammelles) & ſe rand là, tout preſt à antretenir le commancemant de la vie, offrant au nouueau né, d'vne viande à luy connue & familiere? Certes on n'ha pas creu an vain, que comme le ſperme ha la force de faire reſſambler les anfans, & de cors & d'eſprit, a leurs parans: le lait auſſi ha vertu & proprieté d'an faire autant. Ce qu'on obſerue, non ſeulemãt aus hommes, ains au betail auſſi. Car ſi on fait nourrir vn cheureau à vne brebis, ou vn agneau à vne chieure, il eſt certain que la laine an cetuy-cy ſera plus dure, & le poil plus tandre an cetuy-là. Samblablemant ez arbres & fruits de la terre, le plus ſouuant la force de la terre & de l'eau, qui les nourriſſet, fait plus a l'augmantacion ou diminuciõ de

de leur naturel, que la vertu de la ſemãce qu'on ha miſe an terre. Et meſmes ſouuant on voit, qu'vn bel arbre bien verdoyant & portant fruit an ce terroir, tranſplãté an autre, ſ'annichilit & perd, a cauſe de l'humeur du lieu. Que (mav-loubet) donc eſt cette maniere de faire, de corrompre la generoſité & valeur de l'anfant, qui viẽt de naitre, anſamble ſon cors, & ſon eſprit, qui ont eu ſi heureus comman cemant, & les deprauer par le moyẽ d'vne nourriture ampruntee & degenerante, qui eſt d'vn lait etrangier? comm'il pourra auenir ſi la nourrice qu'on luy donnera, eſt de nature ſeruile, meſquine ou eſclaue, & de nacion barbare, ſi ell'eſt mauuaiſe ou laide, ou palharde, ou yurogne. Car pour la plus part, on prand ſans aucune differance ou diſcrecion, la premiere que l'on trouue auoir a-force

lait. Andurerons nous donc, q̃ cetuy notre anfant bien né & gentil, ſoit infect d'vne contagion pernicieuſe, & qu'il tire a ſon ame & a ſon cors des eſpris d'vn cors & d'vn ame mechãs? Certainemant c'eſt dequoy nous ebaïſſons tant ſouuant, que les anfans de quelques fames de biẽ, ne reſſamblet a leurs parans ni de cors, ni d'eſprit. Dont nottre Virgile, comme ſauant & expert, quãd il imite ces vers d'Homere,

Ton pere ne fut onc le cheualier Pelee,
Ne ta mere Thetis : la mer bleuue & anflee
T'ha angendré (felon) auec les hauts rochers,
Car tu as vn eſprit farouche dans tes chairs.

n'ha pas ſeulemant accuſé la naiſſance ou geniture, que ledit Homere pourſuit, ains auſſi la ſauuage & cruelle nourriture. Car il y aioute du ſiẽ.

Les Tygres d'Hircanie ont eté tes nourrices.

Et c'eſt, d'autant que les eſprits de la nourrice, portés an ſon lait, ont grãd part

part & efficace a induire le reſſant naturel, des meurs & complexions differantes a celles dont il fut premieremāt abreuué, du ſang & des eſprits du pere & de la mere, par le moyen de leur ſemance. D'auantage, qui pourroit oblier ou mepriſer ce point: que les meres qui abandõnet ainſi & renuoyet leurs anfans, les donnant aus autres a nourrir, retranchet ce lien, & cette colle d'amitié, de laquelle nature conioint les peres & les meres auecques leurs anfans: elles au moins la detrampet & l'ampiret. Car apres que la mere ſ'eſt oté deuant les yeus, l'anfant qu'elle ha donné autre part, l'ardante vigueur de l'affeccion maternelle ſ'etaind de peu a peu, & tout le bruit du ſoucy tres-impaciant qu'elle an auoit, eſt mis an ſilance. Et on n'oblie gueres moins le fils, ranuoyé a vn' autre nourrice, que celuy qu'on ha

ha perdu par mort. Aussi par vn reciproque, l'affeccion de l'anfant, quant a l'amitié & acoutumance, est toutte occupee anuers celle qui le nourrit. & parce il n'ha aucun santimant, ne aucun desir de la mere qui l'ha angendré : comme il auient communemãt aus anfans qu'on ha exposés. dont ayant effacé & aboly totalemãt de son esprit, les elemans de la pieté naturelle, tout ce que les anfans ainsi nourris samblet aymer pere & mere, la plus part de telle amitié est par opinion & de ciuilité, nompas d'vn amour naturelle.

Voyla a peu pres ce que disoit Phauorin : a quoy i'aiouteray quelques remontrances & beaus examples, que propose Dom Antoine de Gucuara an son Horologe des Princes, touchant cet argumant. puis i'ameneray plusieurs inconuenians qui

font

ont contre toutte ſorte & cõdicion
e fames, qui refuſet de nourrir leurs
nfans.

N'eſt ce pas vne eſpece de folie,
mepriſer ce que l'on ha fort deſiré,
procuré, & attandu? La fame, antre
les plus grands deſirs, ha de ſe voir an-
ceinte, & puis honoree d'vn bel an-
fantemant. Commant eſt elle incon-
tinant ſi inconſtante & legiere, qu'a
peine ha veu ſon anfant an lumiere,
qu'elle ſan defait, l'anuoyant aus chãs,
pour etre là nourry d'vne fame etran-
giere? I'allegueroys icy an premier
lieu, l'example des autres animaus, an
ce fait plus raiſonnables que la fame,
leſquels nourriſſẽt tous, ſans aucun
amprunt, leurs petis, de leur propre
lait (au-moins ceus qui an ont. car les
oiſeaus paiſſẽt les leurs, de ce qu'ils
treuuẽt par les chams) mais ie ſay que
l'on me repondroit incontinant, ce
ne

ne ſont que beſtes, & n'ont moyen de ſaccómoder. vne femelle ne voudroit nourrir le faon d'vn autre. ainſi chacune eſt contrainte de nourrir le ſien. La fame au contraire, cóme animal ſociable, & d'amiable condicion, fait plaiſir l'vne a l'autre, moyenant quelque honneſte recompance. A-quoy ie repliqueray, que les beſtes ſont de ſi grand'amitié anuers leurs faons, que quād elles pourroint eſtre ainſi accommodees, iamais ne le permettroint: cóme l'on epreuue tous les iours, par les grans alarmes qu'elles donnēt à ceus qui les an veulēt priuer, ſoit pour les faire nourrir a vn autre, ſoit pour autre occaſion. Et an quelle ſaiſon (ie vous prie) eſt ce que l'on trouue les beſtes plus furieuſes? N'eſt ce pas quand elles nourriſſēt? Bien ſouuant elles ſe pourroint ſauuer & echapper, an fuyant le chaſſeur

qui

qui les veut prandre: mais ſ'il faut par ce moyen abandonner leurs petis, elles aymet mieus etre miſes an pieces, que de les perdre & laiſſer an arriere. Auſſi (comme dit Platon a ce propos) les anfans n'aymẽt iamais tãt leurs peres & meres, que quand les peres les ont ſouuãt portés aus bras, & les meres nourry de leurs mammelles. Or q̃ la nourriture faſſe beaucoup a la complexion du cors, il ha eté ſuffiſammant remontré cy deſſus, par la nourriture d'vn cheureau & d'vn agneau. Car l'agneau qui aura teté vne cheure, n'aura pas ſeulemãt le poil plus rude, ains auſſi ſera plus farouche que ne porte ſon naturel. Ie l'ay ancor plus curieuſemant demontré an la declamacion que ie fis pour mon Doctorat à Mompelier (qui eſt antre mes paradoxes de la premiere Decade) où l'on peut voir, quelle force

Liure 3. des Loix.

+ farouche

force ha la nourriture ou educacion, a faire changer les meurs & condicions : antandant pour la nourriture, qui ſurmonte nature, non ſeulemant la diſcipline & inſtitucion, ains auſſi la maniere de viure & qualité des alimans. S'il y a quelque fame de celles qui liront cecy, tant ſuiette a raiſon, qu'elle veulhe bien etre perſuadee de ſon deuoir, elle pourra auoir le moyen de ſe faire expliquer par vn homme de lettres, ce que iay prouué audit lieu. Aus autres qui bouchet l'aurelhe a touttes bonnes ſuaſions, il ne faut plus long diſcours. car (cõme dit le prouerbe) celuy eſt aſſés preſché, qui n'ha cure de bien faire. Touttefois ie pourſuiuray ancores ce propos, a toutte auanture ſi i'an pourrois gaigner & conuertir quelqu'vne. Ie ne parle qu'aus ſages & vertueuſes fames, qui ne falhet ſinon par ignorã-

ce de leur deuoir. Nous n'auons que faire des folles & vicieuſes. Il ne leur appartiēt pas de nourrir leurs anfans, nomplus que d'an auoir. Car il ſeroit a craindre, que ſi elles nourriſſoint, leurs anfās fuſſet de meſmes vicieus: & que le monde fut ancor plus corrompu & traualhé, de leur race pernicieuſe. Ce n'eſt que trop de mal, d'auoir eté conceu d'vne mauuaiſe fame, & nourry de ſon ſang neuf mois dedans ſon vantre: ſans que l'anfant tire d'auantage de ſes mechantes cōdicions, an les ſuççant auec le lait. Dont c'eſt tres-bien fait de les leur ôter auſſi toſt qu'ils ſont nés: & les balher à vne bonne & ſage nourrice, ſaine de cors & d'eſprit, pour effacer d'vn melheur ſuc, la cōplexion mauuaiſe imprimee an ſon cors des mauuais humeurs de la mere, qui cauſeroit ſamblables meurs. Ainſi on trāſplan

plante les arbres & autres plantes an vn melheur terroir, pour les randre melheures. Ainſi on trampe & laue de pluſieurs bonnes liqueurs les drogues, pour effacer quelques mauuaiſes qualités naturelles, & les abreuuer des bonnes, requiſes a la ſanté de l'hôme. Ainſi dit on que Alcibiade natif d'Athenes, fut fort hardy & valhant, contre la nature des Atheniēs : parce que (comme dit Platon) il auoit eté nourry d'vne fame de Sparte. Or etoit la nacion Spartane de condicion virile & courageuſe : les Atheniens au contraire, etoint effeminés. Dont quelquefois Diogenes, venant de Sparte an Athenes, dit, qu'il venoit deuers les hommes, & ſ'an alloit deuers les fames. Ce ſont de grâs poins, que les honneſtes Dames ont bien à eſtimer, & peſer à la balance de leur iuſtice : & craindre, que les hommes mieus

observation

mieus ſanſés & prudans, qui ſont d'a-
uis, ou conſantet que leurs fames ne
nourriſſet leurs anfans, ne le faſſet
pour la mauuaiſe opinion, ou la cer-
taine ſciance qu'ils ont, des mauuaiſes
meurs & vicieuſes cõdicions de leurs
fames. Quant a moy, i'an ſuis logé là,
que ſi ma fame etoit antachee d'au-
cun vice, que ie ſceuſſe, ie ne permet-
trois aucunemant qu'elle alaitat noz
anfans: & ainſi le doit faire chacun.
Et les fames ſe doiuet tenir pour re-
prouuees, & de mauuaiſe opinion
anuers leurs marys, quand ils ne les
ſolicitet de nourrir leurs anfans. Car
les marys qui ne les y inuitet (ſuppoſé
qu'elles ſoint ſaines de leur perſonne,
& le puiſſet bien faire) leur font autãt
de deshonneur, que ſ'ils diſoint pu-
bliquemant: ma fame n'eſt pas bien
née, ou bien morigeree. ie ne veus
pas que mes anfans y retiret. Bon

obſeruation
nota.

Dieu, quel outrage eſt cela, ſi les fames le ſauoint bien cognoitre! Puis donc qu'il n'appartiēt que aus ſages, pourquoy eſt ce que toutes vertueuſes fames ne declarēt par cet effet leur ſageſſe, & ne quittēt le rang des folles? Ie croy ancores, que ſi elles ſauoint quel plaiſir il y a de nourrir ſes anfans, duquel iouïſſēt leurs nourriſſes, elles ſe louëroint plus-toſt a nourrir les anfans d'autruy, que de quitter les leurs. Et d'où procede q̄ les nourrices communemant ſont tant amoureuſes & paſſionnees des anfans qui leur ſont etrangiers, ſinon de l'extreme plaiſir qu'elles y reſſoiuēt? lequel ſans comparaiſon eſt plus grand, que touttes les peines que donnēt les anfans: dont il efface aiſemant les facheries de la ſubieccion, & quelque mauuais tams qu'on an ha. Ie vous prie que l'on eſtime vn peu, le plaiſir que

que l'anfant donne, quād il veut rire: cōmant il ſerre a demy ſes petis yeus: & quand il veut pleurer, commant il fait la petite lippe: quand il veut parler, cōmant il fait des geſtes & ſignes de ſes petis doits: commāt il begayë de bonne grace, & double an quelques mots, contrefaiſant le langage qu'il apprant. quād il veut cheminer, cōmant il chācelle de ſes petis pieds. Mais y a il paſſetams pareil a celuy q̃ dōne vn anfant, qui mignarde & flate ſa nourrice an tettant: quand d'vne main il decouure & manie l'autre tetin, de l'autre luy prand ſes cheueus, ou ſon coulet an ſ'y iouänt: quand il rue coups de pieds à ceus qui le veullet detourner: & an vn meſme inſtāt, iette de ſes yeus gracieus mille petits ris & œilhades a ſa nourrice? Quel plaiſir eſt ce de le voir par fois depiteus & faché d'vn rien, fogner pour

vne epingle, ſe verſer par terre, frapper & ruddoiër ceus, qui les veulēt ou appaiſer ou prandre & amporter: cōmāt il reiette l'or, l'argent, les bagues & ioyaus qu'on luy preſante pour faire l'apointemant: & tout ſoudain on le regagne pour vne pomme, ou vn fetu? Quel plaiſir eſt ce d'antandre les folies des petits anfans, & voir leurs badineries: d'ouïr ce qu'ils repondēt aus demandes, les queſtions & diſcours pueriles qu'ils font, les ſottiſes qu'ils diſēt, & les propos qu'on ne ſait d'où ils viennēt? De ſorte que l'on dit bien vray, que là ou il y a des anfans, il ne faut ne fols, ne badins. N'y a il pas grand plaiſir, de les voyr iouër auec les chiens, auec les chats, ou courir apres eus: petrir de la terre, & an batir des maiſons, ou des fours: contrefaire l'arcbouſier, le coureur de lance, le piquier: ſonner du

du tabourin, faire des reuerances, cõtrefaire les ſages: pleurer d'vn moineau que le chat leur ha prins, ou des oiſeaus qui volet qu'ils ne peuuet auoir: pleurer pour vne noix qu'ils ont perdu, & ſamblables choſettes? N'y a il pas plaiſir & paſſetams, quand ils ne veulet quitter leur mere, ou leur nourrice, & ne veulet aller à autre perſonne, quelque preſant ou flatterie qu'on leur ſache faire, & il ſe faut derobber finemant deus? Quand ils ne veulet permettre que leur nourriſſe careſſe an leur preſance vn autre anfant, ou que luy donne à tetter? Quand ils ſe mettet an deuoyr de la deffandre, ſi quelqu'vn la menace, ou fait ſamblant de la battre: commant il crie le premier, & ſe tampeſte pour vindiquer l'outrage? Cette grand amour, iointe a ialouſie, eſt ſi plaiſante & aggreable, qu'elle rauit tout le

cœur d'vne nourrice, ſi ell' eſt de bon naturel, humaine & gracieuſe : tellemant qu'elle n'aimera pas d'auantage ſes propres anfans, que l'etrãgier qu'elle nourrit. Et que peut il eſtre, quãd la mere propre eſt ſa nourrice? Si vous prenez plaiſir a ce qu'vn autre aura fait, comme à vn liure, vne peinture, ou autre choſe artificielle, combien plus à ce qui ſera ſorty de vottre eſprit? Sans doute l'amour & le plaiſir redoublet a l'androit des meres, qui nourriſſet leurs anfans. Car au contraire, Dieu permet bien ſouuant, que les anfans aimẽt plus leurs nourrices, que leurs meres. Dequoy nous liſons quelques examples, que ie reciteray le plus ſuccintemãt qu'il me ſera poſſible. Corneille Scipion ſurnommé Aſian, ayant condamné à mort dix de ſes plus valhans capitaines, pour auoir forcé le tample des Veſtales, me-

Comparaison

meprisa l'intercession des plus appa-
rãs de Rome, qui le supplioint de leur
pardonner & mitiger la loy : & mes-
mes il ne fit cas de la priere que luy an
faisoit importunemant le grand Sci-
pion surnommé Aphricam, son frere +
vterin. Et neantmoins fut vaincu des
instantes prieres d'vne siene sœur de + nota.
lait. Et quand son frere luy reprocha
cela, comme discourtoisie, il repon-
dit, qu'il tenoit plus pour mere, celle
qui l'auoit alaité sans obligacion na-
turelle, que celle qui l'auoit seullemãt
anfanté. Nous lisons de deus cruels
tyrans, monstres an nature, les plus
scelerats & enormes qui furẽt iamais,
Neron antre les Romains, & Antipa-
ter antre les Grecs : lesquels etans
saouls d'autres horribles mechance-
tés, n'epargnerent la vie de leurs me-
res, desquelles ils tenoint la leur. Mais
on ne dit pas, que ces vilains infames,

ni autres diables de tyrās, ayet iamais offācé leurs nourrices. Les deus Graques Romains tres-valhans & fameus capitaines, eurent vn frere batard, samblablemant hardy & vertueus. Cetuy-cy reuenant des guerres d'Asie, où il auoit tres-bien fait, rancontra ansamblemant sa mere & sa nourrice, il donna premieremāt a sa nourrice vne ceinture d'or, puis a sa mere vne bague d'argent. La mere an fut honteuse, & le luy reprocha. a laquelle il repondit, etre plus attenu a sa nourrice. Car, vous ma mere (dit il) ne m'auez porté que neuf mois dans votre vantre, assés à votre aise: & ne m'aués nourri que de votre sang, & aussi tost que m'aués veu an lumiere, vous pouuant depaitrer de moy, vous m'aués abandonné. Et adonc ma nourrice m'ha ressu amiablemant, m'ha porté an ses bras, & nourry de son lait, l'e-

ſpace de trois ans : choſe puremant volontaire, & non de quelque neceſſité naturelle, comme a porter dans ſon vantre,&nourrir de ſon ſang.Dõt ie me ſans plus redeuable a elle, que a vous:comme i'ay voulu demontrer par la differance de mes preſans. Voila de beaus examples, qui doiuet biẽ piquer les honneſtes & vertueuſes fames, les exciter & contraindre a nourrir leurs anfans : & ne permettre qu'vne fame etrãgiere ait la melheur part de leur amour, & le plus grand plaiſir qu'ils donnet. Pluſieurs royaumes d'Aſie ont eu an ſi grand'reuerance,les anfans qui auoint eté nourris de leurs meres, qu'ils ne permettoint autres ſucceſſeurs aus biens & etas du pere,que ceus que la mere auoit alaités. Dont auſſi les Lacedemoniens eleuret pour leur ſettieme Roy, des deus fils que Thomiſte a-

uoit

nota. +
uoit laiſſé, nompas l'ainé, d'autāt qu'-vne etrangiere l'auoit nourry, ains le puiſné, alaité de la Reine ſa mere. Leur raiſon fut tres-bonne, car il faut que l'anfant pour dignemant ſucceder au pere, ſoit repondant a ſes condiciõs & vertus. outre ce qu'il y peut auoir de la ſuppoſicion, quand les anfans ſont nourris d'vne etrangiere, & hors la maiſon. Car il eſt aiſé de changer vn anfant à la nourrice. Et de fait, on reproche ſouuant a ceus qui ne rapportet aus meurs de leurs parans, qu'ils ont eté changés a la nourrice. Voila de beaus heritiers, des biens qui ne leur apartiennet aucunemant: & les vrays anfans ſont faits coquins, pauures laboureurs ou artizans: auquels neãtmoins on obſerue vn cœur noble, vne faſſon gentilhe & honneſte. car ils ſe reſſantet volõtiers de la generoſité de leurs parans. Tels ſont

(a mon

(a mon auis) la plus part de ceus qu'-on voit fort differans aus meurs & condicions de leurs parans putatifs. C'est que pour auoir eté changés a la nourrice, ce gentilhomme est tout lourdaut, mausſade, meſquin, coüard & vilain, n'approchant rien du naturel de ceus qui panſet l'auoir fait: & ce payſant est gentil, honneste, courtois, liberal, & hardy: tout au rebours de ceus que l'on dit ſes parans. On ecrit du bon Artheban, Roy des Epirotes, que mourant vieus & ancien il laiſſa vn fils, auquel on ſuppoſa vn autre, fils d'vn ſimple cheualier, du conſantemant de ſa nourrice, corrompue a force d'argent. Depuis cette nourrice ayant remors de conſciance, decouurit la trahiſon: dont ſ'eleueret de grans guerres antre les deus competiteurs, qui finalemant perdiret la vie an vne tres-cruelle batalhe: & le Roy-

aume

aume fut occupé d'vn etrãger, nommé Alexãdre, frere de la belle Olympie, mere d'Alexãdre le grand. Cette desolaciõ ne fut pas auenue, si la Reine fame d'Artheban eut nourry son anfant. Dont les tres-prudans legislateurs Platon & Lycurge ordonneret tres-bien, que les fames de moyen & de bas etat, eusset a nourrir tous leurs anfans, antant qu'elles pourroint: & les grans Dames & Princesses, nourrisset au-moins leurs ainés. C'est vne belle & sainte loy: & si ell' etoit bien obseruee, les peres & meres n'auroint tant de facheries & deplaisirs pour leurs anfans mal nourris ou supposés, qui les affliget quelquefois si etrangemãt, qu'ils les voudroint voir morts. Quel regret a vn pere & vne mere qui sont gens de bien & d'honneur, vertueus, modestes, continans, & paisibles, de voir quelqu'vn de

leurs

leurs anfans insolant, yurogne, gourmant & tauernier, palhard, putanier & bordelier, bateur de paué, iouëur, pipeur, larron, affronteur, brigand, voleur, assasin, mutin & quereleus, fol, anragé, malin & peruers, blasphemateur, & adonné a toutte mechãceté? Quel creue-cœur est ce aus bonnes gens, de se voir gourmander & matiner eus-mesmes de ce mauuais garnemant, s'ils le peuuet supporter an leur maison : ou s'ils le laisset a l'abandõ, d'ouïr tous les iours des rappors, qu'õ la mis an prison, qu'on l'anuoye an galere, qu'on le va pandre, ou mettre sus la rouë ? D'vn autre anfant ils ouïront reproches, qu'il ha battu ou tué quelqu'vn, & qu'on le cherche par tout : qu'il ha derobbé, ou prins par force vne filhe : qu'il est preuenu d'auoir fait la fausse monnoye, d'estre bougre ou incestueus: D'vn autre,

qu'il

qu'il aura epouſé vne putain du bordeau, qu'il hante les plus mechans garnemans de la ville, qu'il ha part a tous les exces qui ſe font. Ie ne dis rien qu'on ne voye ſouuant, ioint aus angoiſſesextremes qu'an ont les pauures gẽs, leſq̃ls n'ont iamais peu rãdre vertueus leurs anfans, meſmes dez leurs anfance, a cauſe du mauuais lait qu'ils ont ſuccé des nourrices mal ſages & vicieuſes, an maiſons diſſoluës, parmy des propos & actes vilains & deshonneſtes. Ou bien parauanture tels anfans ne ſont leurs, ains d'autres perſonnes mal creées & de mauuaiſes meurs: deſquels ils ne degeneret pas. S'ils ſont incorrigibles, c'eſt de leur naturel, ou bien de la premiere educacion, laquelle eſt d'impreſſion tres-ferme. S'ils ſont des-obeyſſans, c'eſt d'autant qu'ils ne recognoiſſet propremant ceus là pour peres &

meres, qui ne les ont eleués des le commancemant. Ils ſ'accommoderont trop mieus aus complexions & meurs de leurs peres nourriciers (qui parauanture ſont leurs vrays peres) & de leurs meres nourrices (le plus ſouuant fort vicieuſes) que aus honneſtes cõdicions de ceus, qui les tiennet pour leurs anfans. Ie taiſe ſciammant les inconuenians qui peuuet auenir au cors de l'anfant: comme de prandre la groſſe verolle de ſa palharde nourrice. dont nous an voyons de grans maus auenus depuis a toutte vne familhe: que le pere & la mere ayans mis quelquefois coucher le petit antre eus deus, ont eu leur part de la verolle, ancor ſecrette dans le cors de l'anfant. Ie ne dis rien de ceus que les nourrices etouffet malheureuſemant, etant par trop andormies, bien ſouuant accablees de vin. lequel malheur

heur auient beaucoup plus raremant aus meres, d'autant q̃ la naiue amour les rand plus vigilantes, diligentes & ſogneuſes de preuenir tels inconueniens. Quel deſaſtre eſt cela, quel regret, quel deconfort, quelle rage, a vne pauure fame, qui aura long tams deſiré d'auoir vn anfant, & fait mille choſes pour y auenir : apres qu'elle aura porté an ſon vantre auec mille facheries, qu'elle aura depuis anfanté auec grãdiſſime trauail & dangier de ſa vie, quand etant hors de tous ces maus, tres-ioyeuſe & cõtante d'auoir an fin vn bel anfant, qui luy fait oblier tout le mal qu'ell' an ha eu, dela a quelque mois on luy vient dire, que ſa nourrice l'ha etoffé ? Or ie vois maintenãt que touttes les fames ſont conuerties, & (Dieu mercy) bien reſoluës de nourrir leurs anfans. Il n'y a plus qu'vn ampechemãt, qui n'eſt de
leur

leur couté. c'eſt qu'elles ſ'excuſet ſur leurs marys, auquels elles ſont (comme doiuet eſtre) ſuiettes. Car il y a plusieurs marys, qui ne veulet pas ouïr ou andurer le bruit. & la tintamarre que donnet souuãt les anfans. dont il faut faire chambre a-part: & les bonnes fames ne cõſantet pas volontiers d'eſtre ſeparees de leurs marys. car auſſi eſt il ordonné, que l'hõme ne ſepare ceus que Dieu ha conioints. Ces bonnes fames ſeroint biẽ aiſes de ſupporter la peine que donnet les anfans, pourueu que leurs marys ne quittaſſet leur lit pour cette occaſion. Il y an ha auſſi, qui ne veulet permettre a leurs fames de nourrir, affin q̃ leurs tetins demeuret plus iolys, qu'ils ſe plaiſet a manier, nompas des tetins mols. Il y an ha d'autres, qui haïſſet la ſanteur du lait au ſein de leurs fames. Les voila bien de-

licats: Et la plus part de ceus qui parlet ainsi, font plus souuant l'amour a la nourrice, que a leur fame. Les tetins mols de la nourrice, ne la santeur du lait, ne les an degoute pas: pour cela les bonnes gens, ne la treuuet pas mauuaise robbe. I'ose bien dire d'auantage (pansés y bonnes fames) que plusieurs de voz marys, qui ne veulet que vous nourrissies, le font pour tenir dans la maison vn' autre fame, qu'ils panset auoir a leur commandemant, affin d'aller au change quand bon leur samble. Et ceus qui s'excuset, disans, que si leur fame nourrissoit, elle perdroit tams, ne redeuenãt si tost grosse, & qu'ils veulet auoir nombre d'anfans: croyés qu'ils prenet aussi bien plaisir, d'auoir nombre de nourrices, pour mieus assouuir leur cupidité charnelle. Car (comme vous saués) les nourrices sont plus ai-

ſees a debaucher, que les garſes & autres ſeruantes. Et on ne voit guieres de nourrices, ſortir de la maiſon de ces hommes tãt delicats, qu'elles n'y ayet ramply leurs paniers. Et puis on dit, que c'eſt quelque valet ou voiſin qui l'ha fait. Si les bonnes fames ſont bien auiſees, elles garderont honneſtemãt leurs marys de ce peché mortel: an n'acceptant aucunes nourrices ni dans leurs maiſons, ni alheurs, ains faiſans elles meſmes ce deuoir de nature : & Dieu benira leur labeur. Quant aus marys qui craignet tant le bruit, haïſſet les tetins mols, & la ſanteur du lait, ie leur donneray a-part des receptes cõtre touttes ces facheries, ſi on me les demande.

SEGOND CHAP.

Quand eſt bon le lait d'vne accouchee. combien d'heures doit eſtre l'anfant ſans tetter. & qu'eſt ce qu'on luy doit donner premieremant.

QVand l'anfant n'ha plus beſoin de ſang, etãt ſur le point de ſortir de la matrice, ledit ſang recourt aus mammelles. Le premier qui y eſt reſſu, eſt celuy que l'anfant ha plus dedaigné, comme vicieus & mal aggreable. dont il s'eſt touiours tenu plus loin de la matrice. & partant il eſt plus-toſt aus mammelles, com'il an etoit plus voiſin. De tel ſang groſſier & bourbeus, ſe fait le premier lait epais, trouble & calhebouté, appellé des Latins *Coloſtre:* lequel ha eté eſtimé de toutte ancienneté mauuais & tres-pernicieus. de ſorte qu'on l'ha touiours defandu aus anfans, pour les deus premiers iours. Car il leur cauſe vne

vne indiſpoſicion d'eſtomach, ditte *Coloſtracion*, tenuë pour mortelle. Voyés ce qu'an dit Pline. A cette cauſe, il eſt tres-bien auiſé, que l'accouchee ha vne fame ſubſtituee, (nommee *Souſtenery* an Languedoc) qui donne ſa mammelle a l'anfant ez premiers iours, attandant que ce lait trouble ſ'euacue, par le moyen d'vn petit chien qui le tette, ou autremãt: & qu'il vienne aus mammelles de bõ lait, du ſang qui eſtoit prochain de la matrice, ou melheur que cetuy-là, apres que tout le pire eſt vuïdé. Il eſt vray que les pauures fames, & meſmemant les villageoiſes, ne regardet a tout cela. On leur donne tout a tetter, bon & mauuais: cõme auſſi quãd ils ſont plus grans, ia ſoit que la mere ſe trouue anceinte, pour cela ne plus ne moins. Tant qu'il y a de lait, ils leur an dõnet, iuſques a la derniere gout-

Liu. II. ch. 41. & liu. 28. ch. 9.

te, & ne ſan trouuet pas mal : d'autãt que ces anfans ſont de robuſte complexion, nés de peres & meres nourris groſſieremãt, com'ils ſeront auſſi. dont telle nourriture ne les peut andommager. Mais a gens de ville, qui ſont nourris plus delicatemant, & a tous ceus qui ont moyen de mieus nourrir leurs anfans, cette obſeruaciõ eſt bien requiſe & neceſſaire, que de deus iours pour le moins l'anfant ne tette ſa mere.

Et luy doit on balher auſſi toſt qu'il eſt né, la mammelle de ſa ſouſtenery? on ha accoutumé de laiſſer paſſer quelques heures, auant q̃ luy donner tetter, qui deus, qui trois, qui d'auantage : car il y ha des matrones qui ſont d'auis, que l'anfant ne doit tetter auant quatre heures de ſa natiuité. Ie vous diray : les faons des beſtes auſſi toſt qu'ils ſont nés, couret aus mammel-

melles d'vn inſtint naturel,& y retour
net d'heure a heure, iuſques a ce que
leur petit eſtomach ſoit elargy,& fait
capable de ſuffiſante quantité de lait
pour plus long tams. Cela eſt raiſon-
nable & naturel. car l'anfant dans la
matrice vit comme vne plante, qui
inceſſammant tire ſuc de la terre par
ſes racines. dont etant ſorty de là,il ne
peut guieres durer ſans alimant, qu'il
ne crie & braye a la faim. Voila pour-
quoy le faon recourt ſoudain aus mã-
melles, ſans crainte du coloſtre, qui
eſt auſſi ez beſtes : mais elles ſont
moins delicates que noz anfans. Et
d'autant auſſi qu'elles ſont moins ex-
cremãteuſes, il ne fait pas mal à leurs
faons de tetter incontinant : com'il
feroit a noz anfans, qui ont l'eſto-
mach & les boyaus pleins d'vn hu-
meur viſqueus & noyratre, qu'on ap-
pelle vulgairemant Syroc, lequel doit

vuïder auant q̃ l'anfant tette, ou pour le moins eſtre hors de l'eſtomach. Autremãt cet humeur corromproit le lait que l'anfant ſucceroit. Dont pour le hater a deſſandre & à ſe vuyder, on dõne à l'anfant bien toſt apres qu'il eſt né, quelque choſe a propos de cela, comme nous dirons incontinãt. Les beſtes n'ont point de ces obſeruacions, comme auſſi n'an ont pas de beſoin. car (ainſi que nous auons dit) elles ſont moins excremanteuſes: teſmoin qu'elles ne mouchet, ne crachet, ne pleuret: qui ſont moyens d'expurgacion. La matiere de cela ſ'an va au poil, ou plume, ou ecalhe. L'homme qui nait tout nud, eſt fort mol & delicat, le plus excremanteus de tous les animaus, comme il eſt le plus ſage. Donques il eſt tres-bon, q̃ l'anfant ne tette que n'ayt paſſé deus ou trois heures: & que an criant vn

peu,

peu, il n'ayt fait exercice de ſon poumon, qui donne contre l'eſtomach (par le moyẽ du diaphragme) lequel an eſt plus-toſt dechargé de ſon excremant, echauffé & preparé a receuoir le lait, & an faire mieus ſon proffit.

Et que donnera on ce pandant a l'anfant, pour amuſer ſa faim, qui eſt impatiante, ſuiuant ce que nous auõs dit? Ancienemant on leur donnoit du beurre & du miel: ſuiuant ce qu'il eſt dit au prophete Eſaye, chapitre. 7. Voyci la vierge conceura, & anfan- » tera vn fis, qui aura nom Emanuël, » Il mangera beurre & miel. » I'antans que ancores pour le iourdhuy, les iuifs an donnet à leurs anfans, auant qu'ils tettet aucunemant. Quant aus noſtres, on leur donne diuerſes choſes: les vns de la theriaque ou du mithridat, le gros d'vne feuue: les autres vne

observation curieuse

vne culheree de miel rosat, les autres de syrop violat: les autres vn peu de sucre an poudre, auec vne feuilhe d'or hachee bien menu: les autres autre chose, comme au païs d'Agenois, d'huyle damãdres douces, auec succre candi, tout ainsi que a la mere: ou vne culheree de vin pur, ou des ails machés, pour les y acoutumer de bõne heure & faire qu'ils soint moins suiets a la vermine. Ceus qui leur balhet de la theriaque, ou du mithridat, panset que le syroc, que les anfans ont dans le cors, soit chose venimeuse: parce que il est noiratre, & de laide fasson. Mais ce n'est qu'vn excremãt, repondant a la fiante des boyaus, qui luy succedera. Parquoy le miel rosat, & le syrop violat sont fort bons, & suffisans a le faire vuider, & à purger l'anfant de cette ordure. Pour exequuter les deus intancions, ie leur dõ-

ne volontiers du ſuccre & de l'or. Car le ſuccre purge & nettoye aſſés : l'or eſt cõtre-venin. dõt on ſatisfait mieus a l'opinion vulgaire. Donques vn peu apres que l'anfant aura crié, on luy donnera l'vne deſdittes choſes : & de là a deus heures pourra tetter, meſmes apres auoir dormy. Quant au lait de la mere, il an abſtiendra pour le moins les trois premiers iours.

TROISIEME CHAP.

Qu'vne pucelle peut auoir du lait an quantité notable.

LEs Logiciens font vne fauſſe conſequance, quand ils diſet, S'elle ha du lait, ell' ha fait vn anfant : veu que les fames groſſes, auant leur deliurance an peuuet montrer beaucoup. Ils concluët bien mieus, quand ils inferet du lait, qu'ell' ha eu companie d'hõ

d'homme. Si est ce que telle reigle n'est pas si veritable, que quelquefois ne soit veu autremãt. Car si on presse les mammelles aus anfans qui vienet de naitre, on an voit sortir vn peu de lait, sinon à tous, au-moins a la plus part. Mais ie ne m'arreste pas là: ie veus prouuer qu'aus grandes filhes, que passet l'age de douze ans, on an peut trouuer quantité, elles etant pucelles. Hippocras est le premier qui nous an ha donné auis, ecriuãt an ses
Apho. 39. liu. 5. Aphorismes, que si vne femelle sans
« etre anceinte, ou auoir anfanté, ha du
« lait, sa purgacion naturelle est ampechee. La raison est bien euidãte, à qui sait d'où prouient le lait: & quand nous l'aurons declaree, ce propos ne sera si nouueau & etrange, comm' il samble de prime face. Nous auons anseigné au premier chap. du segond liure, que le sexe feminin froid & humide

mide an comparaiſon, ha plus de ſang que n'ha le maſculin : mais il eſt plus cru & aigueus. Nature l'ha ainſi fait, pouruoyãt de nourriture aus anfans, que les fames ont a porter communemant neuf ou dis moys : pour ce que les anfans le cuiſet d'auantage dedãs leur foye, qui ne deuoit pas eſtre oiſif ne inutile : & la mere, n'an pouuoit angendrer la quantité requiſe, ſ'il ne demouroit imparfait. Le pere ha moins de ſang, mais il eſt plus epais & cuit, pour cauſe de la ſemance, qui an deuoit prouenir : & il etoit neceſſaire qu'il la fournit de plus grand efficace, que la femelle. Donques les fames ont prou de ſang, puis qu'il ſuffit à deus, à trois, quelquefois à quatre & iuſques a neuf, ſelon le nombre des anſans d'vne vantree. Et quand elles ne ſont anceintes, vne porcion demeure ſuperflue & excremanteuſe, de

Voyés le 1. cha. du 3. liure.

de sa seulle quantité, à celles qui sont bien saines, laquelle ne peut que nuire au cors, faisant rompre les veines, ou suffocant la chaleur naturelle. A quoy nature ha proueu, donnant moyen que le sang plus crud & indigest fut separé, & mis dehors par les veines de la matrice, tous les moys vne fois, suiuant le discours de la Lune: Ce qu'ha donné occasion aus gens de dire, q̃ les fames tienet de la Lune, & se gouuernet par elle, comme dit Aristote. Ce qu'elles vuïdet, leur est tout inutile, parce qu'elles an ont plus grand' prouision qu'il ne fait besoin à leur cors, attandant la concepcion. Lors tout est retenu communemant, pour nourrir le petit, qui fait bien son proffit de ce qu'etoit trop a la mere, & met a son vsage le sang pituiteus, le faisant deuenir fort bon. Quand l'anfant est grandet, & s'apreste

Liu. 7. hist. des anim. chap. 2.

preſte de venir an lumiere, nature qu'ha eu le ſoin d'auitalher ſa demeure auant qu'il y antrat, panſe ſoudain à le nourrir ſes premiers ans, d'vne matiere accordante à ſa delicateſſe, & qui ſoit germaine de l'alimant qu'il ha prins dans le vantre. Car ſa tãdreur ne pourroit andurer vne grande mutacion: & il luy faut de la nourriture fort aggreable, d'autant qu'elle doit paſſer par la bouche, & nomplus par le nombril. Pour ces deus cauſes il ha eté ordonné, que le ſang qui ſeroit de reſte, ne ſeruant de rien a la mere, apres l'anfantemant ſe tourneroit vers les mammelles, an lieu d'eſtre vuïdé tous les moys comme de coutume. Là il deuient plus dous & blanc, etãt faſſonné de ces glandes que nature y ha mis an grand nõbre pour tel effet. Ces glandes cuiſet de leur chaleur, & alteret a leur ſamblance, le ſang qui leur

leur eſt ottroyé phlegmatic & impar fait, trié de par tout le cors. Il ne faut pas cuider ce, que noz maieurs ont cru, qu'il y ayt certains vaiſſeaus, qui d'vne continuité portet droit aus mãmelles le ſang, qu'au parauant verſoit an la matrice : d'où ils prenoint l'accord de ces parties là. Il eſt vray que le flus d'ambas ceſſe communemant, tandis que la fame ha du lait : mais le paſſage d'vn lieu a autre, ſe fait par longs contours de la groſſe veine caue, & de ſes rameaus, iuſques a ce que le ſang vient aus branchettes qu'apportet la nourriture à la poitrine, & aus tetins. Ceus auſſi falhet lourdemãt qui pãſet le lait eſtre fait du ſang decuit au rancontre des mammelles. car il n'etoit qu'a demy cuit, fort detrampé, & comme pituite inſipide naturelle : les glandes des tetins y mettet tant de faſſon, qu'il deuient

epais,

epais, dous & blanc an perfeccion. Ces qualités ne vienet pas d'alheurs, que de la concoccion : laquelle finit ordinairemãt a l'aſſimilacion, dernier but de nature. Mais tels propos ſont mieus pour nottre ecolle (où il faut mõtrer les erreurs des medecins vulgaires) que pour inſtruire le peuple. Reprenons donques nottre diſcours, & concluons mes-huy ſans plus de plaid, ce qu'auons propoſé.

Depuis que les femelles ont fait leur grand effort de croitre, il ſe trouue dedãs leurs veines, beaucoup plus de ſang qu'il n'eſt de beſoin pour la nourriture de leur cors. Parquoy il ſ'amaſſe vers la matrice, & par là ſe vuïde ce qui eſt trop, par certains laps de tams. Si la fame vient à conceuoir, tout eſt retenu par l'anfant: & depuis pour faire le lait. Si elle ne conçoit, & neantmoins n'ha ſa purgacion conti-

nuee chaque mois (com' ell' auoit de coutume) nous panſons que le ſang luy eſt diminué pour quelque occaſion : & n'an ha point de reſte, quand ſon cors an ha prins autant que luy an faut : ou que les veines de l'amarris ſont opilees & cloſes de quelque matiere epaiſſe, qu'ampeche le ſang de ſortir : ou que le ſang eſt detourné alheurs y cauſant de grans maus. Cõme nous voyõs quelquefois des rougeurs laides au viſage, a cauſe du ſang qui ſ'accoutume de venir ez lieus hauts. Aus autres il fait douleur de teſte, & l'elourdit de ſa grand quantité, ou de ſes vapeurs. Les autres an perdet le ſans, & an deuienet folles : les autres ſaignet ſouuant du nez : les autres vomiſſet le ſang. d'autres ont peine d'haleiner pour la repleccion pulmonique : les autres ont douleur aus reins, du ſang qui eſt par trop

preſſé

pressé dedans la grãde veine: les autres ne peuuet marcher, pour vne pesanteur de iambes, non d'autre occasion que d'vne replecion demesuree. Ainsi peut il auenir, que la poitrine receuant grand amas de sang, an peu de tams s'augmantera, & les tetins anfleront à outrance. Comme on voit, que des aussi tost que le cors cesse de croitre, & commance a redonder an sang, le sein deuient fourny & plein, les mammelles pousset auant & frairet. Si donc elles ressoyuet par quelque occasion, plus de sang que ne leur an faut au besoin de leur nourriture, elles croitront an toutte dimãsion euidante: & si la cause perseuere, pourquoy ne pourront les mammelles de ce qui leur abonde, an faire du lait, puis que elles ont cette proprieté donnee de nature? Qui repõdroit, que les mammelles ne s'y amuset

point, ſinon pour nourrir l'anfant né du cors, auquel elles ſont: cetuy-là ſignifieroit, que noz parties vſet de quelque diſcrecíon ou raiſon: qui eſt vne propoſicion fauſſe. On pourroit bien mieus dire, que non obſtant l'affluãce du ſang, les tetins n'an font pas du lait, ſ'ils n'ont fraichemant reſſu de la concepcion, certaine qualité excitant' leur vertu lactifique. Mais cette raiſon, fondee ſeulemant ſur l'experiance de ce qu'auient le plus ſouuãt, ne peut ranuerſer la premiere. Car ſi les glandes du tetin ont ce pouuoir, a raiſon de leur complexiõ & forme, de conuertir le ſang an lait: pourueu qu'il leur an vienne plus qu'elles n'an peuuet conſumer (dont nous diſons, que c'eſt leur excremãt benin, cõme la matiere de la ſemance au reſpect de tous les mambres) pourquoy ne le feront elles, touttes les fois que cela a-

la auiendra? Telle puiſſance ne vient pas de l'anfant, ou elle ne ſeroit pas naturelle-nee,cõme nous l'eſtimons. D'auantage, ſi le lait eſt perdu aus nourrices, long tams apres l'anfantemant nous le remettons an ſon train, tirant le ſang vers les mammelles. Et quoy? Ariſtote dit bien(& on le voit auſſi de fait) que quelques hommes ont du lait, qu'on peut ſuccer ou epraindre. On fait auſſi comte d'vn Syrien,qui nourrit ſon anfant plus de ſis moys de ſon propre lait. Il n'y a rien dõc qui ampeche,que la femelle aye du lait, ſans auoir anfanté ou cõceu,par la ſeule retancion de ſes mẽſtrues: pourueu que la furie du ſang ſe rue aus mammelles. Mais de vray cela n'eſt pas de duree, & ne ſoutient ſinon quelques ſecouſſes du ſang, qui y eſt porté aſſés impetueus. Car bien toſt apres il eſt departy aus autres

Liu.4.hiſt. des anim. chap. 20.

mambres, s'il n'est antretenu an ce quartier là par frequante attraccion, ou s'il trouue depuis yssue par les veines de la matrice. Voila pourquoy c'est chose rare, de voir qu'vne filhe aye du lait. toutefois il peut auenir par les raisons sudittes, lesquelles font trouuer Hippocras veritable an l'aphorisme que nous auons cité. Donques il ne faut pas nier le pucellage, sans deuë consideracion, à celle qui auroit du lait, puisque l'autorité d'vn si grand personnage (qui peut auoir veu ce cas auenir) nous peut suspandre le iugemãt. Ainsi le Iurisconsulte admet, pour la seule autorité d'Hippocras, le part septimestre au 17. liur. des repõces de Paul, an la loy *Septimo, ff. de statu hom.* Mais la raison d'abondãt est plus forte, que toutte l'autorité des plus sauans du monde. & il me samble que les causes alleguees mon-

montret assés euidammant, etre chose bien naturelle, que pour la replecion des veines aus tetins (laquelle suit la suppression des fleurs) la femelle sans etre grosse ou auoir anfanté, puisse auoir du lait : lequel s'il est succé, continue quelque espace de tams.

QVATRIEME CHAP.

S'il y a certaine connoissance du pucellage d'vne filhe.

CE propos n'est d'yci propremãt, où nous traitons du lait, & de la nourriture des anfans : mais d'autant que nous sommes venus à mouuoir cette question, qu'vne pucelle peut auoir du lait : & que du lait on ne peut arguër la corrupcion d'vne filhe, contre l'opinion vulgaire, i'ay panse de pouuoir traiter consequutiuemant, s'il y a quelque argumant certain du

pucellage. La question est de grand importance, à l'honneur ou des-honneur des filhes, à la dissolucion du mariage contracté auec vn impuissant, ou froid & maleficie: & à la condamnacion ou absolucion de celuy que l'on accuse d'auoir forcé & violé, ou volontairemãt defloré vne filhe. Parquoy les magistrats y doiuet bien auiser: & plus ancor les medecins & chirurgiẽs a ce deputés, comme expers, auquels le magistrat an croid. dont s'il y à faute, le tort an est plus aus cõmissaires, qui ont mal rapporté, que n'est au iuge qui ha fait la santance. Les matrones ou leuandieres s'attribuet cette prerogatiue, de sauoir mieus iuger du pucellage, que nous, ou que les chirurgiens, d'autant qu'elles y sont plus exercees & duittes que les hommes, ayans familiarité & acces libre auec les filhes antieres &

corrompues, qui ſe communiquet plus volontiers aus ſages fames, que aus hommes, ancor qu'ils ſoint plus ſages. Mais les matrones ſ'y peuuet grandemant abuſer, ſur tout à faute d'eſtre biẽ verſees an l'anatomie des parties hõteuſes. Car celuy ſeul peut cognoitre la verité du pucellage, qui eſt bien exercé an l'obſeruacion occulaire des matrices an diuers ages. Hippocras dit generalemãt de toutte la medecine, que le iugemant y eſt fort difficile. Ie dis ſamblablemant, qu'il eſt tres-mal aiſé de iuger du pucellage : & ancor plus d'an repõdre, ſuiuant ce qu'eſt ecrit an Æſope, de celuy qui auoit touiours porté deus filhes gemelles dans vne beſaſſe pandue a ſon col, dez qu'elles furet nées: interrogé ſi elles etoint pucelles, il dit, qu'il le repondroit bien de celle, qu'il portoit deuant : mais nompas *Aph.1.li.1*

de

de celle qu'il portoit ſur le doz. C'eſt vn beſtail de tres-mauuaiſe guarde, comme dit le prouerbe. Et quant à la cognoiſſance, tant de la defloracion, q̃ du pucellage, les ſages fames quelquefois an font trop bon marché. I'y trouue bien plus de difficulté, quoy que ie ne ſois pas ignorant de l'anatomie vterine, com' elles ſont pour la plus part. Car i'an veus excepter au moins donne Geruaiſe, matrone de Mompelier, vrayemant ſage fame, & bien auiſee, qui ne faut guieres aus anatomies publiques, lors que nous auons an main vne femelle. Or pour montrer l'abus qui ſe cõmet à la perquiſicion du pucellage, ie departiray les ſignes & argumans que le vulgaire tient, an deus ordres: l'vn ſera des plus vains, que l'on recherche au viſage, au col, aus tetins, & alheurs, ſans viſitacion des parties ſecrettes: l'au-

tre

tre ſera , de ceus qu'on recherche plus propremãt ez abimes des dittes parties. a raiſon dequoy ie reciteray quelques depoſicions des Leuandieres, pour mõtrer leur accord es poins principaus qu'elles touchet.

Vn des ſignes qu'on veut eſtre des plus expres, eſt ſi abſurde que rien plus. C'eſt que le tetin, ou petit bout de la tette, change de couleur, a l'inſtãt qu'vne filhe eſt defloree. Car ſon antour deuient tanné, ou noiratre, ou autremant changé. O combien il y a de vielhes filhes, vrayemant pucelles, qui l'ont ainſi coulouré? Cela eſt cõmun à touttes femelles, que par le changemant de l'age, cet autour (nõmé *Phos* des Grecs, qui ſignifie auſſi lumiere) change de couleur. Et commant ſeroit il poſſible, que cette mutacion auint à vn inſtãt, pour l'ouuerture faite au cabinet de la virginité? 1.

Qui

Qui an ſeroit la cauſe immediate, prochaine, & conioínte? i'accorde bien qu'il y a vn tres-grand conſantemant des mammelles a la matrice, comme i'ay remontré au precedant chap. & le pourray ancor mieus expliquer au prochain. Mais le conſantemant le plus grand qui ſoit antre touttes les parties de nottre cors, ne peut cauſer vn tel changemãt, ne ſi ſoudain, meſmes an fait de couleurs. La defloracion ſe cognoitroit plus-toſt au viſage, & aus yeus, ſi la filhe n'eſt par trop aſſuree, deshontee, & effrontee. Car etant depucellee, quoy que ce ſoit honneſtemant & par mariage, elle an eſt vn peu matee & honteuſe, l'œil triſte, terny, & vergogneus, ſon viſage rougit facilemant, quand elle voit ſes plus familiers. Voila des changemans qui peuuet auenir ſoudain aus filhes, ſi elles ſont modeſtes & honneſtes.

nestes. Car le iour au parauant vous les voyés plus deliberees& aniouëes. Aussi tost qu'elles ont perdu leur pucellage, induiset vn' autre contenãce, & le visage an est aucunemant changé. Mais des tetins, c'est vne pure reuerie, ce qu'on an dit. Autant vain est 2.
vn autre signe, que l'on veut estre cõmun aus garsons & aus filhes, qui ont perdu leur pucellage. Mesurés auec vn filet la grosseur du col : puis du manton au sommet de la teste. Si les mesures sont egales, la personne est vierge. Si le col est plus gros, ell' est corrompue. Car (diset ils) le col s'angrossit a l'instant que l'on se corromt, ou an soy, ou auec vn autre. Mais cela ne peut auoir lieu a la defloracion d'vne filhe, puis qu'il peut auenir de soy mesme, & nomplus d'vn garson : car on ne l'estime pas moins vierge, pour les pollucions nocturnes, qu'il peut

auoir

auoir. D'auantage, il n'y a pas dequoy s'arreter a cet argumant, veu que par la puberté le col angrossit de soy mesme. Et c'est adonc que l'anfant change de vois (que l'on dit an Grec *tragan*, qui signifie bouquiner) a cause q̃ la trachee artere ou gargamelle, se dilate euidammant, par la chaleur plus forte & seiche. dont il s'ansuit, que le col angrossit de mesmes. Et qui doute, que plusieurs demeuret ancor vierges, long tams apres le ter-
3. me de leur puberté? On dit aussi, que a l'instant que les garsons ou les filhes perdet leur pucellage, le bout du nez se antre-ouure : & que depuis on y trouue manifeste separaciõ des deus cartillages. Mais c'est vne baye. car la diuision y est touiours : & on la sant plus manifeste, quand le cors est plus deseiché. Cela est an la puberté, & depuis, que le poil aussi prouient ez par-

parties honteuſes, temognãt exiccacion notable. Dont ceus qui ſ'adonnet plus-toſt aus fames, ont plus-toſt de la barbe, qu'ils n'auroint pas : d'autant que leur cors ſe deſeiche d'auantage. Ainſi dit Marcial à ce propos.

De là vient le bouquin, & les poils fort hatifs.
La mere s'ebayt de voir barbe a ſon fils.

On fait auſſi des preuues, a cognoitre ſi la filhe eſt pucelle. Donnés luy vn 4.
peu du boys d'aloës puluerisé, a boyre, ou à manger : ſi ell' eſt vierge, piſſera incontinant. Item : mettés ſur la 5.
braiſe des feulhes de lapas briſees, & que la filhe an ſante la fumee. ſi ne ſe compiſſe, ell' n'eſt pas vierge : cõme auſſi, ſi elle ne deuient pâle, de la fu- 6.
mee des fleurs dudit lapas. Tout cela eſt mal fondé, & tel qu'on ne ſ'y doit aucunemant arreter. Il faut ſ'approcher de plus pres, & deſſandre aus abimes de l'anfer de la tres-deuote

Alibec

Nouuel.10 iourn. 3. Alibec de Boccace, auquel le bon & saint hermite Rustic mettoit son diable. C'est là où l'on trouuera le secret du pucellage, si aucun y an ha, & où l'on sçaura de ses nouuelles. C'est le segond ordre des signes & argumãs, qu'on propose a cognoitre de la defloracion & du pucellage. Et premieremant oyons ce que an rapportet les sages fames. I'ay deus deposiciõs, l'vne de Paris, l'autre de Bearn : qui sont lieus assés distans, pour ne s'estre communiquees les vnes aus autres. dont on pourra voir, commant ces bonnes fames s'accordet an leurs signes & iugemans, lesquels doiuet estre vniformes, s'ils sont veritables. Car la verité est consonne & accordante a elle-mesme. Et les fames ont leurs parties amoureuses samblables les vnes aus autres, soint de Paris, ou de Bearn, ou d'autre part du monde,

soint

ſoint damoiſelles ou payſandes, belles ou laides. Car (com' on dit communemant) couurés le viſage, tout le reſte eſt ſamblable. Il n'y a q̃ le teind, & les traits du viſage, qui amuſet & abuſet les hommes. ſinon parauanture la grace, la contenance, & le babil, qui nous attire plus à vne laide, & la fait plus aimer, qu'vne plus belle, ſans autre condicion aggreable. Voyons donc commant les ſudits rapports ſ'accordet, l'vn de la defloracion, & l'autre du pucellage. car ils ſe doiuet rancontrer, par la raiſon des contraires. & commançons au Bearnois, parce qu'il atteſte du pucellage, qui eſt premier au tams, an ordre, & an dignité.

Nous Iouanne del Mon, & Iouanne Verguiere, & Beatrix Laurade, de la perroquie d'Eſpere an Bearn, matrones & meyroulieres, interrogades & eſprou-

uades. Certifican a tous & a touttes que appartiendro, que per ordonnance de iustice, & commandemant de haut magistrat, monsieur lou iuge del-dit loc d'Espere, que lou quinzieme iour del mes de May, l'an mil cinq cens quarante cinq, nous matrones sudittes, auen trouuade, visitade, & reguardade, Mariette de Garigues, de l'age de quinze ans ou anuiron, sus asso: que laditte Mariette disie, que ero forsade, desflorade, & despuiselade. De là ou nous meyroulieres sudittes, auen tout visitat & regardat, dam tres candelons alucats: toucat dab las mas, & espiat dab lous oueils, & arreuirat dab lous digts. Et auen troubat, que non eron pas lous [1] broquadés podads, ny lou [2] halhon delougat, ny la [3] barbole abaißade, ny [4] l'antrepé ridat, ny lou [5] reffiron vbert, ny lou [6] gingibert fendut, ny lou [7] pepillou recoquilhat, ny la [8] dame dau miech retirade, ny lous tres [9] desuiadés

uiadés, ny lou [10] vilipendis pelat, ny lou [11] guilheuard alargat, ny la [12] barrauidau desuiade, ny l'oz [13] bertrãd romput, ny lou [14] bipendix aucunemãt escorgeat. Lou tout nous matrones & meyroulieres sudittes ainsi disen per nottre rapport, & iugement adrect.

Voila quatorze notes qui signifiet le pucellage, selon les Bearnoises. Voyons maintenant la deposicion des Parisiennes, qui font leur rapport d'vne qui etoit desloree.

Nous Marion Teste, Iane de Meaus, Iane de la Guigans, & Magdeleine de la Lippue, matrones iurees de la ville de Paris, certifions a tous qu'il apartiẽdra, que le quatorzieme iour de Iun, mil cinq cens trante deus, par l'ordonnance de monsieur le Preuost de Paris, ou son lieutenant, an laditte ville, nous sommes transportees an la rue de Frepaut, où pand pour ansegne la pantousle: où nous

auons veuë & visitee Hanriete Pelicie-re, ieune filhe, agee de quinze ans, ou anuiron, sur la plainte par elle faite a iustice, contre Simon le Bragard, duquel elle ha dit auoir eté forcee & defloree. Et le tout veu & visité au doit, & a l'œil, nous trouuons qu'elle ha les [1] barres froissees, le [2] haleron demis, la [3] dame du milieu retiree, le [4] pouuant debiffé, les [5] toutons deuoyés, [6] l'enchenart retourné, la [7] babolle abbatue, [8] l'entrepet riddé, [9] l'arriere fosse ouuerte, le [10] guilboquet fandu, le [11] lippion recoquillé, le [12] barbidaut tout ecorché, & tout le [13] lipandis pelé, le [14] guilheuard elargi, les [15] balunaus pandans. Et le tout veu & visité feulhet par feulhet, auons troué qu'il y auoit trace de vit. Et ainsi nous-dittes matrones certifions estre vray, à vous monsieur le Preuost, au sermant qu'auõs à laditte ville.

An voila quinze de bon comte, qui

qui repondet assés bien aus quatorze signes des Bearnoises, ainsi que ie les rapporte les vns aus autres, sauf le dernier *Balunaus*, qui n'ha son repondant, que ie sache.

.	*Brocadés podads.*		*Pouuant debiffé.*
.	*Halhon delougat.*		*Haleron demis.*
.	*Barbole abaissade.*		*Babolle abbatue.*
.	*L'entrepé riddat.*		*Entrepet riddé.*
.	*Reffiron vbert.*		*Arrierefosse ouuerte.*
.	*Gingibert fendut.*		*Guilboquet fandu.*
.	*Pepilhon recoquilhat*		*Lippion recoquilhé.*
.	*Dame dau miech, retirade.*	C'est à dire	*Dame du milieu retiree.*
.	*Tres desuiades.*		*Toutons deuoyés.*
10.	*Vilipendis pelat.*		*Lipandis pelé.*
11.	*Guilheuar alargat-*		*Guilheuart elargi.*
12.	*Barreuidau desuiade*		*Enchenart retourné.*
13.	*L'os Bertrand rõput*		*Barres froissees.*
14.	*Bipendix escorgeat.*		*Barbidaut ecorché.*

I'an veus aiouter vne troisieme,

qui eſt la depoſicion des matrones de Carcaſſonne,pour plus grand' cõfirmacion de ces propos. Car il eſt dit, qu'an la bouche de deus ou de trois conſiſte toutte verité.

Nous autras Guilhaumine & Iano iuradas de la ville baſſe de Carcaſſonne, preſas d'offici per mouſieur l'official del dit Carcaſſonne, per viſitar Margarite d'Aſtorguin, ſi ello ero deflorado & deſuerginado,diſen & atteſten a tous aquels & aquellos que aqueſtas leittras veyran & legiran,que lou iour de huey,nous hen tranſportadas en la maiſon de laditte d'Aſtorguin: & l'auen trouuado colcado ſur vn liech. & apres auer fach allucar tres candelas de cero, l'auen regardado en lous yols, palpado & tocado en lous digts. Auen trouuat que l'os Bertrand es romput & fendut, la donno del miech es reuirado, lous tres pels deſuirades, lou quinqueiral tout eſquinſat,

lous

lous intrans & pindourlets tous escousfendus, lous bors dals coustats pla masérats, lous pels de dessus tous recoquilhats. Per so disen, que ladutte Margarite, per y auer estat passat lou bout del mascle, es ben desflorade & desuerginade. A tal disen & attesten.

Or venons à l'examen de ces argumans ou signes. Il y an ha de fort legiers, & d'autres qui sont faus. Legiers sont ceus, qui ne temognet sinon quelque compressĩon faite contre la partie hõteuse. Car depuis que les filhes & fames ont aprins de cheuaucher a l'Italienne, le iarret contre l'arson, leur poil n'est si bien rangé, ains vn peu recoquilhé: & la motte est plus an platte forme, que aus autres femelles, qui cheuauchet les cuisses bien serrees. Vn signe tres-faus est celuy de l'os Bertrand rompu. car nous auons remõtré au premier cha.

du quatrieme liure, que mesmes par l'anfantemant (qui est bien vn plus grand effort) il ne s'ouure ny froisse. Laissons les autres signes, & venons au principal, qui de tout tams ha eté renommé pour vraye marque du pucellage. C'est la dame du milieu, que les anciẽs ont appellé Hymen, ceinture ou zone, & cloistre de virginité: sçauoir est, vne peau tandue au trauers du passage, qu'il faut rompre au depucellemãt. Et pource on appelle Hymenee, le Dieu qui preside aus noces, & lequel on inuoquoit pour estre fauorable aus pucelles à ce cõbat, aus fins que elles n'an mourusset. Plusieurs estimet, que c'est vne ficciõ poëtique, & vn erreur des gens peu versés an l'anatomie, soint medecins ou chirurgiens: qui ont ressu & tenu iusques à present, qu'il y ha au deuant du col de la matrice, presque au mi-

lieu

lieu du paſſage dedié au mambre viril (comme la gaine au couteau) vne peau tiſſue de veines & arteres, an faſſon de hayë, que l'on romt an la defloracion. Dont les pauures filhettes ont grand douleur, & randet quelque ſang vermeil. Les modernes, Fernel, Syluius, Vaſſé, & autres tienet cela pour fable, affirmãs qu'il n'y a aucun obſtacle, ou diaphragme, hayë, ou murmetoyant (comme on le voudra appeller) an ce paſſage là, nomplus q̃ dans le gros boyau, trop connu des Sodomites abominables. Si cela etoit vray, la douleur que ſant vne pucelle an ſa defloracion, ne ſeroit que de l'extancion & dilatacion du conduit, (lequel iuſques adonc etoit demeuré contraint & ſerré) qu'on elargit maintenant par force : comme quand on met le doit au fondemant d'vn petit anfãt, pour le ſonder a cauſe

ſe

ſe de la pierre. Car la nature de la filhe eſt ainſi dilatable, ſauf le plus: dõt il ne faut trouuer etrãge ce qu'õt dit, quelques vnes auoir eté deflorees à ſis ou à ſept ans (& plus ieunes ancore) par des vilains infames. Mais tant plus la filhe eſt etroite de ſa nature, tant plus ell'andure de mal à la nouuelle antree du mambre, qui la contraint, a ſ'elargir. Samblable douleur, mais vn peu plus cuiſante, eſt an l'anfantemant, pour lequel il faut que ce paſſage ſoit ancor plus dilaté. Et puis tout ſe remet & reſſerre gentillemãt, quand l'anfant eſt ſorty : tellemant q̃ le conduit n'an demeure guieres plus large qu'au parauant. C'eſt comme vn boyau fort charnu & epais, qui ſe peut elargir par force: & la force ceſſant, il retourne an ſon premier etat, ou peu ſ'an faut. Bien eſt vray, que la fame qui n'ha iamais porté anfans,

quoy

quoy que ſon angin ayt eté lõg tams
euiſité, reconnu, & bien frequante,
demeure plus etroite, que ſi ell'auoit
fait des anfans. Mais il ſ'an peut trouuer,
qui ne ſeront plus larges ayant
ſouuãt anfanté, que d'autres qui ſont
nouuelles mariees. Cela procede tãt
de la corpulance, & conformacion,
que de la charnure de la fame, ioint
le qualibre du mambre qui an aura
ioui. Car quant a la corpulance, n'eſt
il pas raiſonnable qu'vn plus grand
cors, ait touttes ſes parties plus grandes,
ſ'il eſt bien proporcionné : & par
conſequãt, les ouuertures naturelles
plus amples? Et aus cors moins proporcionnés,
ne voit on pas aus vns
fort grande bouche, fandue iuſques
aus aurelhes : aus autres de grandes
& larges aurelhes, comme des vans
a vanner le grain. Il y an ha qui ont
l'œil fort fandu & ouuert : d'autres
ont

ont les narilhes si amples & patante
qu'on leur voit iusques au cerueau
par maniere de dire. Il y an a qui on
les doits fort longs, les iambes for
longues, & le cors court. Les autre
au cōtraire, ont tout petit & peu far
du. Samblablemant des parties inter
nes, les vns ont grand & ample esto
mach, capable de beaucoup de vian
de, iasoit que le cors soit petit : les au
tres vn grand foye. Il y an ha qui on
la vessie fort ample, les boyaus grans
les veines & arteres fort larges. le
autres au contraire, ont tout plus res
serré : ou cette partie plus etroite, &
l'autre moins. Pourquoy ne sera il de
mesme, tāt de la matrice, que de son
passage? com' aussi nous voyons du
mambre viril, qui luy repond an pro-
porcion. Tous hommes l'ont ils de
mesme talhe ou qualibre, an toutte
dimansion? Il est certain que non.
Et

Et quoy qu'on diſe, *ad formam naſi cognoſcitur ad te leuaui*, d'autant que la proporcion des mambres n'eſt obſeruee an tous, pluſieurs ont vne belle trompe de nez, qui ſont camus dans la brayette : & pluſieurs camus de nez, ſont bien apointés du principal outil. On dit que les fames fort fandues de bouche, ſont auſſi bien fandues ambas : & celles qui ont petit pied, ont leur cas plus etroit. Peut eſtre que cela auroit lieu, ſi tout etoit proporcionné de meſme : ce que n'eſt pas, comme i'ay remontré. Parquoy ſouuant on recognoit tout le contraire, de ce qu'on dit vulgairemant. Il auient bien communemant, que ſelon la corpulance, les grandes fames ont tout plus grand, & les petites plus petit : & q̃ la conformaciõ des parties, retenãt certaine proporcion an tout le cors de la grande

ouuer

ouuerture & capacité de l'vne, on comprandra & inferera le ſamblable des autres, mais nompas touiours & an touttes. Et pource nous y aioutõs la charnure, qui an ce fait eſt de grãd' importance. Car les fames de chair ferme, ont leur cas plus ſerré : & les mollaſſes au contraire. Finalemant l'vtil de grand calibre, fait plus grand' ouuerture & dilatacion que le petit: d'autant que cet etuy ne ſ'elargit qu'à la meſure de l'inſtrumant qu'il reſſoit. Puis donc que la diuerſe talhe & corpulance, de la diuerſe conformacion des parties, & differante charnure, les filhes d'vn meſme age ſont differantes an la capacité de leur anfer, & quand le diable de Ruſtic y ha paſſé, elles reſtet ancore differantes ſelon le calibre de ſa teſte ecornee, cõmant pourra on iuger du pucellage, an les fondãt auec le doit, ou auec vne chã-
delle

delle, ou par le moyen d'vn miroyr matrical, à recognoitre ſi ce conduit eſt ſerré & etroit, ou lache & large, plus ou moins? Car ſi la filhe eſt de l'age nubil, & de la corpulãce requiſe a mariage, elle receura ſans difficulté, ancor qu'elle ſoit vierge, vne aſſés groſſe ſonde, com' elle receuroit biẽ le manche de l'homme autant gros. Touttesfois on ne dira pas, pour le paſſage qu'y ha fait la chandelle, que la filhe ſoit moins pucelle: com'on le dira, ſi ledit manche y a paſſé. Et quelle differance y aura il an ce paſſage? Ne demeurera il pas ſamblable a ſoy, de meſme figure, ſituaciõ de parties, & autres accidans, pour auoir reſſu la chandelle, que pour le mambre viril, & au contraire? Voila commant on fait tort a quelques filhes, an les ſondant ainſi, pour iuger ſi elles ſont antieres ou corrompues. car ſi la

chan

chandelle y antre aſſés facilemãt, o
iuge que le mambre viril y auoit fa
paſſage. & touttefois il n'y aura autr
choſe à la verité, ſinon que ſon cor
duit eſt aiſemãt dilatable : & la chan
delle y peut eſtre auſſi biẽ le premie
reſſu, que le mambre ſoupçonné. I
vous demande, ſi la filhe y auoit mi
quelquefois ſon doit bien auant, ſe
roit elle pour cela moins pucelle? E
touttefois, on y trouuera le paſſag
tout fait. Samblablemant quand or
ſonde celle qui eſt de vray pucelle,
on pourroit dire, que an ce faiſant on
l'a depucelle : car on y fait paſſage. Et
ſi an la ſondant, on trouue ce conduit
fort etroit, de ſorte que la chandelle
y antre tres-difficilemãt, que dira-on?
qu'elle eſt pucelle? voire, mais elle ne
le ſera plus apres que la chandelle y
ha paſſé. Car ſondés la vne autre fois,
la ſonde y antrera ſi aiſemãt, que vous
iuge

iugerés tout au cōtraire, qu'elle n'eſt pas pucelle. Samblablemant ſi quelquefois on ha eté cōtraint d'vſer des peſſaires, à cauſe de la retancion des fleurs trop tardiues à vne filhe agee, ou pour quelque autre indiſpoſicion virginale, vous ne la trouueres pucelle. Et à quoy pourriés vous cōnoitre, que le paſſage à eté fait du mambre viril, plus-toſt que d'vne chandelle, ou d'vn peſſaire, ou du propre doit de la filhe? Il n'y reſte point de veſtige, qui marque ces differances. Donques touttes ces filhes ſeront egalemāt depucellees. Et il y an aura d'autres, qu'on ne tiendra pour vierges, quoy que rien y ayt paſſé: d'autant qu'a la premiere preuue, on trouue le tuyau aiſé a dilater, & facile a preter, à cauſe de ſon amplitude & molleſſe naturelle: comm' an celles qui ſont bien mambrues, & ſur tout bien

flanquees. Et vne autre malautrue, qui ſera fort ſerree de nature, qu'vn goujat aura farfoulhé de ſon petit angin, vrayemant depucellee, ſera tenue pour pucelle, a la ſuditte preuue: non moins que a vn'autre, qu'il ne faut oblier. C'eſt vn ſigne vulgaire, q̃ l'on balhe communemãt, pour connoitre du pucellage, au piſſer d'vne filhe. La vierge (dit on) piſſe plus delié & clair qu'vn autre: parce que ſon angin eſt ancor ſerré & etroit, iuſques au bord exterieur: qui la fait auſſi piſſer plus roide & loin, a peu pres comme vn homme, duquel le canal vrinaire eſt fort etroit. Si donc vne fois ſon cas eſt elargi, de quelque choſe q̃ ce ſoit, elle piſſera cõme la fame corrompue, & aura perdu cette belle marque de pucellage, neantmoins demeurant pucelle. Et au contraire, vne petite filhe de quatorze ou quinze ans

ze ans, depucellee d'vn petit compagnon, lequel ait le mambre for petit, paroitra mieus pucelle à toutes preuues, qu'vn autre de belle talhe, agee de vintcinq ans, etant vrayemant pucelle, qu'on aura eprouué. Car la grand' corpulance, & belle fourniture de fesses & de hanches, donne auantage a la matrice, logee bien au large, à se pouuoir aisemant dilater. Il ne se faut donc guieres arreter à ce signe d'etroitesse, qui a diuerses filhes est fort diuers, & aus fames aussi, qui ont vsé du male longuemant: & mesmes (que plus est) à celles qui ont anfanté. Les raisons an sont si apparantes, qu'il n'est besoin d'an traiter plus au long. Reuenons a la dame du milieu, qui est comme vne case-matte dans le fossé, laquelle doit etre rompue du premier qui fera le passage. Nous auons dit, que plusieurs niet

cette cloture ou defance : & i'ay eté long tams de leur auis : mais an fin, auerty de Fallope, i'y ay reguardé de plus pres, & reconnu ancores plus expres ce qu'il an ecrit an ſes curieuſes obſeruacions anatomiques. Ie trouue, que derriere le conduit de la veſſie, par lequel l'vrine ſe verſe au grand canal, il y a de chaque couté vne peau charnue, qui fait vn demy cercle: & que touttes deus ſe ioignet pour fermer le conduit : leur cõioncion etant faite de certaine viſcoſité, comme eſt la chaſſie qui agglutine & colle anſamble les paupieres. Ce n'eſt pas vne peau continue, ainſi que pluſieurs ont panſé, ains deus membranes cõtiguës & cõnexes de quelque glu: dõt le paſſage eſt mollemãt bouché. de ſorte que auenant la neceſſité des menſtrues, il ſ'y fait vn petit paſſage au beau milieu, par où diſtille

ſtille & degoute le ſang dit mẽſtrual. Mais quand la filhe vient a etre deflo-ree, le mambre viril fait totale ouuer-ture, an ranuerſant ces deus membra-nes deſſa & de là, cõtre les coutés du canal, où depuis elles demeuret ainſi retirees & applaties, ſans ſe plus tour-ner cõioindre ou agglutiner. Et c'eſt ce que les matrones diſet, la dame du milieu retiree. On an voit ancor les veſtiges aus vielhes fames, iaſoit qu'-elles ayet fait beaucoup d'anfans. mais ce n'eſt qu'vn petit filet charnu an chaque couté: le reſte ſ'etant per-du, & (comme l'on diroit) vſé, pour auoir eté frayé & refrayé infinité de fois. Or la douleur que ſant la vierge au depucellemant, eſt, que la mantu-le ne ſepare pas ces membranes de peu a peu, ains les force tout a coup de ſa teſte, qui eſt plus groſſe que le demeurant. Car les marys qui panſet

de n'y eſtre iamais a tams, & ancor plus les palhars, violateurs du ſacré pucellage,y vont a l'etourdie, & veulet antrer dedans tout a vn coup. Si on tachoit a ſeparer de peu à peu ces deus peaus, & premieremãt d'vn petit mambre, puis d'vn moyen, & an fin d'vn plus grãd(ſi on an auoit trois, comme feignoit le compagnon, de qui l'epouſee craignoit fort le gros mãche, & puis le trouua trop menu) certainemãt la filhe n'andureroit pas douleur. Tout ainſi que ſans douleur, on defait petit a petit les paupieres chaſſieuſes, leſquelles ſi on veut ouurir tout à coup, outre ce que on y ſant grand douleur, quelquefois l'vne ou l'autre ſ'ecorchet,ou toutes deus, cette cy an vn androit, & cette là an vn autre. par ce que la viſcoſité les retient fermemant attachees : & il faut detramper la chaſſie au prealable, &

puis retirer bellemant chaque paupiere de ſon couté. Ainſi pluſieurs filhes anduret violance & dilaceraciõ à l'ouuerture de ce paſſage là : & vne des membranes amporte quelque piece de l'autre. Ce qu'auient plus a celles qui ſont d'age, que aus ieunes filhettes, d'autant que la cole ſe rand plus ferme, comme le cors ſe deſeiche, & par cõſequant elle tient plus. Aus ieunes filhes ancor mollaſſes, ce n'eſt que mucoſité & baue : dont ſi on y va ſagemant, il n'y a tant de difficulté: ſuppoſant touiours que le ſuiet ſoit de talhe requiſe, & qu'il n'y ait ſinon a ſeparer & ranuerſer leſdittes peaus. qui ſont vrayemãt values: c'eſt à dire, portes fandues an deus pars, qui ſe ranuerſet an dedans. Et de là peut eſtre dit Vulue, le canal qui donne antree & conduit à la matrice : laquelle eſt comme vne chambre pre-

paree au lit de l'anfant : ayant ancor ſon antichambre, antre elle & le grãd canal. C'eſt le vray col de la matrice, duquel nous parlerons tantoſt. Or de cela on peut antandre, commant & dequoy pluſieurs filhes rãdet du ſang an leur defloracion : ſauoir eſt, pour la dilaceraciõ de cet hymen, ſur tout an celles qui ſont agees. Les plus ieunes an peuuet randre auſſi, meſmes ſi elles ont eu quelquefois leurs menſtrues. Car au derriere deſdittes peaus, ſe retient quelque matiere du ſang, qui ha flué des parties ſuperieures. Et lors que l'ample ouuerture eſt faite, ce reliqua ſe vuide au premier aſſaut par la nouuelle breche. Voila commant touttes peuuet auoir quelque ſaignee an leur defloraciõ, pourueu que elles ſoint an puberté, capables de leurs menſtrues. Com' il eſt biẽ raiſonnable, qu'on ne marie plus-

toſt les filhes, ſelon la loy de nature, ecritte dans nos cœurs : & ie croys q̃ la loy de Dieu ne le permet autremant. Dont non ſans cauſe, il eſt dit au Deuteronome, que ſi la fame eſt *chap.22.* accuſee par ſon mary, de n'auoir eté trouuee pucelle, le pere & la mere d'elle preſanteront aus anciens de la ville, les vetemans, ou linges, eſquels ſeront les ſignes de ſa virginité. Dequoy on peut antandre, que les parans etoint curieus de guarder les linceus, & la chemiſe de la premiere nuit, pour temogner & repondre de la virginité de leurs filhes an tams & lieu. Ancores auiourdhuy les Eſpagnols, grans obſeruateurs de ceremonies, font que lendemain des noces, les matrones montret an public, & auec grande acclamacion, les draps du lit nupcial : pour voir les taches de la defloracion, crians par pluſieurs fois,

fois, d'vne fenestre qui reponde a la rue, *Viergen la tenemos*. Mais il s'y fait beaucoup de tromperies : comme aussi dit le prouerbe, qu'on est plus trompé an fames & an cheuaus, qu'an tout autre animal. Tant y a, qu'il est suffisammant temogné deuoir estre ainsi, puisque l'esprit de Dieu l'ha dicté an l'ecriture sainte. Parquoy ie laisse a part l'autorité de tant de sauãs medecins, Grecs, Arabes, & Latins, que ie pourrois citer, lesquels sont de mesme santance. Car la parolle de Dieu, qui ha tout creé, & formé, nous an peut mieus, sans comparaison, resoudre & asseurer.

Il y a vn autre cloitre ou cloture, (reffiron & arrierefosse l'appellet les matrones) qui n'est de moindre importance q̃ celle là, sinon plus, à mon auis. Car les sudittes peaus & values,

peuuet

peuuet etre ouuertes & ecartees de la filhe mesme, y mettant souuant le doit: comme font quelques vnes peu chastes de cœur, & qui receuroint bien dans leur anfer, le diable du bon hermite, si elles an auoint telle commodité, & n'etoint tenues an crainte & an suiecciõ: filhes qui ont mauuais cõmancemant, d'vne mechante inclinacion a palhardise, ou pour etre oisiues, ou adonnees à folles cõpagnies, ala lecture des liures de l'amour, & autres causes de lasciuité. Mais il y ha vn autre fort, & rauelin plus an arriere, que la filhe ne peut toucher de ses doits: au moins ne le peut pas ouurir: ou ce seroit par vn autre moyẽ. Cest l'antichambre que nous auõs dit, propremant appellé le col de la matrice: qui est fandu de trauers, au contraire de l'hymen, & de la partie honteuse, que l'on rancontre premieremant.
Car

Car il y a trois portes iuſques a la matrice : deus an forme de Values, & la troiſieme fandue de trauers. Ce col de matrice eſt rond & dur, reſſamblãt a vne teſte de lamproye, ainſi fandu & ápre, cõme ſ'il etoit garny de dans. Il faut que ce conduit ſe ouure pour la concepcion. car que la ſemance ſoit iettee au grand canal tant qu'on voudra, ſans antrer an ce detroit, il n'y a rien de fait. Ce paſſage eſt le plus difficil, & qui ſ'ouure le plus tard. On aura iouï d'vne filhe quelquefois biẽ long tams, auant que le col de ſa matrice ayt eté ouuert. Dont on la peut ancor dire pucelle, d'vn ſegond pucellage : antant que la copulacion charnelle ha pour fin & principal but la generacion. Et que d'alheurs, le plus grand plaiſir qu'on prand à l'acte veneriẽ, eſt an cet androit là. Parquoy tout le demeurant peut etre pour la fol-

follatrie, & non a bon eciant. C'est là (à mon auis) le principal cloistre, ou l'arrierefort de la virginité : & ne faut tenir vne filhe pour bien defloree ou depucellee, tãt que cette arrierefosse n'ha point eté ouuerte. C'est comme la fausse braye, que vous rancontrés ayant franchy le grand fossé. Il faut ancor donner là dedans, si vous voulés antrer au fort, & y planter l'ansegne. Or on peut reconnoitre, que ce reffiron ou arriere fosse (qu'appellet les matrones) ha eté quelquefois ouuert, par deus moyens. L'vn est, an dilatant & elargissant auec vn miroir matrical, les deus autres passages. Si on ha bõne veuë, on peut voir le col de la matrice, auec sa fante : qu'on iugera assés facilemant, si ell'a eté ouuerte, ou non. Car ayant eté vne fois elargie, elle n'est iamais tant reiointe, qu'on ne puisse bien remarquer la
tra

trace de ſon ouuerture. Mais pour plus grand confirmacion, que l'on y preſante vne chandelette. ſ'elle y antre facilemant, le paſſage y ha eté fait. Car ce n'eſt pas cõme nous diſions du grand canal charnu & mol: ce col eſt dur, & de ſuſtãce moyenne antre chair & cartillage. Dont ayant vne fois cedé & preté, il eſt touiours depuis aucunemant beant : ſinon lors que la fame eſt anceinte. Car adonc, cõme toutte la matrice ſe preſſe contre l'anfant, ainſi ſon col eſt fort retiré & contraint. Voila vne des preuues qui eſt oculaire & manuelle. Ie viens à l'autre plus honneſte & ſecrette: mais nompas ſi certaine. Faites antrer dans les ſudittes values, par le moyen d'vn antõnoir matrical, du parfum de iayet : ou mettés vn peu de ſon huile dans la nature d'vne filhe. ſi vous anſantés l'odeur a ſa bouche, ou a ſon

nez,

nez, de l'air qu'elle expirera, il y a grād apparance & probabilité, que ſon arrierecloitre eſt ouuert. Touttefois elle pourroit bien auoir la matrice tant epaiſſe, que l'odeur n'an paruiendroit an haut, iaſoit que ſon col fut ouuert: comme il auient bien à des fames, ſuiuant la preuue qu'an fait Hippocras an l'aph. 59. du cinquieſme liure.

Voila ce que me ſamble des ſignes du pucellage: qui ſont aſſés douteus, pour les raiſons que i'ay deduites. Ie m'attandrois plus volontiers, à ceus d'vn païs de par le monde (il ne me ſouuiēt pas où c'eſt) que la ſage fame, apres auoir coupé le nombril, vient a coudre la premiere value, porte ou antree du grād canal. La filhe piſſe facilemāt par les antre poins, & par là auſſi peut degouter le ſang de ſes menſtrues: mais elle ne peut faire la follie aus garſons. Puis quād on la marie, le

iour des noces on balhe ſolamnellemant vn petit couteau au mary, pour la decoudre luy meſmes : & qu'il recognoiſſe de vray, que l'antree ha eté iuſques alors fermee. Car il n'eſt pas croyable, que les filhes ſoint tant impudiques & laſciues, que pour an prã dre quelque plaiſir a credit, elles ſe vouluſſet decoudre, pour andurer an apres d'etre recouſues, quand ce viendroit aus noces. Toutefois ie vous diray, il y a remede a tout : *& fatta le legge, fatto l'inganno*, comme dit l'Italien. On pourroit bien faire, comme au bout des aurelhes qu'on ha percees, pour y mettre quelque pandãt. Le trou y etant vne fois cicatrizé de touttes pars, on y paſſe & repaſſe ce qu'on veut ſans douleur. Ainſi pourroit bien faire vne folle a ſon cas, duquel les bors ſont de meſme ſuſtãce, que le bout des aurelhes, ou que le

prepuce de l'homme. Ainſi faiſoit on anciennemant l'infibulacion ou boucleure, cõme Celſe le recite, affin que les garſons n'abuſaſſet des fames, auant l'age competant. On tire auant le prepuce, dit-il, au bout duquel on paſſe vn' egulhe anfilee. Le fil demeure, qu'on remue tous les iours pour frayer les trous, iuſques à tant qu'il ſ'y faſſe vne legiere cicatrice à l'antour. Puis on y met vne boucle, que l'on peut oter & remettre ſans douleur. Ainſi de pluſieurs anneaus on boucle les iumãs. Tout de meſmes pourroit faire la filhe, qui ha eté couſue des ſa natiuité. c'eſt de retenir les trous qui ont eté fais, pour ſe coudre & recoudre a ſa volonté, & faire de la folle, voire des anfans, attandant vn mary. Car venant a iour de noces, elle ne faudra pas de ſe recoudre gentilhemant, ſans aucune bleſſure, com-

me on lasse vn cors de cotte. & son mary (si elle veut) trouuera le mesme fil, duquel elle fut premieremãt cousue, ou vn samblable bien compissé & barboulhé a poste. De sorte qu'il y a moyen a tout, pour ceus & celles qui ont volonté de mal faire : & il se fait mauuais fier (com' on dit an commũ prouerbe) de la beste qui ha deus trous dessous la queuë. Certainemãt il y an ha vn, qui est fort difficil a guarder, voire impossible, si la sagesse, pudicité, & honnesteté de la filhe ou fame, ne le garde elle mesme. Aus cent yeus d'Argus, ordonnés pour guarder vne vache, il y eut moyen d'oter l'ampechemãt. Ie ne sçay si à tel mal, on pourroit trouuer vn plus seur remede, que l'anneau de Hans Caruël, duquel Pantagruel vous fera sages, si vous voulés.

CIN-

CINQVIEME CHAP.

D'où vient le consantemant des mammelles, & de la matrice, qu'on voit si euidant.

GAlien au 14. liure de l'vsage des parties, ansegne, que la matrice & les mammelles ont des veines communes, nompas cõtinues, mais voysines, & qui peuuet mutuellemãt receuoir, ou balher: cõme sont au foye les rameaus de la veine porte, & de la caue. De mesme auis samble etre Vesal. ecriuãt ainsi au chap. 18. du 5. liu. Ce qui est de superflu amassé aus veines de la matrice, regorge alheurs, cherchãt lieu cõmode à se remuër. Or l'ãdroit plus cõmode, sõt les veines qui mõtet du long des muscles droits de l'abdomẽ, & approchet de celles qui couret ambas dessous l'os de la poitrine. car les sudites veines, se dechargẽt

« de leur ſang an celles-cy, & font que
« le lait eſt frere germain des mẽſtrues,
« comme ha dit le diuin Hippocras.
Cette ſantance eſt tranſcrite de Galien, preſque de mot an mot: a laquelle contredit, non ſeulemant la raiſon, ains auſſi la demonſtracion oculaire. Car les veines, qui par deſſous l'os pectoral, paruienet à la partie ſuperieure des muſcles droits, pour la nourriture de ce lieu (comme nous deduirons cy-apres) ne ſont pas tant voiſines de celles qui montet du long dudit muſcle, qu'elles ſe puiſſet antretoucher: comme font au foye les rameaus de la caue, & de la porte. Car il y a quelquefois deus grans doits de diſtãce, antre les bouts & orifices des ſudittes veines. Dont il appert, que la pretandue communicacion du ſang, ne peut eſtre faite par ces vaiſſeaus là, qui deuroint au-moins ſ'antretoucher

cher. Et de fait, ils ne ſont ordonnés, que pour la nourriture du muſcle droit : duquel la partie ſuperieure eſt alimantee des rameaus de la veine qui deſſand ſous l'os pectoral. Autremant pourquoy les beſtes, qui n'ont pas les mammelles a la poitrine, mais au vantre inferieur, auroint elles ſamblables veines? Pourquoy l'homme, qui n'ha point de matrice, les ha de meſme comme la fame? Cela prouue aſſés, qu'elles ont autre vſage, que le pretandu des vulgaires anatomiſtes: veu qu'on ne peut alleguer aus males, le conſantemant des mammelles, a la matrice qu'ils n'ont pas. Quelle donc eſt la communicacion des mãmelles, & de la matrice, eprouuee an mille ſortes? Car ſi on met vne vantouſe ſous les mammelles, le ſang qui verſe par la matrice eſt retenu: & quand nous voulons faire perdre l'a-

bondãce du lait, nous retirons le ſang vers la matrice. Et certes on ha de tout tams obſerué, que le lait & les fleurs, ne peuuet cõmodemant abonder anſamble, ou c'eſt choſe biẽ rare. Dequoy l'on coniecture, que leſdites parties, ont non ſeulemãt vne matiere commune, ains auſſi quelques vaiſſeaus cõmuns. Touttefois on ne voit aucune continuacion de veines, de l'vne a l'autre partie, ſi ce n'eſt de la veine caue, cõmune a tous mambres: par laquelle, non ſans longs & anfractueus detours, le ſang peut recourir de la matrice aus mammelles, & au contraire. Parquoy il nous faut trouuer quelque raiſõ, qui nous explique de plus pres la cauſe conioointe & neceſſaire de tel effet: laquelle ie deduiray comme ſ'anſuyt.

Nature an la premiere conformacion des parties, ha fait qu'aucunes ſont

ſont alliees anſamble d'etroitre amitié, outre le conſantemant general de touttes: ainſi qu'ell' ha mis ez autres choſes certains accors & diſcors, qu'on appelle an Grec Sympathies & Anthipathies. Or ce conſantemant ou accord mutuel, eſt fait ſans aucune raiſon ou iugemant, d'vne ſeule inclinacion & neceſſité ordonnee de nature, laquelle git an leur forme: tout ainſi que les cors peſans cheẽt ambas, & appetẽt touiours le lieu inferieur, parce qu'ils ſont de telle ſorte & faſſon, que ne peuuẽt ſans violance ſ'arreter alheurs. Ainſi (à mon auis) nature ha fait conſantir de quelque amitié les mammelles auec la matrice, comme l'orifice du ventricule, & le diaphragme, aucques le cerueau: toutefois d'vne plus ſinguliere cõdicion, laquelle nous allons recherchãt. De la ſympathie des

similitudo

mãmelles à la matrice, il y a plusieurs euidans & certains argumans. Et premieremant, de ce que par le chatoulher du tetin, la matrice se delecte aucunemant, & sant vne titillacion aggreable. Aussi ce petit bout de la mãmelle ha le santimant fort delicat, a raison de l'abondance des nerfs qui y finisset: a celle fin que, mesmes an cela, les tetins eusset affinité auec les parties qui seruet a la generacion. Car comme an icelles nature ha ordonné quelque lasciuité, affin que les animaus inuités de volupté, fusset anclins a la copulacion, pour continuer leur espece: aussi ha elle aus mãmelles, & principalemãt à ses petis bous, a ce que la femelle offrit & exhibat plus volontiers sa tette a l'anfant, qui la chatoulhe & traite doucemant de sa lãgue & bouche delicate. An quoy la fame ne peut que santir grand' delec

lectacion, meſmemant quand le lait y eſt an abondance. Mais quel plus manifeſte argumant de leur alliance peut on demãder, que de les voir anſamble augmanter & deccroitre? Les tettes commancet a ſ'anfler, & (ſuiuãt le mot Grec) frerer, qu'on appelle an Languedoc vertilher, lors que le ſang menſtrual commance a dilater les veines de la matrice: laquelle auſſi pour lors ſ'aggrandit & deuient capable de conceuoir. Ainſi ſ'accordet ces deus parties, que quand l'vne eſt preſte d'eſtre angroiſſee, etant arrouſee des menſtrues, l'autre eſt auſſi toſt apparelhee de nourrir l'anfanſon, deuenant capable de beaucoup de lait. Quand la fame ha conceu, à meſure que l'anfant croit, & la matrice ſe dilate, les mammelles ſont de meſme. & l'anfant mis dehors, ſoudain elles reſſoiuet ce q̃ leur etoit dedié pour

ſa

ſa nourriture. Et cõme les fames ont perdu leurs fleurs par vielheſſe (dont ne peuuet plus conceuoir) la matrice, anſamble les mammelles ſe retroiſſiſſet de peu a peu, & deuienet ainſi petites comme auant la puberté. Voila de grans & euidans accors, deſquels on ne peut aucunemant douter. c'eſt, que nature ayant ordonné les mammelles & la matrice, pour fournir d'alimant au conceu & a l'anfanté: à quoy ſert vn meſme ſang, plus copieus qu'il ne faut à la mere: ores la matrice, ores les mammelles an iouyſſet, comme il eſt de beſoin pour l'anfant. Quant a la diſtance de ces parties, qui ſamble incommoder cet accord, elle n'eſt pas ſi grande qu'on pourroit panſer. Car le ſang qui paruient aus mammelles, n'ha pas eté iuſques a la matrice: ne celuy qui ſe

tour

tourne vers la matrice, n'ha pas touché les mammelles : ains c'eſt vn ſang contenu an la grand' veine (laquelle eſt antre deus) indifferant de couler ça & là, où il ſera plus puiſſammant attiré ou reietté. Or a cela fait beaucoup, la rarité & ſpongioſité des mammelles, & l'aiſee dilatacion des veines de la matrice. Car lors que le ſang eſt trop copieus au tronc de la grand' veine, il eſt reietté aus lieus qui ſont proms a le receuoir. Il eſt aiſemant reſſu des vaiſſeaus de la matrice, qui ſe dilatet facilemant. outre ce que laditte partie eſt ſituee ambas, où les humeurs inclinet de leur grauité : & eſt imbecille de ſa nature, comme etant la derniere formee, ainſi que porte ſon nom Grec, hyſtere. Si le ſang n'y eſt reietté, les mammelles l'attiret, & an ſe nourriſſãs

rissans d'iceluy, produiset du lait, qui est la superfluité de leur alimant. Et ne cesset de tirer, tant qu'il leur an est permis. car etant spongieuses, elles peuuet contenir beaucoup plus que de leur ordinaire. Et parce que vn des sudits lieus suffit, a receuoir tout le sang qui est superflu, nature continuant l'vne, oblye l'autre. Dont il a-uiẽt, que le sang sera porté & ottroyé aus mammelles, vn long tams, sans qu'il flue vers la matrice, & au contraire : sinon qu'il y an ait si grand a-bondãce, qu'il puisse fournir aus deus androits. De ces propos on peut mes-huy conclurre, que le sang redondant an la grand' veine, est mandé ores aus tetins, ores a la matrice, selon le besoin & la necessité de nature. laquelle aussi ha ordonné vn tel consantemant a ces parties là, que comme elles seruet a la nourriture de

l'an

l'anfant, ainsi sont elles touiours l'vne ou l'autre iouïssantes du sang trop copieus.

Il ne reste plus que a repondre a l'argumant fait cy dessus : commant est ce que la vantouse mise sous les mammelles, peut retenir le sang menstrual, si par les veines externes qu'on voit au muscle droit, il n'y a consantemant aucun, ou mutuelle communicacion des mammelles & de la matrice? Ie repons, que la veine qui monte le long du muscle droit, part du gros rameau tandant a la matrice. Dont il auient aisemant, que laditte veine epuysee, par la vantouse qui resout, retire du sang des veines de la matrice : & ainsi par consequant, detourne & suspand le flus immoderé.

SISIEME CHAP.

Pour-

Pourquoy est ce, que le lait de celle qui ha fait vn fils, est melheur à nourrir vne filhe, & au contraire.

NOz fames de Mompelier ont cette obseruaciõ, ressue de main an main, que le lait de celle qui ha fait vne filhe, est melheur à vn fils : parceque (disét elles) cela le raffraichit. & au contraire, que le lait d'vne qui ha fait vn fils, est melheur à vne filhe, pour la rafraichir aussi. Leur proposicion absolue est soutenable, cõme nous remontrerons : mais elles se falhét an la raciocination. Car d'alleguer le raffraichissemant aus deus sexes & aus deus laits, il n'y a point de raison. Elles y veulet mettre differance, & n'y an mettet point, veu que à leur dire, tout lait raffraichit, & tant la filhe que le fils ha besoin d'estre raf-

raffraichie. Ce qui eſt euidammant faus. car le male eſt plus chaud, la femelle plus froide. Dont ſi le fils doit eſtre refroidy ou raffraichy, pour adoucir ſa trampe: la filhe au contraire, doit eſtre rechauffee, plus-toſt que refroidie, affin de corriger ſon intemperature. Parquoy il faudroit autremant raiſonner cette obſeruacion: & dire, que le lait de la fame qui ha fait vne filhe, eſt melheur pour vn fils, d'autant qu'il raffraichit: & celuy d'vn fils a vne filhe, affin de la rechauffer. Mais ie le prans tout au rebours de cela, affirmant que le lait de celle qui ha porté vn fils, eſt moins chaud que le lait de celle qui ha fait vne filhe, & que la filhe ha beſoin d'vn lait moins chaud. ainſi que ie demontreray facilemant, an confirmant laditte obſeruacion, que

noz

noz fames ont bien retenue: & ne ſe falhet ſinon de ce que là raiſonnet tres mal. Or il faut premieremant ſauoir, que tous cors bien complexionnés doiuet eſtre maintenus an leur complexion: & que tout antretien ſe fait par choſes de ſamblable qualité. Parquoy nature ha ordonné vn inſtint a chaque cors & a chacune de ſes parties, iuſques au moindres, d'attirer l'alimant a ſoy le plus conuenable & repondant a ſa temperature. Comme de pluſieurs diuerſes plãtes qui ſont an vn meſme terroir, cettecy attire de la terre autre ſuc, que ne fait cette-là: & d'vn meſme arbre les differantes parties attiret a elles du ſuc qui eſt dans les racines porcions diuerſes. (car le bois ſe nourrit d'autre matiere que les feuilhes, & le fruit que l'ecorce) ainſi eſt il des animaus. & an l'eſpece des hommes, il ſ'y troue

Obſeruation

ue plus de differances, que an tout le reste, a cause des infinies diuerses cõplexions : comme i'ay remontré au segond chap. du troisieme liure. Et des parties de nottre cors, ou des autres animaus, les plus chaudes aimet & attiret pour leur nourriture & conuenable antretien, la porcion du sang cõmun qui est plus bilieuse: les moins chaudes & plus humides, attiret la pituiteuse, les plus seiches la melancholique. Le samblable faut il panser estre fait de l'anfant, qui est au vantre de la mere. Car si c'est vn mâle, d'autant que sa complexion naturelle est plus chaude, il appette & attire du sang, qui luy est concedé, la porcion plus approchante de sa complexion. Samblablemant la filhe qui est naturellemãt plus froide, se delecte & par consequant s'antretient, de la partie du sang moins chaude que celle du

fis. Dequoy il ſ'anſuit, que apres l'anfantemant, au ſang qui reſte & ſ'an va aus mammelles, pour eſtre conuerti an lait, il y a plus de porcions froides quand ce ha eté vn fis, & plus de chaudes quand ce ha eté vne filhe. Car telles porcions, comme moins repondantes a la nature de l'anfant, ont eté laiſſees an arriere & mepriſees, tant qu'il ha trouué matiere qui luy reuenoit mieus. Dont il ſ'anſuit, que le lait qui eſt fait des reſtes d'vn fis, eſt moins chaud, que des reſtes d'vne filhe. Pour preuue de cela, il faut ſeulemant contampler la couleur & conſiſtance du lait. Celuy d'vne filhe eſt rouſſatre, clair & ichoreus ou ſereus, comme la virulance, excremant bilieus & chaud. D'vn fis, le lait eſt plus blanc & epais, ſignifiant la chaleur y eſtre moindre de beaucoup. Par ainſi le lait de celle qui ha fait vn fis, con-

uiendra

uiendra mieus a vne filhe, d'autant qu'il eſt moins chaud, & la naturelle complexciō de la filhe requiert (pour y eſtre conſeruee, ſelon la condicion de ſon ſexe) ſamblable nourriture, & le fis ſera mieus nourry du l'aït de celle qui ha fait vne filhe. Voila expliquee l'obſeruacion des fames, par autre raiſon qu'elles n'antandoint pas. Car il ne faut propremant raffraichir ni le male, ni la femelle, ſ'ils ſont bien ſains & naiſſet auec la temperature qui eſt requiſe a leurs ſexes, ainſi que nous ſuppoſons : ains la chaleur du fis doit eſtre maintenuë, comme la tiedeur de la filhe: autremant on corrompt leur naturel mal à propos, randant la filhe hommaſſe, & le garſon effeminé.

I'oy deia murmurer vn'obieccion q̃ lon me fait icy. Maitre, vous aués tāt crié au premier cha. de ce liure, cōtre *Obieccion.*

les fames qui n'alaitet leurs anfans, & maintenant vous prouuez, que le lait d'vn' autre fame eſt melheur a l'ãfant, que celuy de ſa mere, Car il faut bien dire cela, puis-que le melheur lait pour vn fis eſt d'vne qui ait fait vne filhe, & au contraire. Dont il ſ'anſuit bien, que nulle mere doit nourrir ſes anfans, ains qu'il conuient changer parties: que cette fame nourriſſe le fis de cette-là, & l'autre nourrira la filhe
Solucion. de cette cy. Ie repons qu'il n'y a point de contradiccion an mes propos. Car ie ſuppoſe an ce chapitre, que la mere ne puiſſe nourrir, ſoit legitimemãt excuſee, & contrainte de recourir à vn' etrangere. Auquel cas ie dis, & accorde q̃ ſi on ha a choiſir des nourrices, l'obſeruacion de nos fames eſt bõne, q̃ aus fis on balhe celle qui ha fait vne
obſeruation importante *Obiecciôn.* filhe, & au cõtraire. Et ſi on me repliq̃, puiſque le lait ainſi differant eſt melheur,

heur, pourquoy n'eſt il melheur que la mere balhe ſon anfant a vn'autre,à la peine (ſi vous voules) qu'elle an prenne auſſi vn antre a nourrir, affin qu'on ne l'accuſe de ſe vouloir trop epargner, & faire la mignarde ? Mais cela n'y feroit rien, d'autant que la mere n'eſt tenuë de randre la parelhe a celle qui nourrit ſon anfant, ayant moyen de reconoitre ce bienfait par autre recompanſe. Le principal git an ce point, ſauoir mon ſi l'anfant ſeroit mieus nourry d'vn autre, que de ſa mere. Ie dis que non, & ſi ie ne me contredis an rien. car la differance des laits que nous auons traitee, n'eſt pas ſi notable, qu'il falhe preferer cette primeur, a la condicion du lait maternel, qui eſt beaucoup melheur a ſon anfant, qu'vn autre melheur de quelque peu : antant qu'il eſt plus familier, & (comme parle Hip- *Solucion.*

pocras) frere de ſãg mẽſtrual, duquel cet anfant ha eté nourry au vantre de ſa mere. Et, comme dit le meſme au-
« teur, de tous viures an general, le boi-
« re & le mãger vn peu pires, mais plus
« aggreables, doiuet eſtre preferés aus
« melheurs qui ſont moins plaiſans. Or vne des cõdicions qui randet l'alimãt aggreable, eſt l'accoutumance. Parquoy le lait de la mere ſera touiours plus propre a ſon anfant, que d'vn' autre: pourueu qu'elle ſoit autremãt ſaine, & non de fait malade & notablemant alteree de ſon naturel. Car on voit aſſés de fames ſimplemant valetudinaires, qui nourriſſet de beaus anfans, non obſtant leur infirmité & delicateſſe. Ie ſay qu'il y a pluſieurs meres, qui ſ'excuſet ſur quelque legiere indiſpoſicion, & ſe font a croire que leurs anfans ne ſeroint pour viure, ſ'ils an etoint nourris. Il eſt bien vray que

le bon lait eſt fort requis a la nourriture des anfans : mais ie dis ſimplemant, que ſ'il n'eſt guieres mauuais, il vaut mieus procedãt de la mere, qu'vn autre vn peu melheur. Dequoy on peut antandre, combien eſt legiere l'importance du chois que nous ferions, du lait de la nourrice qui eut porté vn fils, a nourrir vne filhe, & au contraire: au pris de l'importance qui eſt du lait maternel anuers ſon fruit, ſoit male ou femelle.

Ie veus pour finir ce propos, annoter vne petite obſeruacion de noz medecins, qui eſt preſque ſamblable a la ſuditte. C'eſt, que voulans du lait plus raffraichiſſant, ou moins chaud, ils ordonnet celuy d'vne fame qui nourrit vne filhe. An quoy ils ſ'abuſet, a mon auis: premieremant, de ce q̃ le fis ou la filhe qui tettet, ne chãget pas le lait. Tel qu'il eſt, il demeure, ſoit

fils ou filhe qui an vſe. Parquoy il vaudroit mieus demander, du lait de celle qui ha fait vne filhe. Car (ſuiuant ce que i'ay demontré) le lait eſt aucunemant diuers, ſelon le ſexe de l'anfant que la fame ha porté: mais nompas ſelō le ſexe de l'anfant, qui le ſucce. Et on pourroit ainſi excuſer le propos, que quand on demande du lait de celle qui nourrit vne filhe, on pretand & ſuppoſe, que c'eſt la mere meſme, ſuiuant le deuoir de nature. Touttefois il y auroit ancores à redire, ſi nottre premier propos eſt vray. car le lait de celle qui ha porté vne filhe, eſt plus chaud que du mâle. Dōt il y a touiours du meconte, ſi on demande ce lait pour eſtre plus raffraichiſſant.

SETTIEME CHAP.

Super-

Superſticieuſe & fauſſe opinion des fames, qui croyet les mammelles tarir, a celles de qui on chauffe le lait.

IL ne ſe faut longuemant arreter, a refuter cette propoſicion, qui eſt des plus abſurdes & ineptes erreurs: comme ie le montreray ſoudain par vrays examples, & certaines experiances. Ie me veus plus occuper a l'explicacion du fait, qui a donné occaſion au vulgaire de parler ainſi. Quant a la fauſſeté du propos, ell' eſt trop manifeſte. car on an dit autãt des chiennes, des brebis, & des vaches, que des fames. & toutesfois on void iournellemant, que les mammelles ne tariſſet aus beſtes, deſquelles on prand le lait, pour an faire de la boullie. Gẽs dignes de foy m'ont aſſuré etant a Nimes, qu'vne fame dudit lieu etoit ſi copieuſe an lait, qu'elle an faiſoit de la boul-

la boullie a ſon anfant, pour le mieus nourrir : & tant plus elle an tiroit des ſes mammelles,tant plus luy an reuenoit. C'eſt bien loin de ſe perdre : & de le boullir,c'eſt bien plus que de le chauffer ſimplemant. Mais combien voyons nous tous les iours de nourrices, qui fourniſſet de leur lait aus apoticaires & barbiers, pour quelques remedes, qu'ils chauffēt : & le lait ne ſe perd point de leurs mammelles ? C'eſt adonc qu'elles diſet, quand on les amprunte d'vn peu de lait, gardés vous bien de le chauffer. Noz gens promettet, qu'auſſi ne feront ils : touttefois, eus croyans que cela n'apporte aucun dommage a la nourrice,ne laiſſet de le chauffer,ſi beſoin fait, & la nourrice n'y perd rien, Dieu mercy.Mais d'où eſt venu,cette opinion & ce propos vulgaire ? Car il n'y a guieres de telles propoſicions,
qui

qui n'ayet quelque bon ſans caché. C'eſt aus nourrices propremant, & nompas a leur lait, que ſe rapportet ces parolles:qu'elles ſe doiuet garder de ſ'echauffer an leur harnois : d'autãt que cela fait tarir les mammelles. Et l'echaufer, ſ'antand an deus ſortes principalemãt, l'vne eſt des choleres & dépis:aquoy les nourrices ſont fort ſuiettes. par ce qu'elles deuienet fieres & orguilheuſes, pour le beſoin qu'on an ha, de ſorte que lon eſt contraint de les ſupporter, plus qu'vn' autre ſeruante, pour l'amour de l'anfant. Dõt ſi on leur fait le moindre deplaiſir, elles deuienet folles & anragees : i'antans de la plus part : car il y an ha qui ſont aſſés ſages & modeſtes. Or la cholere, & autre grand' paſſion d'eſprit, echauffant les humeurs, bien ſouuant emeut les menſtrues hors de leur terme: & par conſequant fait retirer la matiere du lait.

Autresfois ſans prouocacion des m-
ſtrues,le lait defaut, par la ſeule ebu-
licion cauſee de la cholere, qui le fa
perdre tout a trac. Car le ſang qui ſo
loit eſtre attiré des mammelles, ſe re-
tire autre part : & an etant vne foi
detourné, il n'y retourne facileman
Ainſi le lait echauffé de cholere ſ
2. perd. L'autre maniere d'echauffemã
eſt de l'amour,an quoy les meres qu
balhet leurs anfans a nourrir, ſ'abuſe
bien ſouuant, de la ſorte q̃ ie remon
treray. C'eſt,que ſi la nourrice eſt ma
riee,elles ne veulet pas que ſon mary
la connoiſſe aucunemant: & ce, de
peur qu'il luy trouble le lait. Elles ont
bien quelque raiſon , mais nompas
touttes les raiſons. car il vaut beau-
nota coup mieus que la nourrice ait la cõ-
pagnie de ſon mary,ſagemant & mo-
deremant, que ſi elle brule d'amour.
Le grãd deſir non ſatisfait, eſt le prin-
cipal

cipal qui trouble le lait : comme l'on voit ez nourrices fort amoureuſes, qui vont apres les hommes, comme chiennes chaudes. Ne vaudroit il pas mieus qu'elles euſſet quelque deſalteracion de cette grand ſoif, q̃ de les cõtraindre ainſi de bruler a petit feu? Vous les verrés quelquefois ſi troublees de paſſion amoureuſe, qu'elles an perdet toutte contenãce, voire le manger & le dormir. Qui doute, que pour lors le lait ne ſoit troublé de meſme, & les mammelles an danger de tarir? Il faut que la nourrice ſoit bien nourrie, qu'elle dorme la graſſe matinee, & ne traualhe guieres. Ce regime incite à conuoiter l'œuure de la chair, excitant ſes egulhons, & prouoquant à luxure. Si la fame oiſiue, bien traitee & an bon point, tantee de cette affeccion, eſt contrainte d'an abſtenir totallemãt, ie panſe que ſon

lait

lait n'an ſera pas melheur, ains echauffé & troublé ſantira au bouquin, tout ainſi que ſa perſonne. Parquoy il vaudroit mieus, que elle iouyt de ſon mary moderemant, comme dit eſt, que de l'an priuer & ſequeſter antieremãt. Et quoy? les fames des laboureurs, artiſans, marchans, & autres qui communemant nourriſſet leurs anfans, ſont elles pourtant excluſes du lit de leurs marys? ou ſi leurs maris ne les ambraſſet point, tant quelles ſõt nourrices? On voit bien qu'ils ne ſ'an gardet pas. Et leurs anfans ſont ils moins bien nourris? ſont ils plus delicats ou maladifs, que ceus des bourgeoiſes ſuccrees, des damoiſelles affetees, ou des grans dames precieuſes: leſquelles ne ſe veulet tant abbaiſſer, que de randre ce deuoir a nature, an nourriſſant leurs anfans du lait que Dieu leur

ha

observation

a donné pour eſtre du tout meres? ſant ſ'an faud: que au contraire, les anfans des pauures fames, nourris de leurs meres, communemant ſont plus fors & galhars. Mais on craind (voyci la plus forte raiſon) que la nourrice deuienne anceinte, par l'acointance de ſon mary: & que l'anfant ne tette du mauuais lait. lequel ſera tel ſans doute, a cauſe de la groiſſe. Et il eſt a craindre, que la nourrice ne ſ'auiſera pas d'eſtre anceinte, plu-toſt que le nourriſſon ne ſ'an trouue fort mal. Car la plus part des fames n'ont leurs fleurs durant qu'elles nourriſſet. & partant ne ſe recognoiſſet guieres d'eſtre anceintes, iuſques au defaut de leur lait. Et les autres qui ont de leurs fleurs, ſont bien ſouuant groſſes d'vn mois, auant que de s'an apperceuoir.

Voyés l'exhortacion au premier chap. de ce liure.

Que

Que pis eſt, il y a des nourrices, qui ſachant bien d'eſtre anceintes, n'an di ſet rien tant qu'elles ont vne goute de lait, craignant d'auoir leur congé. Et ainſi abuſet l'anfant, que lon dit an Languedoc *enganar* d'vn mot Italiẽ, pour dire *ingannare*. Ce ſont les principales raiſons que deduiſet les honneſtes fames, pourquoy elles ne veulet permettre que les nourrices de leurs anfans connoiſſet les hommes. Mais les inconuenians que i'ay allegué cy deſſus, contrepeſet bien ceuscy, & (a mon iugemant) les amportet a la balance d'equité, etans plus trebuchans. Car le lait echauffé d'vne fame paſſionnee d'amour, eſt pire de beaucoup & plus nuiſant, que celuy d'vne fame anceinte. Et quoy? ne voit on pas (comme nous auons dit au ſegond chapitre de ce liure) que les villageoiſes ne font difficulté d'alai-

laiter leurs anfans, ancor que elles se santet grosses, tant qu'il y a vne goutte de lait an leurs mammelles, & que l'anfant an peut succer? S'il duroit iusques au neuuieme moys, elles continueroint sans aucune difficulté de luy an donner: & puis le seuret, pour peu qu'il passe vn an. An sont ils plus maloutrus & ineptes au trauail? On voit bien qu'ils sont plus robustes, & plus paciãs de labeur, que ne sont les citadins. Les pauures gens diset, que si l'anfant ha beu le melheur de la liqueur, il doit an fin boire la lie. tout ainsi que eus-mesmes font du vin. Car ils boiuet aussi bien le bas, que le haut, tant que le vaisseau peut tirer, iusques a la derniere goutte. Mais les personnes plus molles & delicates, gens aisés & mignars, quittet le vin dez aussi tost qu'il ha passé le milieu du tonneau, & diset qu'il sant au bas.

les seruiteurs & chambrieres boiuet le reste, iusques a la lie. Ainsi peut il estre des anfans qu'on alaite, le vin desquels est le lait: cõme au contraire nous disons, que le lait des vieus c'est le vin. dont la suditte comparaison est bien propre.

Les dames qui antandront mal ce propos, diront que ie conselhe de nourrir les anfans du lait d'vne fame grosse. Mais, sous leur reuerance, ie ne dis pas cela par maniere de conseil, ains ie remontre, commant aus anfans de village, & des pauures gens qui sont nourris grossieremant, le lait de leur mere anceinte ne leur est pas nuisant. Ie ne dis pas, qu'il ne fit mal aus anfans de bonne maison & delicats: tant pour ce qu'ils sont de parans nourris mignardemant, que pour autant que ce n'est du lait de leur mere. Car il faut antandre, qu'il ya telle affinité

Le laict d'une nourrice qui [illegible] est [illegible] grosse n'est pas nuisant

nité antre l'anfant & le ſang de ſa me-
re, qu'il ſera mieus ſuſtâté du pire lait
de ſa mere, que du melheur d'vn' au-
tre fame. Ie ſay bien que l'on trouue-
ra etrange ce propos : mais il eſt veri-
table. & ie le prouueray aſſés au ſiſie-
me liure, qui traitera de la coutume.
Et quãd ie n'aurois gagné autre cho-
ſe, que de perſuader, le lait d'vne fa-
me anceinte, n'eſtre ſi mauuais a l'an-
fant, que celuy de la fame chaude cõ-
me vne chienne, extrememant deſi-
reuſe de la compagnie de ſon mary,
ou amy, i'ay aſſés conuaincu d'erreur
celles qui trouuet ſi etrange, qu'vne
nourrice iouïſſe de ſes amours. I'an-
tans touiours modeſtemant & ſobre-
mant: cõme on fait volontiers, quand
on eſt an pleine liberté. Car ſ'il le faut
faire a cachettes, & a la derobbee, on
y va comme anes debatés. & on ſ'y
echauffe tellemant, que double mal

ſan anſuit. L'vn eſt, que le lait ſan trouble d'auãtage, l'autre, q̃ les nourrices angroiſſet plus-toſt de cette faſſon. Car c'eſt, cõme ſi a vn yurogne on tient le vin ſerré. s'il trouue la clef de la caue, il an prand tant qu'il peut tirer. Laiſſés luy le vin a l'abandon, & a ſon commandemant, il an boira moins de beaucoup, & an ſera plus ſobre.

Comparaiſon fort iolie et a propos.

Grãd mercy, diront les nourrices, quand elles orront cecy, vous aués bien parlé pour nous. voila vne bonne recepte: nous l'exequuterons volontiers. vous eſtes vn bon medecin: Dieu vous gard de mal. Et les maitreſſes au contraire, panſeront que ie ſuis amoureus des nourrices, & que i'ayme a les carreſſer. Il eſt vray certainemant, que i'aime les nourrices, & que la fame de ce monde que ie chery le plus, ha nourri tous mes anfans,

La femme [illegible] [illegible] a nourrir ses enfans [illegible] qu'elle estait [illegible]

fans,tāt qu'elle ha eu de lait.& ie n'ay pas laiſſé pour cela de coucher auec elle, & luy faire l'amour, comme vn bon demy a ſa bonne moitié, ſuiuant la conionccion de mariage : &(Dieu mecy) noz anfans ont eté bien nourris,& ſont bien auenus. Ie ne donne point conſeil aus autres, que ie ne prenne pour moy.

Voila donc commant il faut antandre, ce que le vulgaire pretand dire,que l'echauffemant du lait eſt cauſe, que les mammelles tariſſet aus nourrices. Il y a vn'autre intelligence de ce qu'on dit auſſi, qu'elles tariſſet aus beſtes, nompas ſi on boul ſimplemant leur lait (comme quand on an fait de la boullie) mais ſ'il verſe au feu : ainſi qu'il peut auenir du boulhon impetueus. Item, ſi on n'y aioute quelque peu d'eau, les bōnes gens diſet (au-moins an Gaſcogne, où ie

l'ay aprins) que les mammelles tariront a la beste. Il y a deus mysteres ou secrets an ce propos : l'vn est, suasion a la parsimonie, ou epargne: & l'autre vn documãt a cuire le lait ainsi qu'il apartient. Quant au premier, cest tres-bien auisé de garder, que le lait ne s'epande au feu, ne alheurs. Car si on le perd ainsi mal a propos, on an peut auoir faute: & la mãmelle qui le fournit tarira, c'est à dire, n'y pourra auenir. Pour cela mesme il est bon, de le croitre d'vn peu d'eau, affin que moins de lait suffise. autremãt il se trouue court, ou il faut plus de bestes a le fournir. Ainsi il samble que la beste tarisse, quãd elle ne peut auenir a tout ce qu'on an ha a faire. Quant au segond, c'est vn bon precepte, qu'on dicte secrettemant, cõmant il faut cuire le lait. Ce doit estre a petit feu. d'autant que sa sustance

etant

etant fort delicate, n'andure vn grãd boulhon tel, qui le fait repandre & verſer. Pour cela meſme il eſt tresbon, d'y aiouter vn peu de l'eau : qui reſiſte, & fait reſiſter plus le lait a l'aduſtion du feu. Par ainſi il ſe cuit plus doucemant, & y a de l'epargne tout anſamble. Ce ſont les deus raiſons ſecrettes de l'opinion qu'on ha induite au populaire, affin qu'il ſçeut mieus menager ſon lait, & le cuire mieus a propos. Car on ne ſçauroit plus gentilemant luy perſuader vne choſe, que an le menaſſant de quelque notable perte & dommage : ou au contraire, an l'inuitant a quelque grand proffit.

HVITIEME CHAP.

Qu'il

Qu'il ne faut andurcir les tettins, pour euiter les tandrieres.

TAndrieres ſont les fandilheures de la tette ou poupe des mammelles, quand elle ſe romt & fant du premier lait, meſmes a celles qui nourriſſet. Car comme l'anfant ſucce & la preſſe, elle ſe romt dauantage. Ce qu'auient principalemant, aus fames plus delicates, molles & tandres: dont le mal eſt dit tandrieres, à mon auis. Car depuis que le tetin ha eté vne fois rompu, & eſt andurcy, on n'y ha plus de mal, ou fort peu, aus autres geſſines. Or pour l'euiter, ſur tout du premier anfant, noz fames y amployet diuers remedes, qui tandet tous à exiccacion, panſant, que de corriger la molleſſe, on preuient telles fandilheures. d'autãt que le tetin ia andurcy, comme dit eſt, n'y eſt plus

plus tant ſuiet. A cette cauſe les vnes baſſinet leurs tettes d'eau & d'alum: les autres d'eau roſe & de plantain, ou de myrte : les autres d'vn autre aſtringeant. Et cela ne fait que diſpoſer la tette a pis auoir. car tant plus elle eſt dure & roide, tant plus elle ſe romt. Il faut faire tout le contraire, la remollir & attandrir, auant la venue du lait. Car ſi ell' eſt molle, pour certain elle pretera, & ne creuera pas. Comme auſſi noz leures, qui ſe fandet an hyuer, à cauſe du froit deſſeichant & anroidiſſant, ſont preſeruees de ce mal, ſi on les remoulhe ſouuant de ſa ſaliue, ou ſi on y met de la pommade. Parquoy celles ſont mieus auiſees, qui pour euiter les tandrieres, appliquet a leurs poupes, quelque moys auant que d'acoucher, de la cire neuue remollie auec de l'huile dous. Mais il eſt ancor melheur, comme

Contraire

+

Comme ... [illegible]

me ie l'ordonne, de les graiſſer ſouuant de lard frais, qui les remollit doucemant & gentilemant. La raiſon an eſt aiſee, & l'experiance de pluſieurs la confirme. Ie m'an rapporte au temognage de celles que i'ay aprins de faire ainſi, & ſ'an trouuet fort bien. I'ay panſé d'an faire icy mãcion, pour fauorir celles qui ont bonne volonté de nourrir leurs anfans, & ſ'excuſet an partie ſur ce mal là. Les autres ne me font pas grand' pitié, qui n'ont pitié de leurs anfans, & ſe dedaignet de les nourrir.

NEVVIEME CHAP.

De muer l'anfant à toutte heure qu'il eſt ord. & s'il doit auoir certaines heures à tetter.

LEs bõnes fames ont opinion, que pour bien nourrir vn anfant, il le faut

faut regler à certaines heures, tant de ſon tetter, que du changer des langes pour le mettre au net. Et ce bien nourrir, qu'elles appellet, ſ'antand communemant d'vn aiſé traitemant, affin que il ne donne tant de peine à ſa mere, ou nourrice, quand on l'ha mis vne fois & accoutumé a vn train & certain ordinaire de quelques heures, à la cõmodité de celle qui l'alaite. Dont ce regime ſe rapporte plus a la nourrice q̃ a l'anfant. Et ſi on luy peut faire prandre ce ply, on dit qu'il eſt de bon nourrir. c'eſt à dire, que il ne requiert rien importunemant, ains a ſes heures. Mais voyons ſi ce regime & regle certaine, eſt proffitable aus anfans. & premieremãt du tetter, duquel le muer depãd a peu pres. Car ſi l'anfãt tette ordinairemãt a certaines heures, il vuide auſſi de meſmes: ſ'il n'y a q̃lque debauche d'eſtomach, &
l'an

l'anfant ſe porte bien. ſuppoſe auſſi que le lait continuë d'eſtre touiours ſamblable, non plus aigueus, ou plus epais, ne plus acre ou aigu. Car ces qualitez diuerſes changet aiſemant le vantre d'vn anfant. Voyons donc an premir lieu, ſ'il eſt bon & profitable a l'anfant, qu'il ne tette ſinon a certaines heures. Nous auons remõtré au ſegond chap. de ce liure, que l'anſant dans le vantre de ſa mere tire continuellemant par le nombril ſa nourriture: comme vne plante inceſſammant attire de la terre par ſes racines. Etant venu an lumiere, & iouyſſant de l'air, prenant ſa nourriture deſormais par la bouche, il ha beſoin d'eſtre ſouuant alimanté: d'autãt que ſon cors mollet & tandre comme fromage (ainſi l'accompare Galen) ſe fond & reſout inceſſammant. Dont ſi on ne reſtaure & refait par frequant
alimant

alimant ce qui ſe diſſipe a tout momant, l'anfant demeure petit, trãſi & agannit. La frequance de l'alimant eſt tequiſe es premiers iours, d'autant qu'il eſt pres du tams auquel il attiroit continuellemãt nourriture. Parquoy il faut, pour ne faire ſoudain changemant d'vn' extremité a l'autre (choſe inſuportable a nature) que la frequance reponde a la continuelle attracciõ que l'anfant naguieres feſoit. Auſſi ſon eſtomach eſt ſi petit, qu'il ne peut comprandre a vne fois beaucoup, auant qu'il ſoit bien elargi. ce qu'il aquiert de peu a peu. Dont il faut que ce pandant la frequante reiteracion companſe la moindre quantité de l'alimãt. Depuis, quand l'eſtomach eſt plus capable, l'anfant n'ha moins beſoin de ſouuant tetter que au parauant: par ce que ſon cors auſſi eſt plus capable an proporcion, & ha beſoin de plus

de plus grãd' nourriture qu'il n'auoit ez premiers iours. Ainſi il faut tousiours que l'anfant continuë de ſouuant tetter, iuſques a tant qu'il commance a manger quoy que ce ſoit. Car adonc, etant ſuſtanté de viande plus ſolide que n'eſt le l'ait, ſon eſtomach eſt plus tardif a digerer: & ne requiert ſi frequãte pature qu'il feſoit auparauant. On m'accordera aiſemãt tout cela, mais le principal eſt ancor derriere, ſauoir-mon ſi on doit, ou ſi on peut, ſans faire tort ou preiudice a l'anfant, limiter & definir a certaines heures, cette frequance de tetter tãt qu'il voudra: pourueu que ce ſoit a certaines heures, comme touiours de deus an deus, ou de trois an trois, ou de quatre an quatre, & ainſi des autres interualles qu'on pourroit auiſer. Les fames de Mompellier prenet volontiers leurs termes de quatre an quatre

quatre heures, qui eſt tetter ſis fois dans vn iour naturel, cõprenant iour & nuit. Cela ſamble aſſez raiſonnable: toutesfois il eſt impoſſible de rãger tous anfans à meſme point, veu que tous ne ſont de meſme complexion & naturel. On ſait bien, que cõme des grans, ainſi des petis anfans, les vns ſont fort affamez, les autres non. Ceus cy attendront vn long tãs ſans tetter, les autres veulet auoir preſque touiours la bouche au tetin. & ſi on leur refuſe, ou ſi on ne leur preſante ſouuant a tetter, ils n'an ſont pas ſi bien nourris. La grandeur de l'eſtomach, & ſa capacité eſt an diuers cors diuerſe dez la premiere conformacion: comme il y a des petis & des grãs foyes, des petites & des grans teſtes, des mains courtes & des longs doits: & ainſi des autres parties: qui n'ont touiours correſpondance au reſte du cors.

cors. de ſotte qu'vn grand cors, aura quelque fois ſon eſtomach fort petit, & vn petit cors l'aura grand. De là ſouuãt procede qu'vn anfant de grãd corpulance aura beſoin de tetter à toutte heure, par ce que ſon eſtomach eſt petit, & le cors a beſoin de grand' nourriture. Son eſtomach petit, ne peut guieres comprãdre a vne fois: & ſ'il attire beaucoup, ſtimulé de la neceſſité des autres parties, il eſt contraint de reietter & vomir ce lait, plus copieus qu'il ne peut aiſémant contenir. Au contraire, il y a de petis & maloutrus anfans, qui abſorbet le lait comme vn' eponge, & l'aualet comme dedans vn abime. d'autant qu'ils ont l'eſtomach fort ample & capable. Dont ils ont aſſés d'vne tettee pour pluſieurs heures. Ainſi qui voudra limiter les repas de tous anfans a meſmes heures, il ne peut fallir

d'an

d'an offancer la plus grand part. On m'accordera bien ancor cela. mais touiours demeure le doute, ſi on peut limiter iuſtemant le tams du tetter aus anfans, an faiſant les limitaciõs diuerſes, ſelon leurs diuerſes complexions & naturels, que lon peut aprandre an peu de iours. Ie vous diray : ſi la nourrice eſt ſi prudante, diſcrette & auiſee, qu'elle ſache bien comprãdre la portee de ſon anfant, & ſi ſage qu'elle s'y veulhe antieremãt accommoder, s'aſſuiettiſſant du tout aus heures que requiert la nature de l'anfant, il n'y aura point de mal, qu'on luy permette de les prãdre & arreter ſelon ſon iugemant, & qu'elle continue ainſi de luy preſanter le tetin a telles heures preciſemant. Car l'anfant nourry par meſure, s'an portera bien mieus. Mais combien trouuerés vous de nourrices, ſoint meres, ou lo-

cataires, qui ayet telle diſcrecion & prudante obſeruacion, de le ſauoir diſtinguer & cognoitre? ou qui l'ayãt bien comprins, n'aime plus de mettre l'anfant au train de ſa cõmodité, que de ſ'accommoder a l'anfant? qui ſe veulhe priuer de ſes plaiſirs, ebats, repas & dormir a ſes heures, pour ſ'adonner totallemant aus heures que l'anfant requiert ſuiuãt ſa cõplexion? A peine an trouuerés vous dis antre mille qui ſoint ainſi condicionnees. Dont il ſamble que vaut mieus faire vn'autre regle: c'eſt que l'anfant n'ait point d'heures certaines & limitees, ains que la nourrice luy preſante la mammelle a touttes heures. Car ſ'il an ha beſoin, il tettera: ſinon, il abſtiẽdra. Et que peut on regler vn anfant, veu q̃ a touttes les fois qu'il ſe plaind, ou crie, de quelque choſe que ce ſoit, comme d'vn'epingle qui le point, ou d'vne

d'vne puce qui le mord, il faut soudain auoir recours a la mãmelle pour l'appaiser? Il faut donc souuant rompre le comte des heures certaines & limitees, an depit que lon an ayt. Et si on le romt commodemant pour telles occasions sans nuire a l'anfant, il ne luy nuira pas aussi quand on luy presantera la mammelle an diuers tams & a heures non limitees. Mais noz fames craignet telle subieccion: ce qu'elles diset franchemãt. & quelques vnes sont si suiettes a leurs plaisirs, que elles ne veulet pas que la garse leur apporte l'anfant qui crie de quoy que ce soit, pour l'appaiser au tetin, si ce n'est son heure. ains que elle le pourmeine, ou luy die de belles chansons, ou le bresse & l'andorme. Et peut estre q̃ l'anfant crie de faim. commant le voulés vous andormir? Elles sauet biẽ dire an commun pro-

uerbe, *qui non ha lou ventre dur, non pot pas dormir segur.* Dont l'anfant qui ha le vantre plat & mol, preoccupé de faim auant son heure ordinaire, ne pourra pas dormir. Et de l'appaiser ou cõtanter d'vne chanson, c'est vne pure moquerie. Ie voudrois bien sauoir, si sa nourrice ayant bon appetit, au lieu d'vne souppe elle seroit contante & bien satisfaite d'ouïr vne chãson (quant elle seroit bien d'Orlando de Lassus) ou de danser vn branle de Champagne? Quelle fadeize! Nous disons an prouerbe Latin, *le vantre affamé n'ha point d'aurelhes*, & an vn verset du tams passé, *le vantre vuide n'oyt volontiers parolles.* Mais ie suis an cõpagnie, dira la damoiselle. voulés vous qu'on m'apporte là mon anfant, & que ie montre mon tetin? voila vn grand dangier vraiemant, & vne fort pertinante excuse. I'ay honte de

Inanis venter non auditverba libenter.

te de ces propos, qui me puet plus que la matiere dont nous traitterons maintenant. car il eſt tams de venir au muer de l'anfant.

Quant à ce point, i'ay predit, que ſi l'anfant pouuoit touiours teter a meſmes heures, &que le lait ne changeat de condicion, l'anfant auſſi pourroit ſe vuider a certaines heures : & par conſequant on pourroit luy chãger de lãges à certaines heures. Mais comme le premier defaud, & le ſegond auſſi. Parquoy on ne peut auoir certaines heures limitees, finies & determinees a muer l'anfant, qu'on ne puiſſe & doiue rompre, auenant le cas de neceſſité. qui eſt (à mon auis) touttes & quantes fois on cognoit l'anfant eſtre conchié ou compiſſé, iaſoit qu'il n'y eut pas vn'heure qu'on l'ha changé tout de blanc. Et que ſert il de luy faire andurer cette vilenie &

ſaleté, iuſques de là a quatre ou cinq heures, que ſon terme ſera? Si vn hõme ha ſué de trauail, on trouue bon qu'il change de chemiſe incontinãt, & qu'il ne boiue cette ſueur: & moins qu'elle ſe refroidiſſe ſur ſon cors. Et cõmant ſera il bon, que l'anfant trampe dans ſon vrine durant quatre ou cinq heures? Quel bien luy peut faire cela: & autant ſa fiante? Les bonnes fames repõdet, que *antre la merde & lou pis ſe nourris lou bel fis.* mais i'ay expliqué ce propos mieus a la verité au ſiſieme chap. du quatrieme liure: & commant il faut antandre, que tout anfant eſt nourry antre la fiante & l'vrine, ſoit beau, ſoit laid. Et cela ne fait rien a la beauté. Car ſi elles veu-

Obieccion. let dire, que ces matieres ſont deterſiues, nettoyet la peau, & font beau teind: qu'ainſi ſoit, on torche le viſage des anfans qui ſont plus grãs, des langes

ges pisseuses des petis, pour les decrasser & ambelir : ie repons, que les anfans n'ont besoin de ce fard ou ambellissemant aus cuisses, aus iambes, au vantre, aus reins & aus bras: & qu'il y a grand' differance, de les an frotter, ou de les y laisser tramper quatre ou cinq heures. Dequoy il auient souuant grand mal & au cors & a l'esprit de l'anfant. ce que ie desire estre bien noté des sages meres. Premieremãt quant au cors, elles sauet tres-bien, q̃ ces ordures ecorchet souuant les cuisses & fesses des anfans : dont ils deuienet facheus & criars, non sans cause. Et c'est de l'acrimonie & ardeur de ces excremans, qui bien souuant deuienet tels de la longue retãcion cõtre le cors de l'anfant, auquel on fait andurer cette gehenne mal a propos. Touchant a l'esprit, il an est doublemant offancé, & an ressoit de *Reponce.*

mauuaiſes impreſſions. L'vne eſt ia ditte, que les anfans an deuienet criars & facheus, qui eſt vne mauuaiſe habitude, angendree de pluſieurs reiterees diſpoſicions & actes. Car ayãt longuemant accoutumé de crier & braire, pour la moleſtie que leur dõnet ces ordures, ils ſont depuis ſi chagrins, que a moindre choſe du monde les rand facheus. Ainſi les meres & nourrices ſont bien punies de leur epargne a tenir l'anfant net. Car elles an ont depuis plus mauuais tams, quãd il eſt deuenu terrible pour auoir trop anduré. Mais ie ne les plains pas tant, que le pauure petit innocent, du quel l'eſprit eſt alteré, pour ſ'an reſſantir toutte ſa vie. An vn' autre ſorte il eſt offancé de ſes ordures, auquelles on accoutume ſon cors. & c'eſt, que les meurs etans correſpondantes a la temperature du cors (ainſi que ſouuant

uant nous auons dit) il ſ'anſuit aiſemant, que du cors nourry an ſaleté & ordure, l'ame ſe plait an toutte vilenie, plus q̃ ſi ſon cors auoit eté nourry gentilemant & nettemant. Voyés, ie vous prie, ſi les bouiers, porchiers, valets d'etable, ramõneurs de cheminees & cure-retrais, gadouars, & gens de voyrie, n'ont les meurs plus ſales & propos moins honneſtes, q̃ les autres perſonnes? On ſe plait an ce qu'on ha eté nourry. car nourriture paſſe nature. Les meres dõc ſoint auerties, & toutes les nourrices an general, de ne plaindre leur peine à nettoyer les anfans autant de fois qu'ils ſont ſales, & de nuit & de iour. Elles an ſeront bien recompanſees, quand les anfans an ſeront plus traitables, dous & gracieus. Au contraire, pour vn' heure qu'elles aurõt epargné de leur peine, l'anfant leur an dõnera plus de mille.

DIS-

DISIEME CHAP.

Contre ceus qui trouuet bon que les anfans criet & pleuret.

DE ce que i'ay remontré au precedant chapitre, on peut confondre & ranuerſer cet erreur. Car quãd ce ne ſeroit que pour l'eſprit, qui deuient plus vicieus d'vne acoutumãce au crier & braire à tout propos, c'eſt beaucoup de mal. d'autant qu'il faut touiours ſouhaiter, cõme diſoint les anciens, que l'ame ſoit ſaine dans le cors ſain. Mais d'abondant il eſt fort nuiſible au cors de l'anfant, luy permettre de crier quãd on le peut bien apaiſer. Car cela peut chãger de peu a peu ſa bonne temperature, an cholere chaude & ſeiche, qui le tiendra maigre & menu, voyre luy acourcira les termes de ſa vie : ſuiuant ce que nous auous remontré au ſegond cha.

du premier liure. Il y a des anfans qui deuienet tellemant chagrins & malicieus, pour le mepris qu'on fait de leur crierie, que souuant ils noircisset tous a fine force de se tourmanter. les autres an perdet l'haleine & sont pres d'etouffer. Il y an ha qui vienet páles, comme s'ils etoint morts. Plusieurs an tombet au mal caduc. d'autres se creuet, & puis il les faut chatrer. Voila de grans malheurs, qui arriuet asses souuant, pour le mepris qu'on fait du crier des anfans. Et de proufit ou cōmodité, ie n'an sache point, si ce n'est parauāture que le poumon & la poitrine s'an elargisset dauantage, que la chaleur naturelle s'an rand plus forte, & quelques superfluités se consumet. comme on dit aussi de pleurer, qu'il leur decharge le cerueau. Or quant à cetui-cy, ie ne le trouue pas mauuais, pourueu que ce soit d'vn crier me-

dio-

diocre & non excessif. com' aussi les petis cris nõ malicieus, ny extremes, ne me samblet aucunemant preiudiciables a la santé des anfans. Ce leur est autant d'exercice, par maniere de dire : & il an reuient le proffit dessus mancionné. Mais touttefois l'accoutumance an est touiours mauuaise. car il est aisé de passer du mediocre au cry demesuré. Et quelle fame y a il au monde qui ne trouuat bon, qu'vn anfant ne criat point, ains fut touiours paisible, plaisant, gay & ioyeus? Ie croy qu'il n'y a aucune qui le voulut prouoquer à crier & à pleurer, disant que cela fut melheur pour luy. Mais s'il auient que l'anfant crie, & que la nourrice (soit mere, ou locataire) n'ait loisir ou plaisir de l'apaiser incontinant, elle s'excuse là dessus, que le pleurer & crier luy font grand bien. Voila commant on se flatte &

epar-

epargne ſouuant mal a propos au preiudice de l'anfant. lequel a la longue ſe reſſant de cette rigueur, inclemance & cruauté, couloree, maſquee & couuerte d'vne belle raiſon. Ie dis que lon ſ'an recognoit, tant au cors que an l'eſprit de l'anfant. & i'oſe bien croire, que les anfans ainſi nourris, n'aimet iamais tant leurs meres & nourrices, que ſ'ils auoint eté plus piteuſemant eleués. Car c'eſt là que doit commancer la pieté & charitable amour: laquelle Dieu fait depuis reciproquer des anfans aus parans. dequoy le Cigogneau donne vn tel example, que les Grecs ont biẽ voulu nommer cette recognoiſſance *antipelargie*, du nõ de la Cigogne. Ie ne veus pas pourtãt vne grãd mignardiſe & exceſſiue indulgence des meres anuers leurs anfãs: & ſur tout quãd ils commancet a ſe cognoitre. Car

dez

dez aussi tost ie les nourris sous l'om-
bre de la verge, & les fais craindre le
chatimant, mesmes auant qu'ils soint
nota + seurés. Autremant, si on craint trop
de leur deplaire, ils ne craignet les re-
prehansions, & il faut leur estre suiet
extrememant, supporter toutes leurs
fautes & mauuaises fassons de faire.
dōt aussi Dieu permet, que les peres
& meres sont touiours depuis suiets
à leurs anfans. Il ne les faut prouo-
quer a ire & a depit : mais aussi il ne
faut pas craindre & s'assuiettir a leurs
passions, ains les arracher petit a pe-
tit par bonne discipline, & garder
qu'elles ne pullulet, ayans prins forte
racine. Adonc certainemant le pleu-
rer & le crier vn peu ne leur peut nui-
re: & faut quoy qu'il an soit, ou puisse
auenir, qu'ils prenet de bonne heure
le chemin de vertu.

VNZIE-

VNZIEME CHAP.

Qui doit plus longuemant tetter, vn fis ou vne filhe : & combien le chacun.

AN diuers païs on ha diuerses coutumes, & comme les habits sont differãs, ainsi la maniere de viure. Ce qui est bien raisonnable. car la difference de l'air & du terroir, requiert diuerse fasson d'antretenemãt. Comme ez païs froits & Septentrionnaus les pouëlles ou etuues, les fourrures, le vin, & les epices sont necessaires & ordinaires : ez païs chauds & rotys, comme est celuy des Mores, les lieus sous terre sont les melheurs, & l'aller tout nud, boire de l'eau, & manger force fruits qui raffraichisset. Qui voudroit viure an Aphrique, an Mauritanie, ou an Æthiopie, de la fasson qu'on vit an Angleterre, an Allemagne,

nota.

gne,ou an Pologne, & au contraire, il ne pourroit guieres durer an cet etat. Et pour ne faire comparaiſon des païs tant elognés, ſi vn Pariſien vouloit viure a la Prouãſale, vn Lyonnois a l'Eſpagnolle, ou vn montagnard cõme ceus du plat païs, & au contraire, ſans bouger de ſon lieu naturel (cela ſ'antãd) il ne ſ'an trouueroit pas bien. Le ciel ou l'air diuers nous inuite a diuers traitemant: & la cõdicion des perſonnes auſſi, que nous appellons Inſtituciõ de vie. Car ſi on nourriſſoit vn laboureur ainſi qu'vn homme d'etude, ou autre ſedantaire, il deuiendroit ſi delicat que il ne pourroit ſuffire au trauail: & au contraire, ſi l'homme ſedantaire etoit nourry an laboureur, il ſeroit tantoſt malade, à cauſe qu'il ne pourroit digerer telles viandes: ſinon qu'il fut de forte & robuſte complexion. cõme on an trouue

ue pluſieurs, qui meſmemãt ſont tels de nature, etans nés de pauures gens, laboureurs ou artiſans, & par conſequant nourris groſſieremant. Dont ils ſont paciantiſſimes de labeur, & ſe peuuet nourrir de meſme leurs parans, ou a peu pres, ſans aucun preiudice : ainſi qu'ils font pour la pluspart. L'age auſſi requiert diuers traitemant, antant que c'eſt vne complexion diuerſe. Et par tout le mõde on obſerue biẽ cela, que les anfans ſoint autremãt nourris que les garſons, les garſons que les hommes adultes & parfaits, les velhars d'vne autre ſorte, & d'vn' autre les decrepis. Item le ſexe diuers eſt diuerſemant antretenu, nompas an habit ſeulemãt, ains auſſi an nourriture & educacion. Dont eſt le commun dire, que le garſon doit eſtre bien nourry, bien batu, & mal vetu: la filhe bien vetuë, bien batuë,

& mal nourrie. Or ie lairray a part les diuerses manieres d'eleuer les anfans qui tettet, selon la diuersité des païs: com' il est bien necessaire qu'on les alaite differammant, ainsi que les regions differet. Ie retraindray mon propos au climat de Mompelier & des lieus circonuoisins, qui repond assés a la temperature de la Toscane.

obseruation Clymatre

Noz fames tienet, que les filhes doiuet tetter moins de tams que les fils, & qu'elles an ont assés de dis & huit mois: les fils, de vint & quatre, qui sont deus ans antiers. Il faut toujours supposer que l'anfant se porte biẽ, & (selon le cours de son age) soit bien auenu: qu'il ait commancé de manger au tams qu'il deuoit: qu'il ait assés de dans pour macher: que le seurer duquel on doute, tombe an bõne saison: brief qu'il n'y ait autre questiõ que du terme. La raison qui meine

ne les fames a dire, que les filhes ne doiuet tetter ſi longuemant que les fils, eſt (a mon auis) d'autant qu'elles ſont plus humides. Voire mais, il faut ſauoir, ſi cette humidité eſt vicieuſe, ou non. Si c'eſt la complexion naturelle du ſexe feminin d'eſtre plus humide: & que nature l'ait ainſi fait expreſſemant, & plus froide auſſi pour les cauſes deduites au premier chap. du ſegond liure: ne ſera ce pas mal fait, de randre les filhes plus ſeiches, an dangier de les faire deuenir hommaſſes & ſteriles? Si c'etoit vn' humidité ſuperflue & acquiſe par mauuaiſe nourriture, ou dedans ou dehors la matrice, il la faudroit bien conſumer: mais ell' eſt naturelle, ſuppoſant toujours que la filhe ſoit bien nee, bien ſaine, & de bonne complexion. An voulés vous faire vn garſon an la randant plus ſeiche, tellemãt qu'il ne luy

manque rien, que le mambre viril: car de barbe, elle n'aura pas faute. C'est tres-mal raisonné, de dire que la filhe doit moins tetter, par ce que ell' est trop humide: veu que au contraire, il faudroit qu'elle tettat plus longuemant, affin de l'antretenir an cette cõplexion, qui luy est naturelle, & necessaire pour estre bien feconde & faire de beaus anfans (qui est la perfeccion du sexe feminin) quand elle aura plus longue son adolessance: laquelle est limitee de la notable exiccacion: lors que les os & autres parties solides ne se peuuet plus etãdre & alonger. Et parce on ha biẽ raison de vouloir, que les fils tettet longuemant, a cause de leur siccité. Car si on ne retarde & reculle tant qu'on peut la grand' exiccacion, a laquelle les achemine leur chaleur naturelle plus forte que aus filhes, il est certain qu'ils

C'est à dire que elle croitra plus lõguemant.

ils demeureroint cours: & par succes-sion de tams, les fils des arrierefils ne seroint que petis nabots. On le voit ordinairemant de ceus qui ont eté mal nourris, ou de mauuais, ou de diuers lait, ou qui n'ont asses tetté. Ils sont plus petis de beaucoup, que les autres de mesme race, maison, ou cõdicion. Parquoy ce n'est mal auisé de faire tetter longuemant les fils, pour auoir de beaus hommes, qui aussi viuront plus long tams, selon le cours de nature, & seront plus tard vieus. Car l'anuielhir n'est autre chose que desseicher: & la mort naturelle n'est qu'vn'extreme exiccacion. Ce qu'on peut retarder, si an tous ages on est sogneus, d'epargner & bien antretenir l'humeur naturel & radical, auquel cõsiste la certaine mesure & durée de nottre vie. comme nous auons amplemãt demontré au segond cha.

Obieccion. du premier liure. Mais pourquoy ne ſera il auſſi bon, que la filhe tette ſamblablemãt long tams, veu les raiſons deduites, qui ſamblet eſtre communes a l'vn & a l'autre ſexe? Si la mere de l'vn & de l'autre eſt bien ſaine, non phlegmatique ne catarrheuſe, & que les anfans ſoint iuſtemant de la cõplexion requiſe a leurs ſexes, il me ſamble que lon n'an doit faire aucune differance. & meſmes ſuiuant ce que nous auons remontré au cinquieme chap. de ce liure: où nous auons anſegné, q̃ la complexion de chaque ſexe doit eſtre conſeruée par ſon ſamblable, comme etant choſe naturelle. Et pource le lait de celle qui ha fait vn fils, eſt melheur a vne filhe, d'autant qu'il eſt plus froid & humide, contre la vulgaire opinion. Commant eſt ce donc que le vulgaire antãd, que la filhe ha moins beſoin de tetter, q̃ le fis?

Reponce.

Ie crois qu'il ha retenu cette propoſicion de quelques ſauans medecins: mais il ne l'antãd pas, & parce il la raiſonne mal, diſant vne cauſe qui n'eſt pas. Cõme auſſi le vulgaire reſonne mal, quand il trouue melheur pour vne filhe, le lait de celle qui ha fait vn fils, & au contraire, an diſant que c'eſt pour les raffraichir. Qui eſt donc la vraye raiſon? Cette-cy, a mon iugemant. Les anciẽs medecins, qui peuuet auoir tenu ce propos au vulgaire, ont touiours antãdu, que chaque mere fit ſon deuoir à nourrir ſes anfans. Or de celle qui ha fait vn fis, le lait eſt plus froid & humide: parquoy il rabbat de la chaleur & ſiccité naturelle de l'anfant. Ce qui eſt aucunemant preiudiciable a ſa temperature ou cõplexion. toutesfois cela reuiẽt a quelque cõmodité: c'eſt, qu'il croitra plus longuemant, & deuiendra plus grãd.

Ainſi il n'y a pas danger q̃ le fils tette aſſés long tams: & il le faudroit ancor plus, ſi le lait etoit du tout ſelon ſa complexion. Samblablemant la filhe qui tette le lait de ſa mere, plus chaud & ſec, eſt aucunemãt offancée an ſa complexion, & peut eſtre tellemant alteree de peu a peu, que ſon cors ne croitra ſi auant, quil feroit an vſant du lait ſamblable. Parquoy il vaud mieus qu'on la ſeure pluſtoſt. Mais quoy, (dira quelqu'vn) les viãdes qu'on luy donnera cy-apres an lieu du lait, ne ſont elles plus deſſechantes, que le lait qu'õ luy ha oté? Il eſt certain que le lait humecte fort, comme alimant benin & facile a digerer, & de treſgrand ſuſtance: mais il eſt plus chaud que le ſang, & que la chair qui eſt faute de ſang. Dont la chair des beſtes que nous mangeons, & encor plus ſon potage, eſt moins echauffante

Obieccion.

Reſponce.

Le Lait est eschauffant

que le

que le lait. Qu'ainsi soit, pour peu que la nourrisse soit an cholere, ou autremant echauffee, son anfant (s'il est delicat) sera tantost echarboulhé, teind de rougeurs & serpigine. C'est d'autant que le lait ha vne telle trampe, que peu de chaleur dauantage, le rãd fort cõme vin : auquel aussi il est tressamblable. Car & l'vn & l'autre sont fort nourrissans, chaus & humides antant que alimans. toutesfois le vin est plus chaud, sinon qu'il soit trampé. & pour lors il repond a la tamperature du lait.

Ie say bien que plusieurs seront offancés, de ce que ie dis le lait estre chaud. Car on dit communemant, qu'il est fait de sang recrudi ou decuit aus mammelles. Ce que ie nie pertinanmant. Car il est fait du sang cuit & elaboré dans le cors glandulus des mammelles, qui est plus chaud

que

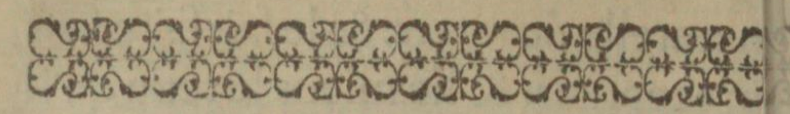
que froid:ainſi que ie ſoutiens de toutes parties ſpermatiques, mais ce differãt eſt pour nos ecolles. Reſte dõc, que l'alimant qu'on donne a l'anfant depuis qu'il eſt ſeuré, eſt moins chaud que le lait: ſinon qu'on luy donnat du vin mal trampé. Mais la chair & le potage ſont aſſés humectatifs, n'echauffet point (ſi ce n'eſt antãt que alimãs) & ſont de plus grand nourriture. dõt ils randet les anfans plus fors. Auſſi void on au contraire, ceus qui ont tetté l'onguemãt, eſtre pour la plus part mols, delicats & effeminés. Il eſt bien force, que des premiers iours l'anfant ſoit nourry de lait, pour trois principalles raiſons. L'vne eſt, que tout chãgemãt doit eſtre fait de petit a petit: & il n'y a pas grand differãce du ſang qui ha nourry l'anfant dans la matrice, au lait qui an eſt fait depuis. L'autre, que l'anfant ha cette inclinacion

natu-

naturelle de tetter: & le ſait faire ſans precepteur: & lie mieus le tetin qu'il ne ſauroit aualer du potage. Mais la premiere raiſõ eſt plus valable. Aioutés y la troiſieme: que le lait eſt beaucoup plus aiſé a digerer, q̃ le potage, la chair, le pain, & autres viandes. & q̃ l'eſtomach de l'anfant mol & tandre, ne peut venir a bout d'autre alimãt q̃ du lait humide & chaud tãperemant.

Or ſus tout cela eſt accordé. voyõs maintenant d'arreter & conclure, combien de tams doit tetter le fis & la filhe. I'ay dit qu'vn pareil terme eſt deu à tous deus, ſi l'on ha chois du lait: c'eſt à dire, qu'on donne a la filhe le lait de celle qui ha fait vn fis, & au cõtraire. Sinon, & que le lait dont on nourrit la filhe, ſoit pour vn male, il vaut mieus la ſeurer plus-toſt, comme a vn an & demy: & que le fis tette ſes deus années de quel lait que ce ſoit, pourueu qu'il ſoit bõ an ſuſtance, ie n'y vois aucun dangier.

FIN DV CINQVIEME LIVRE.



A LA TRES-AVGVSTE REYNE DE NAVARRE, FILHE, SEVR, ET fame de Roy.

Vous aués antandu, MA-DAME, *mon playdoier contre vn bon nombre des Erreurs populaires, au fait de la Medecine & regime de santé. C'est la premiere partie que ie vous ay presanté, an toutte humilité & reuerance, pour an iuger, s'il vous plait. Ie craindrois les langues venimeuses des anuieus, malins & medisans, qui pourront trouuer mal seant, que ie propose a V. M. vn tel suiet, duquel ie suis cõtraint an quelques androis tenir des propos, qui samblet trop charnels: cõme an traitant de la Concepcion, de la Groisse, de l'Anfantemant, de la Gessine, & sur tout de la cognoissance du Tucellage. Mais sachant qu'on peut hõnestemant parler (comme ie fais) de touttes actions naturelles, non moins que de touttes parties du cors humain, les plus secrettes & cachées, qu'on dit honteuses, que les yeus chastes ne craignet point de voir an public, par les anatomies: me souuenant aussi de ce que raconte Dion, de la tres-vertueuse princesse Liuie Romaine, fame de l'ampereur Auguste, laquelle sauua la vie a des hommes, qu'on alloit mettre a mort, par ce que ils auoint eté rancontrés deuant elle tous nus, disant que pour le regard des fames pudiques, ceus lá ne differoint an rien des statues: i'ay pansé, muny de telles raisons, comme bons defansifs, que la poison des langues & dans venimeuses, ne me peut nuire an cet androit. Vous plairra donc,* MA-DAME, *prandre le tout an la melheur' partie, & excuser mon hardiesse, fondée & appuyée sur vottre debonnaireté & studieuse condicion, qui luy fait trouuer bon & honneste ce, que les moins sanses dedaignet & meprisét: comme ils n'ont aussi vn curieus desir aus lettres & vertu, sinon an apparance. Dieu veulhe conseruer l'etat de V. M. le comblant ds ses graces & saintes benediccions.*

Liure 58. de l'hist. Rom.

Vottre tres-humble & tres-affeccionné seruiteur, LAVR. IOVBERT.

QVESTION VVLGAIRE.

Quel langage parleroit vn enfant qui n'auroit iamais ouï parler.



A BOVRDEAVS,

Par S. Millanges, imprimeur ordinaire du Roi,

1578.

A Simon Millanges, imprimeur du Roi, Aurias Parrany de Carpentras.

SCACHANT que vous imprimes le liure des erreurs populaires composé par M. IOVBERT, medecin du Roi de Nauarre, trouuant en mon pouuoir vn sien discours, de tel suiet & argument, qu'il fit dernieremét soudein & sur le champ, sus vn propos qui couroit en ceste Cour, pleine de gens doctes & d'honneur, i'ay pensé de vous l'enuoier, pour lui donner lieu en quelque part dudit liure. Ce que (par auenture) eust volontiers faict l'aucteur d'icelui, s'il se fust troué pres de vous. Le discours à esté bien reçeu de tous ceux qui l'ont veu, & i'ay tant trauaillé, que i'en ay recouuert en fin la copie, que ie vous dõne. faictes en vostre proffit. ie croi que M. IOVBERT n'en sera pas marri: veu que il l'a souuent communiqué a plusieurs, & (à ce que i'entens) c'est vn des erreurs populaires qu'il poursuit & condemne. A Dieu.



Qu'vn ſourd de naiſſance eſt muet neceſſairement : (cõme auſſi celui qui eſt nourri parmi des muets) & non au contraire, qu'vn muet de nature, ſoit ſourd. & d'où prouiẽt, que l'homme eſt ſi tardif à ſçauoir parler.



LE vulgaire croid, & tient pour choſe aſſuree, que l'hõme parleroit le langage d'Adam, s'il n'auoit apriris autre langue dez ſon enfance. comme s'il eſtoit nourri d'vne muette par-mi des muets, ou en vn deſert du tout inhabité des hommes, où il n'euſt iamais ouï parler. Herodote an ſon ſecond liure recite, que Pſãmetic Roi des Aegyptiens, en voulut quelquefois faire la preuue, affin de iuger par là, quel eſtoit le plus ancien & naturel langage de tous ceus qu'on parle au monde. Il fiſt nourrir deux enfans par des femmes muettes en vne foreſt, où ils ne pouuoint ouïr aucune vois humaine. Paſſé deux ans, eſtans amenés audit Roi, ils prononcerent quelquefois ce mot Bec, qui en langage Phrygien ſignifie du Pain. dequoi on colligea, que le Phrygien

L'opinion vulgaire.

Preuue d'vn roi d'Aegipte, pour ſauoir quel langage eſt le plus ancien.

gien eſtoit le premier langage de l'hōme. Mais (comme dit S. Auguſtin en ſon neufieme liure ſur le Geneſe) ces enfans pouuoient auoir aprins & retenu ce mot des chieures, parmy leſquelles ils auoient eſté nourris. Car, cōme il remontre an ſon œuure de la quantité de l'ame, toutte maniere de parler eſt de l'ouïe, & par imitacion. Touttefois en ſon liure de la cité de Dieu, il panſe & croid, que auāt la confuſion des langues, qui auint an l'edificaciō de la tour de Babel, le langage Hebrieu eſtoit naturel a chacun. Comme ſi la parolle fuſt vne action procedante de l'inſtinct naturel, ou ſimple & propre mouuemēt de l'ame: tout ainſi qu'elle a de ſoi & en ſoi quelques inclinations naturelles, qu'elle met en euidence & effet, ſans aucun enſegnement. Tel eſt le ſçauoir tetter, crier, pleurer, rire, mouuoir pieds & mains, & (quand la force y eſt) de cheminer. Le cheureau, l'agneau, le poulain, & ſamblables animaus, auſſi toſt qu'ils ſont nés, d'eux-meſmes ſe iettent aux mammelles, ſachans naturellement que là eſt leur nourriture. Eſtans deuenus grandets, ils choiſiſſent de mille diuerſes

L'opinion de S. Auguſtin.

Liu. 16. chap. 11.

Refutacion des derniers propos de S. Auguſtin.

uerſes plantes qui ſont en vn terroir & paturage, celles qui duiſent & reuienent le mieux a leur complexion. Ils beelent & hanniſſent dez leur naiſſance:ce qui repōd au crier des enfans: & le tout ſans aucun enſegnement, nompas meſmes par exemple ou imitacion. L'homme a de telles actions a repreſenter,communes aus autres animaus, de ſon ſimple naturel, & ſans aprētiſſage. Mais la parolle, qui eſt vne vois ſignificatiue, exprimant les cōceptions de l'ame raiſonnable, procede totalement d'vne ſcience ou diſcipline,laquelle on comprend par le moien de l'ouïe. Tellement qu'il eſt impoſſible, qu'vn ſourd de naiſſance, perſeuerant en ſa ſurdité, ſache iamais parler:combien que ſa langue, & les autres parties à ce ordonnees,ſoient tres-bien cōpoſees & ordonnees, de ſorte qu'il n'y ait rien a deſirer. Et que dira celui qui n'a iamais rien ouï? La parolle eſt diſcipline, non moins que la Muſique: l'vne & l'autre aprinſe par l'ouïe. Dont il auient,que l'enfant en quelque lieu qu'il ſoit nourri & eſleué,aprend & retient le langage vulgaire (que l'on dit Vernacule,ou maternel) quel

Que le parler eſt d'vne ſcience ou diſcipline.

qu'il ſoit Hebrieu, Grec, Latin, ou Barragouïn. L'vn ne lui eſt plus mal aiſé que l'autre. Car n'en ayant aucun d'impreſſion naturelle, il eſt indifferant a tous: tout ainſi que le blanc, a receuoir toutes couleurs, & l'eau fade toutes ſaueurs. Adã n'euſt point parlé de ſon naturel, nomplus que nous: mais Dieu lui inſpira vn' ame ſçauante du langage qu'il lui pleut, comme il fit auſſi a Eue. & leurs premiers enfans, aprindrent a parler d'eux, comme font les noſtres de nous. Or de ces premiers parens ia corrompus par leur tranſgreſſion, nous auons & tenons toutes nos inclinations & conditiõs naturelles, & meſmement la plus grande imperfection qui ſoit, de tẽdre plus au mal que au bien: peché vraiemẽt originel. Mais quant au parler, nous n'en auons que l'aptitude & habilité, comme a tout' autre diſcipline. Ce qui eſt du vray naturel de noſtre Ame, enchaſſee dans vn corps de telle trẽpe ou temperature & complexiõ, que doit auoir l'homme, pour ſa perfection. Car le fat & niais de naiſſance, eſt cõme l'enfant ez premiers ans, inepte a raiſonner, pour l'imperfection de ſon corps. & ſamblablement

Que Adã n'a parlé de ſoi, ou naturellement.

ment ceus qui par accidant de maladie, ou passion d'esprit (comme d'amour, ou facherie) deuienent fols, assotis, maniacles & insensés. en tous lesquels demeurant l'ame touiours semblable a soi, & en son entier, neantmoins ne peut exercer sa raison, pour n'auoir le corps de mesme a son commandement. Aristote a tres-bien ensegné, que nostre Ame ignore toutes choses, & est comme vn tableau neuf, bien liz & poly, auquel il n'y a rien encores de peind ou graué, lors qu'elle est infuse au corps humain, enuoiée du ciel, ainsi que nous croions. Elle n'a rien que simplicité, sincerité, pureté, facilité & aisance, inclinacion & aptitude a tout art & sciance, a toute cõnoissance des choses diuines & humaines (qui est la vraye definitiõ de Philosophie) hors mis & exceptees les facultés & actions necessairement requises a vn' ame viuante, comme celle des bestes: lesquelles nostre ame exerce au cors dez le commancemẽt, & auant que l'enfant soit né, sans doctrine ou discipline, comme dessus a esté remontré. Car pour le viure simplemant (qui est defini aus animaus & limité de deus actiõs

Opiniõ d'Aristote, que l'ame n'a rien d'elle-mesme, quant aux sciances.

principales, de santir & se mouuoir) l'ame n'a besoin d'aucun ansegnement. la doctrine ne lui est requise, que pour les ars & sciences, n'en ayant point en soi: quoi que die au contraire le diuin Platon, affirmant que l'ame raisonnable a cõnoissance de toutes choses quãd elle vient au corps : mais estãt plongee & cõme submergee dans la grãd humidité du corps, elle oblie tout: comme celui qui deuient oblieus, (en Grec on le dit Lethargique) a cause de l'humeur phlegmatic qui noye son cerueau. Mais depuis, a mesure que le corps perd ceste grand humidité, & se desseiche petit a petit, l'ame se ressouuient aussi de peu a peu, & comprend toutes choses qui lui sont demontrees & representees, comme en les reconnoissant & soi ramenteuant, nompas les aprenant de noueau. C'est l'opinion du bõ homme Platon, laquelle fait bien pour ceus qui affirment, que nous auõs quelque certain langage naturel, lequel fut de noz premiers parẽs, Adam & Eue. & que nous le parlerions auec le temps, si l'autre que nous oyons ordinairement des domestics, ne le preoccupoit. Mais a la verité, nostre

Opinion de Platon contraire a celle d'Aristote.

ame

ame ne ſçait,ne tient de ſoi,aucun langage, & n'eſt affectée ou adonnee a aucun en par ticulier,ains ancline egalement & indiffe- rente a toutes langues, ſi bien que l'vne n'- empeſche l'autre,comme feroit (parauen- ture) la naturelle,ſi aucune y en auoit. Au- moins on y reconnoitroit quelque rama- ge, comme a ceus qui ne peuuent totalle- ment oblier les accents, ou les prolacions, auec certains mots & phraſes de leur lan- gage maternel. Donques l'ame raiſonna- ble n'ayant aucun langage de ſoi, eſt fort propre & apte a comprandre & bien expri mer par ſes inſtruments ſains & entiers, toute diuerſité de langues. comme l'on eſ- crit du Roi Mithridates, auoir eu ſi heureu ſe memoire, qu'il parloit bien & propre- ment vint & deus langues diuerſes. Nous n'auons de nature que la ſimple vois,com- mune a tous animaus qui reſpirent, & dif- ferente en eus ſelon leurs eſpeces. Car cha- que animal a ſa vois propre, qui ſignifie groſſierement ſes affections ou paſſions: laquelle on ne ſçauroit exprimer ou repre- ſanter (dit Ammonius ſur Ariſtote) par lettres ou ſyllabes, nomplus que les diuers

Que noſtre ame ne ſait aucun langage naturel.

Que la vois ſeule eſt de nature, & non la parolle.

bruits de la mer, & des vents. L'homme aussi, ez premiers mois, quand il vit simplement en beste, n'a que la seule vois, auant qu'il aprenne a parler: duquel estant priué, il est dit muet, iaçoit qu'il n'ait perdu sa vois. Dont Aristote dit tres-bien en ses problemes, que le seul homme est muet. Or le parler, n'est autre chose, que façōner & articuler sa vois naturelle, en aioutant des consonnes aus vocales, en les cōposant & entrelaçant, pour exprimer des mots significatifs, qui expliquent & (par maniere de dire) enfantent les conceptions de lhōme: lesquelles sont infiniment plus diuerses & an plus grand nombre, que celles des autres animaus exempts de raison & discours. Et pourtant il falloit bien, que l'hōme sceut fort diuersifier sa vois, pour respondre à ce que contient la grand capacité de son esprit. L'enfant ramasse & assemble diuerses conceptions en son entendement, & les parolles qu'il oyt accōpagneés de quelques actions, le tout ayant signification. Il comprand cela de peu a peu, & le retient par frequente reiteration. Depuis, quand sa langue est plus ferme, il tasche a re-

Proble. 57. liu. 11.

Qu'est ce que parler, cōmant il se forme, & pourquoi.

representer ce qu'il a retenu, en begueant: & parle en fin d'vn long apprentissage, nõ moins qu'vn perroquet, a pres auoir lõguement escouté. Car autrement, tant l'vn que l'autre n'auroit que son ramage (qui est la vois naturelle) sans autre signification que de certaines affections ou passions, comme nous auons dit. Voions maintenant ce qu'en dit Aristote en son histoire des animaus. Les animaus qui parlent, ont aussi vois: mais tous ceus qui ont vois, ne parlẽt pas. Car ceux qui sont sourds de nature, ils sont aussi muets. dont ils peuuent bien randre vne vois, mais non point de parolle. Et au liure des sens, & de leurs organes, où il fait cõparaison des aueugles & des sourds nés, il dit sourds & muets, comme accidens qui s'entresuiuent necessairement. Ainsi Alexandre Aphrodisien en ses problemes, aiant demandé pourquoi les sourds de naissance, sont aussi muets, il repond gentillement, qu'ils ne peuuẽt dire, ce qu'ils n'ont iamais ouï. Pour mieus confirmer ce propos, il nous faut aiouter ce, que le mesme Aristote escrit au liure dessus allegué, touchant la vois & le chant des oiseaus, qui est

Defferance de la vois, au parler.

Liu. 4. ch. 9

Chap. 1.

Liur. 1. probl. 133.

Que le chãt des oiseaus est en partie d'aprantiage.

en partie simplement naturel, & en partie de quelque aprantissage entr' eus. Car ie ne veus icy amener, ce que l'homme ensegne a vn oiseau, de representer autre chant que le sien: mais l'ensegnement des oiseaus peres & meres, a l'endroit de leurs petits. Dequoy on pourra aisement comptendre, que si les oiseaus ont vn chant naturel (qui est la vois commune a toute leur espece) & vn autre ensegné ou aprins, en demeurant auec les siens, qu'il n'auroit pas s'il en eust esté incontinent separé, & prins au nid: de mesme l'enfant sequestré de toutes gens qui parlent, & qui de leur cõuersacion l'ensegnet a parler, n'aura que sa vois naturelle, " comme quand il naquit. La vois despliee, " dit Aristote, (qui est, comme si on disoit, " le parler des bestes) est differente entre " les animaus, voire entre ceus de mesme es- " pece, en diuers lieus. Exemple: les perdrix " en diuers païs, ont le chant diuers, car les " vnes cacrabent, les autres stridet. Et il y a " de petits oiseaus, qui ne chantent comme " leurs parens, si ayãs esté prins au nid, n'ont " eu l'educacion paternelle: ains se sont a- " donnés & acoutumés aus meurs & au chãt

des

des autres oiſeaus. Mesſmes on a aperçeu „ quelquefois vn roſſignol, qui enſegnoit „ ſon iargon a ſes petits,& leur dõnoit a imi „ ter quelques châſons. Car le parler ne pro- „ uient de nature, comme la vois: ains peut „ eſtre aquis par eſtude & diſcipline. Voila „ pourquoi auſſi les hommes vſent de diuers „ langages, combien que tous aient ſembla- „ ble vois.&c. C'eſt aſſés prouué (ce me ſam „ ble) que le parler ſoit choſe aprinſe par le moien de l'ouïe, dont il s'enſuit ineuitablement, que les ſourds nés, & ceux qui n'ont iamais ouï parler, ſans eſtre ſourds, ſont muets par conſequent: ſinon que par ſucceſſion de temps ils iouïſſent de l'ouïe, leurs aureilles eſtans deſtouppees: comme nous auons quelquefois obſerué, & meſmes pratiqué, en des enfans qui n'auoient parlé auant ſept ou huit ans.

Concluſion, commẽt les ſours de naiſſence, ſont auſſi muets.

Maintenant ie veus, comme en paſſant, toucher ce point, qui n'eſt mal a propos: s'il y a differance du parler que l'enfant a aprins à celui d'vn perroquet, d'vn etourneau, d'vne pie, d'vne alouëtte, d'vne linotte, d'vn tourd, ou d'vn corbeau, d'vn jay, ſamblablement aprins. Il eſt certain, que com-

Differance du parler des enfãs, a celuy des oiſeaux.

cõme leur ame eſt differente, ainſi eſt leur langage, en ce que l'enfant entand ce qu'il dit, & le veut ainſi dire, ou mieus s'il pouuoit, pour expliquer & faire entandre ſes conceptiõs. l'oyſeau au cõtraire, n'ha aucune intelligẽce de la ſignification de ce qu'il prononce. Tellement que ſi l'oiſeau demãde, ou repond quelque choſe bien a propos ceſt d'vn rencõtre, & nõpas d'ordinaire: ſinon qu'on le lui ramãtoiue, ou faſſe dire expreſſement. Ancor y aioutera il touiours quelque mot de trauers, lequel arguëra ſuffiſamment, qu'il n'an a aucune intelligence. Dont on dit communement de celui qui parle, & ne ſait ce qu'il dit, il parle comme vn perroquet. Ainſi peut on aprandre quelque folie, ou imprecation en Allemãt, Polonois, Baſque, Breton, ou autre langue incognuë, qu'on dira ignorammant pour ſalutation. dequoi on ſe rira. Ainſi pluſieurs prient bien Dieu en latin, ſans aucune intelligence de ce qu'ils lui demandent.

II.

Si le muet de naiſſance, eſt ſourd par conſequãt.

Reſte à ſauoir, puiſque le ſourd naturel eſt muët par conſequant, ſi pareilhemãt le muët de nature (a raiſon de quelque defaut an ſa langue, ou ez autres parties requiſes

au par-

au parler) est consequamment sourd. Lactance Firmian en son liure de l'ouurage de Dieu, le veut ainsi. mais etant grossier anatomiste (comme l'on comprend aisement par ses raisons) il ne doit en cela estre cru, Alexandre Aphrodisien, au lieu ci dessus allegue, semble dire, que non, mais il n'a pas bon fondement, quand il pose, qu'il y a vn paer de nerfs qui vient du cerueau, duquel vne portion va à la langue, & l'autre aus aurelhes, Et que parce, les affections de la lãgue & des aurelhes se cõmuniquent aisement. Et d'autant que l'vne desdites portions, peut estre offãcee & corrompuë sans l'autre, il auiẽt aussi qu'õ peut deuenir sourd par quelque maladie, sans deuenir muẽt: & au contraire. Mais sa supposition n'a aucun lieu en ceci, nomplus que la raison d'aucuns modernes, suiuans Pierre de Abano, dit Conciliateur: que le sixsieme pareil des nerfs du cerueau qui meut la lãgue, est fermement allié au cinquieme pareil, lequel sert a l'ouïe. Car comme ie ne veus pas, que le defaut du parler suiue la surdité, pour auaucun consantement ou sympathie de la

Chap. xx.

langue

langue aus aureilles, ains ſeulement a faute de doctrine, qui ſoit reſſue des aureilles: ainſi n'accorderay-ie pas, que pour le vice & incōgruité des parties dediees au parler, l'ouïe en ſoit offencee. Auſſi le fait n'eſt pas ſemblable, veu que telles parties ne ſōt ne a l'integrité, ne a la conſtruction des oreilles: moins a l'inſtruction de l'ouïe, laquelle pour ſoy n'ha beſoin d'aucun anſegnemant, nomplus que la veuë, ou autres ſans exterieurs: qui ne requierēt, ſinon d'eſtre libres & ouuerts, ſans aucun empechement, & que leur obiect ſoit prochain en certaine diſtence. Adonc nous voyons & oyons naturellement, ſans doctrine ou diſcipline. Puis donc que l'ouïe ne prend ne apprend aucune choſe des inſtrumens parolifiques, ni meſmes de la parolle (quant a ſon action ſimple d'ouïr) celui qui eſt muët de naiſſance par l'imperfection de ſa langue, ne ſera pas ſourd pour cela: nomplus que ſi a vn beau parleur, on arrachoit la langue. Ainſi void on iournellement ceus auſquels on l'ha coupee, n'ouïr pas moins pour cela. On pourroit icy repliquer, que c'eſt autre choſe, eſtre mutilé de

Replique.

ſa lan-

ſa langue apres la natiuité,&d'y auoir quelque imperfection de nature comme auſſi nous voyons, que ceus qui ſont deuenus ſourds par accidãt de maladie, ne perdẽt le parler : cõbien que les ſourds de naiſſance, ſoient muets neceſſairement. Mais il ſuffit pour aſſeurer noſtre premiere propoſitiõ, de la mutité ſuiuante la ſurdité naturelle, q̃ les ſourds par accident, ſont delà en auant ineptes a autres langages noụueaus : ſi ce n'eſt, par le moien de l'eſcriture. a laquelle encores a eſté autresfois neceſſaire l'ouïr. Car cõme ainſi ſoit, que la lettre eſcrite eſt le vicaire de la parolle, il eſt impoſſible qu'on ſçache eſcrire, ou entẽdre l'eſcriture (quoi qu'on la puiſſe contrefaire, cõme en peignant, par imitacion) ſans auoir iamais ouï. Donques s'il eſt vray, q̃ les inſtrumans de la parolle ne conferent ou cõmuniquẽt particulierement aus aureilles, & q̃ le parler ne fait rien a l'ouïr, cõme au contraire l'ouïr fait & eſt neceſſaire au parler: il s'enſuit biẽ, que le muet de nature, n'ouïra pas moins pour cela (ſuppoſé que l'organe de l'ouïe ne ſoit en rien intereſſé) cõbien que le ſourd de naiſſance, ſoit muet neceſſairement

Reſponce.

Qu'on ne peut lire ne eſcrire intelligiblemẽt, ſans auoir premierement ouy.

ment,quoi que en ſa lãgue, & és autres parties requiſes au parler, il ni ait aucũ defaut. Notés que an tout ce propos,ie dis de naiſſance,& de nature,indifferammẽt : pour ſignifier le ſourd ou le muët des le commencemẽt. Et ie dis muët de naiſſence, non celui qui ne parle pas (car ainſi tous ſerions muëts)ains qui n'eſt apte a parler.

III. *D'où viẽt que l'homme eſt ſi tardiſ a parler.* Venons au troiſieme point: d'où procede, que l'homme aiant l'eſprit ſi habile & prõpt, qu'il comprẽd toutes choſes en peu de temps,il eſt neãtmoins ſi tardif a ſcauoir parler & articuler ſa voix? & les beſtes ont incõtinent,ou bien-toſt apres qu'elles ſont nees,leurs voix abſoluës & parfaites,autant qu'elles auront iamais? *Liu.11. probl.58.& 60.* Ariſtote en ſes preblemes repond a cela,que la voix de l'homme a de grãds diuerſités.les autres animaux n'exprimet point de lettres,ou fort peu(cõme deux ou trois ſeulement)& ſans conſones,leſquelles iointes aux vocales fõt la parolle. Or le parler(dit il)n'eſt pas de la ſimple & ſeule voix, ains eſt parfait & accomply des affections ou conditions de la voix, auec ſignificatiõ: & les affectiõs de la voix, ce ſont les lettres. Parquoi les enfans,auant qu'ils ſachet ou puiſſet pronõcer les lettres exprimẽt leurs paſſions(non autremẽt que

les bestes) d'vne voix naturelle & nullemēt apprise: laquelle est cōmune à tous enfans de quelque païs que ce soit. Mais le parler est differant de ville en ville, voire en mesme ville: a raison de la voix artificiellement distincte, par la grād' diuersité des lettres accouplees & entrelacees d'infinies sortes, dequoi procedet les mots diuers, qui signifient infinité de choses. Puis donc qu'il y a tant de fasson, au parler, & que de cinq ou six lettres on peut faire cinquāte mots differans l'vn de l'autre, il est bien aisé a entādre, pourquoi est ce que l'enfant forme si tard sa voix, au prix des bestes: lesquelles ōt leur voix fort simple, & (cōme dit Alexandre Aphrodisiē) plus naturelle que animale. Car ce qui est extrememāt diuers, & qu'il faut diuersifier de plusieurs differances, ne peut estre acheué en peu de tēps: soit qu'on ait egard a l'ame, qui aprād la sciāce de parler: soit a la lāgue, qui le doit exprimer. laq̄lle requiert aussi du tēps a se derōpre & habiliter cōme on dit de la main, pour les instrumēs de Musiq. Dōt au cōmēcemāt, de muët on deuiēt baigue, ne pouuant bien faire sonner toutes les letres, ne prononcer abilemant les mots, pour la mollesse de la langue, & sa rudesse a vn nouueau metier.

Liu. II. probl. 143.

Il y a vn autre doute ſur ce meſme propos, qui eſt plus mal aiſé a expliquer. Ariſtote le propoſe en ſes problemes. D'où vient que quelques enfans commancent a parler auant l'aage auquel communement on forme les parolles : & apres auoir bien exprimé quelques mots, de rechef ils ſont muets, & reuiennent a leur premier eſtat, iuſques au temps & terme ordinaire du parler? Ce que pluſieurs eſtiment choſe prodigieuſe: & meſmes quand on dit, quelques vns auoir parlé dez le point qu'ils furent nés. Cela eſt vraiemant fort rare, & mal aiſé a croire: toutefois il peut bien auenir par raiſon naturelle. C'eſt, que l'enfant au meſme inſtant qu'il oyt, il l'entand, & le peut dire. Mais le plus ſouuẽt & d'vn ordinaire, l'ouïr precede de loin l'intelligence, & l'intelligence le parler : d'autant que l'inſtrument de la parolle n'eſt encor de la temperature qu'il conuiẽt a expliquer ce que l'eſprit aura conçeu. Au contraire, quelques vns parlent plus-toſt qu'ils ne ſçauent entendre (ainſi que nous auons dit du perroquet, & autres oiſeaus qui parlent) contrefaiſans les mots qu'ils ont ouï, iuſques au

Liu. 11. Probl. 27.

D'ou vient que quelque vns parlent auãt le tãs, & puis reuienet muets.

temps

temps requis a tous les deux: c'est, de pouuoir entēdre & parler. Ceux donc ausquels les obiects de l'ouïe font plu-tost impression en l'ame, que l'instrument du parler ne soit parfait, il leur auient aucune-fois, que apres auoir entendu beaucoup de choses, soudain ils les prononcent: & mesmes apres leur dormir, lors que les esprits rendus plus copieus, peuuent faire quelque effort & impetuosite à mouuoir distinctement leur langue. Mais cela ne dure pas, & n'est guieres continué: ains l'enfant reuient a sa premiere mutité. Ainsi quelque fois nous sommes tellemant disposés, que sans y panser il nous vient des propos & santences a la bouche, lesquelles nous serions biē empechez autres fois de trouuer si bien auenantes: & au contraire, par fois il nous est impossible d'expliquer ce que nous sauons bien. Samblablement il peut auenir, que vn enfant dira quelque chose: & puis la langue retournant a son etat ordinaire, deuiendra muëtte, iusques au dernier temps de sa perfection & force. Autre cas est, des enfans qui deuienent muëts par surdité, apres auoir parlé quelque iargon, voire par-

De ceux qui par surdité cessent de parler.

lé intelligiblement : comme nous ſauons par bon rapport, eſtre auenu a tous les enfans males du ſire Anthoine Butin (fameus apoticaire de Toloſe, qui a pour enſegne les trois Rois) dequoi ſes filhes ſont exemtes. Ils parlent tous, iuſques enuiron les quatre ans: puis ils deuienent tellement ſourds, qu'ils n'entendent aucun bruit: & petit a petit ils ceſſent de parler. C'eſt d'autant, que ne continuans plus d'ouïr, ils oblient aiſemant ce peu de langage qu'ils auoint aprins ez premiers ans: comme l'enfant eſt fort oblieus, a cauſe de ſa grand' humidité, & ceus dudit Butin particulieremant, qui ſont fort rheumatics. Ainſi n'ayans plus le moyen de continuer d'aprendre a parler an oyant, ils deuiennẽt muets: comme celui qui auroit aprins quelques mots en Allemant, en Baſque, ou en Breton, a faute de continuer la conference de tels lãgages, il oblie ce peu qu'il en ſauoit: & celui qui diſcontinue ſa grammaire, ou autre ſciance, ou le ieu des inſtrumens de muſique, les oblie facillemẽt. Ce fait confirme touiours plus noſtre premiere propoſition, en faueur de laquelle nous auons

ainſi

ainſi diſcouru. Car ſi on peut redeuenir muët,a cauſe de la ſurdité, qui ſuruient par accident, apres auoir ſceu parler: qui doutera mes-hui, que le ſourd de naiſſance ne ſoit muet ineuitablement? I'aiouteray vn autre accidant bien notable, qui fait aucunement a ce propos: de ceus qui par bleſſure, ou autre maladie du cerueau, perdent entierement la memoire de toutes choſes, iuſques au parler: lequel ils rapprenent de peu a peu, comme font les enfans, ayans l'ouïe a leur commandement,& les inſtrumans du parler nullemant hypotheques. Gens graues & dignes de foi, teſmognent auoir veu quelques vns blecez a la teſte, d'vne part & d'autre, & meſmes dans l'œil (dequoi M.Rondelet racompte vn' hiſtoire en ſa pratique en l'appendice du chap. 21) qui oblierent iuſques a leurs noms propres: & leur fallut enſeigner touttes choſes,comme á des enfants. Auſſi reuienent ils tous a la premiere condicion d'vn enfant de naiſſance: ſauf du parler vulgaire, que quelques vns retienent encores. mais les autres impreſſions des langues etrangieres, des arts & ſciences aprinſes, de ce

De cuex qui oblient tout, iuſqs a leur pre-pre nom.

qu'ils ont veu & cognu au parauant, touttes ſont effacees de leur ame, par l'inondation & rauine du mal.

Aiant paracheué ce diſcours, i'ai eté auerti que meſſire Pierre Meſſie en ſes diuerſes leſſons, auoit touché cette queſtion. Il conclud a deux auis: c'eſt, que les enfans qui n'auroient aprins aucun langage, parleroient an hebrieu: ou bien qu'ils feroient naturellement & d'eux meſmes vn langage nouueau, donnans des noms etranges aux choſes. Comme nous voions que les enfans de leur propre naturel impoſent des noms a ce qu'ils demandent. En ſorte qu'il ſemble, que la nature les enſeigne a former vn langage tout neuf, auant que d'apprendre celui de leurs peres. Voila vne opinion de bonne grace, & digne d'vn ſimple gentilhomme: qui toutesfois ne ſera pas aiſement reſſuë d'vn ſeuere philoſophe, lequel peſe tout en vne plus forte balance que les autres, & iuge (comme on dit) à la rigueur du droit. Les raiſons ci deſſus deduites, arguẽt & concluẽt de toutte neceſſité, que l'enfant ſourd de naiſſence, ou qui autremant n'aura iamais oui, ſera auſſi muët: & qu'il ne

Liu. 1. chap. 33. Opinion de meſſ. Pierre Meſſie.

Refutation de laditte opinion.

qu'il ne pourra aucunement controuuer vn langage, nompas mesmes sçauoir que les chose ayent quelques appellations. Ce que il apprend des autres, quand on les lui montre premieremẽt en les nommant: dequoi il recognoit par apres telles choses par ce nom là. Comme en lui montrant & nommant tout ensemble des verges, vn couteau, du pain, vn œuf, des souliers, &c. il comprend que c'est, auec son nom, par plusieurs reiterees fois. Autrement, il ne sera iamais en pansement de nommer aucune chose. car il ne sçait pas mesmement (comme dit est) qu'il les falhe appeller, s'il ne l'a aprins de quelqu'vn. Touchant aux mots bizarres & etranges qu'ils vsent, la plus-part leur est ensegnee des fames qui begaiet auec eux, contrefaisant les autres enfans, qui prononcet tout mollement, les autres mots qu'ils semblent inuanter & imposer a plusieurs choses, ce ne sont que mots corrompus des vraies appellations, qu'ils mutilent ou deprauent en diuerses fassons: ou bien ils prennent & usurpent l'vn pour l'autre: ou des mots qu'ils sauent, etans mal rengez dans leur memoire, ils

prenent de celui-ci la teſte, de l'autre la queuë, & les aioutent au ventre du troiſieme, faiſants vne chimere de mot. Dequoi ils nous font rire, comme fait vn Allemād, Italien, ou Eſpagnol, qui en voulant cōtrefaire le François (qu'il ne ſcait que a dimi, ou a tiers, ou a quart) dit des mots ſogreneus & ridicules. Dira on qu'il les inuente, pour en faire vn langage nouueau? Non pas, a mon auis: ains qu'il ſe faut & abuſe, en penſant tres-bien dire: & fait alluſion a quelques mots qu'ils a aprins, & parauanture prins an autre ſignification, qu'ils ne ſont en vſage. Ainſi l'anfant, tandis qu'il aprand a parler, confond, corrompt, depraue, difforme & deguiſe les parolles, par ſon ignorance ou impuiſſance, d'vn' etrange faſſon. Comme celui qui aprend en muſique, fait des accords heteroclits: & l'aprentis de la peinture, ou ecriture, fait des traits qui ne luy furent onc montrez. & le nouueau logicien auance des ſyllogiſmes cornus, tels qu'on ne vit iamais en Ariſtote. Ainſi de touttes choſes, ceux qui ſe faillēt a biē repreſenter ce qu'ils veulēt contrefaire & imiter, ſemblent vouloir faire vn art

nouueau, & de leur phãtasie. Mais ne pourroit on soutenir en quelque sorte, l'opinion du seigneur Pierre Messie? Ouy, pourueu que lon supposa plusieurs enfans estre ensamble, & non chacun a-part. Car vn seul na rien a demander, conferer, & communiquer. dont par consequant, il na besoin de parler, ne de inuenter quelques mots pour s'expliquer. Mais ceus qui seroiẽt en cõpagnie, il est vrai-samblable, que pour communiquer ensamble (ainsi que porte le naturel de l'homme, qui est dit Animal sociable) ils imposeroient des noms a ce qu'ils verroient & traiteroient ensemble. Car nous auons naturellement en nostre ame ceste faculté ou puissance de parler, & d'expliquer par certains instrumens du corps toutes noz conceptions. Tout ainsi que nous auons la faculté de cheminer & de courir, d'empoigner, tirer, souleuer, & faire autres actions des pieds & des mains. Il ne fault sinon, que la volonté nous y inuite & meuue, quãd les pieds & les mains sont assés forts. Et ces facultez ou puissances sont mises & reduittes à effet de nous mesmes, sans aucun ensegnement, que de nature. Ainsi

Comment il pourroit auenir, que les enfans controuassent vn langage.

Voiés cequ' est annoté du fils de Cresus, en la preface du segond liure du Ru.

peut bien estre, que la faculté de parler viẽdroit à effet d'elle mesme, quãd la necessité le requerroit : comme lors que pour communiquer auec autres, il faudroit dire quel que chose, & faire entendre ses pensées, par des mots que l'on inuanteroit, & desquelz l'on s'accorderoit ensemble, l'vn receuant & retenant ce que l'autre auroit nommé de la façon qu'il lui auroit plu. Mais vn sourd de naissance, & celui qui autrement n'aura iamais ouï nommer aucune chose, ne saura pas mesmement qu'il faille parler, & se faire entendre par quelques mots. Dont il remuëra seulement ses leuures, & fera quel ques signes des mains, de la teste, & autres parties de son cors, ainsi qu'il voit faire aus autres. Et ainsi il demeurera tousiours muët, comme s'il estoit tousiours seul. car il ne peut cõmuniquer à personne les mots, qui sont ressus des autres. Ainsi son ame aura bien la puissance de parler, mais vaine & sãs exploit, parce qu'elle n'y est inuitée d'aucune volonté (d'autant que d'vne chose incognuë on n'a aucun desir) ne d'aucune necessité. Car le sourd de naissance, qui ne sait ne sãt le besoin de parler, ne s'y efforcera ia

mais

mais, ne celui aussi qui aura tousiours esté seul. Mais quãd deus, trois, ou quatre, serõt en troupe, & voudront s'accompaigner, pour cõmuniquer & viure ensemble, comme porte la condition humaine, il est fort vrai-semblable, que quand ilz n'auroient iamais parlé, leur ame d'elle mesme controuueroit & formeroit vn langage en ce lieu là, qui pourroit estre tout differant des autres langues, lesquelles pour semblable occasion & besoin seroient aussi inuantées ailleurs par autres personnes, qui feroient vn'autre societé. Car si l'ame n'est empeschée ou frustrée des instrumens corporelz, requis à l'exequution de ses facultés & puissances, elle d'ellemesme s'y adonne, & les met en euidence par effet, quãd l'occasion & la necessité l'inuitet à ce faire. Donques les enfans qui ne seront sours de naissance, & auront les instrumens de parler à leur commandement, s'ils n'ont iamais ouï parler, estans quelques vns ensemble d'vn ordinaire, ilz pourront inuanter quelque langage entre eus, duquel ilz s'accorderont & s'entendront facilement. non moins que
les

les muëts inuantent des ſignes, par leſquels il ſe font bien & diſtinctement entendre, Car chaſque ſigne eſt au lieu d'vn ou de plu ſieurs mots. outre ce, que la plus part d'iceus ſont entieres ſentences, cõme les notes Hieroglyphiques des Aegiptiens. Mais les enfans qui naiſſent & conuerſent parmi les gens qui parlēt, ne ſont pas en la peine d'inuanter vn langage, en impoſant des noms à ce qu'ilz voient & traitent : parce qu'ilz aprenent & ſaident des mots qu'ilz oyent ordinairement. Ainſi feroient ilz d'vne autre langue, que de la maternelle, s'ilz eſtoient tranſportez ailleurs. Comme ſi vn enfant eſtoit emporté de France en Allemaigne, auant qu'il eut aprins à parler: ou quand il n'en ſait guieres. car il obliera aiſement ce qu'il en à comprins, & s'adonnera au langage Alemant. Doncques ie ne contredis point à meſſire Pierre Meſſie, ſinon en ce q'uil dit, le barragoïn des enfās & leurs mots bizarrez, eſtre de leur propre inuention (ce qui eſt de la corruption des mots qu'ilz ont apprins) & s'il entend qu'vn enfant ſeul puiſſe inuenter vn lan-

langage. Dequoi il s'ensuiuroit aussi, qu'vn sourd de naissance pourroit semblablemét parler. ce qui est euidamment faus, ainsi que nous auons suffisammét remontré par tout nostre discours.

Fin du discours sur la question, en laquelle on demande, quel langage parleroient les enfans, s'ils estoient nourris entre des muets, par M. *L*AVR. IOVBERT, Conseller, & medecin ordinaire du Roi, & du Roi de Nauarre, premier docteur regent, Chancelier & iuge de l'vniuersité, an Medecine de Mompelier.

L'Imprimeur au Lecteur.

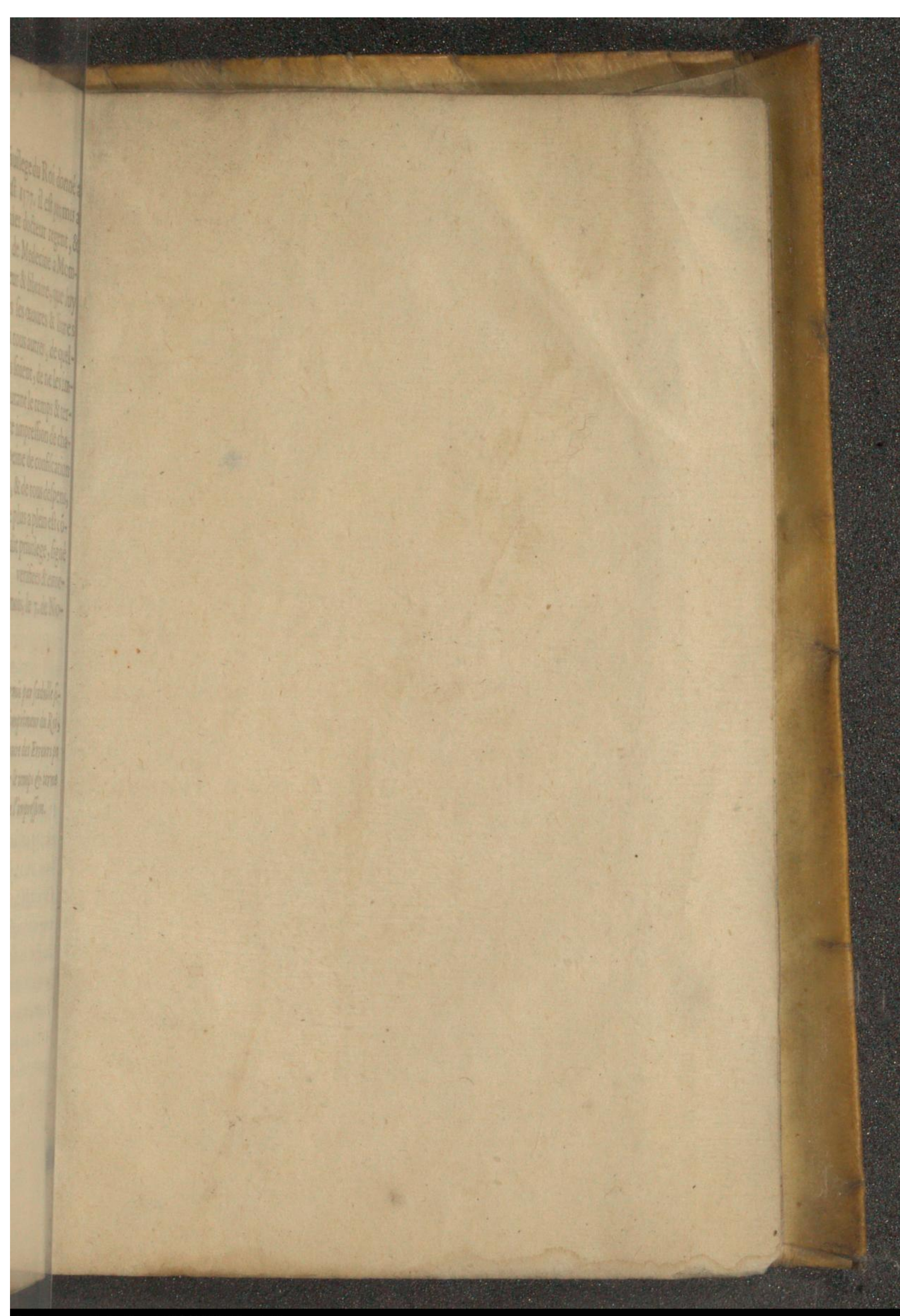
LOrs que i'entreprins de faire valoir l'imprimerie en ceste Guiene, destituee au parauant de ce grand bien, i'auois deliberé, & estois aucunement resolu de garder en mon impression, l'orthographie Frãçoise, de laquelle ont vsé presq̃ tous les doctes autheurs, qui nous ont laissé des liures escris en telle langue. Mais en fin estant vaincu de l'auctorité des tresdoctes personnes, qui m'ont fait tant d'honneur, q̃ de me bailler ou enuoier leurs beaus escrits pour les imprimer, i'ay esté contraint de m'accommoder a leur vouloir, & imprimer leurs liures auec l'orthographie, qu'ils iugeoint estre la meilleure. C'est pourquoi les lecteurs de mes impressions ne me doiuent estimer vn Prothee & inconstant, s'ils voient ez liures, que i'ay imprimé, tãtost l'orthographie anciene, q̃ ie reuere surtoutes autres, tãtost vne nouuelle, qui ne me plaist point. Ie dois aussi estre excusé, si n'aiant accoustumé l'orthographie que monsieur Ioubert veut estre gardéeen ses liures, i'ay laissé imprimer plusieurs mots diuersement & autrement que ledit S^r. Ioubert ne vouloit : cõme sçiance, conçepuoir, conçeption, & tels autres mots auec vn ç a queuhe : par ce que ie voiois sçauoir, conçoiuent & autres mots, esquels le c, qui est deuãt a ou o se prononce comme s, escrits auec ledit ç. Il y peut auoir plusieurs autres telles fautes, lesquelles, estans accoustumés a ceste nouuelle orthographie, nous euiterons mieux es autres liures, & quand nous r'imprimerons ceux cy.

'aut ainſi corriger les fautes commiſes an l'impreſſion, Le premier nombre ſinifie la Page, & le ſegond la ligne.

1.8.commodité.2.28.Iuriſprudence.4.18.conſerua-
ion. 6. 8. præeminance. 9. 9. contraire. 11.au marge,
Au prœme du premier liu.14.3.concluët ſuffiſammãt.
6. 10.d'eſperer.18.2.rechercher.30.15.s'affoiblit.31.
1.il peut. 32.12.epuiſant l'humeur. 33.5. ſeront. 41.
.intelligeance.& 5.& 17.negligeance. (de meſmes an
uelques autres androis) 47.21.amitié.49.20.ſiennes.
3.1.les.57.6.d'apoticairie. 60.5.veulhe. & 6. la pro-
eſſ. 64. 20. vottre. 67. 17. pandu. 75.13. rien. 78.3.
ature du. 90.20.canon.91.14.on pourroit.94.9.baſſe
our.96.3.marechaus,qui.97.13.deſtils. 104. 1. mette
n.105.2.econdit.108.16.repete ſa.110.18.deſſandre.
29.2.narcotics.131. 18. l'adoleſſance.136. 7. comme
ont. 141.1.præparatif.152.17.vint & cinq. 157.10.
erſe.179.22.fique,tant. 207.3. arreter. 235.17.dits
Androgynes. 237.1.couſus anſamble. 239.19.paſſe.
42. 7. d'Ariſtote. 248. 17.ſur-angroiſſee. 252.8.
nt dit. 256. 21. an ſes indiuidus. 259. 22. a l'hannir.
60.2.& 266.15.perdris.270.17.remuemant. 271.
11.ſuffit.272.6.on nait.278. 8.d'ecalhes. 292.8. aſſu-
ées.293.20.ſandres.294.12.autres.295.22.pauures
ames.315. 21. ſamblable. 319. 14. deſſeche. 338.12.
Curruca.350.2.celles. 362. 2. erronee. & 3. prou, que
ous refutons.387.14.reietté.414.3.par la.420.2.qui
e. 421. 12. d'eus. 447. 19. de ſes. 450. 20. replecion.
459.19.cet amour. 480. 15. la depucelle. 465. 17. an
ams.470.21.deſuiadés,lou quinquerol.515.6. du lait.
517.4.vn autre.532.19.careſſer.533.6.merci. 568.19.
qui eſt faite.159.20.pertinammant.& 21.glanduleus
570.13.longuemant.

Par grace speciale, & priuilege du Roi donné
Poitiers le 30. iour d'Aoust 1577. il est permis
M. Laurens Ioubert, premier docteur regent, &
Chanseiller en l'vniuersité de Medecine a Mom
pelier de choisir tel imprimeur & libraire, que lui
plaira, pour imprimer toutes ses œuures & liures
auec inhibition & deffence a tous autres, de quel
que qualité & condition qu'ils soient, de ne les im-
primer, vendre, ne distibuer, durant le temps & ter-
me de dix ans apres la premiere impression de cha-
que œuure, & liure. Le tout a peine de confiscation
des liures, d'amende arbitraire, & de tous despens,
dommages & interestz. comme plus a plein est cõ-
tenu par les lettres patentes dudit priuilege, signé
HENRY, *Et plus bas* verifiees & enre-
gistrees au siege presidial d'Agenois, le 7. de No-
uembre 1577.

*Ledit M. Laurens Ioubert a permis par scedulle si-
gnee de sa main, au seul S. Millãges imprimeur du Roi,
imprimer la premiere partie de son œuure des Erreurs po
pulaires au fait de la Medecine, pour le temps & terme
de cinq ans, a conter du dernier iour de l'impression.*








Med Sect
A